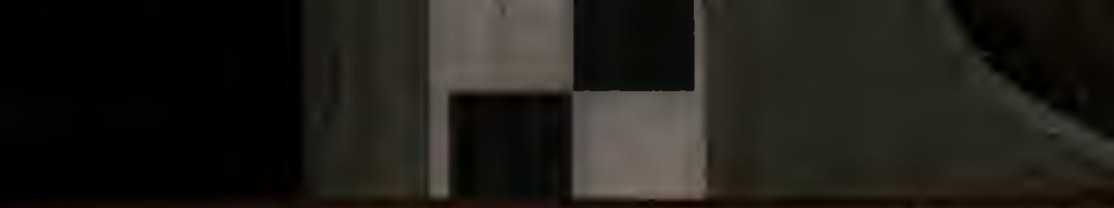


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
30 D
1

M

V. 2.

12-30 D = 1.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

SECONDE EDITION.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques,
aux Cicognes.

M. DC. LXXI.
Avec Privilege de ſa Majeſté.

12.30.D.1

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE MARQUIS DE SEIGNELAY

SECRETAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

Je crains bien que vous ne preniez pas trop de plaiſir à lire l'Ouvrage que je vous preſente. Un eſprit auſſi délicat

que le voſtre trouve peu de choſes qui le ſatisfaſſent ; & il faudroit parler comme vous, pour vous entretenir agréablement.

Du moins, MONSEIGNEUR, *ſi vous n'avez pas ſujet d'eſtre fort content de mes Entretiens, j'oſe dire que vous devez l'eſtre un peu de moy. Vous ſçavez combien je ſuis touché de voſtre merite ; & que depuis que j'ay l'honneur de vous connoiſtre, j'admire en vous des qualitez qui ne ſe rencontrent gueres enſemble : un genie propre pour les ſciences & pour les affaires ; un eſprit également vif & ſolide, une me-*

moire prodigieuſe, avec vn diſcernement fort juſte ; beaucoup de feu, & en meſme temps beaucoup de diſcretion, ſoit qu'il faille parler, ou ſe taire. Je ne dis rien de ce zele ardent que vous avez pour la gloire du Roy, & pour le bien de l'Etat : il vous eſt commun avec tous ceux de voſtre Maiſon.

Ce ſont ces qualitez extraordinaires, MONSEIGNEUR, *qui ont obligé Sa Majeſté à vous donner dans vn âge peu avancé vne des Charges du Royaume qui demandent le plus de capacité & de prudence. Ce ſage Prince a*

jugé, qu'étant auſſi éclairé, & auſſi habile que vous eſtes, vous n'aviez pas beſoin d'eſtre conſommé dans les affaires pour y reüſſir; & que vos propres lumiéres vous pouvoient tenir lieu d'vne longue experience. Auſſi quelque bonté qu'il ait pour Monſeigneur voſtre Pere, il a conſideré voſtre perſonne en vous faiſant Secretaire d'Etat. Dans les autres occaſions il a recompensé les ſervices que ce fidelle Miniſtre luy a rendus: mais en celle-cy il a eû égard particuliérement aux ſervices que vous pouviez vous-meſme luy rendre.

Je ne m'étonne pas aprés cela, MONSEIGNEUR, *de l'application avec laquelle vous travaillez, pour remplir tous les devoirs de voſtre Charge ; ni du ſoin que vous prenez de vous inſtruire tous les jours, de tout ce qui peut vous en rendre plus capable. Que ne doit-on point faire, quand on a à ſoûtenir le jugement du plus grand Monarque du monde ?*

Au reſte, MONSEIGNEUR, *en vous demandant audience pour Ariſte & pour Eugene, je n'ay pas deſſein d'obtenir des graces de la Cour, comme la pluſpart des gens qui vous approchent : tout ce que je pré-*

tens eſt de contribuer quelque choſe à voſtre divertiſſement dans les heures où vous prenez vn peu de relaſche ; & de vous marquer le profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur B. I.

TABLE
DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN.
LA MER page 1
II. ENTRETIEN.
LA LANGVE FRANCOISE p. 52
III. ENTRETIEN.
LE SECRET. pag. 213
IV. ENTRETIEN.
LE BEL ESPRIT. pag. 259
V. ENTRETIEN.
LE JE NE SCAY QVOY p. 320
VI. ENTRETIEN.
LES DEVISES pag. 347

AVERTISSEMENT.

DAns cette ſeconde Edition l'Auteur a corrigé divers endroits qu'il n'a pas trouvez tout-à-fait à ſon gré en les reliſant : il en a meſme changé quelques-vns qui ne luy ſembloient pas mal, & où des perſonnes fort raiſonnables ne vouloient pas qu'il touchaſt ; & il l'a fait, parce qu'on l'a aſſeuré que ces endroits ne plaiſoient pas à tout le monde.

Il a ajoûté quelque choſe à l'Entretien de la Mer, pour le rendre plus curieux & plus agréable ; mais comme l'Entretien des Deviſes eſtoit beaucoup plus long que les autres, il l'a abregé autant que le ſujet le peut permettre.

LES

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

LA MER

PREMIER ENTRETIEN.

IL y a quelques mois qu'Ariſte & Eugene ſe rencontrerent en Flandres dans une ville maritime, durant la plus belle ſaiſon de l'année. Comme la fortune les avoit preſque toujours ſeparez depuis qu'ils ſont liez d'amitié ; ils furent fort aiſes de ſe retrouver aprés une ſi longue abſence, & d'avoir occaſion de joüir un peu à loiſir de l'entretien l'un de l'autre. Ils reſolurent pour cela de ſe voir

tous les jours : & afin de le faire avec plus de liberté, ils choiſirent pour le lieu de leur entreveûë un endroit commode & agreable, au bord de la mer. Car outre qu'en cet endroit le ſable eſt ferme & uni, ce qui rend la promenade aiſée : on voit d'un coſté une citadelle fort bien baſtie ; & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre, qui regnent le long de la coſte, & qui repreſentent dans la perſpective quelque choſe de ſemblable à de vieux palais tombez en ruine.

C'eſt là qu'Ariſte & Eugene eurent quelque temps de ces converſations libres & familieres, qu'ont les honneſtes gens, quand ils ſont amis ; & qui ne laiſſent pas d'eſtre quelquefois ſpirituelles, & meſme ſçavantes, quoyqu'on ne ſonge pas à y avoir de l'eſprit, & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent ſur le rivage pour ſe promener, Eugene s'attacha d'abord à conſiderer la mer, qui eſtoit alors pleine, & qui n'eſtoit point trop émuë. Puis

tout d'un coup ſe tournant vers ſon ami, N'eſt-ce pas là, mon cher Ariſte, luy dit-il, un admirable ſpectacle? & n'en eſtes-vous pas touché comme moy? Il faudroit eſtre aveugle ou ſtupide, répondit Ariſte, pour n'en eſtre pas charmé; & je trouve cette petite réverie où vous vous eſtes laiſſé aller, la plus raiſonnable du monde. Il y a long-temps que j'admire la mer, pourſuivit-il: je fis dans ma jeuneſſe un voyage exprés pour la voir, & je ne fus pas moins ſurpris en la voyant la premiere fois, que vous l'eſtes. La merveille eſt que je l'ay admirée toutes les fois que je l'ay veûë depuis, & que je l'admire encore aujourd'huy, comme ſi je ne l'avois jamais veûë.

A ce que je voy, dit Eugene, vous y trouvez quelque choſe de bien merveilleux. Ouy ſans doute, reprit Ariſte. Cette immenſe étenduë d'eaux; ce flux & ce reflux; le bruit, la couleur, les figures differentes de ces flots qui ſe pouſſent regulierement les uns les autres, ont je ne

ſçay quoy de ſi ſurprenant & de ſi étrange, que je ne ſçache rien qui en approche. A force de voir les autres objets on ceſſe de les admirer; on s'y accoûtume, on s'y apprivoiſe pour parler ainſi. On ne regarde preſque plus le ſoleil que quand il s'éclipſe, parcequ'on le voit tous les jours, & qu'aprés l'avoir une fois veû, on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en eſt pas de meſme de la mer; elle paroiſt toujours nouvelle, parcequ'elle n'eſt jamais en un meſme état. Tantoſt elle eſt tout-à-fait tranquille, & ſes ondes ſont ſi unies qu'on la prendroit pour une eau dormante: tantoſt elle eſt un peu émuë, comme la voila maintenant. Il y a des heures qu'elle eſt étrangement agitée. Elle eſt haute en un temps, & baſſe en un autre. Quelquefois elle s'avance, & quelquefois elle ſe retire. Elle change de couleur preſqu'à tous momens: aprés une grande agitation elle eſt toute blanche d'écume; quand le ſoleil ſe leve ou ſe couche, il ſemble qu'elle ſoit toute

en feu. Tantoſt elle paroiſt de couleur de pourpre ; tantoſt elle paroiſt verte ou bleuë. Ces couleurs differentes ſe meſlent quelquefois enſemble, & ce mélange fait une peinture naturelle, que l'art ne peut imiter. Le bruit de ſes flots n'eſt quelquefois qu'un doux murmure, qui invite à réver agreablement ; mais c'eſt auſſi quelquefois un mugiſſement épouventable, qu'on ne peut ouïr ſans frayeur. Vous ſçavez ce qu'en a dit un de nos Poëtes :

Tantoſt l'onde broüillant l'arene,
Murmure & fremit de courroux,
En ſe roulant ſur les cailloux
Qu'elle apporte, & qu'elle rentraiſne.

En un mot il y a tant de varietez dans le meſme objet, que les yeux ne ſe laſſent jamais de le voir, & que l'eſprit y trouve toujours dequoy admirer.

Tout cela eſt fort bien remarqué, dit Eugene, & je demeure d'accord avec vous, qu'en quelque état que ſoit la mer, elle eſt toujours admirable. Mais dites-moy, je vous prie,

en quel état elle vous plaiſt davantage ; l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation ? A vous dire le vray, répondit Ariſte, je n'ay encore rien decidé là-deſſus ; mais pour peu que je me demande à moy-meſme ce que j'en penſe, je prendray mon parti aiſément : & ſans deliberer davantage, je ſens bien déja que la mer me plaiſt beaucoup plus quand elle eſt tranquille, que quand elle eſt agitée.

Je ne ſuis pas tout-à-fait de voſtre gouſt, reprit Eugene. Il me ſemble que la mer n'eſt jamais ſi belle que dans ſa colere ; lorſqu'elle s'enfle, qu'elle s'agite, qu'elle mugit d'une maniere effroyable & qu'il ſe fait une eſpece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entrechoquent avec tant d'impetuoſité ; ces montagnes d'eau & d'écume qui s'élevent & qui s'abaiſſent tout d'un coup ; ce bruit, ce deſordre, ce fracas, tout cela inſpire je ne ſçay quelle horreur accompagnée de plaiſir, & fait un ſpectacle également terrible & agreable.

Bello in ſi bella viſta anco l'horrore,
Et di mezo la tema eſce il diletto.

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaiſe, dit Ariſte; tout y eſt doux, tout y eſt beau. C'eſt une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plaiſt tant; & la beauté de la mer en cet état reſſemble tout au plus à celle de ces perſonnes qui n'ont ni vivacité, ni eſprit. Je ne comprens pas, dit Ariſte en ſoûriant, qu'un emportement de colere puiſſe donner de la grace. Je pourrois vous répondre, repartit Eugene, qu'il y a des perſonnes à qui un peu de colere ne ſied pas mal. Mais quoyqu'il en ſoit, je ſoûtiens toujours que la mer n'eſt jamais plus belle, que quand elle eſt irritée: c'eſt alors qu'elle frappe les yeux, & qu'elle ſe fait regarder avec admiration.

Eh quoy, interrompit Ariſte, n'eſt-ce pas un beau ſpectacle que cet element, quand une profonde paix y regne ſous un ciel ſerain? Et n'y a-t-il pas beaucoup de plaiſir à promener ſes regards ſur une

étenduë ſi vaſte & ſi unie? N'eſt-ce pas encore une choſe tres-agreable, que de voir un navire bien équipé aller pompeuſement ſur les eaux, comme un grand corps qui ſemble ſe mouvoir de ſoy-meſme? mais auſſi, dit Eugene, y a-t-il rien qui touche, & qui divertiſſe meſme davantage, que de voir un navire ſervir de joüet aux vents & aux vagues? Vous en parlez bien à voſtre aiſe, interrompit Ariſte: ſi vous vous eſtiez rencontré comme moy dans un naufrage, je ſuis ſeûr que de l'humeur dont vous eſtes, vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans ſa colere; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut aprés tout que vous confeſſiez, pourſuivit-il, qu'il a fallu eſtre bien hardi, pour s'expoſer la premiere fois à un ſi furieux element. Je l'avouë, dit Eugene, & je ſuis meſme d'avis, que ſans nous piquer mal-à-propos de hardieſſe, nous nous contentions de voir de loin les tempeſtes. Peut-eſtre que la mer courroucée ſera en-

core plus belle dans l'éloignement & en perſpective : joint qu'on n'a pas, ce me ſemble, l'eſprit aſſez libre au fort de l'orage, pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans ſa fureur ; & ſi je ne me trompe, on a un peu trop d'affaires, quand on craint à tous momens de perir, pour prendre ce divertiſſement à ſon aiſe.

Comme ils s'entretenoient de la ſorte, ils aperçeûrent un grand vaiſſeau, qui ne faiſoit que de ſortir du port, & qui cingloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrêterent quelque temps à le regarder, & lorſqu'il commença à s'éloigner, Ariſte reprit auſſi-toſt la parole. Sans cet homme audacieux, qui s'abandonna le premier à la merci des flots, & qui ne craignit ni les tempeſtes, ni les écueils, ni les monſtres de la mer ; ſans cet homme, dis-je, à qui Horace donne un cœur de bronze, on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps, & d'aller aux extremitez de la terre par des chemins ſi courts, qu'à la meſurer par

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commiſit pelago ratem.
Horat. lib. 1, od. 3.

là, elle ne paroiſt pas bien grande. C'eſt à l'heureuſe temerité de cet homme intrepide, que nous ſommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers : c'eſt luy qui par ſon exemple a encouragé ceux qui l'ont ſuivi, à aller découvrir au travers de mille dangers des terres autrefois inconnuës : c'eſt par cet art qu'il a inventé, & que les autres ont perfectionné, qu'on a trouvé le ſecret de reünir ce que la nature à ſeparé par des eſpaces infinis. Car la navigation fait aujourd'huy la liaiſon de tous les peuples : les meſmes eaux qui diviſent le monde nouveau de l'ancien, ſervent à la communication de l'un & de l'autre, depuis que l'avarice a rendu les hommes aſſez habiles, pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempeſtes ; & aſſez hardis, pour mépriſer tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moy, dit Eugene en riant, quelques biens que la navigation nous apporte, je ne trouve pas fort bon, qu'un homme ait appris aux

autres à ſe briſer contre les rochers; à mourir ſans ſepulture, & à chercher une nouvelle eſpece de mort ſur la mer, comme s'il n'y en avoit pas aſſez ſur la terre. Si vous me croyez, continua-t-il, nous ne nous expoſerons point à ces dangers-là; & quoyque les coquilles que la mer jette ſur le rivage, ne ſoient pas ſi precieuſes que les perles qu'elle renferme dans ſon ſein, nous nous contenterons de nous promener le long de ſes coſtes : auſſi-bien l'état de noſtre fortune n'a pas beſoin des treſors du nouveau monde; & apparemment noſtre intereſt particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Satis non fuit hominem mori, niſi periret & inſepultus. *Plin. hiſt. nat. lib. 19. præm.*

Non eſt meum, ſi mugiat Africis
Malus procellis, ad miſeras preces
Decurrere, & votis paciſci,
NeCypriæ Tyriæque merces
Addant avaro divitias mari.

Eugene ayant achevé ces paroles, Ariſte & luy s'amuſerent quelque temps à ramaſſer des coquilles, ne jugeant pas que le divertiſſement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent ſi bien le bord de la mer, & où l'on voit vne varieté infinie de figures & de couleurs, dit Ariſte, ne ſont

ce pas des productions de la nature fort jolies & fort bizarres ? S'il en faut croire l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, repliqua Eugene, il n'y a rien où elle ſe jouë, ni où elle s'égaye davantage.

Concharũ genus, & in iis mira naturæ ludentis varietas. *Plin. hiſt. nat. lib. 9. c. 33.*

Ne diriez-vous pas, reprit Ariſte, que ce ſont des ouvrages de l'art, tant elles ſont regulierement travaillées. Je dirois preſque avec vn Poëte Italien, répondit Eugene, que la nature pour ſe divertir, imite quelquefois celuy qui fait toûjours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice ſua ſcherzando imiti.

Mais que dites-vous, pourſuivit Ariſte, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles ſur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richeſſes dans ſes abyſmes ? Je me ſouviens, dit Eugene, de ces avares qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profuſion de petites choſes; tandis qu'ils gardent avec beaucoup de ſoin ce qu'ils ont de plus precieux.

Alors Eugene & Ariſte s'eſtant aſſis auprés des dunes pour conſiderer la mer qui ſe retiroit doucement, & qui laiſſoit ſur le ſable en ſe retirant la trace & la figure de ſes ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles; ils furent quelque temps à réver l'un & l'autre, ſans ſe dire preſque rien: & leur converſation auroit peut-eſtre langui plus long-temps, ſi Eugene ne l'eût réveillée en demandant bruſquement à ſon ami, quel eſtoit le ſujet de ſa réverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils ſont venus, répondit Ariſte, ſans ſonger à la cauſe d'un ſi admirable mouvement? Mais c'eſt en vain que j'y ſonge, ajoûta-t-il; comme je ne ſuis point Philoſophe, je n'y comprens rien. Quand vous ſeriez auſſi philoſophe qu'Ariſtote, dit Eugene, vous ne ſeriez pas plus éclairé que vous eſtes. Ne ſçavez-vous pas ce que diſent quelques-uns de ce Genie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux aprés une meditation

profonde, il ſe precipita dans l'Euripe; comme pour nous apprendre par ſa mort que cette queſtion eſtoit l'écueil de la Philoſophie, & l'abyſme où ſe perd l'eſprit humain. On n'a pas laiſſé de raiſonner beaucoup ſur le flux & le reflux depuis la mort d'Ariſtote, repartit Ariſte; & je meurs d'envie de ſçavoir ce que les ſçavans en ont dit, quand ce ne ſeroit que pour m'en divertir: car ils ont coûtume de dire de plaiſantes choſes ſur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma curioſité j'ay bien la mine de ne ſçavoir jamais rien de ce qu'ils penſent là-deſſus, ſi vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres, en me diſant leurs penſées: dites-les moy, je vous prie, & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous ſçavez ſur le chapitre du flux & du reflux. En verité, repliqua Eugene, je n'y ſuis pas ſi ſçavant que vous penſez; & je ne ſçay que vous en dire. Mais puiſque vous le voulez abſolument, je vous diray ce que j'en ay leû autrefois.

Il me ſemble que Platon s'eſt imaginé, qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer; & que les eaux, qui ſortent impetueuſement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la meſme impetuoſité qu'elles en ſorent, produiſent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a creû que cela venoit de je ne ſçay quels eſprits qui ſouflent ſous l'ocean, & qui ébranlent les flots par leur ſouffle.

D'autres Philoſophes ſe ſont perſuadez, que des feux ſoûterrains faiſoient bouïllonner la mer, en s'allumant: que ce bouïllon ſe répandoit peu à peu, & ceſſoit enfin, quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns diſent que l'air enfermé au deſſous des eaux, pouſſe la mer, la ſouſleve, l'étend vers ſes bords: que la mer aprés avoir cedé quelque temps, repouſſe l'air avec d'autant plus de violence, qu'elle a ſouffert plus de contrainte.

Il y en a qui croyent, que le fond

de la mer eſtant inegal, & plus creux au milieu qu'aux bords, les eaux de tous les rivages ſe precipitent dans les endroits les plus bas; mais que venant à ſe rencontrer toutes enſemble, elles ſe choquent & ſe chaſſent les unes les autres, de ſorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles ſont tombées.

Pluſieurs penſent que les rivieres qui arroſent la terre, ſont la cauſe du flux & du reflux: comme ſi en ſortant de la mer, elles la faiſoient couler avec elles; & qu'en y revenant elles la fiſſent rebrouſſer, & ſe replier ſur elle-meſme.

Si les rivieres font cet effet-là, interrompit Ariſte, ne pourroit-on pas dire de chaque fleuve ce que le Taſſe a dit du Po, qu'il ſemble porter la guerre à la mer, au lieu d'y porter un tribut:

——— *e pare*
Che guerrà porti, e non tributo al mare.

Ouy, repartit Eugene en riant, dans la penſée de ces Philoſophes tous les fleuves, meſme les moins rapides

les, ſont des ſeditieux qui troublent e repos de l'ocean, par le mouvenent qu'ils y excitent. Mais pour parler plus ſerieuſement, continua-il, & pour vous dire tout ce que je çay ſur le flux & le reflux; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la evolution journaliere du premier nobile, comme ſi le ciel en tournant donnoit le branle aux eaux, uſſi-bien qu'aux aſtres.

Galilée explique ce mouvement le la mer par celuy qu'il imagine lans la terre. Ce grand Aſtronome retend, ſi je ne me trompe, qu'à neſure que la terre eſt emportée ers l'orient par un mouvement ineal; les eaux de la mer, qui ſont ontenuës dans les concavitez de a terre, ſe retirent vers l'occident, uſques à ce que le meſme mouvenent de la terre venant à ſe rallenir, elles retournent par leur propre oids au lieu d'où elles ſont ſorties.

Un Mathematicien de noſtre emps penſe que le flux & le reflux ient du balancement que le globe le la terre a ſur ſon axe : comme ſi

la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au ſeptentrion, & puis ſe relevant du ſeptentrion au midi, faiſoit aller & revenir les eaux ſelon la diverſité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de fineſſe, decident la choſe par une voye plus courte & plus aiſée: ils diſent ſans tant de façon que la mer a d'elle meſme cette agitation periodique; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainſi ſes flots.

Les plus fins ont recours aux aſtres. Les uns veulent que le ſoleil dilate les eaux par ſa chaleur: que les eaux eſtant dilatées, & demandant un plus grand eſpace, elles ſe répandent ſur le rivage, & qu'aprés elles reviennent dans leur lit par l'inclination naturelle qu'elles ont à ſe reſſerrer.

Les autres rapportent tout à la lune, comme à l'aſtre qui domine ſur les corps humides, & qui a une telle ſympathie avec la mer, que l'une change regulierement comme l'autre: ce qui a donné lieu à une

leviſe, laquelle a pour Corps une Mer ſous une lune, & pour Ame ces paroles,

con ſus mudanças me mudo

Ces Philoſophes qui s'attachent à la lune, expliquent leur opinion en diverſes manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet aſtre une vertu à peu prés ſemblable à celle de l'aimant : ils diſent que la lune attire les eaux à ſoy par une vertu ſecrette ; & qu'elle en forme une boſſe, qui venant à s'ouvrir, ſe répand de part & d'autre ſur les bords, d'où ces eaux ſe retirent enſuite, pour ſe rétablir en leur état naturel.

Quelques-uns ſoutiennent que la lune paſſant ſur la mer, preſſe l'air entre ſon globe & cet élement : que l'air preſſé enfonce l'eau, & la fait renfler des deux coſtez, ce qui fait le flux : que l'eau ſe deſenfle, & ſe remet peu à peu en ſa premiere ſituation, à meſure que la lune paſſe, ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philoſophes les plus plaiſans à mon gré ſur ce ſujet, ſont ceux qui tiennent que ce

mouvement eſt une fievre, laquelle a ſes accez, ſes redoublemens, & ſes ſymptomes. Ils font de grands raiſonnemens pour établir leur doctrine ; & ils diſent entr'autres choſes, que comme la fievre ſe forme par l'amas de quelques humeurs, dont il ſe fait une eſpece de levain, qui aidé d'un agent exterieur, ce ſont leurs termes, s'échauffe peu à peu, ſe pourrit, s'enfle, & corrompt toute la maſſe du ſang ; ainſi le mouvement dont nous parlons, s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la mer, leſquelles eſtant élevées ſe cuiſent, ſe pourriſſent, & ſe fermentent par l'impreſſion de cet aſtre, juſques à ce qu'il s'en faſſe un levain, qui altere, & qui gonfle toute la mer.

Au reſte ils trouvent des convenances admirables entre cette fievre & les noſtres. Ils penſent expliquer fort bien ſelon leurs principes, d'où vient le friſſonnement & le tremblement des flots : pourquoy l'eau croiſt & décroiſt peu à peu, & à des

ures reglées. Ils disent que la mer purge de temps en temps, come les malades ont coûtume de fai-; & que tous ses excremens ne nt pas de la nature de l'ambre-gris: r ils ajoûtent que prés de Messine le se décharge reglément de cerines matieres fort puantes, & qu'à enise elle laisse aprés son reflux ne tres mauvaise odeur. Ils disent ieſme qu'elle n'est pas exempte des ieurs de la fiévre, & que les écuies salées, qu'elle jette durant ses randes tempestes & ses grands ux, sont les sueurs de ses grands ccés.

A ce que je voy, dit Ariste en iant, ces purgations & ces sueurs ıy sont assez inutiles: car enfin elle st toujours agitée de sa fievre, & l ne s'en faut rien que je ne la comare à ces fiers animaux, que la fiére ne quitte jamais, & dont elle mite si bien les rugissemens quand lle est irritée. Pourquoy ne le feiez-vous pas, répondit Eugene; es Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Stoïciens qui estoient pour le

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

moins auſſi raiſonnables, & auſſi ſages que vous, ont bien creû que la mer eſtoit un grand animal, qui faiſoit le flux en pouſſant ſon haleine, & le reflux en la retirant. Il n'y a rien de mieux imaginé, dit Ariſte, & c'eſt dommage, ajoûta-t-il, que quelqu'un de ces Philoſophes n'ait vécu juſques au ſiecle paſſé : il n'auroit pas eû de peine à rendre raiſon, pourquoy l'an 1550. le flux & le reflux ceſſa un jour entier aux coſtes de Flandres, & parut trois fois en neuf heures à l'emboucheûre de la Tamiſe ; car il n'auroit eû qu'à dire, que le premier accident eſtoit une pâmoiſon, & le ſecond une toux de cet animal.

Sander l. 2. de Schiſm.

Mais ſi la mer eſt un animal, continua-t-il, c'eſt ſans difficulté de toutes les beſtes de charge la plus forte ; les chameaux & les elephans ne ſont rien en comparaiſon d'elle : on luy a vû porter autrefois des villes entieres dans des vaiſſeaux d'une grandeur prodigieuſe ; & elle porte tous les jours des navires qui valent preſque des villes.

C'eſt auſſi, reprit Eugene, de toutes les beſtes farouches, la plus affamée & la plus furieuſe; elle devore non ſeulement les hommes & les navires, mais les villes & les Royaumes:

——— *ocean vorace;*
Ocean, che non pur le merci, e i legni;
Ma intere inghiotte le cittadi, e i regni.

Ce Prince qui foüetta la mer, & qui y fit jetter des chaiſnes pour la reduire ſous ſon obeïſſance, eſtoit ſans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal; & il la regardoit apparemment comme une de ces beſtes feroces, que l'on chaſtie & que l'on enchaiſne, quand on veut les apprivoiſer & les adoucir.

Mais dites-moy, mon cher Ariſte, de tant d'opinions differentes laquelle eſt-ce qui vous plaiſt le plus? A vous parler ſincerement, repartit Ariſte, elles ne me plaiſent guere toutes. Cela vient peut-eſtre de ce que n'eſtant ni Philoſophe, ni Aſtronome, ni Medecin, je n'ay pas l'eſprit de les bien com-

prendre. Vous avez raiſon, reprit Eugene, de n'en eſtre pas fort content. Les unes ſont evidemment fauſſes; les autres ne ſont pas trop raiſonnables ; pas une n'explique tout ce qu'il y a de ſingulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les aſtres ne peuvent dire pourquoy la mer commence à monter quand la lune ſe leve ſur noſtre horizon , ou ſur celuy de nos antipodes : pourquoy le fort du flux, que les Italiens appellent *il vivo dell'aqua*, eſt preciſément quand la lune eſt à ſon midi : pourquoy les marées ſont plus violentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoy elles s'augmentent aux ſolſtices & aux equinoxes ; & beaucoup plus à l'equinoxe de l'automne qu'à celuy du printemps: pourquoy le flux & le reflux ſe fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoy la mer eſt regulierement ſix heures à monter, & ſix heures à deſcendre : & pourquoy enfin elle retarde preſque d'une heure tous les jours.

Mais auſſi les opinions qui attribuent

buent tout aux aſtres, n'expliquent pas toutes les inégalitez de ce mouvement: d'où vient, par exemple, qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la coſte d'Italie, ni preſque dans toute la mer mediterranée, excepté à Veniſe: qu'il n'y en a point dans la mer Baltique, ni dans la coſte ſeptentrionale de la mer pacifique, quoy-qu'il ſoit aſſez grand dans les coſtes meridionales de cette mer: d'où vient que ſous la zone torride il eſt fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la mer Rouge; & preſque inſenſible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique, à l'Iſle de S. Thomas, & aux Molucques: pourquoy dans la Nouvelle France, la mer monte en cinq heures, & deſcend en ſept; qu'au contraire à la coſte de Bourdeaux le flux eſt de ſept heures, le reflux de cinq: pourquoy dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures & le reflux huit: pourquoy l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya: pourquoy dans une cer-

taine mer des Indes l'eau eſt quinze jours à monter, & quinze jours à deſcendre : pourquoy vers le pole arctique le flux & le reflux ſe fait reglément deux fois le jour, ſans qu'il ſe faſſe jamais la nuit : pourquoy il ne ſe fait que la nuit dans la mer Perſique, & qu'il ne ſe fait que le jour dans la mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raiſon, doù vient que dans les ports de Cambaya les grands flux ne ſont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en eſt pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune : d'où vient que dans la mer Adriatique les marées ſont plus fortes en hiver qu'en été, & plus foibles la nuit que le jour : pourquoy en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées ſont deux ou trois jours aprés les nouvelles & les pleines lunes : pourquoy les marées croiſſent à la nouvelle lune, lorſque cet aſtre a le moins de force, & qu'elles diminuënt quand il commence à ſe fortifier : Enfin pourquoy le flux ſe

fait auſſi reglément à nos rivages, quand la lune eſt ſous noſtre horiſon, que quand elle eſt ſur nos teſtes, & qu'elle bat à plomb ſur la mer.

Ces bizarreries du flux & du reflux, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſont encore plus eſtranges que celles de la lune; & je ne voy pas que cet aſtre tout changeant qu'il eſt, puiſſe eſtre la cauſe de tant de diverſes agitations. En voicy d'autres qui ne ſont pas moins irregulieres, ni moins ſurprenantes.

En de certains ports tres-éloignez les uns des autres, & ſituez ſous des climats differens, le flux de chaque jour eſt le meſme; & dans quelques ports voiſins il eſt inegal. Ainſi, par exemple, l'eau eſt encore haute à Amſterdam, quand elle baiſſe aux coſtes de Friſe.

En quelques lieux, la mer s'enfle juſques à la hauteur de quatre-vingts coudées, comme on voit aux ports de Bretagne; en d'autres endroits, elle s'éleve à peine d'un pied, ou d'un demi-pied, comme à

Marſeille, à Ancone, & aux Iſles de l'Amerique.

Le flux & le reflux ne ſe fait pas peu à peu par tout : il y a des coſtes où la mer vient avec tant de precipitation & tant de violence, qu'elle couvre en un inſtant tout le rivage; & d'où elle ſe retire ſi viſte, qu'elle ſemble diſparoiſtre tout d'un coup. Il y en a auſſi où le reflux ſe fait avec beaucoup de viſteſſe, quoy que le flux s'y faſſe tres lentement.

En quelques rivages, les eaux s'eſtendent ſur la terre plus qu'en d'autres. Dans la pluſpart des coſtes de Flandres, la mer ſe répand juſques à neuf mille pas : en Angleterre, elle fait remonter la Tamiſe juſques à cinquante mille pas. A Cambaya, elle occupe environ trente lieuës : elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amerique, elle repouſſe la riviere des Amazones juſques à cent lieuës : elle repouſſe encore plus loin le fleuve de S. Laurens dans le Canada ; quoy que ces deux rivieres

ſoient plus larges dans leur embouchure, que n'eſt la mer mediterranée en quelques endroits.

Tout cela eſt fort bizarre, comme vous voyez; & pour bien démeſler un mouvement ſi regulier & ſi irregulier tout enſemble, il faudroit trouver une cauſe, qui en expliquât tous les accidens, & toute l'hiſtoire. C'eſt ce que les Philoſophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Aprés tout, je leur pardonne, dit Ariſte, de n'eſtre pas plus éclairez dans une matiere auſſi obſcure que celle-là. Et moy, reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoiſtre ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des myſteres dans la nature, comme dans la grace, incomprehenſibles à l'eſprit humain: la ſageſſe ne conſiſte pas à en avoir l'intelligence; mais à ſçavoir que les plus intelligens ne ſont pas capables de les comprendre. Ainſi le meilleur parti pour nous eſt de confeſſer noſtre ignorance, & d'adorer humblement la ſageſſe de

At mihi ſemper, Tu quæcunque moves tam crebros cauſa meatus, Ut ſuperi voluere, late. *Lucan. l. 1.*

Dieu, qui a voulu que ce ſecret fuſt caché aux hommes.

Vous le prenez bien, répondit Ariſte, & aſſurément nous ne ſçaurions mieux faire vous & moy, que d'entrer dans les penſées d'un grand Prophete, en nous écriant avec luy à la veuë de cet element. *Les élevations de la mer ſont admirables. Le Seigneur eſt admirable dans les eaux.* On peut ſans doute y admirer Dieu comme dans ſa parfaite image, dit Eugene: car enfin la mer repreſente non ſeulement ſa grandeur, ſon immenſité, les abyſmes de ſa providence & de ſa ſageſſe; mais encore ſa miſericorde, & ſa juſtice, la pureté, & la plenitude de ſon eſtre. C'eſt ce qu'un de mes amis a exprimé aſſez heureuſement en ces vers:

Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus *Pſal.* 92.

Son calme nous fait voir un Dieu
plein de douceur.
Sa colere, d'un Dieu le courroux
formidable;
Et ſon affreuſe profondeur,
Des deſſeins eternels l'abyſme impe-
netrable.
Comme Dieu, dans ſon ſein, parmi

ſes flots d'azur
Elle ne ſouffre rien d'impur.
Immenſe comme luy, toujours pleine, & feconde
Elle donne toujours ſans jamais s'épuiſer;
Et ſans jamais ſe diviſer
Elle répand par tout les treſors de ſon onde.

Mais ne remarquez-vous pas, pourſuivit Ariſte, que la mer a pluſieurs faces; & que ſi d'un coſté elle eſt l'image de Dieu, de l'autre elle eſt l'image du monde, & de la vanité des choſes humaines. Ces calmes, & ces tempeſtes, qui ſe ſuccedent à toute heure; ces flots, qui ſe pouſſent & qui ſe choquent ſans ceſſe; ces vents favorables, & ces vents contraires; ces navigations heureuſes, & ces naufrages, qui ſe font ſouvent juſques dans le port; tout cela n'eſt-il pas une fidelle peinture de ce qui ſe paſſe dans la vie? Y a-t-il une mer plus inconſtante que la cour des Princes? Y en a-t-il meſme une plus perilleuſe? De quelque coſté qu'on ſe tourne, ce ne ſont qu'é-

cueils, d'autant plus dangereux qu'ils ſont couverts. Le vent le plus favorable eſt quelquefois le plus contraire; & ſi nous en croyons un S. Pere, qui regardoit le monde, comme nous, dans le rapport qu'il a avec la mer; il en faut tout craindre, juſqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point*, dit-il, *ne ſoyez point en aſſeurance. Quoy que cette mer ſoit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang; quoy qu'il n'y ſouffle qu'un doux zephyre; il y a des montagnes cachées ſous une ſurface ſi égale. L'ennemi, le peril eſt au dedans, ce grand calme eſt une tempeſte.* Et de la vient auſſi, pourſuivit Ariſte, que ceux qui ſe fient à ces belles apparences, ſont toujours trompez.

Nolite credere, nolite eſſe ſecuri, licèt in modum ſtagni fuſum æquor arrideat; licèt vix ſumma jacentis elementi terga ſpiritu criſpentur: magnos hic campus montes habet. Intus incluſum eſt periculum; intus eſt hoſtis. Tranquillitas iſta tempeſtas eſt. *S. Hieron. Ep ad Heliodor.*

Miſero nochiero
Ch'al luzinghiero
Venticel preſta fede.
L'abandonato pino
Al fin affonda
Dentro aquell'onda,
Onde ſcherzò il matino.

Puiſque le monde eſt une mer, dit Eugene, je ne m'étonne que pas tous

les plaiſirs qu'on y gouſte, ſoient detrempez d'amertume, & que les biens qu'on y poſſede, ſoient de la nature de ces eaux ſalées, qui allument la ſoif au lieu de l'éteindre.

Ce qui m'étonne, dit Ariſte, c'eſt que la pluſpart des hommes trouvent de la douceur dans cette amertume, & qu'ils boivent l'eau de la mer comme du lait, pour uſer d'un mot de l'Ecriture ſainte. Mais puiſque nous voila ſur la morale, continua-t-il, quel moyen de voir, qu'un peu de ſable dompte toute la fureur de la mer; ſans nous faire des reproches à nous meſmes du déreglement de nos paſſions, que rien ne peut vaincre?

Inundationem maris quaſi lac ſugent. *Deuter.* 33.

Il eſt vray, reprit Eugene, que cette obeïſſance de la mer a quelque choſe d'étonnant: car on diroit que quand elle eſt courroucée, elle va inonder toute la terre; cependant elle s'arreſte tout court à ſon rivage, & ces montagnes d'eau, qui menacent le monde d'un ſecond deluge, ſe briſent à un grain de ſable. Un Pere Grec a dit, ce me ſemble,

S. Baſil. Seleuc. orat. 1.

que quelque furieuſe que ſoit la mer, en approchant de ſes bords, elle y voit écrit un ordre de Dieu, qui luy défend de paſſer outre : & qu'alors elle ſe retire par reſpect en courbant ſes flots, comme pour adorer le Seigneur, qui luy a marqué des bornes.

Cet ordre de Dieu, dit Ariſte, eſt conceu en des termes bien precis dans les ſaintes Ecritures. *Vous viendrez juſqu'icy, & vous n'irez pas plus avant.* Ouy, reprit Eugene; & ces paroles ſont ſi bien marquées ſur le rivage, que rien ne les ſçauroit effacer : ce que Dieu écrit ſur la pouſſiere eſt immuable; ce que les hommes écrivent ſur le marbre & ſur le bronze ne l'eſt pas. Le temps qui conſume tout, qui ruine peu à peu les arcs de triomphe, les obeliſques & les mauſolées, abolit tous les jours les noms & les titres qui ſont gravez ſur ces magnifiques monumens.

Uſque huc venies & non procedes amplius. *Iob. c.* 38.

La mer & ſon ſable, interrompit Ariſte, me font ſouvenir d'une aſſez jolie avanture. Une femme ſe

promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec ſon doigt ces mots ſur le ſable :

Antes muerta que mudada.

Celuy pour qui ces paroles eſtoient écrites, vint un peu aprés. Ayant reconnu la main de la perſonne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de ſa fidelité & de ſa conſtance. Mais comme il prenoit plaiſir à relire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, & les effaça en meſme temps. Cela le fit rentrer en luy-meſme ; & quelque violente que fuſt ſa paſſion, il reconnut ſur le champ qu'il n'eſtoit pas trop ſage, d'ajoûter foy à des choſes dites par une femme, & écrites ſur du ſable.

Mirà el amor lo que ordena,
Que os viene a hazer creer
Coſas dichas por muger,
Y eſcritas en el arena.

George de Monte-Major.

Mais pour revenir à ce que je vous diſois du monde, & de ſes plaiſirs, reprit Eugene ; ſi nous en croyons les naturaliſtes, l'eau de la mer eſt douce au fond, & ſalée ſeulement

Ariſtot. ſect. 23. Problem. quæſt 30. *&* 31.

au deſſus. Au-contraire, les douceurs du monde ne ſont que ſuperficielles; pour peu qu'on entre dans le fond des choſes humaines, on n'y trouve que des amertumes; & on s'en dégoûte bien-toſt.

Je cómprens aſſez, dit Ariſte, pourquoy les plaiſirs du monde ſont pleins d'amertume; mais je ne comprens pas, pourquoy les eaux de l'ocean ſont ameres. C'eſt auſſi une choſe aſſez difficile à comprendre, repliqua Eugene, & les ſçavans y ſont à peu prés auſſi empeſchez qu'au flux & au reflux: ils ſe ſauvent par où ils peuvent. Les uns diſent que certaines montagnes de ſel qui ſont ſous la mer rendent l'eau ſalée. Les autres ſoûtiennent, que cette ſalure eſt un effet des exhalaiſons ſeches & brûlées, que le ſoleil éleve de la terre, & que les vents portent dans la mer: & de là vient, diſent-ils, que la mer eſt plus ſalée en ſa ſurface, que dans ſon fond. Quelques-uns ajoûtent, que le ſoleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont

de plus ſubtil; & que ce qui reſte de groſſier, eſtant cuit par ſa chaleur, contracte peu à peu la ſalure. Il y en a qui croyent, que la mer eſt naturellement ſalée : que Dieu luy a communiqué cette qualité dés le commencement du monde ; non ſeulement pour empeſcher qu'elle ne vinſt à ſe corrompre avec le temps; mais auſſi afin que ſes eaux eſtant plus peſantes, & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raiſons ne ſont pas fort convainquantes, comme vous voyez ; & il reſte toujours à ſçavoir pourquoy le mouvement ſeul, qui empeſche l'eau des rivieres de ſe corrompre, ne ſuffit pas pour preſerver de corruption celle de la mer : pourquoy le ſoleil ne produit pas le meſme effet dans les rivieres, que dans l'ocean: pourquoy tant de rivieres, & tant de pluyes ne l'adouciſſent point : & pourquoy enfin tout ce qui naiſt dans la mer ne ſe ſent point de ſon amertume.

Ce ſont des ſecrets, qu'il faut adorer, & qu'il ne faut point apro-

fondir. Diſons-le encore une fois; c'eſt proprement dans la mer, que Dieu eſt admirable, & incomprehenſible. C'eſt là auſſi, pourſuivit Ariſte, qu'il prend plaiſir à faire paroiſtre ſes merveilles, & ſes chef-d'œuvres. Il ſemble que ce vaſte element ſoit le theatre de la puiſſance divine; non ſeulement parce qu'on y voit tout ce qui ſe rencontre ailleurs: mais encore parce que les choſes qui y naiſſent, ſont plus parfaites, que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Mirabilia ejus in profundo. *Pſal.* 106.

Je ſçay bien, dit Eugene, que pour ce qui regarde les animaux, il y en a dans la mer de toutes les eſpeces qui ſont ſur la terre: car il y a des chiens, des loups, des ſangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions meſme, des licornes, des elephans, & des ſinges. Ce qui me paroiſt plus étrange, c'eſt que les beſtes, qui ſont affreuſes & cruelles ſur la terre, ſont belles & douces dans la mer; & qu'outre toutes ces eſpeces d'animaux, la

Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus. Rana horrens in paludibus, decora in aquis. *S. Ambroſ. Hexam. c. 2.*

mer en a une infinité de particulieres, dont la pluſpart nous ſont inconnuës.

Je ſçay encore qu'il y a des oiſeaux de toutes les façons, juſqu'à des aigles & à des phenix. Mais ſçavez-vous bien, dit Ariſte, qu'il y a des poiſſons qui volent; & qu'un entre autres s'appelle *le poiſſon volant?* Que ce poiſſon oiſeau ne ſe peut ſervir de ſes aîles ſi elles ne ſont mouïllées, & qu'il retombe dans l'eau dés qu'elles ſont ſeches? Sçavez-vous que la mer a ſes étoilles, comme le ciel a les ſiennes, & que les étoilles marines ſont non ſeulement vivantes & animées; mais encore ſi chaudes de leur nature, qu'elles conſument tout ce qu'elles touchent? Sçavez-vous enfin, qu'il naiſt toutes ſortes d'herbes & de plantes dans l'ocean; qu'il y a des mers ſemées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent paſſer; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des foreſts, & des prairies ſous les eaux? Il ne reſte plus qu'à y trouver des

Oviedo hiſt. de las Indias lib. 13, c. 5.

Ariſtot. hiſt. animal. lib. 5. c. 15.

Plin. lib. 13. c. 25.

Oviedo hiſt. de las Ind. lib. 2. c. 5.

Majol. dier. Canic. Colloq. 10.

villes & des peuples, ajoûta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Ariſte, il ne ſeroit pas difficile de vous y en faire voir : on pourroit du moins vous monſtrer les reſtes des villes inondées & englouties par la mer. Car Dieu luy a permis quelquefois de paſſer ſes bornes, & de faire des courſes ſur la terre, pour punir les crimes des hommes, comme il arriva autrefois dans la Friſe, & dans la Hollande. *Majol. ibid.* On auroit à la verité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer, ſi ce n'eſt que les hommes marins, & les femmes marines, dont les hiſtoires font mention, ne ſoient les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons.

Mais pour ne nous point arréter à des choſes fabuleuſes ou incertaines, & pour nous en tenir aux veritables peuples de la mer, il faut avoüer que les poiſſons ont quelque choſe de bien merveilleux. Outre qu'ils ſont en plus grand nombre, ſans comparaiſon, que les animaux de la terre, ils les ſurpaſſent infiniment

infiniment en toutes ſortes de qualitez. Les viandes les plus ſavoureuſes & les plus exquiſes, n'ont pas le gouſt ni la delicateſſe de certains poiſſons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur, auſſi bien que la beauté des fleurs les plus agreables. La grandeur des elephans n'approche pas de celle des baleines, & des autres monſtres de l'ocean. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poiſſons de la mer, qui arrête les navires. Les cancres marins, qui ſemblent les plus ſtupides des poiſſons, ont une adreſſe merveilleuſe à ſurprendre les meres-perles, quand elles s'entrouvrent pour recevoir la roſée du ciel. Où trouvera-t-on un animal terreſtre auſſi induſtrieux que cette ſirene qui parut en Hollande ſur la fin du ſiecle paſſé, & qui apprit en peu de temps à filer ? Car les ſirenes ne ſont pas de pures fables : on en a veu en divers pays, & une des plus fameuſes eſt celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Gen-

S. Ambroſ. Hexam. lib. 5. c. 2. de Thymallo.

Corn. à Lapide in Iſai. 13. 22. Sirenes in delubris voluptatis.

Geſner. hiſt. animal. lib. 4. de ſirenibus.

nes l'an 1548.

Les dauphins ſont plus agiles, & plus viſtes que les oiſeaux ; ils ne s'arrétent jamais, non pas meſme quand ils dorment ; ce qui a fait dire à un Poëte Italien,

E dormendo ripoſo ancor non have.

Et ce qui a fondé auſſi pluſieurs deviſes, dont l'une a pour Ame,

In motu quietem.

Quelque tendre que ſoit l'amitié de toutes les beſtes pour leurs petits, elle n'égale point celle, que le dauphin a pour les ſiens : il les nourrit de ſon lait, & il les porte ſur ſon dos ; il les reçoit dans ſa bouche, & il les enferme dans ſon ventre, quand ils ſont pourſuivis par les peſcheurs. On dit meſme, que quand ils ſont pris, il les ſuit par-tout, & qu'il ne leur ſurvit pas long-temps. Les dauphins s'entraimentles uns les autres ; juſques là qu'un dauphin ayant eſté pris un jour, & amené ſur le rivage, d'autres dauphins accoururent en foule à ſon ſecours, & remenerent le

Ariſtot. hiſt. anim. lib. 9. c. 48.

priſonnier en triomphe, aprés avoir mis les peſcheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils ſont touchez de la beauté. Ils ſe plaiſent à la muſique, & il ne faut point d'autre appaſt pour les prendre, qu'une belle voix. Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins, & ce qu'il y a de ſingulier dans chaque poiſſon. Ce ſont de ces ſujets qui menent trop loin, & dont on ne ſçauroit ſortir, pour peu qu'on y entre. Auſſi-bien, dit Eugene, ce ne ſont pas là les plus grandes richeſſes de la mer. Les perles, toutes petites qu'elles ſont, valent encore mieux que les baleines, & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant, repartit Ariſte, ſi le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les eſtime beaucoup, parce qu'elles viennent d'un autre monde; & qu'elles couſtent ſouvent la vie à ceux qui les peſchent. Elles ont dans elles-meſmes, dit Eugene, ce qui les fait eſtimer. Se peut-il

rien voir de plus riche, & de plus beau que de groſſes perles, fort rondes, fort blanches & fort polies? Ce ſont, à les bien définir, des chef-d'œuvres de la nature, où l'art n'a rien à ajoûter, Les autres pierres precieuſes, ſont toutes brutes, quand on les tire de leurs rochers; & elles n'ont leur luſtre, que de l'induſtrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher; il faut que l'art les acheve en les poliſſant. Mais pour les perles, elles naiſſent avec cette eau nette, & éclatante, qui les fait tant eſtimer. On les trouve toutes polies dans les abyſmes de la mer; & la nature y met la derniere main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

Il me ſemble, dit Ariſte, que la dureté fait une partie de leur prix: cependant, ſi nous en croyons de bons Auteurs, elles ſont molles dans leurs nacres, & elles ne durciſſent que quand elles ſentent l'air. A la verité, repliqua Eugene, elles ne ſont pas dures dans le moment qu'elles ſe forment; elles ne le de-

Solin. c. 55.

viennent qu'avec le temps, & il ſe peut faire que l'air contribuë quelque choſe à leur dureté. C'eſt peut-eſtre pour cela que les conques où elles ſont enfermées s'élevent quelquefois au deſſus de l'eau & entrouvrent leurs écailles.

Quoy qu'il en ſoit, ajoûta-t-il, ſi les perles ne ſont dures qu'aprés avoir eſté expoſées à l'air, elles ont cela de commun avec le coral. Car vous ſçavez que le coral eſt une plante fort tendre tandis qu'il demeure dans l'eau, & qu'il ne ſe change en pierre que quand il en eſt dehors. Cette proprieté, dit Ariſte, pour eſtre connuë de tout le monde, n'en eſt pas moins merveilleuſe. L'experience nous fait voir tous les jours que pluſieurs choſes qui naiſſent à l'air, comme du bois, des herbes, & des champignons ſe petrifient dans les eaux, mais nous ne voyons que le coral qui eſtant né dans les eaux ſe petrifie à l'air. *Plin. hiſt. nat. lib. 32. c. 2.*

Ce qui me paroiſt encore aſſez bizarre, continua Eugene, c'eſt

qu'il ne devient rouge que quand il a eſté tiré du fond de la mer ; il prend alors cette teinture de ſang qui luy eſt naturelle, & en quoy conſiſte ſa principale beauté.

Il y a du coral qui n'eſt point rouge, dit Ariſte ; on en voit de blanc, de noir, de vert, de jaune, de cendré, & d'une certaine eſpece ou toutes ces couleurs ſont meſlées enſemble : on en rencontre meſme quelquefois des branches dont une ſeule a trois couleurs diſtinctes l'une de l'autre.

A ce que je voy, dit Eugene, la nature s'égaye & ſe joue dans la production du coral auſſi-bien que dans celle des coquilles. Ouy ſans doute, reprit Ariſte : & de là vient que les diverſes ſortes de coral ne ſervent pas moins à orner les cabinets des curieux que les differentes eſpeces de coquillage. J'ay veû un collier de l'Ordre du S. Eſprit fait d'une ſeule piece de coral. Il n'y a rien de mieux travaillé ni de plus rare, & les connoiſſeurs admirent cet ouvrage comme un chefd'œuvre

de la nature & de l'art tout enſemble.

Les Indiens, pourſuivit Eugene, eſtiment le coral autant que les perles, & le comptent entre les pierres precieuſes : leurs femmes en font des colliers dont elles ſe parent dans les réjouïſſances publiques ; & comme le guy de cheſne eſtoit ſacré parmi nos Druides, les grains de coral ont quelque choſe de divin parmi les ſages des Indes : Selon eux, c'eſt aſſez de porter ces grains pour eſtre preſervé de tout malheur. Si vous en croyez les hiſtoriens de la nature, dit Ariſte, le coral défend les maiſons de la foudre, & en écarte les mauvais genies : il diſſipe les enchantemens & les ſortileges : Il arréte du moins le ſang, reprit Eugene, & ſa cendre beuë avec de l'eau eſt un remede ſouverain contre pluſieurs maladies : elle fortifie les yeux ; elle réjoüit le cœur & la teſte ; elle guerit des piqueûres de l'aſpic & du ſcorpion ; elle chaſſe la fievre, l'epilepſie, & la peſte. *Plin. hiſt. nat. lib. 32. c. 2.*

Les perles miſes en poudre ont à

peu prés la meſme vertu, dit Ariſte; mais de toutes les productions de la mer, la plus ſalutaire eſt l'ambre-gris : Il rajeunit les vieillards, & il rend preſque la vie aux morts. Cependant ce n'eſt que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne ſçait pas trop ce que c'eſt, interrompit Eugene, & on ne le connoiſt guere que par les effets qu'il produit.

Excrementa ſuo & noſtro miracula mundo. *Garaſſ. de Ambare.*

Les uns diſent que c'eſt une eſpece de trufe ou de champignon marin, que la tempeſte arrache du fond de la mer, & qu'elle pouſſe au rivage; car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'aprés une grande agitation des flots; & c'eſt un preſent que la mer ne fait aux hommes que dans ſa colere.

Les autres penſent que c'eſt un ſouffre qui de quelques fontaines où il ſe forme, coule dans la mer; s'y durcit & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent ſi pretieux.

Il y en a qui ſe perſuadent que c'eſt quelque choſe de la Baleine, par la raiſon que l'ambre gris s'appelle

pelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez; & qu'il y en a en abondance ſur ces coſtes de l'Affrique, quand les baleines y ſont jettées par la violence des tempeſtes.

Quelques-uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris eſt la cire & le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui ſont au bord de la mer des Indes : ils diſent que ces ruches eſtant cuittes par la chaleur du ſoleil, ſe détachent par leur propre poids, & qu'elles tombent dans la mer qui par ſon agitation & par ſon ſel les purifie & les acheve : ils ſoutiennent meſme, qu'une groſſe piece d'ambre encore imparfaite, ayant eſté rompuë, on avoit trouvé dans le milieu de ſa ſubſtance, le rayon de cire & de miel enſemble; & que quand on fait la diſſolution de l'ambre-gris avec de l'eſprit de vin paſſé ſur le tartre, il reſte à la fin une matiere toute ſemblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moy, il m'importe peu que l'ambre-gris ſoit un champignon, une ruche à miel,

Journal des Voyages de M. de Monconys. 2. partie.

ou quelqu'autre choſe.

Populatio morum atque luxuria non aliunde major quam è concharum genere. *Plin. hiſt. nat. lib. 9. cap. 34.*

De quelque nature que ſoient toutes ces riches productions de l'ocean, dit Ariſte, il faut avoüer qu'elles cauſent mille maux parmi les hommes : elles ſont la matiere de la vanité, de la delicateſſe, & de la corruption des mœurs ; de ſorte qu'au ſentiment d'un philoſophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Ex tota rerum natura damnoſiſſimum mare eſt ; tot modis, tot menſis, tot piſcium ſaporibus, quibus pretia capientium periculo fiunt. *Ibid.*

Elle eſt d'elle-meſme tres-utile, repliqua Eugene; & les choſes qu'elle produit ne deviennent pernicieuſes que par le mauvais uſage que nous en faiſons. Le Createur l'a renduë feconde pour l'utilité de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût pluſieurs bras & pluſieurs golphes, afin que s'entremeſlant dans les terres fermes, elle nous apportaſt ſes richeſſes juſques dans nos villes. C'eſt noſtre faute ſi nous abuſons des biens qu'elle nous fait.

Aprés ces paroles, Ariſte & Eugene ſe leverent ; & voyant la mer retirée, ils tournerent leurs pas vers

le port dans le deſſein d'y voir un vaiſſeau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade, ils s'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre-gris ; où l'on peſche les perles & le coral. Ils parlerent des Iſles que la providence conſerve au milieu de ces vaſtes & profonds abyſmes, pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent auſſi de l'ocean & de la mer mediterranée ; des noms differens qu'on donne à l'un & à l'autre, ſelon la diverſité de leurs coſtes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale, la mer Rouge, la mer Morte, la mer Pacifique ; & aprés avoir dit de tout cela ce qu'on a accoûtumé d'en dire, ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer, que la mer meſme.

LA LANGVE FRANCOISE

II. ENTRETIEN.

ARISTE & Eugene ſe trouverent ſi bien de leur premiere converſation, qu'ils retournerent dés le lendemain au bord de la mer. Aprés qu'ils ſe furent un peu écartez d'une compagnie que le beau temps avoit attirée à la promenade, & qui eſtoit compoſée des plus honneſtes gens de la ville: Si nous ſçavions bien la langue du païs, dit Ariſte, nous ne ſerions pas ſi ſolitaires que nous ſommes. Un ami de voſtre ſorte, repliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde; & pour moy depuis que nous ſommes enſemble, je ne me ſuis point encore aviſé de faire reflexion ſur la langue du païs, ni ſur noſtre ſolitude,

Ce que vous dites eſt fort obligeant, repartit Ariſte: mais aprés

tout, ajoûta-t-il, c'eſt une choſe aſſez faſcheuſe, que de ne ſçavoir point la langue d'un païs, où l'on doit vivre quelque temps. Car outre qu'on ne peut entrer dans les ſocietez agreables, ni eſtre d'aucune partie de divertiſſement, on ſe trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de ſe faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous ſervir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariſte; ils ne ſont pas d'un ſi grand ſecours que vous penſez: la pluſpart de ces truchemens de profeſſion ne ſçavent preſque pas la langue des étrangers auſquels ils ſervent d'interpretes: c'eſt pitié de voir comme ils alterent, & comme ils eſtropient, ſi j'oſe parler ainſi, les choſes qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-meſmes. De plus, c'eſt ce me ſemble une grande ſujétion, que de ne parler jamais que par la bouche d'autruy; car ſi vous perdez un moment voſtre interpre-

te, il vaudroit autant que vous devinſſiez tout d'un coup ſourd & muet. Enfin pour moy, comme je ſuis toujours dans le deſſein de voyager, ſi j'avois quelque choſe à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je croy que je luy demanderois le don des langues, ou du moins un peu du genie de ce Poſtel ſi renommé au ſiecle paſſé par la connoiſſance des langues, & qui ſe vanta un jour en preſence de Charles IX. de pouvoir aller ſans truchement juſqu'au bout du monde.

Toutes vos raiſons, dit Eugene, ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand: je laiſſe à voſtre Docteur ces connoiſſances infinies, qui l'ont fait paſſer de ſon temps pour un prodige. Je craindrois, pourſuivit-il en riant, que ſi je venois à parler tant de ſortes de langues, on ne me priſt dans le monde pour un poſſedé. Au-moins vous ſeriez bien aiſe, dit Ariſte, que toutes les langues fuſſent reduites à une ſeule, & que tous les peuples s'entendiſſent comme nous nous

entendons, & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en ſerois pas faſché, repliqua Eugene, pourveû que noſtre langue fuſt cette langue univerſelle, & que toute la terre parlaſt François. Vous avez raiſon de prendre ce parti là, répondit Ariſte, car parlant auſſi bien que vous faites, vous perdriez trop, ſi l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce coſté-là, ajoûta-t-il; vous devez plûtoſt eſperer que vos ſouhaits ſeront un jour accomplis. On parle déja François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'eſprit, ſe piquent de ſçavoir le François: ceux qui haïſſent le plus noſtre nation, aiment noſtre langue: dans le païs où nous ſommes les perſonnes de qualité en font une étude particuliere, juſqu'à negliger tout à fait leur langue naturelle, & à ſe faire honneur de ne l'avoir jamais appriſe. Les dames de Bruxelles ne ſont pas moins curieuſes de nos livres que de nos modes; le peuple

meſme tout peuple qu'il eſt, eſt en cela du gouſt des honneſtes gens : il apprend noſtre langue preſque auſſi-toſt que la ſienne, comme par un inſtinct ſecret qui l'avertit malgré luy, qu'il doit un jour obeïr au Roy de France comme à ſon maiſtre legitime.

C'eſt une choſe fort glorieuſe à noſtre nation, dit Eugene, que la langue Françoiſe ſoit en vogue dans la capitale des Païs-bas, avant que la domination Françoiſe y ſoit établie. La langue Latine a ſuivi les conqueſtes des Romains ; mais je ne voy pas qu'elle les ait jamais precedées. Les nations que ces conquerans avoient vaincuës, apprenoient le Latin malgré elles ; au lieu que les peuples qui ne ſont pas encore ſoûmis à la France, apprennent volontairement le François. La gloire du Roy y contribuë peut-eſtre autant que celle de ſes predeceſſeurs. Les langues ſuivent d'ordinaire la fortune & la reputation des Princes. Les heureux ſuccez de Charles-Quint, firent que de ſon temps

Bernardini Parthenii orat pro lingua Latina.

les beaux eſprits d'Italie apprirent l'Eſpagnol ; & les grandes qualitez de François I. rendirent celebre la langue Françoiſe, lorſqu'elle eſtoit encore à demi barbare. Que doit faire preſentement pour une langue polie & parfaite, la grandeur d'un Monarque comme le noſtre, qui reünit en ſa perſonne le bonheur de Charles-quint, & le merite de François I.

Mais pour revenir à ce que je diſois, reprit Ariſte, il n'y a gueres de païs dans l'Europe où l'on n'entende le François ; & il ne s'en faut rien que je ne vous avouë maintenant, que la connoiſſance des langues étrangeres n'eſt pas beaucoup neceſſaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec noſtre langue? C'eſt luy donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene ; elle a cours parmi les ſauvages de l'Amerique, & parmi les nations de l'Aſie les plus civiliſées. Une lettre écritte d'Iſpahan porte en termes exprés que la propoſition qui a eſté faite

Lettres des païs étrangers. pag. 80.

depuis peu au Roy de Perſe par les ambaſſadeurs de noſtre incomparable Monarque pour l'établiſſement du commerce entre ce Royaume-là, & la France, fait que les Perſans étudient le François avec une ardeur incroyable. Je ne ſçay meſme ſi les Chinois, & les Japonois ne l'étudient pas auſſi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoy qu'il en ſoit, ſi la langue Françoiſe n'eſt pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me ſemble qu'elle merite de l'eſtre. Car à la bien conſiderer dans la perfection où elle eſt depuis pluſieurs années, ne faut-il pas avoüer qu'elle a quelque choſe de noble & d'auguſte, qui l'égale preſque à la langue Latine, & la releve infiniment au deſſus de l'Italienne & de l'Eſpagnole, les ſeules langues vivantes qui peuvent raiſonnablement entrer en concurrence avec elle.

J'avois creû juſques à cette heure, interrompit Ariſte, que la majeſté eſtoit le caractere de la langue Caſtillane. Croyez-moy, reprit Euge-

ne, il y a bien à dire entre la majeſté & le faſte, entre la fauſſe & la veritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Caſtillan : il n'a preſque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne rempliſſe les oreilles : il donne de grands noms aux petites choſes : témoin ſes *Maravedis*, ſes *Pimpollos*, ſes *Guſarapas*, ſes *Relampagos*, ſes *Palanquines*, & mille autres mots de cette nature. Il ſemble que les Eſpagnols parlent moins pour ſe faire entendre que pour ſe faire admirer ; tant leurs manieres de parler ſont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour eſtre perſuadé de ce que je dis. J'en liſois un l'autre jour qui debute par une expreſſion merveilleuſe. *Que el Horoe platique incomprehenſibilidades de caudal.* Cet *incomprehenſibilidades* ſonne bien haut : cela ſignifie en bon François qu'un ſage prince doit ſe conduire de ſorte, que perſonne ne le penetre. L'Auteur Eſpagnol pourſuit ſur le meſme ton ; & pour dire que c'eſt

El Heroe De Lorenzo Gracian

une grande habileté de ſe faire connoiſtre ſans ſe laiſſer comprendre, il s'exprime ainſi. *Gran treta en el arte de entendidos oſtentarſe al conocimiento, pero no a la comprehenſion.* Y a-t-il à voſtre avis de la grandeur, & de la majeſté à tout cela? La nobleſſe d'une langue dépend-elle preciſement du nombre des ſyllabes, & de l'enflure des paroles? eſt-on de plus belle taille pour eſtre monté ſur des échaſſes? a-t-on meilleure mine quand on a le viſage bouffi? Pour moy je n'entends jamais ces mots & ces expreſſions de la langue Caſtillanne, que je ne me ſouvienne du Mançanares. On diroit à entendre ce grand mot que la riviere de Madrid eſt le plus grand fleuve du monde: & cependant ce n'eſt qu'un petit ruiſſeau, qui eſt le plus ſouvent à ſec; & qui, ſi nous en croyons un Poëte Caſtillan, ne merite pas d'avoir un pont. Je me ſouviens des vers Eſpagnols, & vous ne ſerez peut-eſtre pas faſché de les apprendre en paſſant.

Luis de Gongora.

Duelete de eſſa puente Mançanares,

Mira que dize por ai la gente,
Que no eres rio para media puente,
Y que ella es puente para treinta ma-
res.

Voila ce que c'eſt que le Mançanares, & voila auſſi à peu prés ce que c'eſt que la langue Caſtillane. Des termes vaſtes, & reſonnans; des expreſſions hautaines & fanfaronnes; de la pompe, & de l'oſtentation par tout. Il n'en eſt pas de meſme de noſtre langue: ſes mots ſont d'une grandeur raiſonnable, comme ceux de la langue Latine; ſes expreſſions ſont nobles & modeſtes tout enſemble; elle fuit les façons de parler baſſes & les proverbes juſques dans le diſcours familier: mais elle abhorre auſſi les termes empoullez, & le Phebus juſque dans le ſtile ſublime. Elle a dequoy ſoûtenir les matieres les plus fortes, & dequoy élever les plus foibles: le bon ſens & la bienſeance l'accompagnent par tout. Enfin je trouve preſque autant de difference entre elle & la langue Eſpagnole, qu'il y en a entre une reine de theatre, qui doit toute

ſa Majeſté à la magnificence de ſes habits ; & une veritable reine, laquelle a dans toute ſa perſonne je ne ſçay quel air majeſtueux, qui la fait toujours paroiſtre ce qu'elle eſt, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle faſſe. Vous ſçavez ce que dit le Taſſe de ſon Herminie habillée en bergere & occupée aux exercices de la vie champeſtre.

Non copre habito vil la nobil luce,
E quãto è in lei d'altero e di gentile:
E fuor la maeſtà regia traluce
Per gli atti ancor de l'eſſercitio humile

Mais la langue Italienne, dit Ariſte, n'a rien de cette vaine grandeur, & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Eſpagnole. Je l'avouë, reprit Eugene, mais avoüez auſſi qu'elle va dans une autre extremité ; & qu'elle tombe dans l'enjoüement en s'éloignant de la gravité & du faſte. Y a-t-il rien de moins ſerieux que ces diminutifs qui luy ſont ſi familiers ? ne diroit-on pas qu'elle ait deſſein de faire rire avec

ces *fanciulletto*, *fanciullino*; *bambino*, *bambinello*, *bambinellucio*; *huometto*, *huomicino*, *huomicello*; *dottoretto*, *dottorino*, *dottorello*, *dottoruzzo*; *vecchino*, *vecchietto*, *vecchietino*, *vecchiuzzo*, *vecchiarello*. Ajoûtez à cela les meſmes terminaiſons, qui reviennent ſi ſouvent, & qui font une rime perpetuelle dans la proſe. Le diſcours eſt quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O*: ou du moins les *O*, & les *A* ſe ſuivent de ſi prés, qu'ils étouffent le ſon des *I*, & des *E*, qui de leur coſté font auſſi en quelques autres endroits une muſique aſſez mal-plaiſante.

De plus la langue Italienne aime extremement les jeux de paroles, les antitheſes, & les deſcriptions: Elle s'égaye; elle badine meſme quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus ſolides: Je parle de l'Italien & de l'Eſpagnol, tels qu'ils ſont preſentement dans les Auteurs modernes qui ont de la reputation en Italie & en Eſpagne. Le François eſt exempt de tous ces defauts, il garde un juſte tempera-

ment entre ces deux langues, comme il n'a rien de l'eſprit orgueilleux de l'une, il n'a rien auſſi du genie enjoüé de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyſelet*, *ruiſſelet*, qui eſtoient des delicateſſes dans le ſtile de nos vieux Auteurs, ne ſe peuvent ſupporter dans le langage d'aujourd'huy : on ſe mocqueroit bien maintenant d'un poëte qui diroit avec Belleau,

Le gentil Roßignolet
Doucelet,
Découpe deſſous l'ombrage
Mille fredons babillards
Fretillars
Aux doux chant de ſon ramage.

De tous les diminutifs adjectifs, qui ont eſté ſi en vogue autrefois, je n'en ſçay pas un qui ſoit demeuré dans le bel uſage. Nous avons horreur de *mignardelette*, *blondelette*. Pour les ſubſtantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette ſorte, je ne ſçache gueres qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoy que *tablette*, *lancette*, & pluſieurs autres mots de cette rime

rime ayent le caractere de diminutifs, ils n'en ont pas la ſignification, non plus que *baßinet* & *mantelet*. Ainſi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table, ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la verité à prendre ces mots dans leur premiere origine, ils ſont des diminutifs de *table* & de *lance*, mais à regarder ce qu'ils ſignifient maintenant, ſelon l'uſage, ils ne paſſent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu ſa ſignification propre, & qui n'a plus que celle que la galanterie luy a donnée. Je dis le meſme de *baßinet*, & de *mantelet* : on dit le *baßinet* d'un fuſil, & le *mantelet* d'un carroſſe ; mais on ne dit pas *baßinet* pour dire un petit baſſin : ni *mantelet* pour dire un petit manteau, ſi ce n'eſt en parlant de celuy que les Eveſques portent en des jours de ceremonie. Enfin ſi nous avons quelques diminutifs d'une autre eſpece, comme *aiglon*, *becaßine*, *pigeonneau*, nous en avons peu, & nous n'avons

pas la liberté d'en faire ſelon noſtre caprice, comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaiſt, & qui ſe plaiſent tant à en faire.

Pour les rimes, noſtre langue ne les peut ſouffrir dans la proſe; & elle n'a pas de peine à les éviter, parce que les terminaiſons de ſes mots ſont fort differentes.

Au reſte elle ne les évite pas ſeulement dans la chute des periodes, & dans la fin des membres qui compoſent les periodes; elle les évite encore dans le commencement, & dans la ſuite du diſcours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui ayent un meſme ſon, pour rendre une periode vicieuſe. Mais la langue Françoiſe ne ſe contente pas dans la perfection où elle eſt, de rejetter les terminaiſons tout-à-fait ſemblables, elle ſe garde meſme de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle conſonances, comme *amertume* & *fortune*, *ſoleil* & *immortel*. En quoy elle a peu de rapport, non ſeulement

avec la langue Italienne ; mais encore avec la langue Latine qui affecte quelquefois ces ſortes de rimes, juſqu'à s'en faire une eſpece d'ornement, qu'elle met au nombre de ſes figures. Noſtre langue eſt encore ennemie du jeu des paroles & de ces petites alluſions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je voy, dit Ariſte, noſtre langue eſt bien plus ſerieuſe que je ne penſois. Elle l'eſt autant qu'elle le doit eſtre, reprit Eugene ; avec toute ſa majeſté elle eſt gaye & enjoüée en de certaines rencontres : mais il y a toujours de l'honneſteté, & meſme de la ſageſſe, dans ſa gayeté & dans ſon enjouëment. Ses plaiſanteries & ſes débauches, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſont comme celles de ces perſonnes raiſonnables qui ne s'oublient jamais, & à qui rien n'échappe contre la bien-ſeance, quelque liberté qu'elles ſe donnent. Dans nos bagatelles, dans nos folies ingenieuſes, dans tout ce qu'on appelle jolies choſes, que de nobleſ-

ſe, que d'élevation, que de bon ſens ! Noſtre langue y eſt en quelque façon plus admirable, que dans les grands ouvrages où la matiere la ſoûtient ; où les choſes donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en noſtre langue, ajoûta-t-il, c'eſt qu'eſtant ſi noble & ſi majeſtueuſe, elle ne laiſſe pas d'eſtre la plus ſimple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma penſée, je vous faſſe ſouvenir que les langues n'ont eſté inventées que pour exprimer les conceptions de noſtre eſprit : & que chaque langue eſt un art particulier de rendre ces conceptions ſenſibles, de les faire voir, & de les peindre : de ſorte que comme les talens des peintres ſont divers, les genies des langues le ſont auſſi. Il y a des peintres qui excellent en portraits, & qui expriment juſqu'aux mœurs & aux ſentimens des perſonnes qu'ils peignent. Il y en

a d'autres qui quelque habiles qu'ils ſoient, ont de la peine à attraper cet air qui diſtingue un viſage de l'autre : Leurs couleurs ſont éclatantes ; leurs traits ſont hardis ; il y a de l'eſprit, & une grande beauté d'imagination en tout leur deſſein : mais ils n'obſervent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande, & leurs portraits ne ſont pas fort reſſemblans. Il en eſt de meſme à peu-prés des langues : il y en a quelques-unes qui ne ſont pas heureuſes à peindre les penſées au naturel. Telle eſt entre autres la langue Eſpagnolle. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne ſont, & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle meſure en ſes metaphores ; elle aime paſſionnément l'hyperbole, & la porte juſqu'à l'excés. De ſorte qu'on pourroit dire que cette figure eſt la favorite des Caſtillans, comme on a dit que l'ironie eſtoit la favorite de Socrate. Leurs livres ſont pleins de ces metaphores hardies, & de ces hyperboles

exceſſives. Un de leurs plus celebres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur geant, coraçon gigante.* Et celuy d'Alexandre *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons eſtoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit encore de la place pour ſix autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo eſte mundo holgadamente, dexando lugar para otros ſeis.*

Lorenzo Gracian.

Un bon poëte de ce païs-là, dit froidement, qu'il ne veut plus ſoûpirer, parce qu'il craint que ſes ſoûpirs eſtant tout de feu n'embraſent le ciel, la terre, & la mer.

Pedro Padilla.

Dexo de ſoſpirar; por que recelo
Que ſiendo mis ſoſpiros eſparcidos,
Como del pecho ſalen encendidos
Abraſaran la tierra, mar, y cielo.

Voila le genie Eſpagnol. La langue Italienne ne reüſſit gueres mieux à copier les penſées. Elle n'enfle peut-eſtre pas tant les choſes; mais elle les embellit davantage. Elle ſonge plus à faire de belles peintures que de bons portraits; & pourveû que ſes tableaux plai-

ſent, elle ne ſe ſoucie pas trop qu'ils reſſemblent. Elle eſt de l'humeur de ces peintres fantaſques qui ſuivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation, en quoy conſiſte la perfection des langues, auſſi-bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice, & fait à peu prés comme cet apprenti, qui ne pouvant exprimer les charmes, & les traits d'Helene, s'aviſa de mettre beaucoup d'or a ſon tableau : ce qui fit dire à ſon maiſtre qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choſes un certain air qui leur eſt propre, elle les orne, & les enrichit autant qu'elle peut. Mais ces ornemens, & ces enrichiſſemens ne ſont pas de veritables beautez. Toutes ces expreſſions Italiennes ſi fleuries, & ſi brillantes, ſont comme ces viſages fardez qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont rien de naturel. Il eſt vray que ces belles expreſſions ont dequoy ſurprendre,

& meſme quelquefois dequoy plaire ; mais aprés tout, ce ſont de fauſſes beautez : & pour peu qu'on ait les yeux bons, on ne s'en laiſſe pas ébloüir.

Il y a d'autres langues qui repreſentent naïvement tout ce qui ſe paſſe dans l'eſprit : Et entre celles qui ont ce talent, il me ſemble que la langue Françoiſe tient le premier rang, ſans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré qui ſçache bien peindre d'aprés nature, & qui exprime les choſes preciſément comme elles ſont. Elle n'aime point les exagerations, parce qu'elles alterent la verité ; & c'eſt pour cela ſans doute qu'elle n'a point de ces termes qu'on appelle *ſuperlatifs*, non plus que la langue Hebraïque. Car *Grandiſſime*, *Belliſſime*, *Habiliſſime*, dont les Provinciaux, & meſme quelques gens de la Cour ſe ſervent, ne ſont point François : & pour *Illuſtriſſime*, *Sereniſſime*, *Reverendiſſime*, *Generaliſſime* ; ce ſont des termes établis, pour marquer les qualitez

des

des perſonnes ; & non pas pour exagerer les choſes.

Noſtre langue n'uſe auſſi que fort ſobrement des hyperboles, parce que ce ſont des figures ennemies de la verité : en quoy elle tient de noſtre humeur franche & ſincere, qui ne peut ſouffrir la fauſſeté & le menſonge.

Pour la metaphore, elle ne s'en ſert que quand elle ne peut s'en paſſer ; ou que les mots metaphoriques ſont devenus propres par l'uſage. Sur tout elle ne peut ſupporter les metaphores trop hardies : & nous ne ſommes plus au temps du *zenit* de la vertu, du *ſolſtice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la gloire. Comme les jeunes perſonnes quelque bien-faites qu'elles ſoient ne plaiſent point aux honneſtes gens, ſi elles n'ont de la retenuë & de la pudeur ; les metaphores les plus agreables ne ſont point au gré de noſtre langue, ſi elles ne ſont fort modeſtes. Elle choiſit bien celles dont elle uſe : elle ne les tire pas de trop loin, & ne les pouſſe pas trop

loin auſſi: elle les conduit juſqu'à un terme raiſonnable: en quoy elle eſt encore bien differente de ſes voiſines qui portent toujours les choſes à l'extremité. Car par exemple, ſi elles s'embarquent une fois en amour, elles ne manquent pas de prendre auſſi-toſt pour phare, le flambeau de l'Amour meſme; & pour étoille polaire, les yeux de la Beauté dont elles parlent: elles font voler les deſirs à pleines voiles à la faveur du vent de l'eſperance: elles agitent le navire de l'ame des tourbillons de la crainte: & c'eſt grand hazard ſi elles ne le font échoüer à la fin contre le rocher d'un cœur inſenſible.

Ces metaphores continuées de la ſorte, ou ces allegories, dont les Eſpagnols & les Italiens font leurs delices, ſont des figures extravagantes parmi nous. Au reſte noſtre langue eſt ſi reſervée dans l'uſage des metaphores, qu'elle n'oſe employer celles qui ſont un peu fortes, ſi elle ne les adoucit, par *ſi j'oſe dire; pour parler ainſi; pour uſer de ce terme;*

s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte.

Ce qu'il y a de remarquable en cecy, & ce qui fait voir plus que tout le reſte la ſimplicité de la langue Françoiſe; c'eſt que ſa poëſie n'eſt guere moins éloignée que ſa proſe, de ces façons de parler figurées & metaphoriques. Les vers ne nous plaiſent point s'ils ne ſont naturels. Nous avons fort peu de mots poëtiques; & le langage des poëtes François n'eſt pas comme celuy des autres poëtes fort different du commun langage. Nos Muſes bien loin d'eſtre libres, & emportées comme celles d'Italie & d'Eſpagne, ſans parler icy ni des Grecs, ni des Latins, nos Muſes, dis-je, ſont ſi ſages & ſi retenuës, qu'elles ne ſe permettent aucun excés. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur, qui toute divine qu'elle eſt, fait dire aux autres aſſez ſouvent bien des folies. Ne ſeroit-ce point pour cela, dit Ariſte, que les poëmes epiques ne reüſſiſſent pas tant en noſtre langue; car comme ces

ſortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'entouſiaſme ; des imaginations hardies ; des expreſſions poëtiques, & fort élevées au deſſus de la proſe; il ſe peut bien faire que le genie de la langue Françoiſe, ne s'accordant gueres avec tout cela, nos plus excellens poëtes ne peuvent parvenir en ce genre de poëſie, à la perfection où les Grecs, les Latins, & les Italiens meſmes ſont parvenus. Quoy qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que le ſtile metaphorique n'eſt bon parmi nous ni en proſe, ni en vers.

Si cela eſt, dit Ariſte, ceux qui n'appellent jamais les choſes par leur nom, & qui ne parlent que par metaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils ſont auſſi éloignez du caractere de noſtre langue, repliqua Eugene, que les maſques, qui courent les rües pendant le carnaval avec des habillemens bizarres, ſont éloignez de nos modes.

Mais comme la langue Françoiſe aime fort la naïveté, pourſuivit-il,

elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop recherchez, les phraſes trop élegantes, les periodes meſme trop compaſſées luy ſont inſupportables. Tout ce qui ſent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte la choque; & un ſtile afeté ne luy déplaiſt gueres moins, que les fauſſes Precieuſes déplaiſent aux gens de bon gouſt, avec toutes leurs façons, & toutes leurs mines. Elle n'affecte jamais rien; & ſi elle eſtoit capable d'affecter quelque choſe, ce ſeroit un peu de negligence; mais une negligence de la nature de celle qui ſied bien aux perſonnes propres, & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries, & tous les autres ajuſtemens.

Bella ancor ch' incolta.

Sçavez-vous bien que noſtre langue ſouffriroit plûtoſt des barbariſmes que des afeteries; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine, qu'un faux-bel eſprit qui ne dit que de beaux mots.

A ce compte, repartit Ariſte, ceux qui rafinent eternellement ſur le langage, ſont bien ridicules. Ils le ſont encore plus que vous ne penſez, repliqua Eugene: & pour moy je ne ſçache rien qui dégouſte davantage les perſonnes raiſonnables, que le jargon de certaines femmes qui ſe ſervent à toute heure d'expreſſions extraordinaires ; & qui dans une converſation diſent cent fois un mot qui ne fera que de naiſtre.

Pour plaire, ajoûta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire ; & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage reſſemble à une eau pure & nette qui n'a point de gouſt, qui coule de ſource, qui va où ſa pente naturelle la porte ; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, & qui y font mille differentes figures. Car la langue Françoiſe hait encore tous les ornemens exceſſifs : elle voudroit preſque que ſes paroles fuſſent tou-

tes nuës, pour s'exprimer plus ſimplement; elle ne ſe pare qu'autant que la neceſſité & la bien-ſeance le demandent.

D'alta beltà, ma ſua beltà non cura;
O tanto ſol quant' honeſtà s'en fregi.

Cette ſimplicité qu'elle cherche luy fait haïr la compoſition des mots. Elle ne ſçait ce que c'eſt que de faire un mot d'un nom & d'un verbe, ou de deux noms joints enſemble. Le ſommeil *charme-ſoucy*, Le Ciel *porte-flambeaux*, le vent *chaſſe-nuë*, l'abeille *ſuce-fleurs*, les fleurs *ſouefve-flairantes*, les Dieux *chevre-pieds*, ſont des dictions monſtrueuſes dans le langage moderne. Il y a long-temps que nous avons banni toutes ces ſortes d'adjectifs de noſtre proſe, & de nos vers. Et pour les ſubſtantifs, il n'eſt demeuré ce me ſemble que *crevecœur*, *boutefeu*, & quelques autres en petit nombre qu'on a jugez neceſſaires. Que ſi noſtre langue n'a rien en cela du genie de la langue Grecque, qui doit ſes principales beautez à la compoſition; elle a beaucoup du

genie de la langue Hebraïque, qui n'a preſque point de compoſez.

Sa ſimplicité paroiſt auſſi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de ſoin ce qu'on appelle communément *phraſes.* Les expreſſions ſimples & communes luy ſont les plus agreables : & pour les phraſes dont elle uſe, elle veut que les termes qui les compoſent ſoient propres & bien-choiſis ; qu'il y ait de la proportion entre eux ; qu'ils ſoient faits en quelque façon l'un pour l'autre, & que leur alliance ſoit autoriſée par l'uſage. De ſorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage, que de ne pas bien aſſembler ces termes ; ni rien de plus aiſé, que de faire une méchante phraſe de deux bons mots.

Ce que vous dites me fait ſouvenir, dit Ariſte, d'une illuſtre Perſonne, à qui noſtre ſiecle doit une partie de ſa politeſſe, & qui n'a pas peu contribué à l'embelliſſement de noſtre langue. On luy montra un jour je ne ſçay quelle piece Françoiſe, où les re-

gles de la pureté, dont nous parlons, n'eſtoient pas fort bien obſervées; & on luy demanda ſon ſentiment ſur quelques phraſes particulieres. *Ces mots-là*, dit-elle en ſoûriant, *ſont je croy bien étonnez de ſe voir enſemble, car apparemment ils ne s'y ſont jamais veûs.*

Mais pour vous dire tout ce que je penſe de la naïveté de noſtre langue, continua Eugene, il faut que je vous diſe une remarque, que j'ay faite il y a long-temps, & qu'un Homme de merite à faite auſſi dans ſes belles diſſertations des *Avantages de la langue Françoiſe ſur la langue Latine.* C'eſt que la langue Françoiſe eſt peut-eſtre la ſeule, qui ſuive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les penſées en la maniere qu'elles naiſſent dans l'eſprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irregulier; pour trouver le nombre & la cadence, qu'ils cherchent avec tant de ſoin, ils renverſent l'ordre dans lequel nous imaginons les choſes: ils finiſſent le plus ſouvent

leurs periodes, par où la raiſon veut qu'on les commence. Le nominatif qui doit eſtre à la teſte du diſcours ſelon la regle du bon ſens, ſe trouve preſque toujours au milieu ou à la fin.

Les Italiens & les Eſpagnols font à peu prés le meſme : l'elegance de ces langues conſiſte en partie dans cet arrangement bizarre; où plûtoſt, dans ce deſordre, & cette tranſpoſition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoiſe qui ſuive la nature pas à pas, pour parler ainſi; & elle n'a qu'à la ſuivre fidellement, pour trouver le nombre & l'harmonie, que les autres langues ne rencontrent que dans le renverſement de l'ordre naturel.

La merveille eſt, que dans la poëſie meſme où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la verité dans un poëme heroïque, les tranſpoſitions legeres, qui donnent aux vers de la grace, & de la force: mais elle condamne dans toutes ſortes de

poëſies, les tranſpoſitions violentes, qui rendent les vers rudes & obſcurs.

Voſtre remarque eſt judicieuſe, & bien fondée, répondit Ariſte. Mais n'avez-vous point auſſi remarqué, pourſuivit-il, que de toutes les prononciations, la noſtre eſt la plus naturelle, & la plus unie. Les Chinois, & preſque tous les Peuples de l'Aſie chantent; les Allemans rallent; les Eſpagnols declament; les Italiens ſoûpirent; les Anglois ſifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent: & cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accents ſur les ſyllabes qui precedent la penultiéme: car ce ſont ces ſortes d'accents, qui empeſchent que le diſcours ne ſoit continué d'un meſme ton.

Mais d'où vient, penſez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent ſi bien? N'eſt-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & ſans nulle étude. Il eſt vray, reprit Ariſte, qu'il n'y a rien de plus juſte, de plus propre, & de plus naturel,

que le langage de la pluſpart des femmes Françoiſes. Les mots dont elles ſe ſervent, ſemblent tout neufs, & faits exprés pour ce qu'elles diſent, quoy qu'ils ſoient communs : & ſi la nature elle meſme vouloit parler, je croy qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Diſons encore, ajoûta Eugene, que la langue Françoiſe a un talent particulier, pour exprimer les plus tendres ſentimens du cœur: cela paroiſt juſques dans nos chanſons qui ſont ſi paſſionnées & ſi touchantes; & où le cœur a bien plus de part que l'eſprit, quoy qu'elles ſoient infiniment ſpirituelles ; au lieu que la pluſpart des Italiennes & des Eſpagnoles, ſont pleines de galimatias, & de Phebus : le ſoleil, & les étoilles ne manquent gueres d'y entrer. Je dirois preſque que noſtre langue eſt la langue du cœur; & que les autres ſont plus propres à exprimer ce qui ſe paſſe dans l'imagination, que ce qui ſe paſſe dans l'ame. Le cœur ne ſent point ce qu'elles diſent, &

elles ne diſent point ce que le cœur ſent.

Cette naïveté, qui eſt le propre caractere de noſtre langue, eſt accompagnée d'une certaine clarté, que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus oppoſé au langage d'aujourd'huy, que les phraſes embaraſſées, les façons de parler ambiguës ; toutes les paroles qui ont un double ſens ; ces longues parentheſes, qui rompent la liaiſon des choſes ; le mauvais arrangement des mots, lorſqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure, & qu'on met quelques termes entre ceux qui ſe ſuivent naturellement.

Il faut avoüer, dit Ariſte, que les tranſpoſitions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obſcurité de leurs Auteurs vient de là en partie : on a ſouvent de la peine à en démeſler le ſens, parce que le ſens & les paroles ne s'accordent pas. Ainſi je comprends aiſément, que noſtre conſtruction reguliere ne contribuë pas peu à la netteté du

particules ſuperfluës. Le premier ſoin de noſtre langue eſt de contenter l'eſprit, & non pas de chatouïller l'oreille. Elle a plus égard au bon ſens, qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne luy eſt plus naturel qu'une brieveté raiſonnable. Et cela eſt fondé en quelque façon ſur noſtre humeur. Car le langage ſuit d'ordinaire la diſpoſition des eſprits; & chaque nation a toujours parlé ſelon ſon genie. Les Grecs, qui eſtoient gens polis & voluptueux, avoient un langage delicat, & plein de douceur. Les Romains, qui n'aſpiroient qu'à la gloire, & qui ſembloient n'eſtre nez que pour gouverner, avoient un langage noble, & auguſte; ce qui a fait dire à un Pere de l'Egliſe, que la langue Latine eſt une langue fiere & imperieuſe, qui commande plûtoſt, qu'elle ne perſuade. Le langage des Eſpagnols ſe ſent de leur gravité, & de cet air ſuperbe qui eſt commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & groſſiere; les Italiens en ont une

S. Greg. Thaum. Orat. paneg. ad Origen.

molle & effeminée, ſelon le temperament & les mœurs de leur païs. Il faut donc que les François, qui ſont naturellement bruſques, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, ayent un langage court & animé, qui n'ait rien de languiſſant. Auſſi nos Anceſtres, qui eſtoient plus prompts que les Romains, accourcirent preſque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine; & pour les monoſyllabes, qui ne peuvent eſtre abregez, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monoſyllabes : ainſi ils conſerverent *ſi*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *eſt*; & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moy*, *toy*, *vous*, *nous*.

Au reſte, nous avons trouvé le ſecret de joindre la brieveté, non ſeulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politeſſe. Les autres langues ne s'accommodent gueres d'un ſtile coupé. Seneque & Tacite, qui donnent dans ce ſtile-là, & qui abandonnent tout-à-fait celuy de Ciceron, & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté, ni toutes

toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui eſt de tous les Hiſtoriens Grecs le plus ſerré & le plus precis, n'eſt pas ſeulement obſcur d'ordinaire ; mais encore, ſi nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnaſſe, il ſe ſert quelquefois de façons de parler aſſez vicieuſes. *In judicio de Thucyd.* Parmi les Italiens, le Malvezzi, qui a une maniere d'écrire conciſe & ſententieuſe, n'écrit pas ſelon les regles de l'Academie *della Cruſca*. Pour les Eſpagnols, vous ſçavez que tous leurs Auteurs ſont diffus ; & que leur langue demande une grande étenduë de penſées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux, ont un ſtile également ſerré & poli : ils joignent dans le François, la pureté de Ceſar & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque choſe de celles des Oracles ; ſans en avoir l'obſcurité ni l'embarras, elles en ont la brieveté, & la force. Ce caractere paroiſt admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Saraſin, & de Coſtar. Voila

un des plus conſiderables avantages de noſtre langue ſur toutes les autres, & particulierement ſur la langue Caſtillane.

Vrayment, dit alors Ariſte, ſi Charles-Quint revenoit au monde, il ne trouveroit pas bon que vous miſſiez le François au deſſus du Caſtillan, luy qui diſoit, que s'il vouloit parler aux Dames, il parleroit Italien; que s'il vouloit parler aux hommes, il parleroit François; que s'il vouloit parler à ſon cheval, il parleroit Allemand; mais que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Eſpagnol. Il devoit dire ſans façon, reprit Eugene, que le Caſtillan eſtoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un ſçavant Cavalier de ce païs-là, qui ſoûtint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terreſtre le ſerpent parloit Anglois; que la femme parloit Italien; que l'homme parloit François; mais que Dieu parloit Eſpagnol. Pleûſt à Dieu, repartit Ariſte, que les choſes ſe fuſſent paſſées

de la ſorte : Car enfin ſi le ſerpent & Eve euſſent parlé deux langages differens, peut-eſtre qu'ils ne ſe ſeroient pas entendus : mais par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien; & c'eſt ce qui me fait un peu douter de la verité de l'hiſtoire.

Aprés tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de noſtre langue : il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Eſtat*, ſelon le témoignage du Cardinal du Perron. C'eſt peut-eſtre pour cela, qu'il luy fit l'honneur de ſe ſervir d'elle dans la plus celebre action de ſa vie. L'Hiſtoire des guerres de Flandres nous apprend, qu'il parla François aux Etats de Bruxelles, en remettant tous ſes Royaumes entre les mains de Philippes II. Mais accordons à l'Empereur, & au Cavalier Caſtillan, repartit Ariſte, que leur langage eſt le langage des Dieux; pourveû qu'ils nous accordent, que le noſtre eſt le langage des hommes raiſonnables qui n'ont

Perroniana.

Strada de Bello Belgico lib. 1.

rien de groſſier, & de barbare.

Voila en deux mots le portrait de noſtre langue, repliqua Eugene; j'ajoûte ſeulement pour expliquer voſtre penſée, que le François eſt infiniment éloigné de la rudeſſe de toutes les langues du Nort, dont la pluſpart des mots écorchent le gozier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *VV*, ces doubles *ff*, ces doubles *KK*, qui regnent dans toutes ces langues-là; toutes ces conſonnes entaſſées les unes ſur les autres, ſont horribles à prononcer, & ont un ſon qui fait peur. Le mélange des voyelles, & des conſonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aſpiration forte, ny aucune de ces lettres, que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agreable à l'oreille que noſtre *E* muet, que toutes les autres langues n'ont point, & qui finit la pluſpart de nos mots. Il fait les rimes feminines, qui donnent une grace ſinguliere à noſtre poëſie. Nous pro-

nonçons l'*v*, doucement, & comme une ſimple voyelle, au-lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un ſon bien plus rude. Nous avons de la peine à ſouffrir la rencontre des voyelles qui ne ſe mangent point, quand elle a quelque choſe de choquant; & nous avons mieux aimé établir un ſoleciſme, en diſant *mon ame*, *mon épée*, que de dire ſelon les regles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée*. En prononçant pluſieurs mots, nous changeons, *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aiſée & plus coulante. Ainſi quoy-que nous écrivions, *paroiſtre*, *faiſoit*, *croyance*, nous prononçons *pareſtre*, *faiſet*, *creance*.

Ajoûtez à cette douceur des lettres & des mots, le nombre & la cadence des periodes. Car quoy que noſtre langue ait plus égard au ſens qu'à la cadence, comme je diſois tout à l'heure, elle ne laiſſe pas d'eſtre auſſi nombreuſe que les langues anciennes. Il y a dans le ſtile de nos bons Auteurs, je ne ſçay quoy d'har-

monieux qui flatte l'eſprit & l'oreille en meſme temps, ſi bien que la langue Françoiſe a tout enſemble la majeſté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parce que les muſiques trop douces ne plaiſent gueres; & que les grandes delicateſſes ſont inſipides : noſtre langue a ſoin d'éviter dans la proſe les cadences trop meſurées; les vers ou les demi-vers qui ſe ſuivent; les chutes molles, & languiſſantes à la fin des periodes. Ses paroles ne ſont pas toutes de ſoye, comme celles dont un ſage politique vouloit qu'on ſe ſerviſt en parlant aux Princes, ni toutes de miel, comme celles d'un Auteur Grec, qui a eſté appellé pour cela, *voix de miel*, & *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux & de delicat eſt ſoûtenu par ce qu'elle a de fort & de maſle, Ainſi elle n'a ni la dureté de la langue Allemande, ni la molleſſe de la langue Italienne: & on peut la comparer à ces anciennes Heroïnes, qui avoient toute la douceur de leur ſexe, & toute la force

du noſtre ; & qui de plus n'eſtoient pas moins chaſtes que vaillantes. Car c'eſt encore par là que noſtre langue leur reſſemble.

Quoy que nos mœurs ne ſoient peut-eſtre pas plus pures que celles de nos voiſins, noſtre langue eſt beaucoup plus chaſte que les leurs ; à prendre ce mot dans ſa propre ſignification ; elle rejette non ſeulement toutes les expreſſions qui bleſſent la pudeur, & qui ſaliſſent tant ſoit peu l'imagination ; mais encore celles qui peuvent eſtre mal interpretées : ſa pureté va juſques au ſcrupule, comme celle des perſonnes qui ont la conſcience tendre, & auſquelles l'ombre meſme du mal fait horreur ; de ſorte qu'un mot ceſſe d'eſtre du bel uſage, & devient barbare parmi nous, dés qu'on luy peut donner un mauvais ſens. L'Italien & l'Eſpagnol n'ont garde d'eſtre ſi ſeveres, ni ſi ſcrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit juſqu'à cette heure, pourſuivit Ariſte, que les trois langues

modernes qui ont le plus de vogué dans le monde, n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il eſt vray, dit Eugene, que leurs caracteres ſont auſſi differens, que ſi elles n'avoient pas la meſme origine. Car pour vous dire encore un mot là-deſſus, & pour vous exprimer par des comparaiſons ſenſibles tout ce que je penſe de ces trois langues, qui viennent toutes trois du Latin, comme de leur ſource : l'Eſpagnol, à mon avis, reſſemble à ces fleuves, dont les eaux ſont toujours groſſes & agitées ; qui ne demeurent gueres renfermez dans leur lict ; qui ſe débordent ſouvent, & dont les débordemens font un grand bruit, & un grand fracas. L'Italien eſt ſemblable à ces ruiſſeaux qui gazouïllent agreablement parmi les cailloux ; qui ſerpentent dans des prairies pleines de fleurs ; qui s'enflent neanmoins quelquefois, juſqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Françoiſe eſt comme ces belles rivieres, qui enrichiſſent tous les lieux par où elles paſſent ; qui ſans

ſans eſtre ni lentes, ni rapides roullent majeſtueuſement leurs eaux, & ont un cours toujours égal.

Mais puiſque la langue Latine, reprit Ariſte, eſt la mere de ces trois langues; ne pouvons-nous pas dire encore, que ce ſont trois ſœurs qui ne ſe reſſemblent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive ſouvent dans les familles. Je ne vous diray pas preciſément laquelle des trois eſt l'aiſnée, car le droit d'aiſneſſe n'y fait rien, & nous voyons tous les jours des cadettes qui valent bien leurs aiſnées. Ainſi pour ne parler que de leurs genies, ſans rien decider de leur naiſſance, il me ſemble que la langue Eſpagnole eſt une orgueilleuſe qui le porte haut; qui ſe pique de grandeur; qui aime le faſte, & l'excez en toutes choſes. La langue Italienne eſt une coquette toujours parée & toujours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui ſe plaiſt beaucoup à la bagatelle. La langue Françoiſe eſt une prude; mais une prude agreable, qui toute

ſage & toute modeſte qu'elle eſt, n'a rien de rude ni de farouche. C'eſt une fille qui a beaucoup de traits de ſa mere, je veux dire de la langue Latine. Je n'entends pas par la langue Latine, la langue qu'on parloit au temps de Neron, & ſous les autres Empereurs qui le ſuivirent: j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguſte, dans le ſiecle de la belle Latinité: & je dis que noſtre langue dans la perfection où elle eſt, a beaucoup de rapport avec la langue Latine de ce temps-là. Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le meſme genie & le meſme gouſt: & que rien ne leur plaiſt tant qu'un diſcours noble & poli; mais pur, ſimple, naturel, & raiſonnable.

Je croyois, dit Ariſte, que la langue Italienne euſt plus de conformité avec la langue Latine que la noſtre. Car outre qu'elle a retenu la pluſpart des terminaiſons Latines, elle a ſuccedé dans toute l'Italie à la langue des anciens Romains. Si j'oſois vous dire ma penſée là-

deſſus, répondit Eugene, je vous dirois qu'il n'y a peut-eſtre rien de plus oppoſé au langage de Ceſar & de Ciceron, que celuy qu'on parle maintenant à Rome; & que comme les Italiens ſont un peu differents de ces illuſtres Romains, qui eſtoient autrefois les maiſtres du monde, l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuſe langue Romaine, qui eſtoit la langue de l'Empire ſous le regne des premiers Ceſars. La langue qu'on parle preſentement en Italie eſt d'autant moins ſemblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en eſt une corruption plus ſenſible; & ſi elle luy reſſemble en quelque choſe, ce n'eſt pas tant, comme une fille reſſemble à ſa mere, que comme les ſinges reſſemblent à l'homme, ſans avoir rien de ſes qualitez ni de ſa nature. Cette ombre de reſſemblance eſt un de faut plûtoſt qu'une perfection. Les ſinges ſeroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous reſſembloient point du tout. Ce n'eſt pas dans les terminaiſons, & preci-

ſément dans les mots, que la langue Françoiſe eſt conforme à la langue du ſiecle d'Auguſte ; c'eſt particulierement dans le ſtile, & dans ce caractere de majeſté, de politeſſe, de pureté, & de bon ſens qui ſe remarque aux Auteurs de ce temps-là, & aux bons écrivains de celuy-cy.

Je pourrois ajoûter que noſtre langue eſt capable de toutes choſes, auſſi bien que la Latine, & la Grecque. Nous avons non ſeulement des Lettres, des Pieces de Theatre, & des Satires, qui valent bien celles des Grecs & des Romains ; mais auſſi des Harangues, des Panegyriques, & des Plaidoyers qui approchent aſſez de l'éloquence d'Athenes & de Rome : & ſi nous n'avons point encore d'Hiſtoire generale, qui vaille celle de Tite-Live ; ni de poëme Epique, qui ſoit de la force de l'Eneïde ; j'oſe dire, quoy que vous en penſiez, que ce n'eſt pas tant la faute de la langue, que celle des Hiſtoriens, & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'hiſtoire de France, & de com-

poſer un poëme heroïque ; peut-eſtre que nous égalerions les Anciens ; & que nous aurions en un meſme Auteur noſtre Tite-Live, & noſtre Virgile.

Eraſme n'avoit pas ſi bonne opinion de noſtre langue que vous, dit Ariſte, luy qui diſoit que quand il vouloit parler d'une matiere ſolide, il parloit Latin ; mais que quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Holandois. Je pourrois vous répondre, reprit Eugene, que noſtre langue n'eſtoit pas dans la perfection où elle eſt, lorſqu'Eraſme a dit cela. Mais j'aime mieux dire, qu'un étranger n'eſt pas un bon juge de ces ſortes de choſes ; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le VVallon ; & qu'un homme qui a fait le procés au maiſtre de la langue Latine, ne doit pas eſtre écouté, quand il parle mal de la noſtre.

Ad garriendum de quibuſlibet nugis, ſufficit mihi ſermo Gallicus, aut Batavicus. *Eraſm. in Ciceroniano.*

Aprés tout, repartit Ariſte, noſtre langue eſtant auſſi pauvre qu'elle eſt, je ne ſçay comment vous oſez la faire tant valoir, & la mettre en pa-

Ita ſentio, ac ſæpe diſſerui, Latinam linguam non modo non inopem, ſed locupletiorem eſſe quàm Græcam *Cic. 1. de finib.*

rallele avec la Latine, que Ciceron eſtime plus riche que la Grecque. Croyez-moy, repliqua Eugene, la langue Françoiſe n'eſt pas ſi pauvre que l'on penſe. Ceux qui ſe plaignent de ſa pauvreté, devroient peut-eſtre ſe plaindre de leur ignorance, ou de la ſterilité de leur eſprit. Car enfin elle eſt abondante en toutes ſortes de termes, & de façons de parler : elle en a pour le diſcours familier, & pour l'eloquence ; pour le ſtile mediocre, & pour le ſtile ſublime ; pour le ſerieux, & pour le burleſque ; pour la chicane meſme, & pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en noſtre langue quand on la ſçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres : mais il y en a deux, dont les François ſeuls ſemblent avoir une connoiſſance parfaite, ſelon la remarque d'un ſçavant homme du ſiecle paſſé. Ces deux arts ſont la Venerie, & la Fauconnerie. Comme les François s'y ſont adonnez de tout temps plus que les autres

nations,& que nos Rois y ont toujours pris plaiſir, parce que ce ſont des divertiſſemens nobles,& des exercices qui ſervent d'apprentiſſage à la Guerre;la langue Françoiſe a des mots ſinguliers,pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de venerie, en comparaiſon de la noſtre: les Italiens & les Eſpagnols ne font que begayer au prix de nous, quand ils parlent de la chaſſe des beſtes fauves. Pour la fauconnerie, elle a eſté inconnuë aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas ſeulement fournir un mot propre pour la nommer; bien loin de nous en apprendre tous les termes. La pluſpart des langues étrangeres ſont aſſez pauvres en ces ſortes de mots. Il n'y a proprement que la langue Françoiſe qui ait dequoy parler à fond d'un exercice ſi divertiſſant & ſi noble; & cela vient aparemment, de ce que les François ont inventé, ou du moins

perfectionné cet art, qui eſtoit en vogue dans la France dés le temps de Chilperic, au rapport de Gregoire de Tours; & dont la nobleſſe Françoiſe a toujours fait une profeſſion particuliere, témoin le proverbe ancien,

D'oiſeaux, de chiens, d'armes d'amours,
Pour un plaiſir mille doulours.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiſeaux*, compoſé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de merite qui floriſſoit ſous le regne de Philippes de Valois; ſans parler du livre de Gaſton Phebus, où toutes les choſes, qui appartiennent à la chaſſe de l'oiſeau, ſont décrites ſi exactement. Noſtre langue a profité plus que vous ne penſez de ces exercices. Car certains termes propres de la Venerie, & de la Fauconnerie, ont eſté tranſportez ailleurs fort elegamment, comme *ſuivre les traces*, *eſtre aux abois*, *rendre les derniers abois*, *prendre l'eſſor*, *leurre*, *leurrer*, *prendre le change*, *reclamer*. Sçavez-vous bien que le mot de *niais*, ſe dit

proprement du faucon, ou d'un autre oiſeau de proye, qui n'a point encore volé, & qui a eſté pris au nid. *Hagard* eſt oppoſé à *niais* en langage de chaſſe, quoy que dans le langage ordinaire il ſignifie quelque autre choſe que *déniaiſé*. Sçavez-vous bien encore que *debonnaire*, eſt un mot tiré de cet art, & qu'il vient, ſelon Henri Eſtienne, de *Bonne* & d'*Aire*, qui ſignifie le nid de l'oiſeau, comme qui diroit de bon lieu, de bonne naiſſance, & de bon naturel. Je ne vous dis rien d'*emerillonné*, & de *hobreau* : car ces mots-là ne ſont pas trop du bel uſage; & l'on ne s'en ſert qu'en plaiſantant dans le diſcours familier, pour marquer un eſprit éveillé; & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler; il n'y a peut-eſtre que noſtre langue, qui ait des termes pour ſignifier tout ce qui appartient à la monnoye : & ſi je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail dont vous ſeriez ſurpris : car

j'ay eu autrefois la curioſité de lire les livres, & de conſulter les experts ſur cette matiere. Quand je n'aurois jamais ouï parler de *grenaille*, ni de *flaon*, dit Ariſte, je vous en croirois ſur voſtre parole. Mais avec tout cela, ajoûta-t-il, il vaudroit mieux que noſtre langue ne fuſt pas ſi riche en termes de chaſſe, & de monnoye; & qu'elle le fuſt un peu plus en d'autres termes eſſentiels, & neceſſaires au commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des choſes que nous ne ſçaurions dire qu'avec pluſieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

A la verité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres; mais noſtre langue ne merite pas pour cela le reproche que vous luy faites. Autrement la langue Latine ſeroit une langue pauvre; toute riche qu'elle eſt, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui ſont aſſez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, *remerci-*

ment, *indifference*, & *froideur* à l'égard d'une perſonne, *fraiſcheur*, *frais*, *intereſſé*, *deſintereſſé*, *deſintereſſement*, *preference*, *préſeance*, *conquerant*, *conqueſtes*, *intrigues*, *compliment*, *poßible*, *impoßible*, *indépendant*, *inſolvable*. Je parle toujours de la langue du ſiecle d'Auguſte, avec laquelle j'ay comparé la noſtre. Je pourrois neanmoins étendre ce que je dis au Latin des ſiecles ſuivans, non-obſtant la corruption qui commença à s'introduire alors dans la langue. Car ſi vous y avez fait reflexion, l'abondance n'eſt pas toujours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichiſſent à meſure qu'elles ſe corrompent, ſi leur richeſſe conſiſte preciſément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de ſoin qu'on apporte à choiſir les termes propres, & uſitez; & par la liberté qu'on ſe donne, de dire tout ce qu'on veut, ſans avoir égard à l'uſage, ni au genie de la langue. Ainſi à meſurer la richeſſe de la langue Latine par le nombre des locutions, elle eſtoit

plus riche ſous Domitien & ſous Trajan, que ſous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune ont des termes, & des phraſes qui ne ſe trouvent point dans Ciceron, ni meſme dans Seneque. *Impoßibilis*, dont Quintilien ſe ſert ſans façon, n'eſtoit pas un mot Latin dans le temps que la langue Latine eſtoit floriſſante; de ſorte que pour dire en ce temps-là qu'une choſe eſtoit impoſſible, il falloit prendre un tour, & exprimer avec une phraſe ce que nous diſons en un mot.

Mais ces termes, *poßible*, *impoßible*, *indépendant*, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariſte: noſtre langue ne les a pas de ſon fonds; ce ſont des biens étrangers qui ne luy appartiennent pas. Quand cela ſeroit, repartit Eugene, il ne s'enſuit pas que noſtre langue ſoit auſſi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beaucoup d'or, & d'argent dans ſes coffres, ne laiſſe pas d'eſtre riche, quoy que cet or, & cet argent ne naiſſent pas dans les terres de ſon Etat. Ceux qui vo-

lent le bien d'autruy, s'enrichiſſent à la verité par des voyes injuſtes, mais ils s'enrichiſſent neanmoins; & je n'ay jamais oüi dire, que les partiſans fuſſent moins à leur aiſe aprés avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en ſommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui joüit de la ſucceſſion de ſa mere; c'eſt à dire de la langue Françoiſe qui tient ſa naiſſance & ſes richeſſes de la langue Latine. Que ſi cette fille a fait valoir par ſon induſtrie, & par ſon travail, le bien que ſa mere luy a laiſſé en partage: ſi un champ qui ne rapportoit rien, eſt devenu fertile entre ſes mains: ſi elle a trouvé dans une mine, des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes: je ne voy pas, à vous dire le vray, qu'elle en ſoit plus pauvre ni plus miſerable.

Au reſte, les mots que nous n'avons pas, ſont remplacez par des expreſſions ſi belles, & ſi heureuſes, qu'on n'a pas ſujet de regreter ce qui nous manque. Mais parce que pour eſtre riche, ce n'eſt pas

aſſez d'avoir preciſément ce que la neceſſité demande ; & qu'il faut avec cela avoir quantité de choſes dont on puiſſe ſe paſſer : outre les termes communs & neceſſaires, nous en avons de rares & d'exquis, qui comme des habits precieux ſervent non ſeulement à reveſtir, mais encore à orner les penſées : nous avons de plus, mille tours, & mille manieres pour exprimer une meſme choſe.

Cependant, dit Ariſte, on a retranché de noſtre langue une infinité de mots, & de phraſes; & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne penſez pas vous en moquer, repliqua Eugene : c'eſt par ce retranchement qu'on l'a perfectionée, & qu'on en a fait une langue également noble & delicate. La nature ne donne pas la delicateſſe, & la derniere perfection aux choſes qu'elle produit, elle laiſſe faire cela aux arts. C'eſt à l'induſtrie des hommes à purifier les metaux, à polir les marbres, & les pierres precieuſes. Cela ne ſe fait qu'en retran-

chant ce qu'il y a de groſſier dans ces mineraux. On demeſle l'or de la terre, & on luy oſte ſa craſſe pour le rendre pur: on donne mille coups de cizeau à une piece de marbre, pour en faire une belle ſtatuë : il faut tailler & nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté, & ce feu qui fait tout ſon prix. Ainſi pour polir, pour épurer, pour embellir noſtre langue, il a fallu neceſſairement en retrancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un ſi utile retranchement aux ſoins de l'Academie Françoiſe, qui ſe propoſa pour but dés ſa naiſſance, de nettoyer la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple, & des courtiſans ignorans ou peu exacts. C'eſt ce qu'elle dit elle-meſme, dans le diſcours de ſon projet qu'elle preſenta au Cardinal de Richelieu un peu avant ſon établiſſement : & c'eſt auſſi ce qu'elle fit enſuite avec tant de ſuccés; qu'on peut dire de cette illuſtre Compagnie, qu'en retranchant de noſtre

langue de vieux mots, & de vieilles phraſes, elle y a ajoûté de nouvelles beautez, & de nouveaux ornemens : ce qui a eſté aſſez bien exprimé par une deviſe qui a pour Corps une lime, & pour Ame ces paroles,

Addo dum detraho.

Si le bon-homme Henri Eſtienne vivoit encore, dit Ariſte en riant, il ſçauroit mauvais gré à Meſſieurs de l'Academie d'avoir fait le procés à *iceluy*, & à *icelle*; & d'avoir condamné abſolument, *ains*, *jaçoit*, *comme*, *ainſi ſoit que*, luy qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liſte des mots François qui ſignifient *avare*, & en compte juſqu'à onze ou douze, qui ſont ſi je m'en ſouviens bien, *avaricieux*, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pinſe-maille*, *racle-denare*, *ſerre-denier*, *pleure-pain*, *ſerre-miette*. Eh mon Dieu, interrompit Eugene, que dites-vous là. Si la langue Françoiſe n'eſtoit riche qu'en ces ſortes de mots, ce ſeroit en verité une pauvre

De la precellence du langage François.

pauvre langue : cela s'appelle étaller des haillons, & non pas faire montre de ſes richeſſes. Ce n'eſt pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'eſt pas moins riche pour avoir tout ſon bien en pierreries ; &, à mon avis, ce n'eſt pas une marque d'indigence, que de s'eſtre défait d'une infinité de choſes inutiles, & embarraſſantes.

Mais comme les langues reſſemblent non ſeulement aux ſtatuës, dont l'on retranche toujours quelque choſe pour les achever ; mais encore aux tableaux, où l'on ajoûte toujours quelque choſe pour les finir ; on a beaucoup enrichi la langue Françoiſe depuis quelques années, ſoit en faiſant des mots nouveaux & de nouvelles phraſes : ſoit en renouvellant quelques termes & quelques phraſes, qui n'eſtoient pas fort en uſage.

Vous me feriez plaiſir, dit Ariſte, de m'apprendre quelques-unes de ces expreſſions nouvelles ; car ayant demeuré aſſez long-temps

dans les Provinces, & meſme hors du Royaume, elles ne ſeront peut-eſtre pas venuës juſqu'à moy. Si vous n'en avez rien appris, repliqua Eugene, ni par le commerce des honneſtes gens de Province, qui vont à Paris preſque tous les ans, & qui en rapportent toutes les nouveautez ; ni par la rencontre des perſonnes de condition qui ont paſſé par ce païs en voyageant ; ni par les lettres de vos amis ; vous les avez aſſeurément inventées vous-meſme, ou bien elles vous ont eſté inſpirées. Car vous vous en ſervez tous les jours en parlant, & en écrivant, comme ſi vous n'eſtiez jamais ſorti de Paris. Comme je m'en ſers, reprit Ariſte, ſans m'en appercevoir, & ſans y entendre fineſſe, vous m'obligerez de me les faire connoiſtre, & de me dire préciſément quelles ſont ces façons de parler qui ont cours parmi les perſonnes polies. Celle dont vous venez de vous ſervir en eſt une, repartit Eugene : on dit à cette heure elegamment, je n'y entends point

fineſſe ; il y entend *fineſſe*. On dit encore il m'en a fait *fineſſe*, pour dire il ne m'en a point parlé, il m'en a fait un myſtere. Le mot de *fineſſe* a une ſignification plus étenduë qu'il n'avoit au temps paſſé. Il ne ſignifioit autrefois, qu'*artifice*, *ſubtilité*, *fauſſe prudence* ; il ſignifie maintenant *delicateſſe*, *perfection*. Ainſi l'on dit *fineſſe* d'eſprit, *fineſſe* de l'art : cet ouvrage a toute la *fineſſe* de l'art. Ce mot au pluriel n'a, ce me ſemble, que ſon ancienne ſignification, de méchantes *fineſſes* : toutes ſes *fineſſes* ont eſté découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *fineſſe*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, il en fait le *fin* ; vous avez beau en faire le *fin*. Un eſprit *fin*, un gouſt *fin*, un diſcernement *fin*, une raillerie *fine*, un ſoûrire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoûtez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement*. Il penſe *finement* les choſes; il entend tout *finement*. Il ſçait le *fin* de la langue; voila le *fin* de l'affaire; peu de gens ſçavent le *fin* du Cabinet.

Vous ſçavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaiſanterie*, *pruderie*, *bruſquerie*, *connoiſſeur*, *deſintereſſement*, *contre-temps*, *intrepide*, *intrepidité*, *ferocité*, *feliciter*, *peſter*, *diſculper*, *inſoûtenable*, *inconteſtable*, *inſurmontable*, ſont des termes aſſez nouveaux.

Il y a pluſieurs mots anciens, auſquels on a donné des ſignifications toutes nouvelles. Je ne ſçay ſi je pourray m'en ſouvenir ; en voicy quelques-uns qui me viennent.

On a toujours dit, avoir *égard* à ſon honneur ; avoir *égard* à toutes les circonſtances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards* : il a de grands *égards* pour elle. *Egard* ſe prend encore en un autre ſens ; nous jugeons des choſes, non par ce qu'elles ſont en elles-meſmes, mais par ce qu'elles ſont à noſtre *égard* ; il eſt civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne croy pas tout ce qu'on dit.

On, ſe dit à toute heure dans un ſens nouveau. Car pour dire, je vous en ſeray obligé, je feray mon

devoir; n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous : nous diſons en parlant & en écrivant familierement aux perſonnes qui nous ſont égales ou inferieures, *on* vous en ſera obligé ; *on* fera ſon devoir; n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous : ce ne ſeroit pas eſtre juſte dans le langage que d'uſer de cette expreſſion à l'égard des perſonnes qui ſont au deſſus de nous.

On ne diſoit pas au temps de Coëffeteau, & de Malherbe parler *juſte*, raiſonner *juſte*, chanter *juſte*, un eſprit *juſte*, un diſcours *juſte*.

Quoy-que *delicat*, *delicateſſe*, *delicatement* ayent toujours eſté en uſage, on ne s'en eſt pas toujours ſervi comme l'on s'en ſert. Un eſprit *delicat*, une raillerie *delicate*, une penſée *delicate*; c'eſt une affaire *delicate*; tenir une conduite *delicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *delicateſſe* dans l'eſprit; il ſçait toutes les *delicateſſes* de la langue. A raiſonner un peu *delicatement*.

Ménager eſt un des mots que nous avons le plus fait valoir. On

ne dit pas ſeulement *ménager* les eſprits du peuple ; *ménager* les bonnes graces du Prince ; *ménager* les intereſts de ſes amis ; *ménager* une affaire ; *ménager* une entreveuë ; *ménager* ſon feu dans la poëſie ; *ménager* ſa ſanté, ſa fortune, ſon credit : mais on dit encore *ſe ménager*, pour dire uſer avec reſerve de ſon credit ; ſe *ménager* avec quelqu'un ; *ménager* ſes amis, pour dire, ne leur eſtre pas importun ; *ménager* la foibleſſe d'une perſonne, ne *ménager* perſonne, pour dire, n'avoir de la complaiſance pour perſonne, traiter tout le monde rudement ; il n'y a plus rien *à ménager* avec luy. Un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'une belle peinture, jamais la lumiere & l'ombre n'ont eſté plus judicieuſement *ménagées*. Un autre dit, en parlant d'un diſcours fort eloquent, & fort poli : les figures y ſont merveilleuſement *ménagées*. Je trouve, interrompit Ariſte, que merveilleuſement *bien ménagées*, ſeroit mieux que merveilleuſement *ménagées*. L'un eſt ſans doute plus François &

plus elegant que l'autre, dit Eugene.

On dit auſſi, ajoûta-t-il, avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler eſt de la Cour; mais elle n'eſt pas fort établie, & les plus ſçavans dans la langue ne la peuvent ouïr qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir *de la conſideration* dans le monde, & s'attirer *de la conſideration* : quoy-que mille gens parlent de laſorte. Car enfin ces phraſes à les bien examiner ne ſont pas trop Françoiſes. On dit bien eſtre en grande *conſideration* dans le monde, pour dire eſtre eſtimé & conſideré ; mais avoir *de la conſideration*, ſignifie proprement conſiderer les choſes, & non pas eſtre conſideré des autres. Un homme qui a *de la conſideration*, c'eſt un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* eſtoient inconnus il y a quelques années dans la ſignification qu'ils ont maintenant. *Tour* de viſage, *tour* de vers, *tour* d'eſprit: il a un *tour* d'eſprit fort agreable ; il

donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expreſſion ; le *tour* de la langue Françoiſe eſt bien different de celuy de la langue Latine ; il écrit en proſe d'un *tour* galant, & naturel. Un eſprit bien *tourné*, mal *tourné* ; il a l'eſprit *tourné* à la bagatelle ; quand on eſt *tourné* de la ſorte. *Tourner* bien un vers ; *tourner* toutes ſes penſées du côté de la guerre ; les choſes ont *tourné* heureuſement ; *tourner* la converſation du côté qu'on veut ; la converſation *tourna* ſur le ſerieux ; *tourner* ſes imaginations plaiſamment ; *tourner* une choſe en raillerie ; *tourner* une perſonne en *ridicule*. Ce dernier mot n'eſt pas fort ancien, non plus que *ſerieux*, dans un genre neutre : on n'a pas toujours dit, traiter quelqu'un d'un grand *ſerieux* ; prendre ſon ſerieux ; trouver le *ridicule* d'une choſe.

Le mot de *fonds* eſt fort en uſage. J'ay un grand *fonds* de pareſſe ; je fais un grand *fonds* ſur voſtre parole ; faites *fonds* ſur moy ; je connois ſon *fonds* ; des gens qui ne ſont pas

pas ſeûrs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout ſeul eſt un vieux mot que nous avons renouvellé. Je me connois un peu en *gens* ; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Seûr & *ſeûreté* ſe diſent fort. C'eſt un coup *ſeûr* ; c'éſt joüer à jeû *ſeûr* ; c'eſt un homme *ſeûr* ; il eſt *ſeûr* de ſon fait ; prendre ſes *ſeûretez*. On dit encore prendre ſes *precautions* ; ſe *precautionner*. On ne ſçauroit prendre trop de *precautions*, dans une affaire auſſi importante que celle-là ; les gens ſages doivent ſe *precautionner* contre les accidens de la fortune, contre la mort.

Le mot de *meſures* eſt à peu-prés de meſme âge. Prendre ſes *meſures* pour reüſſir dans une affaire ; prendre bien ſes *meſures* ; prendre de fauſſes *meſures* ; il n'y a point de *meſures* à prendre avec des eſprits fourbes ; il a rompu toutes mes *meſures* ; garder des *meſures* ; il ne garde point de *meſures* : on dit auſſi garder toutes les *bienſeances*.

Honneur, honneſteté, honneſtetez, hon-

neſte, mal-honneſte, honneſtement, regnent dans le langage d'aujourd'huy. Il a de l'*honneur*, il a beaucoup d'*honneur*; il a bien de l'*honneſteté*; il m'a fait bien des *honneſtetez*; cela eſt bien *honneſte*, pour dire, cela eſt tres-obligeant, tres-genereux, tres-civil; cela eſt *mal-honneſte*, pour dire le contraire; c'eſt un *mal-honneſte-homme*; un procedé *honneſte*; c'eſt une perſonne avec qui il faut prendre une conduite plus *honneſte*; des ſentimens *honneſtes*; il a agi en cela *honneſtement*.

Comme il n'y a pas bien long-temps qu'on dit faire des *honneſtetez*; il n'y a pas auſſi long-temps qu'on dit faire des *amitiez*. Il m'a fait mille *amitiez*; faites-luy bien des *amitiez* de ma part; on dit auſſi faites-moy une *amitié*, pour dire faites-moy une grace. Neanmoins on n'employe gueres ces façons de parler hors de la converſation; & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peut-eſtre qu'avec le temps elles ſeront receûës dans toutes ſortes de ſtiles: car vous devez remar-

quer en paſſant, que comme c'eſt dans la converſation que naiſſent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent, quand ils ne periſſent pas un peu aprés leur naiſſance, ce qui leur arrive aſſez ſouvent; ils y demeurent, dis-je, juſques à ce qu'un long uſage leur faſſe perdre entierement le caractere de la nouveauté. Vous devez encore remarquer, qu'il faut uſer avec beaucoup de reſerve dans la converſation meſme, des termes qui ne font que de naiſtre; & qu'on doit s'abſtenir preſque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles : les mots & les phraſes d'une langue eſtant à peu-prés comme les fruits, qui ne valent rien ni pourris, ni verds; & qui ne ſont point de bon gouſt, s'ils ne ſont meûrs.

Compte, & *compter* ſont uſitez dans un certain ſens. Je vous tiendray *compte* de ce que vous ferez pour luy; je mets toutes ſes obligations ſur mon *compte*; j'ay leû ſon livre, je n'y ay pas trouvé

mon *compte*; je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien la faveur des Grands; quand on aime bien une perſonne, on *compte* pour rien tout le reſte; vous pouvez *compter* ſur moy; je *compte* ſur voſtre amitié.

Soûtenir n'a pas toujours eû une ſignification auſſi ample que celle qu'il a. On dit fort aujourd'huy *ſoûtenir* une negociation importante; *ſoûtenir* ſon caractere, ſon perſonnage; *ſoûtenir* la converſation; *ſoûtenir* ſes paroles par ſes actions; *ſe ſoûtenir*; dans les grandes afflictions on a beſoin de toute ſa force pour *ſe ſoutenir*; les vers de Deſportes *ſe ſoûtiennent* encore, pour dire, ils ſont encore beaux à preſent. Ce qui paroiſtroit en un autre une entrepriſe hardie, & inconſiderée, eſt *ſoûtenu* en luy par ſa probité; ſa harangue eſtoit *ſoûtenuë* de la vigueur de ſon zele & de la reputation de ſa vertu, dit un bon Auteur; un diſcours *ſoûtenu*.

Détruire, gaſter, empoiſonner, envenimer ſont devenus de beaux mots

en devenant metaphoriques. Des gens qui ſe *détruiſent* eux-meſmes par leur mauvaiſe conduite; *détruire* une perſonne dans l'eſprit d'un autre; l'abſence ne m'a-t-elle point *détruit* dans voſtre cœur? A ce que je voy je ne ſuis pas encore *détruit* dans voſtre eſprit; cette moderation qu'ils affectoient dans leurs paroles, eſtoit *détruite* par leurs actions.

Ses reflexions *gaſtent* ſes premieres penſées; la Cour ne l'a point *gaſté*, il eſt *gaſté*; vous le *gaſtez*, en parlant d'une perſonne pour qui on a beaucoup de bonté; laiſſez-moy faire, je ne *gaſteray* rien; cela ne *gaſtera* rien.

Les médiſans *empoiſonnent*, *enveniment* tout, juſqu'aux actions les plus innocentes; des loüanges *empoiſonnées*; un cœur *envenimé*.

Air, eſt tout-à-fait du bel uſage. Il a l'*air* d'un homme de qualité; il a l'*air* noble; il a bon *air*, il a méchant *air*; cela a méchant *air*; il s'habille, il danſe de bon *air*; il y a dans tous ſes ouvrages un *air* de politeſſe qui le diſtingue des

autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il reüſſira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariſte : je connois des gens qui l'ont inceſſamment à la bouche ; & qui pretendent parler à la mode, en diſant, il a le *bel air* ; il chante, il danſe, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air* ; il a l'eſprit tout-à-fait du *bel air* ; il le porte du *bel air*. Ces gens-là ſont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Eugene : cette façon de parler eſt decriée parmi ceux qui parlent bien ; ils ne s'en ſervent qu'en riant pour ſe mocquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonnier*, *façon*, ſont d'autres mots à la mode. C'eſt trop *façonner*. C'eſt une grande *façonniere*. Elle a mille petites *façons* qui luy ſient bien ; faire des *façons* ; je ne fais point de *façons* avec vous ; agir ſans *façon* ; il ſe met ſans *façon* au nombre des beaux eſprits.

Vous pourriez, ce me ſemble, ajoûter *maniere* à *façon*, interrompit Ariſte, car ce mot eſt auſſi en vogue. Il y a eſté beaucoup plus qu'il n'y eſt, repliqua Eugene : à force de

dire à toute heure *de la belle maniere*, il m'a obligé *de la belle maniere*; il danſe *de la belle maniere*; je l'ay grondé *de la belle maniere*; on s'eſt laſſé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple qui le dit encore comme une belle phraſe. On dit à la Cour & dans le beau monde, il a des *manieres* agreables; il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres; il a quelque choſe de rude dans ſa *maniere*; on ſe fait à la Cour une *maniere* d'eſprit qui juge plus finement des choſes; il a de l'eſprit à ſa *maniere*; il a aſſez l'eſprit de la *maniere* d'un tel.

Cet *aſſez*, eſt du nouvel uſage. Cela eſt *aſſez* de mon gouſt; j'entre *aſſez* dans ſon ſentiment. *Trop* en eſt auſſi. Je ne vous ſuis pas *trop* obligé de voſtre procedé; je ne ſuis pas *trop* d'avis.

Entrer a pluſieurs ſignifications fines. *Entrer* dans le ſens de quelqu'un; *entrer* dans la penſée d'un Auteur; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde; *entrer* en confidence avec u-

ne perſonne; *entrer* dans les ſecrets, dans les plaiſirs, dans les intereſts de quelqu'un; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager; *entrer* dans les conſiderations de l'avenir; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous; le Latin n'*entre* guere dans le commerce du grand monde; on a beau luy repreſenter que... il n'*entre* point là dedans; en parlant d'une choſe qui a contribué à la diſgrace d'une perſonne, on dit bien, il y *entre* un peu de cela; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la converſation, il n'*entre* dans rien.

S'*embarquer* a beaucoup de grace, & eſt de la Cour dans un ſens metaphorique. S'*embarquer* dans une affaire, il s'eſt *embarqué* un peu legerement, pour dire il s'eſt engagé; *embarquer* quelqu'un dans une entrepriſe perilleuſe. On dit auſſi depuis peu *embarquer* quelque choſe, j'ay *embarqué* l'affaire, l'affaire eſt *embarquée*; mais cette derniere phraſe n'eſt pas encore établie.

Les *engagemens* du monde, pren-

dre des *engagemens* avec quelqu'un, ſont des termes de nouvelle creation, auſſi bien que *parti*, & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moy eſt de faire une honneſte retraite; j'ay pris le *parti* de me taire; quel *parti* prenez-vous ? j'ay pris mon *parti*, mon *parti* eſt pris, pour dire, quelle reſolution prenez-vous, j'ay pris ma reſolution, ma reſolution eſt priſe; vous prenez le mauvais *parti*; il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pouſſer les choſes à l'extremité.

Pouſſer eſt nouveau dans une certaine ſignification. *Pouſſer* les gens à bout; ne me *pouſſez* pas; *pouſſer* une matiere; cela eſt trop *pouſſé*; on dit auſſi cela eſt *outré*.

Sacrifier & *ſacrifice* ſont à la mode. *Sacrifier* ſes amis; il m'a *ſacrifié*; *ſacrifier* une perſonne à une autre. J'ay veû toutes vos lettres, il m'en a fait un *ſacrifice*; je luy ay fait un grand *ſacrifice*, pour dire, j'ay renoncé en ſa conſideration à quelque choſe de fort agreable ou de fort utile.

Donner, ſe dit depuis quelque

temps en plusieurs façons elegantes. *Donner* dans le sens de quelqu'un ; *donner* dans le galimatias ; l'Apostrophe est une admirable figure quand on s'en sert à propos, tous les jeunes esprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur ; *donner* un méchant jour aux actions d'une personne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans ; il y a *donné* de tout son cœur, en parlant d'une personne qui croit legerement ; je ne *donne* pas là dedans, pour dire, je ne crois pas cela ; *donner* à tout ; *donner* aux apparences ; cette derniere phrase a deux significations, l'une garder les dehors, & l'autre se laisser persuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *duppe*, de *chapitre*, de *fort*, & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément, je n'en suis pas la *duppe* ; ne croyez pas que je sois vostre *duppe* ; il a esté pris pour *duppe*.

Il m'a parlé long-temps sur vostre *chapitre* ; il est sçavant sur le *chapitre* de la guerre ; je ne vous dis rien sur ce *chapitre*.

Je luy ay dit des choſes un peu *fortes*; ce que vous dites eſt un peu *fort*; cela eſt *fort*. On voit peu d'amis de ſa *force*; il n'y a point d'homme au Palais de ſa *force*; deux diſcours d'une meſme *force*.

Voicy encore d'autres façons de parler aſſez nouvelles. *Briller* dans la converſation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'eſprit, & qui ne *brillent* point dans la converſation.

Eſtre *content* de ſoy. Je ne ſerois pas *content* de moy, ſi je ne vous avois ſervi en cette rencontre; elle eſt fort *contente* d'elle-meſme, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle; je n'ay pas mal reüſſi dans cette affaire, je ſuis aſſez *content* de moy.

Se ſçavoir *bon gré* de quelque choſe. Je me ſçay *bon gré* de vous avoir dit mes ſentimens; vous devez vous ſçavoir *bon gré*, de n'avoir point répondu à ſes injures.

Rendre *des ſoins*, *des aſſiduitez*, *de bons offices* à une perſonne. *Bon office* vaut mieux que *ſervice* en quelques endroits; par exemple, pour

parler honneſtement à une perſonne d'autorité de qui l'on a beſoin, il faut luy demander un *bon office*, & non pas un *ſervice*.

Il me ſemble, interrompit Ariſte, avoir ouï dire à des gens qui venoient de Paris, demander *excuſe*; je vous demande *excuſe*. C'eſt une méchante phraſe, repliqua Eugene: tout le peuple s'en ſert ; mais les honneſtes gens demandent toujours *pardon*, & jamais *excuſe*.

On dit elegamment, continua-t-il, ſe *deſaccoûtumer* d'une perſonne. Quand on aime bien les gens, on ne ſçauroit s'en *deſaccoûtumer*.

Aller, venir, *à ſes fins*. C'eſt un homme qui va *à ſes fins* ; il n'y a rien qu'il ne faſſe pour venir *à ſes fins*.

Se démeſler d'une affaire; *démeſler* une intrigue ; on ne ſçait comment *démeſler* cela ; je n'ay pas encore bien *demeſlé* les ſentimens que j'ay pour vous ; je n'ay pû vous *démeſler* dans la foule.

Diſtinguer les perſonnes de merite; en faire *diſtinction*. On eſt bien aiſe d'eſtre *diſtingué* ; des gens de

baſſe naiſſance, qui ſe *diſtinguent* par leur eſprit, & par leur ſçavoir.

S'attirer de l'eſtime, des reproches, de méchantes affaires. Je luy ay dit des choſes faſcheuſes, mais il ſe les eſt *attirées*.

Se déchaiſner, *déchaiſnement*. Les peuples ſe *déchaiſnent*, ſont *déchaiſnez* contre les favoris. C'eſt un *déchaiſnement* horrible contre luy, en parlant d'une perſonne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner, *rafinement*. Il *rafine* trop; il ne faut pas tant *rafiner* ſur le langage. Les *rafinemens* de l'amour propre, de la politique; ce ſont des *rafinemens* ridicules.

S'enteſter, *enteſtement*. Les honneſtes gens ne *s'enteſtent* point; nous autres gens de livres, dit un de nos bons Auteurs, nous ſommes ſujets à nous *enteſter* de ce que nous ſouhaitons. Un homme *enteſté* de ſon merite. C'eſt un furieux *enteſtement*.

Etudier le gouſt, l'humeur des gens; *étudier* un homme.

Sçavoir *ſon monde*; ſçavoir *vivre*.

C'eſt un homme qui ſçait *ſon monde*, qui ſçait *vivre*.

Le *ſçavoir faire*, eſt encore plus nouveau. Un homme qui a du *ſçavoir faire*; il en eſt venu à bout, par ſon *ſçavoir faire*. Quoy que ce terme exprime aſſez bien, les perſonnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoûtumer : il n'y a pas d'apparence qu'il ſubſiſte, & je ne ſçay meſme s'il n'eſt point déja paſſé. Auſſi eſt-il tres-irregulier, & meſme contre le genie de noſtre langue, qui n'a point de ſubſtantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années, *c'eſt un homme tout d'une piece*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adreſſe, ni de complaiſance; & qui ne ſçait point s'accommoder au temps, ni aux perſonnes. C'eſt un homme *naturel*, pour dire un homme trop franc, & un peu ſimple.

Je ne ſçay quand je *parviendray* à eſtre de vos amis; il eſt enfin *parvenu* à luy plaire.

Il en *uſe* bien; il en *uſe* mal avec moy; il en *uſe* le mieux du monde.

Cela me *paſſe*, pour dire, je n'entends rien à cela. On ne vous *paſſera* rien, pour dire, on ne vous pardonnera rien.

Je ſçay bien à quoy m'en *tenir*; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honneſteté, contre de ſi bonnes raiſons.

Quand on eſt ſur ce *pied* là; quand on s'eſt mis ſur ce *pied* là, on ne craint rien; les choſes ſont ſur ce *pied* là; je ne le regarde pas ſur le *pied* de bel eſprit; il eſt à la Cour ſur un bon *pied*.

J'ay eſté bien *mortifié* de ne vous point dire adieu; il a receû une *mortification* ſenſible; donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses ſervices paſſez vous doivent *repondre* de luy; ce que vous venez de faire pour moy me *repond* de voſtre cœur.

Je ne puis me *defendre* de l'aimer, de le ſervir.

Se reprocher quelque choſe. On doit eſtre content quand on n'a rien à *ſe reprocher*.

Cela m'eſt *revenu* de pluſieurs endroits, pour dire, j'ay appris cela de pluſieurs perſonnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue, trouvent quelque choſe à dire à cette phraſe; mais elle ne laiſſe pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu ſon credit, on n'en *revient* pas, on a de la peine à en *revenir*; je n'en *reviens* pas, pour dire, je ſuis fort étonné : quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aiſément, pour dire, j'ay de la peine à pardonner.

Elle a eſté *défaite* au premier mot qu'on luy a dit, en parlant d'une perſonne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'eſt à dire pour l'embarraſſer. Des perſonnes dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obſcurcit le merite de l'autre; on dit auſſi dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne ſçauriez *ſauver* voſtre conduite, pour dire juſtifier. Quand elle n'a pas autant d'eſprit dans la converſation, qu'elle a coûtume d'y en

en avoir, elle ſe *ſauve* ſur les vapeurs, ſur le mal de teſte; pour dire elle s'excuſe ſur les vapeurs, ſur le mal de teſte, de ce qu'elle n'a pas ſon eſprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *ſauve* du moins les apparences, en parlant d'un libertin qui ne donne point de ſcandale.

Les *apparences* ſont contre vous. C'eſt *apparemment* ce qu'il pretendoit; *apparemment* il fera tous ſes efforts pour en venir à bout.

Il eſt mal-aiſé de vous dire à combien d'uſages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours, faire des *avances*; aprés les *avances* qu'il a faites, je ne puis luy refuſer mon amitié; *faire* toutes les avances.

Faire une *malice* à quelqu'un; elle fait mille *malices* agreables à ſes amis.

Faire un *contre-temps*; il a fait un étrange *contre-temps*.

Faire les premiers *pas*, faire les premieres *démarches*; ce n'eſt pas à moy à faire les premiers *pas*; j'ay

fait la premiere *démarche*. Faire vn faux *pas*, une fauſſe *démarche*.

Dit-on toujours faire *figure*, pourſuivit Ariſte ? Faire à la cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela ſe dit encore, par quelques gens, repliqua Eugene ; mais les perſonnes intelligentes l'évitent juſques dans la converſation, ou ne le diſent que par raillerie.

Tout le monde dit, ſe faire *honneur* ; ſe faire un *merite* de quelque choſe. Il ſe fait *honneur* de l'amitié d'un tel ; il ſe fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne pretens pas me faire un *merite* de cela auprés de vous.

Se faire des *plaiſirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands *plaiſirs* de peu de choſe ; il ſe fait des *chagrins* de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, ſe cauſer de l'embarras, s'attirer des déplaiſirs. Il y a des gens qui ſe font des *affaires* de gayeté de cœur. Vous vous eſtes fait une *affaire* ; je

me ſuis fait ſans y penſer une méchante *affaire*. On dit dans la converſation, c'eſt une *affaire*, pour dire c'eſt une choſe difficile; ce n'eſt pas une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe aiſée.

Vous voyez que je vous dis confuſément, & ſans aucun ordre tout ce que ma memoire me preſente. Comme toutes ces façons de parler n'ont nulle liaiſon entre-elles, répondit Ariſte, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaiſon*, eſt uſitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le diſcours familier, & on écrit dans le beau ſtile, je n'ay *nulle* affaire; il n'a *nulle* fidelité; il n'a *nulle* application. Ces deux negatives, qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accommodent à noſtre langue, qui aime deux negatives enſemble, ſelon une des remarques de Vaugelas. Ainſi nous diſons elegammene, je *ne* nie pas que je *ne* l'aye dit.

Ces mots *faſcheux*, *miſerable*, *aï-*

sé, *regulier*, *comedien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, ſont nouveaux dans le ſens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'eſt un *faſcheux*; le monde eſt plein de *faſcheux*; les *faſcheux*.

C'eſt un *miſerable*, pour dire, c'eſt un homme ſans merite; cela eſt *miſerable*, en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un eſprit *aiſé*; des vers *aiſez*; une taille *aiſée*.

Traits du viſage *reguliers*; les civilitez les plus *regulieres* ne ſont pas les plus obligeantes; un ami *regulier*; une femme *reguliere*. Ecrire à quelqu'un *regulierement* toutes les ſemaines.

C'eſt un grand *comedien*, en parlant d'un homme diſſimulé qui joüe pluſieurs perſonnages. L'on dit auſſi joüer la *comedie*, pour dire, n'agir pas ſincerement.

Portrait *flatté*; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits delicatement *touchez*.

Une lettre tendre & *touchante*; une perſonne qui a quelque choſe

de *touchant*; des manieres *touchantes.*

Un baſtiment bien *entendu*; cela eſt mal *entendu*, en parlant d'une choſe faite ſans art & contre les regles; tout y eſtoit merveilleuſement bien *entendu*, en parlant d'un feſtin. Une perſonne *entenduë*, pour dire, intelligente & habile.

Habile, a preſque changé de ſignification. On ne le dit plus gueres, pour dire docte & ſçavant; & on entend par un homme *habile*, un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal-habile* eſt un mot nouveau, qui ſignifie le contraire.

Ajoûtez à cela, *ſolide*, *eſſentiel*, *réel*. Un ami *ſolide*; un homme *eſſentiel*; des empéchemens *réels*, pour dire veritables.

Penetration, *naiſſance*, *naturel*, *ouverture*, *ſocieté*, *attachement*, *feſte*, ſont de noſtre temps, de la maniere dont on s'en ſert.

Homme d'une grande *penetration*; il a beaucoup de *penetration*.

Il n'y a perſonne qui ait une plus belle *naiſſance* pour les affaires; il a

une heureuſe *naiſſance*, pour dire, il eſt bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'eloquence ; c'eſt un beau *naturel*, pour dire, c'eſt un beau genie ; Ciceron a plus de *naturel*, que Demoſthene.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les ſciences.

Une *ſocieté* de perſonnes agreables ; il eſt de noſtre *ſocieté* ; ils ſont de meſme *ſocieté*, en parlant de perſonnes qui ſe voyent ſouvent.

Il a un *attachement*, pour dire, il aime une perſonne ; il a veſcu juſqu'à cette heure ſans *attachement*, pour dire, ſans rien aimer.

La *Feſte* de Verſailles ; donner une *Feſte*. Ce mot eſt devenu profane, comme vous voyez. Voila juſqu'où va le caprice & la tyrannie de l'uſage. Il ne ſe contente pas de choquer ſouvent les regles de la Grammaire, & de la raiſon : il oſe meſme violer quelquefois celles de la pieté. Aprés tout, je ne m'étonne

pas trop de ce qu'un mot consacré à la religion a esté profané de la sorte. Nous faisons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyberboliques ont cours dans le langage ordinaire, nonobstant l'aversion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *j'enrage*, se disent à toute heure, pour je desire, je crains fort, je suis faſché. *Je meurs* d'envie de le voir; *je mourois* d'envie de sçavoir de vos nouvelles; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas receû mon billet; *je mourois* de peur qu'il ne fust parti. *J'enrage* d'avoir esté pris pour duppe; *j'enrage* de voir des ignorans qui decident.

Infiniment & *eternellement* sont communs. Il a de l'esprit *infiniment*. Ils sont *eternellement* ensemble. A quoy on peut ajoûter *étrangement* & *admirablement*. Je suis *étrangement* en peine. Cela vous sied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expressions nouvelles, dont je ne puis pas me

ſouvenir; ſans parler de celles qu'on nomme *precieuſes*, & qui ne ſont pas tant de noſtre langue, que de quelques femmes, qui pour ſe diſtinguer du commun, ſe ſont fait un jargon particulier.

Mais outre les richeſſes que noſtre langue a de ſon fonds, elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours pluſieurs mots des langues étrangeres, comme les langues étrangeres en empruntent d'elle. Car il y a eû de tout temps une eſpece de trafic entre les langues, de meſme qu'il y en a entre les peuples; & la noſtre reſſemble en quelque façon à ces Gentilshommes de certaines Provinces privilegiées, leſquels eſtant fort à leur aiſe ne laiſſent pas d'augmenter leur revenu par la voye du commerce; ſans que cela déroge en rien à leur nobleſſe, ny à leur honneur.

Au reſte la langue Françoiſe eſt riche non ſeulement en paroles, mais auſſi en choſes: c'eſt-à-dire, qu'on trouve dans ſes livres, ce qu'il y a de plus excellent dans les ſciences.

ces. Les traductions qu'on a faites en noſtre langue depuis quelques années, nous rendent propres toutes les richeſſes des Grecs & des Latins. Les grands maiſtres à qui nous devons ces traductions, ont eſté ſi heureux à copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux : & pour moy, ſi je ne craignois de ſcandalizer les doctes, je ne ferois nulle difficulté de preferer l'*Alexandre* de Vaugelas à celuy de Quinte-Curce. L'*Apologetique* de Tertullien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le Latin. *Thucydide*, *Lucien*, & *Tacite* ne ſont guere plus beaux en leurs langues qu'en la noſtre : vous ſçavez ce qu'un honneſte homme a dit de celuy qui les a fait parler François.

L'illuſtre d'Ablancourt repoſe en ce tombeau :
Son genie à ſon ſiecle a ſervi de flambeau ;
Dans ſes fameux écrits toute la France admire,

Des Grecs & des Romains les precieux treſors ;
A ſa perte, on ne ſçauroit dire,
Qui perd le plus, des vivans ou des morts.

Je ne vous dis rien de la *Cyropedie* ou de l'*Hiſtoire de Cyrus*, de l'*Eloge d'Ageſilaus*, *des Choſes memorables de Socrate*. Je paſſe auſſi ſous ſilence *les Vies des Hommes illuſtres Grecs & Romains* traduites nouvellement. Les Traducteurs de Xenophon & de Plutarque ſont connus de tous les François qui ont quelque connoiſſance des Lettres.

Ajoûtez à toutes nos traductions tant d'ouvrages compoſez par nos meilleures plumes, ſur les matieres les plus ſolides, & les plus ſublimes ; tant de livres où la Philoſophie n'a rien de barbare, où tout eſt fleuri juſqu'aux queſtions les plus épineuſes.

Les *Caracteres des paſſions*, l'*Art de connoiſtre les hommes*, les traitez de *la Lumiere*, de *l'Iris*, du *Débordement du Nil*, de l'*Amour d'inclination*, du *Raiſonnement des beſtes*,

nous découvrent des ſecrets qui ont eſté cachez à Platon, & à Ariſtote. L'Auteur de ces traitez a étudié la nature à fond, ou plûtoſt on diroit que la nature luy a revelé elle-meſme tous ſes myſteres. Le *Iournal des Sçavans* eſt un abregé de toutes les ſciences, & comme une Biblioteque en petit qui contient l'eſſence & la fleur des livres. L'Auteur de ce *Iournal* eſt un eſprit univerſel, qui parle en meſme temps d'hiſtoire, de juriſprudence, de philoſophie, de medecine, & de mathematiques. *Le Diſcernement de l'Ame, & du Corps*; le *Diſcours phyſique de la Parole*, ſont curieux & bien écrits : celuy qui a donné ces deux livres au public, a beaucoup de penetration & de politeſſe.

Outre les traitez ſçavans qui paroiſſent tous les jours en noſtre langue, il ſe fait en pluſieurs endroits des conferences, & des aſſemblées ſçavantes, où l'on traite de toutes ſortes de matieres : ſi bien qu'un François peut aiſément aquerir tou-

tes les belles connoiſſances, ſans autre ſecours que celuy de ſa langue naturelle. Ainſi comme la France eſt ſi abondante en toutes choſes, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre; la langue Françoiſe eſt ſi riche en toutes ſortes de livres, que nous n'avons pas beſoin des autres langues, pour eſtre ſçavans. Dites aprés cela, que c'eſt une pauvre langue que la noſtre.

Vous ne ſçauriez au moins nier, dit Ariſte, que ce ne ſoit une langue fort changeante; puiſque nous changeons de langage preſque auſſi ſouvent que de modes. Non ſeulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & S. Loüis; mais nous ne parlons pas meſme comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos anceſtres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas: il leur faudroit des truchemens pour s'expliquer; & le mal eſt qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils ſeroient plus étrangers en France,

que ne le ſont les Polonois, & les Moſcovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont eſté les delices, & l'admiration de la vieille Cour, ſont le rebut des provinces, & du peuple. Les mots & les phraſes de ce temps-là, ſont comme ces habits antiques, dont on ne ſe ſert que dans les maſcarades, & dans les balets. Il ſe fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe, & dans le ſtile. L'uſage, qui eſt le roy, ou le tyran des langues vivantes, eſt en France le maiſtre du monde le plus imperieux, & le plus bizarre. Il abolit ſouvent de bons mots ſans raiſon; il en établit quelquefois de mauvais contre la raiſon meſme; il autoriſe juſqu'à des foleciſmes, ſelon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue Françoiſe tient beaucoup de la legereté de l'humeur Françoiſe; & c'eſt un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de juſtice. Il n'en eſt pas de meſme

de la langue Italienne, & de la langue Eſpagnole. Elles ſe ſentent en quelque maniere de la conſtance, & du flegme de leurs nations : elles ne ſçavent ce que c'eſt que de changer.

Je ne nie pas, répondit Eugene, que noſtre langue n'ait beaucoup changé depuis ſa naiſſance. J'avouë meſme que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne, ſinon en un point eſſentiel, à quoy vous n'avez peut-eſtre pas pris garde : c'eſt que le langage de nos anceſtres, a beaucoup de la naïveté du noſtre ; comme l'or chargé de craſſe & de terre, a l'eſſence de l'or le plus pur, & le plus fin. Et cela paroiſt viſiblement dans nos vieux Auteurs, qui avec toute leur negligence ont une naïveté admirable : de ſorte qu'on prend autant de plaiſir à les lire, qu'à entendre un villageois de bon ſens, qui parle mal à la verité ; mais qui parle naturellement. J'avouëray encore qu'au ſiecle paſſé, le langage eſtoit ſi informe, qu'il n'y avoit ni choix, ni

ordre, ni cadence dans les paroles : neanmoins je ne puis avoüer que le changement qui s'eſt fait dans noſtre langue, ſoit un effet de la legereté dont on nous accuſe. Cela vient à mon avis d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un defaut de la langue Françoiſe, eſt la marque ou plûtoſt la cauſe de la perfection où elle eſt parvenuë.

Pour entendre ma penſée, il faut remonter à la ſource des choſes dont nous parlons. Les langues ont leur naiſſance, leur progrés, leur perfection, & meſme leur decadence, comme les Empires. Vous ſçavez que la langue Grecque a eû ſes differens âges ; qu'elle a eſté dans les foibleſſes de l'enfance, avant que d'eſtre dans ſa maturité, & dans ſa force ; qu'elle n'eſt arrivée à la perfection, où elle eſtoit du temps d'Ariſtote, d'Iſocrate, & de Demoſthene, qu'aprés avoir ſouffert mille changemens dans ſes mots, & dans ſes phraſes. La langue Latine, qui a eſté ſi long-temps la langue ſou-

veraine & univerſelle, a eû de foibles commencemens, auſſi-bien que l'Empire Romain. Ce n'eſtoit d'abord qu'un meſlange de la langue Grecque, & de celle du païs où les Romains s'établirent ; ou plûtoſt ce n'eſtoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant, & de plus pauvre qu'elle, ſous la domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers temps de la Republique; elle s'enrichît enſuite par le commerce qu'eûrent les Romains avec les nations étrangeres ; elle changea tout-à-fait, & ſe polît fort du temps de Terence, de Scipion, & de Lelius, qui la cultiverent avec beaucoup de ſoin. Mais ſon eſtat floriſſant fut au temps de Ciceron, & ſous le regne d'Auguſte.

Voila à peu-prés le deſtin de noſtre langue. Ce n'eſtoit dans ſon origine, qu'un miſerable jargon, demi-Gaulois, demi-Latin, & demi-Thudeſque. Dés que les Romains ſe furent rendus maiſtres des

Gaules, la langue Romaine commença à y avoir cours, non ſeulement parmi les honneſtes gens; mais auſſi parmi le peuple: ſoit que cela vint de la complaiſance des vaincus, qui creûrent ne pouvoir ſe rendre agreables aux victorieux, qu'en taſchant de parler leur langage: ſoit que ce fût un effet de la neceſſité, & de l'intereſt, les ſujets ne pouvant avoir d'accés auprés de leurs maiſtres, ſans quelque uſage de la langue Latine: ſoit enfin que les Ordonnances Romaines, qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fiſſent peu à peu cet effet là.

Quoy qu'il en ſoit, les Gaulois oublierent inſenſiblement leur propre langage; ou plûtoſt ils le corrompirent en le meſlant avec celuy des Romains. Car ne pouvant ſe défaire tout-à-fait de l'un, ni apprendre tout-à-fait l'autre, ils les confondirent tous deux; & de cette confuſion il reſulta je ne ſçay quel jargon, qu'ils appellerent Roman, pour le diſtinguer du Latin. Les Francs qui vinrent enſuite, & qui chaſſe-

rent les Romains des Gaules; au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommoderent eux-meſmes, par une politique toute contraire à celle des Romains, qui impoſoient le joug de leur langue aux nations vaincuës, avec celuy de la ſervitude, comme parle S. Auguſtin. Ces nouveaux Conquerans voulurent apparemment faire voir par là aux Gaulois, qu'ils eſtoient bien éloignez de rien entreprendre ſur la liberté de ceux qu'ils venoient de delivrer de la domination Romaine. Cependant pour marquer qu'ils eſtoient les maiſtres, ils donnerent avec le temps le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'aſſujettiſſant à l'uſage des verbes auxiliaires, *eſtre* & *avoir*, qui ſont propres à l'Allemand, & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne ſe meſlaſt alors beaucoup de mots Allemands à ce Latin Gaulois, ou ruſtique, comme quelques-uns l'ont appellé. Il y a bien de l'apparence auſſi, que les Goths, & les Bourguignons qui fi-

Opera data eſt ut imperioſa civitas non ſolùm jugum, verùm etiam linguam ſuam domitis gentibus imponeret *Aug. de civit. Dei lib. 19. c. 7.*

rent une irruption dans les Gaules devant les Francs; que les Huns & les Vandales qui vinrent aprés, ajoûterent les uns & les autres au langage des païs où ils s'établirent, plusieurs termes, que le commerce porta en ſuite de ville en ville, & de province en province.

A dire vray, interrompit Ariſte, voila une étrange origine pour une langue auſſi noble que la noſtre. Je ne trouvois pas bon, pourſuivit-il, qu'un ſçavant Critique l'eûſt appellée un avorton de la langue Latine. Mais à ce que je voy, il n'a rien dit qui ne ſoit bien fondé; & il auroit pû dire meſme, que dans ſa naiſſance c'eſtoit un horrible monſtre. La merveille eſt, reprit Eugene, que ce monſtre dura longtemps: la barbarie du langage ayant ſubſiſté avec celle des mœurs pendant des ſiecles entiers. Les Rois de la premiere race taſcherent de polir un peu ce langage brut, qu'ils parloient eux-meſmes. Car outre le Thudeſque, qui eſtoit la langue naturelle de nos premiers Rois,

An ignoras linguam Gallicam, Italicam, & Hiſpanicam linguæ Latinæ abortum eſſe? *Iul. Cæſ. Scalig.*

le Roman eſtoit en uſage à la Cour; mais cette entrepriſe fut aſſez inutile; & tout ce que put faire Chilperic, qui ſe piquoit d'eſprit, de doctrine & d'eloquence, fut d'ajoûter à l'alphabet, je ne ſçay quels caracteres que le temps effaça bientoſt.

A dire les choſes comme elles ſont, le langage de ce ſiecle-là n'eſtoit qu'une pure barbarie, auſſi-bien que celuy des ſiecles ſuivans; témoin le Serment de Loüis Roy de Germanie, fait en langue Romance, & preſque auſſi mal-aiſé à entendre que le Serment de Charles ſon frere Roy de France, fait en langue Thudeſque. On ne ſe ſoucia guere alors de bien parler. Outre que les François eſtoient encore aſſez barbares, ils furent ſi occupez dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils ſoûtinrent; qu'ils n'eurent pas le loiſir de cultiver les ſciences: ils ſongerent plus à faire de belles actions que de beaux diſcours.

Le langage ne commença propre-

ment à changer que vers la fin de la ſeconde race de nos Rois, aprés que l'Empire fut ſeparé de la maiſon de France. Ce fut environ ce temps-là, comme l'a remarqué un de nos hiſtoriens, que le Roman l'emporta tout-à-fait ſur le Thudeſque, & qu'il devint la langue dominante depuis là Meuſe, juſques aux Alpes, & aux Pyrenées. Ce Roman qui ſe répandit par tout, prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premierement les articles dont on n'uſoit point ſous le regne de Charles le Chauve, ainſi qu'il paroiſt par le ſerment de Louïs ſon frere, qui doit eſtre noſtre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme eſtant la ſeule piece, qui nous en ſoit demeurée. Outre *li* qui ſe dit d'abord, & qu'on fit ſervir aux deux genres, & aux deux nombres ; on dit auſſi *le*, *la*, *les*, ſelon la difference du maſculin & du feminin, du ſingulier & du pluriel. Cela ſe voit dans le Code de Guillaume le Conquerant, qui eſt, aprés le Serment de Loüis, le plus

ancien monument de noſtre langue. Le ſeul titre de ce Code fait foy de ce que je dis; le voicy, ſi ma memoire ne me trompe. *Ce ſont les leis & les cuſtumes* que li Reis VVilliam grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conqueſt de la terre.* Ou vous voyez *le*, *la*, *les* en uſage, auſſi-bien que *li*.

* Que le Roy Guillaume accorda par grace. *I. Selden. ad Eadm. Not.*

Au reſte, ſi vous me demandez pourquoy. noſtre langage n'eût point d'articles au commencement, & qu'il en eût dans la ſuite; je n'ay point d'autre raiſon à vous en rendre, ſinon que le Roman eſtant un Latin corrompu, il ſuivit d'abord le genie de la langue Latine qui n'a point d'articles; & qu'eſtant devenu le langage d'un peuple ſorti de Franconie, il prit peu à peu des articles à l'imitation de la langue Thudeſque, qui en a de propres, auſſi-bien que la langue Grecque, & que la langue Hebraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage, les terminaiſons qui ſont differentes du Latin. Ce qui ſe fit en retranchant, en

ajoûtant, en tranſpoſant quelque lettre dans les mots. Ainſi, par exemple, au lieu de *Deus* & d'*amor*, on vint à dire *Deu*, *Diex*, *Dieux*; *amur*, *amors*, *amours*. Comme il n'y avoit rien de reglé, ni de bien étably dans la langue, ces mots ſe dirent indifferemment pendant pluſieurs regnes, & ſe conſerverent meſme avec *Dieu* & *amour* qui vinrent aprés. On fit de *mori*, *morir*, & enſuite *mourir*: d'*occidere*, *occir*, qui a duré ſi long-temps. Les autres mots ſe formerent à peu prés de meſme. *Temps*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, & la pluſpart de nos monoſyllabes, tels que nous les avons aujourd'huy, ſont de ce temps-là; car les mots d'une ſyllabe ont eſté faits plûtoſt que les autres, & n'ont pas changé comme les autres dans les diverſes revolutions de la langue; ſi ce n'eſt en ce qui regarde l'orthographe, qui n'a pas toujours eſté la meſme.

Ce fut auſſi, ce me ſemble, alors qu'on inventa noſtre *E* feminin, ou du moins qu'on l'ajoûta à pluſieurs

mots, pour en rendre le ſon plus doux, & plus agreable; de ſorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on diſoit dans les premiers temps, on dit *home*, & *occire* dans la ſuite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous ſommes défaits de la terminaiſon Latine, qui eſt demeurée aux Italiens, & aux Eſpagnols: en quoy ils ſont comme des eſclaves, qui portent toujours la marque, & les livrées de leur maiſtre; au-lieu que nous ſommes comme des perſonnes qui jouïſſent d'une entiere liberté. En oſtant à noſtre langue cette reſſemblance ſenſible que ſes voiſines ont avec le Latin, nous nous ſommes fait en quelque façon une langue, qui a plus l'air d'avoir eſté formée par un peuple libre, que d'eſtre née dans la ſervitude. C'eſt-à-dire, interrompit Ariſte en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres, & à eux-meſmes ce qu'ils ſont, en déguiſant le nom de leur famille; parce qu'il leur reproche la baſſeſſe de

de leur naiſſance.

Je m'imagine encore, dit Eugene, que dans les premiers voyages d'outre-mer, les François prirent des Grecs pluſieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage ; & qu'ils imiterent en quelque choſe le tour, & l'œconomie de la langue Grecque ; & de là vient probablement la conformité qu'a noſtre langue avec le Grec, pluſtoſt que des colonies que les Phocenſes planterent à Marſeille, avant que les Romains ſe rendiſſent maiſtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, & je ne pretens pas vous obliger à me croire ſur ma parole. Si vos conjectures ne ſont vrayes, dit Ariſte, elles ſont au-moins vrayſemblables ; & c'eſt beaucoup que de deviner raiſonnablement, dans des choſes auſſi obſcures que ſont celles-là.

Quoy-qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que ſous le regne de Louïs le Jeune, la langue eſtoit formée ſelon les regles de la Grammaire : car on commença dés-lors à

écrire en Roman, au rapport de Fauchet, & de du Verdier; & vous ſçavez que la premiere marque d'une langue faite, eſt d'eſtre capable de ſtile, & de ſortir des bornes du diſcours familier, où toutes les langues ſont renfermées dans leur naiſſance.

Au reſte, cette langue qui avoit ſes mots, ſes articles, les inflexions de ſes noms, & de ſes verbes, ſes phraſes, & ſa ſyntaxe, eſtoit comme un enfant au berceau, qui n'a pas la force de ſe ſoûtenir, & qui ne fait que begayer. Elle ſe fortifia un peu, & elle prit l'eſſor, pour parler ainſi, ſous le regne de Philippe Auguſte. Comme ce Prince veritablement auguſte par la grandeur de ſon courage, & par celle de ſon genie, n'aimoit pas moins les lettres, que les armes; on s'appliqua plus aux ſciences ſous ſon regne, qu'on n'avoit fait ſous les regnes de ſes predeceſſeurs; & enſuite on prit plus de ſoin du langage. Les Poëtes, qui parurent alors ſous le nom de *Trouveres*, & de *Jongleurs*, fu-

rent les premiers qui oſterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus groſſier, & de plus barbare. Car les Poëtes en tout païs ont toujours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent aprés ſous S. Louïs, & ſous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue; vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort ſimples, dans un ſiecle où regnoit la ſimplicité. Mais enfin tout ſimples qu'ils eſtoient, ils ne laiſſoient pas d'eſtre des ornemens. Le plus célebre d'entre ces Auteurs, & celuy à qui noſtre langue doit ſes premieres beautez, fut Jean de Meun, ſurnommé le pere, & l'inventeur de l'Eloquence Françoiſe. Le *Roman de la Roſe* qu'il continua aprés la mort de Guillaume de Lorris, eſt le premier livre François qui a eû quelque reputation. Il fut eſtimé non ſeulement pour l'elegance du ſtile, mais auſſi pour le fonds de la doctrine; car on y a cherché des myſteres qui paſſent la

galanterie, & à quoy probablement l'Auteur ne penſa jamais : mais il eſt toujours des chercheurs d'allegories, comme des chercheurs de pierre philoſophale.

La langue ſe purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois, témoin les regiſtres de la Chambre des Comptes de Paris, où l'on voit une conſtruction & une pureté qui approche de noſtre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une ſuite encore plus heureuſe, ſous le regne de Charles VII. Alain Chartier ſon Secretaire, qui eſtoit un laid homme, & un bel eſprit, ajoûta de nouvelles graces à la langue : ce qui le fit ſurnommer à ſon tour le pere de l'eloquence Françoiſe. C'eſt luy que * Marguerite d'Eſcoſſe baiſa un jour en paſſant par une ſale où il eſtoit endormi : vous ſçavez l'hiſtoire & ce que répondit la Princeſſe aux Dames de ſa ſuite, qui trouvoient étrange qu'elle eûſt baiſé un homme ſi laid.

* Elle eſtoit femme du Dauphin qui fut depuis Louïs XI.

Je n'ay pas baiſé l'homme, dit-elle, *j'ay baiſé ſeulement la bouche d'où il eſt ſorti tant de belles paroles.*

Depuis ce temps-là, la pureté de la langue augmenta toujours de plus en plus avec la politeſſe des mœurs. On vit peu à peu diſparoiſtre la barbarie des premiers ſiecles. Le langage perdit meſme à la fin ſon nom de Roman, comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils ſont éloignez de leur ſource.

A regarder les langues de ce coſté-là, dit Ariſte, elles ont beaucoup de rapport avec les rivieres qui changent à meſure qu'elles coulent, & qui ſont en quelque façon differentes d'elles-meſmes, bien qu'elles ayent toujours le meſme rivage & le meſme lit. Les langues, reprit Eugene, reſſemblent encore aſſez aux eaux minerales, qui prennent la teinture, & les qualitez des lieux par où elles paſſent : & de là vient, que comme dans les guerres du Levant noſtre langue prit beaucoup de la langue Grecque; elle prit

auſſi quelque choſe de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eûrent au-delà des monts, ſous Charles VIII. ſous François I. & ſous Henri II. firent qu'il ſe meſla à noſtre langage quelques locutions étrangeres.

Au reſte les choſes changerent beaucoup ſous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux eſprits qui ſe rencontrerent en foule à la Cour, depuis que François I. eût rétabli les belles Lettres, & les beaux arts, entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par reformer pluſieurs mots vulgaires, qui eſtoient demeurez Latins avec une ſimple terminaiſon Françoiſe: Ils les accommoderent à l'air de noſtre nation, où ils les abandonnerent tout-à-fait; ils abolirent auſſi les termes qui leur ſemblerent trop rudes, où ils y paſſerent la lime pour les adoucir. Ils firent meſme des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient oſtez. Enfin ils donnerent à la langue un

caractere d'elegance, & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant, en l'enrichiſſant des dépoüilles de la Grece, & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay, & Ronſard eûrent le plus de part à ce changement : mais tout ce que firent ces grands maiſtres ne fut qu'une ébauche, dont les traits furent effacez ou corrigez dans les regnes ſuivans. Deſportes, du Perron, Malherbe, Coëffeteau reformerent le langage d'Amyot, de du Bellay & de Ronſard, comme Amyot, du Bellay & Ronſard avoient reformé le langage de ceux qui les avoient precedez. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces derniers reformateurs : il embellit fort la langue; & le ſtile de ſon *Hiſtoire Romaine* ſembloit ſi pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit preſque recevoir de phraſe qui n'y fuſt employée; & qu'à ſon jugement, ſi nous en croyons Balzac, *il n'y avoit point de ſalut hors de l'hiſtoire Romaine, non plus que hors de l'Egliſe Romaine.*

Aprés tant de reformations la

langue ne laiſſa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal auteur de ce changement, en donnant à noſtre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à-peu-prés comme ces habiles architectes, qui changent & qui ajoûtent quelque choſe à un ſuperbe baſtiment pour le rendre regulier : nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle cadence de nos periodes.

Celuy qu'on a accuſé ſi injuſtement d'avoir voulu bannir *Car* de noſtre langue, contribua peut-eſtre autant que Balzac à la rendre non ſeulement nombreuſe & magnifique, mais exacte & raiſonnable. C'eſt à ce pretendu ennemi de *Car*, que nous devons en partie le baniſſement du galimatias, & du Phebus que Nerveze & des Eſcuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui ſe déclara pour la pureté, & qui enſeigna comment il falloit accorder le beau

beau ſtile avec le bon ſens. Entre les autres Academiciens qui travaillerent ſur le meſme plan, Vaugelas s'attacha particulierement à établir la netteté du ſtile ; & à regler la langue ſelon la façon de parler des meilleurs écrivains du temps, & des plus honneſtes gens de la Cour. Enfin les changemens qui ſe ſont faits depuis trente ans, ont ſervi de dernieres diſpoſitions à cette perfection, où la langue Françoiſe devoit parvenir ſous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gaſté ; & qu'on a tort de nous reprocher noſtre inconſtance ſur le chapitre du langage. C'eſt-là le cours ordinaire des choſes humaines, & particulierement des langues vivantes. L'Italien & l'Eſpagnol ont changé à leur tour, nonobſtant toute la fermeté dont ſe piquent les Italiens & les Eſpagnols. L'un & l'autre n'eſtoit à ſa naiſſance qu'un jargon qui faiſoit pitié ; & ce ne fut qu'en changeant

qu'ils devinrent ce qu'ils ſont aujourd'huy. Il eſt vray que ces deux langues ont eſté plûtoſt faites que la langue Françoiſe ; mais cela ne leur donne aucun avantage ſur elle. Les ouvrages qui ſont le plûtoſt achevez, ne ſont pas les plus parfaits : la nature eſt des ſiecles entiers à former l'or, & les pierres precieuſes.

Quoy qu'il en ſoit, la langue Eſpagnole, & la langue Italienne, leſquelles ſont nées de la confuſion des peuples qui ſe ſont rendus maiſtres de l'Eſpagne, & de l'Italie, ne languirent pas long-temps dans les foibleſſes de l'enfance : elles devinrent capables de quelque choſe preſque auſſi-toſt qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivieres qui ſont navigables à leur ſource. En un mot, elles parvinrent en aſſez peu de temps au comble de leur perfection : mais auſſi bien loin de ſe purifier toujours de plus en plus comme la noſtre, elles ſe ſont gaſtées peu à peu ; ou du moins elles ſont décheûës de leur premiere

pureté: de ſorte qu'elles ne ſont pas ſi pures preſentement, qu'elles eſtoient aux ſiecles paſſez. Pour ce qui regarde l'Eſpagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*hiſtoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de Sainte Thereſe, de Ribadeneira, & de Grenade, ont une netteté, & une elegance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui eſt de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de delà les monts qui vaillent les Villani, les Petrarques, & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choſes qui aquierent bientoſt leur perfection, tombent bientoſt en decadence. Ainſi les fruits avancez ne ſont pas de garde, & les femmes vieilliſſent plûtoſt que les hommes. Au contraire ce qui ſe fait avec beaucoup de temps, dure auſſi beaucoup de temps; & c'eſt ce qui m'aſſeure en quelque façon de la durée de noſtre langue.

Si elle eſt dans ſa perfection, dit Ariſte, je meurs de peur qu'elle ne ſe corrompe bien-toſt; car il me ſemble que les choſes ne ſont ja-

mais plus prés de leur ruïne, que quand elles ſont arrivées au plus haut point où elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-deſſus un aphoriſme d'Hippocrate, & plus d'une ſentence de Seneque; mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne degenera-t-elle pas en moins de rien de ſa premiere nobleſſe? N'eût-elle pas la meſme fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblît toujours depuis le ſiecle d'Auguſte? Dés le regne de Neron le ſtile changea tout-à-fait. Quintilien avouë que de ſon temps il n'y avoit preſque nulles traces de l'ancienne pureté: & vous ſçavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'Apologie qu'il preſenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien retenu de leurs anceſtres, non pas meſme le langage.

Ipſo denique ſermone proavis renunciaſtis. *Tertull. Apol. c. 6.*

Je ſçay tout cela, reprit Eugene, & je ſçay de plus que la belle Latinité ſe ſeroit perduë entierement aprés la deſtruction de l'Empire Romain, ſi elle n'avoit eſté conſer-

vée dans les bibliotheques des Curieux. Neanmoins je ne puis m'imaginer que noſtre langue ait jamais de ſi funeſtes avantures ; je croirois plûtoſt, s'il m'eſtoit permis de faire ſon horoſcope, qu'elle ſera toujours floriſſante.

Ce n'eſt pas, continua-t-il, que ces ſortes de revolutions ne ſoient aſſez naturelles ; mais c'eſt que la langue Françoiſe a quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, qui doit la preſerver de la corruption, à laquelle les autres langues ſont ſujettes. Nous ſçavons que la langue Latine fut alterée d'abord, par le mélange de tant de nations diverſes, qui eſtoient tributaires ou ſujettes des Romains ; & que la curioſité, le commerce, ou d'autres raiſons attiroient ſouvent à Rome : qu'enſuite elle ſe corrompit tout-à-fait par les invaſions des Goths, & des autres peuples du Nort : & qu'enfin l'uſage s'en perdit inſenſiblement, aprés que les Lombards ſe furent emparez de l'Italie.

Voila les veritables cauſes de la

decadence, & de la perte entiere de la langue Latine. Mais pour peu que vous y faſſiez de reflexion, la langue Françoiſe n'a rien de pareil à craindre. Car en premier lieu, la paſſion que tous les autres peuples ont pour elle, nous peut preſque aſſeûrer qu'ils n'y donneront aucune atteinte; & l'experience nous fait voir que les nations differentes qui abordent de tous coſtez dans la Capitale du Royaume, oublient plûtoſt leur langue naturelle, qu'ils ne corrompent la noſtre. D'ailleurs, il n'y a pas d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis ſon établiſſement, devienne jamais la conqueſte des étrangers. L'étoille de noſtre Grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire; & je ne ſçay qu'elle inſpiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel, bien loin de ſe fleſtrir dans le champ où ils ſont plantez, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos propheties ſeroient vrayes, dit Ariſte, il ne s'enſuit pas

que noſtre langue demeure toujours dans l'état où elle eſt preſentement. Vous avez raiſon, repliqua Eugene: car encore que nous n'ayons rien à craindre du coſté des cauſes étrangeres, le ſeul caprice des hommes eſt capable de faire quelques changemens dans le langage. C'eſt la nature des choſes vivantes de changer de temps en temps; & s'il y a quelques langues modernes qui ne changent point, elles doivent eſtre comptées entre celles qui ſont mortes. Je ne pretends donc pas que la noſtre ne change point du tout; mais je pretends que les changemens qui s'y feront dans la ſuite des ſiecles, ne ſeront pas plus eſſentiels ni plus remarquables, que ceux qui s'y ſont faits depuis trente ans: je veux dire qu'ils n'altereront point le fonds de la langue. Il y aura toujours la meſme naïveté, la meſme clarté, le meſme ordre, & le meſme tour dans le ſtile. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir, ſelon la bizarre-

rie de l'uſage; mais ce changement ſera tout au plus comme une legere maladie, qui arrive dans la force de l'âge, & qui ne change ni le temperament, ni l'humeur; ou plûtoſt il ſera de noſtre langage, comme de nos modes.

A la verité nos modes changent de temps en temps : mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'eſſentiel des habits, qu'aux ajuſtemens, & à la petite oye. Depuis que les vieilles modes ont eſté bannies avec le vieux langage, on a porté en France des étoffes, & des rubans de toutes façons, & de toutes couleurs.; on a reſerré ou élargi les chauſſes, ſelon que la fantaiſie en a pris ; on a donné mille formes aux collets, & aux chapeaux : mais on ne s'eſt point encore aviſé de porter des robes à la Romaine, ou des veſtes à la Perſane; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs, ou le bonnet des Polonois ; les fraiſes meſme, les collets montez, les vertugadins ne ſont point revenus,

& apparemment ils ne reviendront jamais, parce qu'ils ſont contraires à cet air libre, propre, & galant, dont on s'habille depuis pluſieurs années, & qu'on a ſoin de conſerver avec toutes ſortes d'habillemens. Diſons auſſi pour ce qui regarde la langue, que le Nerveze, le galimatias, & le Phebus ne reviendront point, par la raiſon qu'il n'y a rien de plus oppoſé à cet air facile, naturel, & raiſonnable, qui eſt le caractere de noſtre nation, & comme l'ame de noſtre langue.

Il ſeroit inutile, dit Ariſte, de vous conteſter une choſe qui ne peut eſtre decidée que quand nous ne ſerons plus au monde, & dont la poſterité ſeule ſera juge: Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire ſur voſtre parole, que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugene: je pourrois bien me tromper dans mes conjectures; & aprés tout je ne voy pas aſſez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moy, dit Ariſte, je ſuis d'avis que ſans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour noſtre langue, nous taſchions de la bien ſçavoir, telle qu'elle eſt preſentement. Ce n'eſt pas une petite entrepriſe, repliqua Eugene : on a mis les choſes à un tel point, que plus on étudie le François, plus il y a en quelque façon à apprendre : la pureté, la netteté, l'exactitude, & le beau tour couſtent infiniment ; tout cela demande une grande étude, & un grand travail.

J'en demeure d'accord, dit Ariſte : mais une langue auſſi belle que la noſtre, ajoûta-t-il, merite bien quelque application, & quelque ſoin. Je pardonne aux Italiens, & aux Eſpagnols de ne l'étudier pas à fond ; mais je ne puis le pardonner aux François, ſur tout à ceux qui ont de la diſpoſition, & du naturel pour les langues. N'eſt-ce pas une choſe ridicule de cultiver ſoigneuſement les langues étrangeres, & de negliger ſa langue naturelle ; d'entendre parfaitement le Grec, le La-

tin, l'Italien, l'Eſpagnol; & de ne ſçavoir ni parler, ni écrire poliment en François?

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler, & pour bien écrire? Vous le ſçavez mieux que moy, répondit Ariſte, & c'eſt à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la verité, repartit Eugene, je dois le peu que je ſçay au commerce des honneſtes gens, & à la lecture des bons livres. Ce ſont à parler en general, les deux voyes qu'il faut tenir, ce me ſemble, pour ſçavoir bien la langue Françoiſe: l'une ne ſuffit pas ſans l'autre. En frequentant les perſonnes polies, on prend inſenſiblement je ne ſçay quelle teinture de politeſſe, que les livres ne donnent point: ce n'eſt gueres que dans les belles converſations qu'on apprend à parler noblement, & naturellement tout enſemble. Mais auſſi ce n'eſt gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juſte, & ſelon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire, & qui

ne voyent point le beau monde, ne ſont pas aſſez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aiſé & naturel, qui eſt ſi fort à la mode; & ceux qui ne liſent point du tout, ou qui liſent ſans nulle reflexion, comme quelques gens de la Cour qui paſſent toute leur vie dans les cercles, & dans les ruelles, ne ſont pas fort exacts: à peine peuvent-ils écrire un billet, qu'ils ne faſſent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du ſtile.

Mais puiſque la lecture eſt ſi neceſſaire, reprit Ariſte, que faut-il lire pour bien ſçavoir noſtre langue? Je voudrois, répondit Eugene, qu'on leût d'abord Vaugelas: ſes *Remarques* ſont pleines de mille reflexions qui donnent une veritable idée de la langue: elles contiennent preſque toutes les regles, qui peuvent ſervir pour bien parler, & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* eſt un modele ſur lequel on peut ſe former ſeûrement

Il faut lire Balzac, car il a de grandes beautez, & on apprend beau-

coup en le liſant: mais il ne faut pas trop l'imiter. Il eſt aiſé de parler mal, en voulant parler auſſi-bien que luy.

Quoy-que le ſtile de Voiture ne ſoit pas toujours fort chaſtié, parce qu'il n'a jamais reveû ſes ouvrages, & que ce n'eſt pas luy qui les a fait imprimer ; la lecture de ſes Lettres ne laiſſe pas d'eſtre fort utile. Si on n'y trouve pas la derniere pureté du langage, on y trouve une naïveté & une delicateſſe, qui ne ſe rencontre point par tout ailleurs.

La *Défenſe de Voiture* eſt le chef-d'œuvre de Coſtar : ſes autres livres ne ſont pas ſi fins ni ſi corrects que celuy-là.

Tout ce que La Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumiere, merite fort d'eſtre leû. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions les Lettres du Secretaire de l'Academie : car il ne ſort rien de ſes mains qui ne ſoit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honneſte homme, qui me plaiſt infiniment.

Nous avons attendu long-temps

les *œuvres* d'un Academicien, que les plus ſçavans dans la langue conſultent comme leur oracle : elles paroiſſent enfin ; & il ne faudroit preſque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en font la principale partie, ont les vrayes beautez de l'eloquence Françoiſe ; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la Rhetorique qu'il a promiſe, nous n'aurions rien à luy demander aprés le preſent qu'il nous a fait.

Que penſez-vous, dit Ariſte, des *Sentimens de l'Academie ſur le Cid.* C'eſt à mon avis, repliqua Eugene, un ouvrage achevé en ſon genre ; le nom que ce livre porte, & les mains par leſquelles il a paſſé avant que de voir le jour, le doivent faire eſtimer de tout le monde.

L'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe eſt un des livres François que j'eſtime le plus. Outre le bon ſens, & la politeſſe qui y regnent par tout ; l'Auteur y a joint enſemble la facilité & l'exactitude. Le *Diſcours* que

le meſme Auteur a compoſé ſur les œuvres de Sarazin, eſt une tres-belle choſe. Je l'ay leû pluſieurs fois, & je l'ay toujours leû avec plaiſir.

La *Preface* qui a eſté miſe depuis peu au commencement des œuvres de Balzac eſt ſçavante, & tres-bien écrite. Je ſerois d'avis qu'on la leût avant que de lire les Lettres & les Diſcours qui la ſuivent. A propos de Preface, dit Ariſte, il ne ſe peut rien voir de plus ſenſé ny de plus juſte que celle de la nouvelle Traduction de l'Eneide.

Mais puiſque nous ſommes ſur les Prefaces, dit Eugene, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite ſur de fort beaux *Panegyriques*. Elle eſt digne de l'approbation qu'elle a eûë dans le monde. Je ne ſçay, dit Ariſte, ſi la lecture de cette *Preface* ne m'a point cauſé plus de douleur que de plaiſir; car je n'ay pû la lire ſans pleurer celuy dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher Ami une grande tendreſſe, & toute l'eſtime qu'on

peut avoir pour un homme extraordinaire, ſa perte m'a ſenſiblement touché ; & je ne pourrois m'en conſoler de ma vie, ſi je ne retrouvois cet illuſtre mort dans ſes freres, comme dans d'autres luy-meſme. Celuy qui a ſuivi une jeune Reine dans un pays étranger, eſt un homme de grand merite, habile, modeſte, ſecret, deſintereſſé, & infatigable dans le travail. Il écrit en ſa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant outre la connoiſſance qu'il a des langues Grecque & Latine, il parle celles de nos voiſins, preſque auſſi facilement, & auſſi poliment que la ſienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons Ecrivains dont nous parlions, reprit Eugene ; l'Auteur des *Reflexions ou Maximes morales* a un caractere tres-noble, & je ne ſçay quelle fineſſe que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Diſcours* qui a eſté mis à la teſte de ces *Reflexions*, eſt de la main d'un grand maiſtre, qui

qui ſçait le monde, auſſi-bien que la langue, & qui n'a pas moins d'honneſteté que d'eſprit. L'Auteur des *Converſations*, qui parurent l'an paſſé; & celuy des *Obſervations ſur les Poëmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuſe & delicate.

Que vous ſemble, dit Ariſte, des *Obſervations* qu'un ſçavant Homme a faites ſur les Poëſies de Malherbe? elles ſont curieuſes repliqua Eugene, auſſi-bien que ſes *Origines de la langue Françoiſe*; & aprés les *Remarques* de Vaugelas je ne ſçache rien en ce genre qui puiſſe inſtruire davantage.

Je vous ay déja parlé des *Avantages de la langue Françoiſe ſur la langue Latine*; quelque doctes que ſoient ces *Diſſertations*, elles ne ſont pas moins agreables que *la Promenade de Saint-Germain*. Je l'ay leûe depuis peu, dit Ariſte, & j'en ay eſté charmé: Vous ne l'auriez pas moins eſté, ajoûta Eugene, des *Promenades de Verſailles & de Saint-Cloud* ſi vous les aviez leûës,

elles ont quelque choſe qui enchante.

La Vie de Socrate, reprit Ariſte, que le Traducteur de Xenophon a compoſée, me tomba l'autre jour entre les mains, & j'en ſuis bien content : Elle eſt tres-exacte, répondit Eugene, quoy-qu'elle ne ſoit pas fort nouvelle.

L'Hiſtoire de la Vie du Duc d'Eſpernon compoſée par Girard, *La Guide des Pecheurs de Grenade* traduite par le meſme ; Les *Paraphraſes ſur les Epiſtres de ſaint Paul* ; les *Actions publiques* d'un Predicateur celebre, ſont d'aſſez bons livres. L'*Hiſtoire Sainte du Nouveau Teſtament* eſt également pure, & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus elegant, que la *Morale du Sage* : on y trouve dequoy former ſes mœurs, & ſon ſtile en meſme temps. Il n'appartenoit qu'à une Perſonne conſiderable par ſa naiſſance, & par ſon merite d'eſtre l'interprete de Salomon ; & il falloit ſçavoir noſtre langue auſſi-bien que cette illuſtre Solitaire la ſçait, pour le bien faire

parler François.

Mais que penſez-vous, dit Ariſte, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais juſtice, repliqua Eugene; & j'avouë de bonne foy qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de noſtre langue. Avez-vous veû, dit Ariſte, la traduction qu'ils ont faite de *l'Imitation de Ieſus-Chriſt?* J'ay ouï dire que c'eſt un de leurs chef-d'œuvres; & qu'ils la propoſent eux-meſmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis depuis quelques jours, repartit Eugene, & je l'eſtime pour le moins autant que *les Confeßions de S. Auguſtin*, & que *la Vie de D. Barthelemi des martyrs*, où les longues periodes fatiguent un peu le lecteur.

Il eſt vray, dit Ariſte, que ces Ecrivains ſi fameux ne peuvent pas eſtre accuſez de Laconiſme: ils aiment naturellement les diſcours vaſtes; les longues parentheſes leur plaiſent beaucoup; les grandes periodes, & ſur tout celles qui par

περίοδοι μακραὶ καὶ ἀπνίγουσι τὰς λέξεις. *Dion. Halicarn.*

leur grandeur exceſſive ſuffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un Auteur Grec, ſont tout-à-fait de leur gouſt. La belle Vie de l'Archeveſque de Brague commence par une periode démeſurée : il faut avoir de bons poulmons pour la lire tout d'une haleine ; & une grande attention pour la comprendre la premiere fois qu'on la lit.

Cela s'appelle ſe laſſer dés le commencement du voyage, dit Eugene. Mais que voulez-vous, ajoûta-t-il ? ces Meſſieurs ont pris ce train-là, il y a long-temps : ils y ſont accoûtumez, & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Aprés tout, il ne faut pas les chicaner ſur un defaut qui ne vient que d'abondance : ſi c'eſt un vice que de faire de grandes periodes, c'eſt le vice des grands orateurs ; & c'eſt ce qui me fait croire que ces Meſſieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoy ne ſe corrigeroient-ils pas de leurs longues periodes, repartit Ariſte ; ils ſe ſont bien corrigez avec le temps de leurs exage-

rations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expreſſions exceſſives, comme *la plus grande & la plus puniſſable de toutes les hardieſſes ; la plus ſanglante de toutes les invectives ; la plus étrange temerité, & la plus groſſiere ignorance qui fut jamais.* On y voyoit juſques dans les titres, & dans les narrations qui doivent eſtre ſimples & modeſtes, *Vne audace qui n'eut jamais de pareille, une ignorance inſupportable, une inſolence puniſſable, la plus inſigne de toutes les fourberies, la plus lache prevarication qui fut jamais.* C'eſt ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de noſtre temps.

Franc. Vavaſſor de Libell. ſuppoſit.

Ils ne ſe ſont pas défaits entierement de ces ſortes d'expreſſions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire, ou s'ils ne ſe ſervent pas de ce terme pour exagerer ce qu'ils diſent, ils employent de grands mots, & de grandes epithetes, qui font à peu préz le meſme effet. Témoin

Refutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour.

une impertinence ſignalée, un égarement prodigieux, un attentat inſupportable, un emportement diabolique, un effroyable excés de malice, & de folie. Pour ce qui regarde l'étenduë des periodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoûtent des queuës qui rendent le diſcours extremement long. Par exemple, aprés de grandes periodes qui laſſent déja aſſez d'elles-meſmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme, *eſtant certain que... rien n'eſtant plus avantageux que...* ce qui ne ſert pas trop à délaſſer les eſprits, & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la verité, je ne trouve dans l'*Imitation de Ieſus-Chriſt* ni des expreſſions hyperboliques, ni des periodes demeſurées: cependant à ne vous rien déguiſer, j'y trouve je ne ſçay quoy qui me fait de la peine. Ce ſont peut-eſtre des ſcrupules; vous en jugerez, s'il vous plaiſt: j'ay le livre ſur moy, & j'ay marqué les endroits qui m'ont arreſté. Je commence par l'*Epître* dedicatoire.

Tant s'en faut que ce glorieux rabaiſſement ſoit indigne du courage des perſonnes de voſtre naiſſance.

Je vous avoüe que *ce glorieux rabaiſſement*, ne me plaiſt gueres. Il ne me plaiſt point du tout, dit Ariſte, & je doute que *rabaiſſement* ſoit François. J'ay bien ouï dire *le rabais des monnoyes*, & on pourroit dire peut-eſtre *le rabaiſſement* d'une perſonne, à qui on fait perdre ſa dignité, & ſon rang; mais je ne croy pas qu'on die *rabaiſſement* pour *humilité*, & ce *glorieux* n'y revient point trop ſelon mon ſens.

Il y a dans *l'Avertiſſement* au lecteur un mot qui m'a ſurpris, continua Eugene; le voicy. *Il égale la hauteſſe & la magnificence des ouvrages des ſaints Peres.* Que dites-vous de *hauteſſe*? J'avois creû juſqu'à cette heure, dit Ariſte, que la *hauteſſe* eſtoit affectée au Grand Seigneur, & je ne croyois pas qu'on deuſt jamais donner de la *hauteſſe* aux ſaints Peres. J'aimerois autant leur donner de l'*alteſſe*, & je trouverois auſſi bon l'*alteſſe* de leurs ouvrages,

que la *hauteſſe*. Raillerie à part, *la hauteſſe* me choque encore plus que *le rabaiſſement*. Mais voyons le reſte. Eugene lût alors les endroits ſuivans.

L. 1. c. 1. *L'œil eſt inſatiable de voir. Ils travaillent plus à s'acquerir de l'éclat,*
c. 3. *qu'à ſe fonder dans l'humilité. D'où viennent tous vos troubles, ſinon des affections immortifiées de voſtre cœur?*

Je trouve vos premiers doutes aſſez bien fondez, dit Ariſte. *Inſatiable* eſt de ces mots qui n'ont point de queuë, & qui ne regiſſent rien. On dit, une avarice *inſatiable*, un cœur *inſatiable*: mais on ne dit point *inſatiable de manger*, ni *inſatiable de voir*. A la verité on peut dire un deſir *inſatiable d'apprendre*: mais alors, *d'apprendre*, eſt regi par *deſir*, & non pas par *inſatiable*.

Se fonder dans l'humilité, ne me ſemble pas trop bon; mais *acquerir de l'éclat*, ne me ſemble pas François. On dit bien *aimer l'éclat*, *faire de l'éclat*; mais on ne dit pas que je ſçache *acquerir de l'éclat* en quelque ſens que ce ſoit.

Pour

Pour *immortifié*, c'eſt un mot de la façon de ces Meſſieurs, auſſi-bien qu'*inexperimenté*, *irreligieux*, *inallié*, *inalliable*, *incorrompu*, *inconvertible*, *intolerance*, *clair-voyance*, *inobſervation*, *inattention*, *deſoccupation*, *deſoccuper*, *deſaveugler*, *coronateur*, *inſidiateur*: à quoy l'on peut ajoûter *élevement*, *abregement*, *briſement*, *déchirement*, *reſſerrement*, *attiedissement*; & ces adverbes, *declarément*, *inexplicablement*, & *inconteſtablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux, & ils pretendent meſme avoir ce droit-là; comme ſi des particuliers, & des ſolitaires avoient une autorité que les Rois meſmes n'ont pas.

C'eſt apparemment en vertu de cette autorité pretenduë, dit Eugene, que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais ouï parler: c'eſt *indiſpoſer* avec une ſignification active; en voicy des exemples.

Celuy qui aprés m'avoir receû, ſe répand auſſi-toſt en des ſatisfactions L. 4. c. 12.

exterieures, s'indiſpoſe beaucoup pour me recevoir.

L. 4. c. 10. *Ainſi vous pourriez differer long-temps de communier, & vous y trouver plus indiſpoſé dans la ſuite.*

Cét *indiſpoſer* eſt gaillard, répondit Ariſte; & je ſuis bien trompé, ſi ce mot-là fait fortune: car il eſt des mots à peu prés comme des hommes; il y en a qui ont une étoille heureuſe, pour parler ainſi, & qui ſont receûs dés qu'ils ſe preſentent: mais il y en a de malheureux qu'on ne peut ſouffrir, & auſquels on ne s'accoûtume jamais. *Indiſpoſer* eſt du nombre de ces mal-heureux, auſſi-bien qu'*élevement*, que ces Meſſieurs mettent par tout, & dont perſonne qu'eux ne ſe ſert.

Que voulez-vous, dit Eugene? ils aiment les mots nouveaux, & ils ſe plaiſent à en faire. Mais paſſons outre. Aimez-vous *ſe trouver dans l'obſcurciſſement, dans l'enyvrement, & dans le reſſerrement*?

L. 3. c. 7. *Lorſque vous vous trouverez dans l'obſcurciſſement.*

c. 9. *Quand ma grace entre une fois dans*

un cœur, il ne ne ſe trouve plus dans le reſſerrement.

L'aveuglement, & l'enyvrement où ils ſe trouvent, ne leur permet pas de diſcerner ce qu'ils ſont. L. 3. c. 12.

Aimez-vous *l'enyvrement* des divertiſſemens du monde? *Complaire* à Dieu au lieu de *plaire?*

L'enyvrement de l'amour, & des divertiſſemens du monde l'emporte en l'ame de pluſieurs. L. 3. c. 20.

N'ayez qu'une fin unique, qui eſt de me complaire. L. 3. c. 34.

A ne vous rien déguiſer, dit Ariſte, je n'aime point tout cela. Je ne ſçay, reprit Eugene, ſi vous aimerez davantage ce qui me reſte à vous lire. Il leût alors les autres endroits qu'il avoit marquez, & Ariſte luy dit ſon ſentiment ſur chaque endroit dans l'ordre qui ſuit.

Vous ſerez ſujet malgré vous à la mutabilité & au changement. L. 3. c. 33.

Celuy qui eſt encore aſſujéti au trouble de ſes paßions. L. 2. c. 3.

Ces deux phraſes ne me plaiſent point. On eſt ſujet au changement, mais on n'eſt point ſujet à la *mu-*

tabilité : qui dit *mutabilité*, dit une diſpoſition au changement ; eſtre muable, c'eſt eſtre ſujet à changer; de ſorte qu'eſtre ſujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'eſtre ſujet à la diſpoſition au changement, & au pouvoir de changer : ce qui ne me ſemble pas trop raiſonnable.

Je dis le meſme d'*aſſujéti au trouble de ſes paſſions*. On eſt *aſſujéti à ſes paſſions*; *on eſt eſclave de ſes paſſions* : mais on n'eſt point *aſſujéti au trouble*, ni *eſclave du trouble de ſes paſſions*. Cela n'eſt ni ſelon la raiſon, ni ſelon l'uſage.

L. 1. c. 26. *Qu'il eſt triſte au contraire, & penible de voir des perſonnes ſans ordre, & ſans regle !*

Il eſt *triſte* de voir, il eſt *penible* de voir, me fait de la peine.

L. 3. c. 27. *Celuy-là eſt vrayment ſage qui ne preſte point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces ſirenes qui tuënt en careſſant.*

Je pardonnerois ce *preſter l'oreille aux amorces*, à de petits Ecrivains qui ne ſont pas obligez d'eſtre ſi exacts ; mais je ne puis le pardonner

à de grands Auteurs qui ne ſe doivent rien pardonner à eux-meſmes. *Amorces* eſt de ces mots metaphoriques, auſquels il reſte toujours quelque choſe de leur ſignification propre : on dit bien *les amorces* du vice, on diroit bien ſe laiſſer prendre aux *amorces* des ſirenes ; mais je doute qu'on puiſſe dire, *preſter l'oreille aux amorces*. Il me ſemble que ces deux mots *oreille* & *amorces*, ne ſont pas faits l'un pour l'autre.

Que cette vie eſt mal-heureuſe, puiſqu'elle eſt toujours aſſiegée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts. L. 3. c. 20.

Ce mot d'*aſſiegée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets* : il s'accorderoit mieux avec *ennemis*, & cet endroit ſeroit plus juſte de la ſorte. Que cette vie eſt mal-heureuſe, puiſqu'elle eſt toujours aſſiegée d'ennemis, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'environnent de toutes parts !

Afin que vous ſoyez le dominateur de vos actions. L. 3. c. 38.

Bon Dieu, quelle façon de parler! j'aimerois autant dire, *le Seigneur & le Roy de vos actions* : ce n'eſt pas que *dominateur* ne ſoit François ; mais c'eſt que *dominateur* & *actions* ne s'accommodent pas enſemble.

L. 3. c. 53. *Il faut que vous conſerviez voſtre ame dans une privation de toutes les douceurs.*

L. 3. c. 50. *Abaiſſez mon cou & ma teſte ſuperbe, afin de faire plier ma volonté déreglée & inflexible ſous la rectitude & la ſainteté de la voſtre.*

Voila ce qui s'appelle des phraſes. *Conſerver ſon ame dans la privation de toutes les douceurs : faire plier ſa volonté ſous la rectitude de la volonté de Dieu* ; ou je ne m'y connois pas, ou cela eſt un peu Nerveze.

L. 3. c. 40. *Ie ſuis dans une défaillance generale de toutes choſes* Ce n'eſt pas bien parler, pour dire, toutes choſes me manquent : défaillance ne ſignifie pas *manquement* & *defaut*, en ce ſens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'eſprits, *défaillance* des aſtres ; mais on ne dit pas *défaillance*

d'argent, *défaillance* d'habits; *défaillance* de choſes neceſſaires à la vie.

L'impuiſſance où je me trouve d'eſtre conſolé par aucun homme. L. 3. c. 40.

Eſtre dans l'impuiſſance, s'accommode bien à un verbe actif, mais non pas à un verbe paſſif: on dit *je ſuis dans l'impuiſſance de vous aßiſter, de vous ſervir*: mais je ne croy pas qu'on puiſſe dire, *je ſuis dans l'impuiſſance d'eſtre aßiſté de mes amis, d'eſtre conſolé par aucun homme.*

Si impuiſſant à vous taire; ſi facile pour la diſſipation, & le ris; ſi fecond à former de bonnes reſolutions, & ſi ſterile à en produire les effets. L. 4. c. 7.

Ces phraſes-là ne ſont point Françoiſes. Quel langage! *je ſuis impuiſſant à parler, je ſuis impuiſſant à me taire*, pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Etrangers qui commencent à apprendre le François, parlent de la ſorte: il falloit dire, *ſi peu maiſtre de voſtre langue*, au lieu de *ſi impuiſſant à vous taire*. *Facile* n'eſt pas bien avec *pour*, ni avec un *nom*: ou il ne veut

rien aprés ſoy, ou il veut *à*, & un *verbe*. C'eſt un eſprit *facile*; c'eſt une choſe *facile à faire*.

Pour *fecond* & *ſterile*, on ne les joint pas avec des *verbes*. La terre eſt *feconde*, un champ eſt *ſterile*; mais la terre n'eſt point *feconde à former* des metaux dans ſes entrailles, un champ n'eſt point *ſterile à produire* du bled: tout au plus la terre eſt *feconde en metaux*, un champ eſt *ſterile en bled*. Le Traducteur auroit pu dire: *ſi fecond en bonnes reſolutions, & ſi ſterile en bons effets*.

L. 4. c. 3. *De peur que m'abſtenant plus long-temps de voſtre ſacré corps, je ne me refroidiſſe peu à peu de mes ſaints deſirs.*

Se refroidir de ces ſaints deſirs, c'eſt une phraſe nouvelle que je n'ay point encore entenduë. J'ay toujours ouï dire, ſe refroidir dans ſes exercices de pieté, dans une entrepriſe où l'on s'eſt engagé avec chaleur.

L. 3. c. 1. *O état ſacré de la vie religieuſe, qui rend l'homme cheri de Dieu!*

L. 2. c. 7. *Si vous aviez ſoin de rendre voſtre ame vuide de l'affection de toutes les creatures.*

Je ſuis ſeûr que les gens un peu delicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler; *rendre cheri, rendre vuide. Rendre* ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes ſortes d'adjectifs. On ne dit point il *ſe rend aimé*, quoy qu'on diſe *il ſe rend aimable*. On ne dit point auſſi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire *vuider & remplir*. Ces locutions ſont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné abſolument dans le *Sonnet de Iob*.

Comme ils n'ont pas en moy une pleine confiance, ils s'entremettent encore du ſoin d'eux-meſmes. L. 3. c. 37.

Cela n'eſt pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire; mais on ne dit pas *s'entremettre du ſoin d'une affaire*, ni *du ſoin d'une perſonne*.

Tous mes deſirs ſoûpirent vers vous. L. 3. c. 48.

C'eſt le cœur, c'eſt la perſonne qui ſoûpire: mais les deſirs ne *ſoûpirent* point, ce ſont eux qui font ſoûpirer. *Soûpirent vers vous*, n'eſt pas bien; il faut dire *ſoûpirent aprés vous* ou *pour vous*.

L. 4. c. 11. *Ie ne trouve du repos en aucune creature, mais en vous ſeul, ô mon Dieu.*

Cette conſtruction n'eſt pas reguliere. *Ie ne trouve du repos*, ne ſe rapporte pas bien à *mais en vous ſeul.* Il falloit tourner autrement la phraſe, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous ſeul* Les verbes ne doivent point eſtre ſous-entendus en ces rencontres ; ils doivent eſtre toujours exprimez, & on ne doit point craindre de repeter le meſme mot : la repetition ne choque point, quand elle contribuë à la regularité de la conſtruction, & à la netteté du ſtile.

L. 3. c. 15. *Vous vous aimez trop par un amour déreglé.*

L. 3. c. 27. *Conſiderer tout par un œil ſi pur, & ſi éclairé.*

Dés qu'on s'aime trop, on s'aime avec déreglement ; ainſi *par un amour déreglé*, eſt inutile aprés *trop.* D'ailleurs *s'aimer par un amour déreglé*, n'eſt pas bien dit, non plus que *conſiderer par un œil ſi pur & ſi éclairé* ; il faut dire *s'aimer d'un amour déreglé : conſiderer tout d'un*

œil ſi pur & ſi éclairé.

Il y en a peu qui ſortent entierement de leurs inclinations, & de leur humeur. L. 3. c. 53.

Ce n'eſt pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entierement à leurs inclinations, & à leur humeur. On dit d'un homme que la paſſion emporte, il eſt hors de ſoy, il eſt rentré en ſoy-meſme, mais on ne dit point il eſt ſorti de ſoy-meſme : ainſi on dit ſortir de ſon peché, ſortir de ſon caractere ; mais on ne dit point *ſortir de ſes inclinations, & de ſon humeur*, pour dire, renoncer à ſes inclinations, & à ſon humeur.

L'ancien ſerpent s'armera contre vous de toute ſa malice, & ſa violence. L. 3. c. 12.

Elle s'attache à vous par toutes ſes puiſſances, & ſes mouvemens. L. 3. c. 34.

L'exactitude demande qu'on diſe, *de toute ſa malice, & de toute ſa violence : par toutes ſes puiſſances, & par tous ſes mouvemens.* Ces omiſſions ſont des negligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur faſſe la L. 3. c. 7.

grace de renoncer à cette attache à leur ſentiment.

C'eſt ſe negliger beaucoup que d'écrire de la ſorte. *A cette attache à leur ſentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une negligence qui ne gaſte rien, qui plaiſt meſme, & qui pare quelquefois le diſcours; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'affectation : mais il y en a une autre qui ſied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'exactitude. La negligence du Traducteur dans l'endroit que vous venez de lire, eſt de cette derniere eſpece.

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les negligences vitieuſes, une conſtruction qui eſt fort familiere au Traducteur ? En voicy des exemples.

L. 2. c. 12. *Noſtre merite ne conſiſte pas dans les joyes, & les gouſts ſpirituels.*

L. 4. c. 15. *Remettant à Dieu le temps, & la maniere en laquelle il luy plaira de vous viſiter.*

L. 4. c. 6. *Qui peut ſeul luy donner un ſecours, & une conſolation parfaite.*

Toute la hauteſſe, & l'éclat du monde eſtant comparé à voſtre eternelle gloire, n'eſt que folie, & que vanité. L. 3. c. 40.

A ce que je vois, dit Ariſte, le Traducteur a bien en teſte *la hauteſſe*; & il ne tiendra pas à luy que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui luy eſt propre, & que perſonne ne luy a encore diſputé. Si le Traducteur en eſt creû, on dira bien-toſt *la hauteſſe* des Rois, *la hauteſſe* des Papes, *la hauteſſe* des Anges, *la hauteſſe* de Dieu, comme il dit *la hauteſſe* du monde, & *la hauteſſe* des Saints Peres.

Mais pour vous dire mon ſentiment ſur ce que vous me demandez: quand deux ſubſtantifs de different genre ſe rencontrent, comme *joyes* & *gouſts*, *temps* & *maniere*, *ſecours* & *conſolation*, *hauteſſe* & *éclat*, ce n'eſt pas abſolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier ſubſtantif, & de dire *les joyes & les gouſts ſpirituels*; *le temps & la maniere en laquelle*; *un ſecours & une con-*

ſolation parfaite; la hauteſſe, & l'éclat du monde eſtant comparé. Quoy que ces conſtructions ſoient irregulieres à l'égard du premier ſubſtantif, & que *ſpirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé*, ne s'accordent pas avec *joyes*, *temps*, *ſecours*, *hauteſſe*; on ne laiſſe pas de parler, & d'écrire ainſi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la verité ceux qui ſe piquent d'une grande juſteſſe, doivent éviter cela comme un écueil, ſelon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas meſme; & je m'étonne que le Traducteur de *l'Imitation* au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout ſon cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'eſt qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoûtez les endroits ſuivans.

L. 3. c. 14. *A la veuë de l'abyſme de vos jugemens, dans leſquels je ne trouve en moy aûtre choſe que le peché & le neant.*

L. 4. c. 10. *Le remede à ce mal eſt de n'avoir aucun égard à ces phantoſmes qu'il*

nous preſente ; mais d'en rejetter au contraire contre luy-meſme toute l'abomination, & toute l'horreur.

Les moindres étincelles de cette eſtime preſomptueuſe de moy-meſme ſeront comme éteintes, & étouffées dans cet abyſme de mon neant, ſans qu'elles en puiſſent reſſortir jamais. L. 3. c. 8.

Vrayment, dit Ariſte, ſi ce n'eſt là du galimatias, c'eſt quelque choſe qui en approche. *Vos jugemens dans leſquels je ne trouve en moy : En rejetter contre luy-meſme toute l'abomination, & toute l'horreur: Les étincelles de l'eſtime de moy-meſme éteintes & étouffées dans l'abyſme de mon neant, ſans qu'elles en puiſſent reſſortir jamais* ; ce ſont des façons de parler ſi particulieres & ſi myſterieuſes, que j'ay bien de la peine à les comprendre. Aprés tout, ſi le Traducteur eſt obſcur, & guindé en quelques endroits, ce n'eſt pas la faute de l'Auteur qui eſt par tout clair, & ſimple, comme vous ſçavez. Mais peut-eſtre que ce qui vous reſte à lire, eſt plus net & plus aiſé à entendre.

Nous ne finirions jamais, dit Eugene, ſi je vous liſois tous les endroits que j'ay marquez. Il n'y a pas un chapitre ſur lequel je n'aye pluſieurs doutes. Cependant ajoûta-t-il, *l'Imitation de Ieſus-Chriſt* eſt le plus petit livre de ces Meſſieurs, & de tous leurs livres c'eſt celuy qui a eû le plus de cours : on en a fait juſqu'à treize editions, & mon *Imitation* eſt de la derniere, comme vous voyez. Je conclus de tout cela, dit Ariſte, que les plus grands maiſtres ſont capables de ſe méprendre quelquefois ; & que les dernieres editions ne ſont pas toujours correctes, quoy qu'elles ſoient reveûës & corrigées.

Il s'eſt fait trois editions depuis celle-là.

Je penſe pour moy, reprit Eugene, que ſi l'on voit peu de livres François où l'on ne puiſſe trouver quelque choſe à dire, il faut s'en prendre à la delicateſſe du ſiecle, & à la perfection de la langue, plûtoſt qu'aux Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'huy dans le langage des qualitez qu'il eſt aſſez difficile d'allier enſemble : une grande facilité

lité, & une grande exactitude ; des paroles harmonieuſes, mais pleines de ſens; de la brieveté, & de la clarté ; une expreſſion tres-ſimple, & en meſme temps tres-noble ; une extréme pureté, une naïveté admirable, & avec cela je ne ſçay quoy de fin, & de piquant. Il n'appartient pas à toutes ſortes de gens de parvenir juſques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde ; on ne fait rien, ſi la nature ne s'en meſle. Pour bien profiter de la lecture & de la converſation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'eſprit, beaucoup de jugement, & meſme beaucoup d'honneſteté : je prens ce mot dans un ſens qu'on luy a donné depuis peu ; & j'entens par honneſteté une certaine politeſſe naturelle, qui fait que les honneſtes gens ne gardent pas moins de bienſeances dans ce qu'ils diſent, que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages, n'ont pas beſoin comme les autres d'une longue étude, pour avoir une connoiſſance parfaite de noſtre langue: leur

genie leur tient lieu de tout; ils n'ont qu'à le ſuivre pour bien parler. Il ſe voit à la Cour pluſieurs perſonnes de ce caractere, qui ſans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maiſtres, & peut-eſtre mieux que les maiſtres; avec le ſeul ſecours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais ſçavez-vous bien que noſtre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux genies, & qu'il n'y a perſonne dans le Royaume qui ſçache le François comme il le ſçait. Les perſonnes qui ont l'honneur de l'approcher, admirent avec quelle netteté, & avec quelle juſteſſe il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit; tous ſes termes ſont propres, & bien choiſis, quoy qu'ils ne ſoient point recherchez; toutes ſes expreſſions ſont ſimples, & naturelles: mais le tour qu'il leur donne eſt le plus delicat, & le plus noble du monde. Dans ſes diſcours les plus familiers, il ne luy échape pas un

mot qui ne ſoit digne de luy, & qui ne ſe ſente de la majeſté qui l'accompagne par tout : il agit & il parle toujours en Roy, mais en Roy ſage, & éclairé, qui obſerve en toutes rencontres les bienſeances, que chaque choſe demande. Il n'y a pas juſqu'au ton de ſa voix qui n'ait de la dignité, & je ne ſçay quoy d'auguſte qui imprime du reſpect & de la veneration. Comme le bon ſens eſt la principale regle qu'il ſuit en parlant, il ne dit jamais rien que de raiſonnable ; il ne dit rien d'inutile ; il dit en quelque façon plus de choſes que de paroles : cela paroiſt tous les jours dans ces réponſes ſi ſenſées, & ſi preciſes, qu'il fait ſur le champ aux Ambaſſadeurs des Princes, & à ſes ſujets. Enfin pour tout dire en un mot, il parle ſi bien, que ſon langage peut donner une veritable idée de la perfection de noſtre langue. Les Rois doivent apprendre de luy à regner ; mais les peuples doivent apprendre de luy à parler. Si la langue Françoiſe eſt ſous ſon regne ce qu'eſtoit la langue Latine

ſous celuy d'Auguſte, il eſt luy-meſme dans ſon ſiecle ce qu'Auguſte eſtoit dans le ſien: entre les grandes qualitez qui luy ſont communes avec cet Empereur ſi celebre, il a l'avantage d'eſtre né eloquent, comme il faut qu'un Prince le ſoit.

Auguſto prompta ac profluens, quæ deceret principem, eloquentia fuit. *Tacit. Ann. lib. 13.*

Il ne reſſemble pas ſeulement à Auguſte, dit Ariſte, il reſſemble auſſi à Ceſar. Le Roy de France parle ſa langue, comme le Conquerant des Gaules parloit la ſienne; c'eſt à dire qu'il la parle trespurement, & ſans nulle affectation: de ſorte que ſi noſtre Prince ſe donnoit la peine d'écrire luy-meſme ſon hiſtoire, les commentaires de Loüis vaudroient bien ceux de Ceſar.

Quoy que le Soleil fût déja couché quand Ariſte, & Eugene commencerent à parler du Roy, ils ne laiſſerent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade: & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent ſi agreablement, que leur entretien dura juſques à la nuit, qui les obligea enfin de ſe retirer.

LE SECRET

III. ENTRETIEN.

COmme les entretiens d'Ariſte & d'Eugene n'eſtoient point étudiez, & que l'occaſion ſeule en faiſoit naiſtre les ſujets ; une confidence que fit Eugene à ſon Ami au commencement de leur promenade, donna lieu à la converſation.

Vous voyez bien, mon cher Ariſte, luy dit-il, aprés luy avoir communiqué une affaire tres-importante ; que je ne m'ouvrirois pas à vous comme je fais, ſi je n'eſtois perſuadé qu'on ne riſque rien en vous confiant un ſecret. Vous me faites juſtice, repartit Ariſte, d'avoir un peu de confiance en moy ; car outre que je ſuis à vous il y a long-temps, je ſçay aſſez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne ſçauriez gueres vous loüer davantage, repliqua Eugene.

ne ſois pas né grand parleur, ou que je me ſois fait une habitude de ne dire que ce que je veux; j'ay ſi peu de peine à ne point parler de ce qu'on me dit, que je ne puis croire que ce ſoit une choſe auſſi difficile, que vous penſez. Je ne pretends pas auſſi me faire honneur de mon ſilence. Je ſçay bien que c'eſt une action infame, que de violer le ſecret d'un ami; mais je ne crois pas que ce ſoit une action glorieuſe, que de le garder fidelement. L'obligation que nous avons à cet égard eſt ſi étroite & ſi naturelle, qu'il ne faut qu'eſtre un peu raiſonnable pour ne s'en diſpenſer jamais; & je ne voy pas qu'il y ait plus de merite à ne pas publier un ſecret, qu'à conſerver un depoſt.

A la verité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit; mais il y a ſouvent de la gloire à s'aquiter de ſon devoir: quoy que toutes les femmes ſoient obligées d'eſtre modeſtes & regulieres; celles qui le ſont ne laiſſent pas d'eſtre eſtimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien mal-fait pour abuſer d'une confidence, dit Ariſte; & pour moy je ne ſçay point de plus noire trahiſon. Comme la confiance eſt le gage le plus eſſentiel d'une ſincere amitié, c'eſt la derniere lâcheté que de faire un mauvais uſage des choſes qu'on nous confie; & c'eſt en quelque façon violer ce qu'il y a de plus ſacré dans la ſocieté civile. Pythagore faiſoit une Religion du ſecret. Le Chancelier Bacon, que je n'eſtime gueres moins que Pythagore, le compte entre les myſteres les plus ſaints: de ſorte que ſelon la morale de ces deux grands hommes, on ne peut reveler un ſecret ſans commettre en meſme temps une eſpece de ſacrilege.

Secretis etiam myſteria debentur. *Baco. de Augment. Scient.*

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, il ſe commet bien des ſacrileges tous les jours; car il y a peu de gens qui ne revelent les ſecrets dont ils ſont depoſitaires. La pluſpart des hommes reſſemblent à ce Valet de Terence, qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé;

Plenus rimarum ſum, hac atque illac perfluo. *Terent. in Eunuch.*

cé; ou plûtoſt un ſecret dans la pluſpart des hommes eſt ſemblable au vin nouveau, qui ne cherche qu'à s'échapper & qu'à ſe répandre. Les plus fidelles ne ſont pas toujours diſcrets; & les plus diſcrets ne ſont pas toujours maiſtres d'eux-meſmes, il y a des momens où leur diſcretion les abandonne: & cela vient à mon avis de l'inclination naturelle que nous avons à parler, & du plaiſir que nous prenons à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. En parlant, il eſt aiſé de parler trop: quand la langue eſt une fois deſliée, elle a de la peine à ſe renfermer dans les bornes que la prudence luy preſcrit. Le plaiſir qu'on trouve à ſe faire écouter eſt d'autant plus ſenſible, que l'attention qu'on nous donne eſt plus grande; & l'attention eſt d'autant plus grande, que ce que nous diſons eſt plus ſurprenant & plus nouveau. La vanité ſe meſle un peu là dedans; en declarant à une perſonne ce qu'une autre nous a confié, nous luy faiſons entendre, que l'on a

creance en nous; que l'on nous eſtime, & que l'on nous conſulte. Enfin c'eſt quelque choſe de ſi doux, de faire une confidence; qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en faſſe tant dans le monde, aux dépens de la diſcretion & de la fidelité meſme.

Mais ſi les hommes ne peuvent retenir leur langue, que ſera-ce des femmes, qui ont naturellement tant de babil?

Femina coſa garrula e loquace:

Il ſemble que la pluſpart d'elles ayent beû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile fait mention, qui trouble tellement l'eſprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils ſçavent: car elles n'ont pas la force de ſe taire; & le ſilence leur eſt un fardeau inſupportable, pour uſer des termes d'un Poëte Grec. Dés qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuſe demangeaiſon de cauſer; elles étouffent, elles crevent ſi elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer, ni de crever, ajouta-t-il; il y en a peu

Bibliothe. hiſtoric. lib. 2. c. 5.

qui ne ſe ſoulagent bien-toſt : les plus retenuës ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la ſienne. Enfin elles ſont preſque toutes de la nature des echos, qui rediſent tout ce qu'on leur dit; & je connois peu de femmes, à qui l'on ne puiſſe appliquer l'epitaphe d'une Dame Eſpagnole.

A qui yaze ſepultada
Vna muy noble ſenora
Qu'en ſu vida, punto ni hora
Tuvò la boca ſerrada.
Y tanto fue lo que hablò
Que aunque no aya mas que hablar,
Nunca llegarà el callar
A donde ſu hablar llegò.

Cette femme Eſpagnole, dit Ariſte, n'avoit rien du caractere & de l'humeur de ſa nation : car les Eſpagnols parlent peu; & ils ſont ſi fidelles en ce qui regarde le ſecret, qu'au rapport d'un Ancien, il s'en eſt veû pluſieurs qui ont mieux aimé ſouffrir toutes ſortes de tourmens, & mourir meſme ; que de reveler les choſes qu'on leur avoit confiées.

Sæpe tormentis pro ſilentio rerum creditarum immortui : adeo illis fortior taciturnitatis cura quàm vitæ. *Iuſtin. lib. vlt.*

Au reſte, toutes les femmes ne ſont pas ſi indiſcrettes, ni ſi cauſeuſes que celle-là. Je vous en pourrois citer qui ſçavent fort bien ſe taire: & ſi on examine l'hiſtoire des ſiecles paſſez, on trouvera mille exemples fameux de la fidelité & de la diſcretion des Dames. On en verra qui ont eû autant de conſtance que ces Eſpagnols dont je viens de parler; & qu'on pourroit appeller les martyres du ſecret. Ne ſçavez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes, pour ne pas declarer le ſecret de ſes amis. Aprés avoir enduré les geſnes & les tortures avec une fermeté incroyable, ſans qu'on put jamais rien tirer de ſa bouche, elle ſe coupa la langue avec les dents, & la cracha au viſage du tyran, qui vouloit ſçavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne ſçavez-vous pas auſſi que les Atheniens luy dreſſerent une ſtatuë conforme à ſon nom & à ſon courage? C'eſtoit une Lionne ſans langue, ſelon Pline, ou avec une langue d'or, ſelon quelques autres.

Polyæn. lib. 8.

Leæna.

Plin. hiſt. nat. lib. 34. c. 8.

Cette femme, dit Eugene, avoit raiſon de craindre que ſa langue ne luy joüaſt un mauvais tour; & elle fit ſagement de s'en défaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de ſe couper la langue pour eſtre ſecrettes; encore ne ſçay-je ſi aprés cela il ne faudroit point s'en défier: car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlaſſent ſans langue. Je ſuis aſſeûré du moins que ſi les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux ſignes & aux geſtes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient dire. Serieuſement elles ne peuvent ſe taire; & deux ou trois exemples contraires ſont des miracles qui ne font point de conſequence. Une cigale muette eſt un prodige, ſelon le mot de Pline; & les Atheniens mirent ſur la baſe de la ſtatuë, qu'ils éleverent à cette femme qui ſe coupa la langue, *La vertu a triomphé du ſexe*: pour marquer que ſon ſilence eſtoit au deſſus de la nature, & qu'en devenant muette, elle avoit preſque ceſſé

Muta cicada pro miraculo eſt.

d'eſtre femme.

Aprés tout, repartit Ariſte, les femmes ont beaucoup d'avantage pour eſtre ſecrettes. Elles ſont naturellement artificieuſes & diſſimulées; il ne tient qu'à elles de ſe déguiſer. Les vertus de leur ſexe, la retenuë, la modeſtie & la pudeur, ſont de grands ſecours contre les indiſcretions de la langue : joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde, & qu'elles ſont moins expoſées à la curioſité des habiles gens.

Quoy qu'il en ſoit, dit Eugene, c'eſt une vilaine choſe que de n'eſtre point ſecret. C'eſt la marque d'une ame foible, auſſi-bien que d'un eſtomac debile, de ne pouvoir rien retenir : mais auſſi c'eſt le caractere d'une ame noble, d'eſtre reſervé en ſes paroles, & de ſçavoir bien garder le ſilence. Ce ſont les hommes, dit un ſage Payen, qui nous apprennent à parler ; mais ce ſont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant le ſilence dans tous les myſteres de la Reli-

Plutar. de Garrul.

gion. Pour moy je regarde les perſonnes ſecrettes comme ces grandes rivieres, dont on ne voit point le fond, & qui ne font point de bruit; ou comme ces grandes foreſts, dont le ſilence remplit l'ame de je ne ſçay quelle horreur religieuſe. J'ay pour ces ſortes de perſonnes, ajoûta-t-il, la meſme admiration qu'on a pour les oracles qui ne ſe laiſſent jamais découvrir qu'aprés l'evenement des choſes.

Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri. *Prov. c.* 20.

Lucos, & in iis ſilentia ipſa adoramus. *Plin. hiſt. nat. lib.* 12. *proœm.*

C'eſt cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes reputations. C'eſt par là qu'on merite la confidence des Princes; qu'on a part aux intrigues du cabinet; qu'on ſe rend digne d'eſtre favori, & d'entrer dans le miniſtere. Quelque talent qu'ait un homme, il n'eſt bon à rien s'il ne peut ſe taire; il eſt meſme à charge à toutes les perſonnes raiſonnables; il n'y a point d'affaire qu'il ne gaſte, ni de converſation qu'il ne trouble. On eſt dans une perpetuelle contrainte, & comme à la torture, parmi les gens indiſcrets: il faut toujours penſer à

Nec magnam rem ſuſtineri poſſe credunt ab eo, cui tacere grave ſit. *Quint. Curt. de Perſis lib.* 4.

ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En verité il n'y a rien qui rende les hommes plus mépriſables que ce defaut : & au contraire rien ne leur attire tant l'eſtime publique que d'eſtre ſecrets.

Ce que vous dites, pourſuivit Ariſte, regarde particulierement les Princes. Le ſecret fait une partie de leur autorité, & de leur grandeur ; non ſeulement parce qu'il contribuë à faire reüſſir leurs entrepriſes ; mais auſſi parce que c'eſt une eſpece de ſouveraineté, ſelon le mot d'un Politique Eſpagnol, que de tenir ſes penſées & ſes reſolutions fort ſecrettes : *Si todo exceſſo en ſecreto, lo es en caudal ; ſacramentar una voluntad ſera ſoberania.* Et ſelon la penſée du meſme Auteur, il n'appartient qu'à un genie ſublime & fait pour commander, de penetrer les deſſeins des autres, & de ſçavoir cacher les ſiens. *Arguye eminencia de caudal penetrar toda voluntad agena ; y concluye ſuperioridad ſaber celar la propria.*

Ainſi les Rois & les Princes pour

eſtre eſtimez de leurs ſujets, & pour ſoûtenir leur caractere, doivent eſtre diſcrets & tout-à-fait maiſtres de leur langue. Et c'eſt pour cela ſans doute que le Roy Numa rendoit un culte particulier à la muſe, qu'il appelloit la *Secrette* & la *Taciturne*; qu'Auguſte avoit fait graver ſur ſon cachet un Sphinx, qui eſtoit un animal adoré des Egyptiens, & reconnu pour le Dieu du ſecret & des enigmes; que noſtre Loüis XI. vouloit que ſon fils ne ſçeût que ces mots de Latin, *qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare.* En effet, dit Eugene, que ſert à un Prince d'eſtre éclairé & prudent, s'il ne ſçait diſſimuler? Quelques lumieres qu'il ait, & quelques meſures qu'il prenne, il ne peut rien faire ſans le ſecret; c'eſt le reſſort qui fait joüer la machine de l'Etat. Les conſeils les plus ſages, deviennent inutiles dés qu'on les découvre. Auſſi les Romains qui eſtoient ſi ſçavans en l'art de regner, baſtiſſoient les temples du Dieu des conſeils dans le fond des bois les plus ſolitaires, & les plus ſom-

Taciturnitatem optimum ac tuiſſimum adminiſtrandarum rerum vinculum. *Val. Max. l. 2. c. 2.*

Silentiosè geritur publicum bonum. *Caſſiodor. lib. 11. 2.*

Confus ſub terra delitescit. *Tertull de ſpect.ac.c.* 8.

bres; ils luy dreſſoient meſme des autels ſous terre, pour faire entendre que les reſolutions du Senat devoient eſtre enſevelies dans un profond ſilence.

Comme le Prince eſt la plus vive image de Dieu ſur la terre, reprit Ariſte, il doit eſtre ſemblable à Dieu, qui gouverne le monde par des voyes inconnuës aux hommes, & qui nous fait tous les jours ſentir les effets de ſa bonté & de ſa juſtice, ſans nous découvrir les deſſeins de ſa ſageſſe.

Vias illius quis intelligit? *Eccleſ. c.* 16.

Mais ceux à qui le Prince ſe confie, ne doivent pas eſtre moins ſecrets que luy; & c'eſt pour cela qu'Alexandre liſant un jour des lettres de conſequence, & s'eſtant apperceû qu'Epheſtion les liſoit en meſme temps, il prit l'anneau qui luy ſervoit de cachet, & le mit ſur les levres de ſon favori pour luy recommander le ſilence.

Ainſi les Miniſtres, les Secretaires d'Etat, tous ceux qui entrent dans le Conſeil des Rois, & qui ont part au gouvernement, ſont indiſpen-

ſablement obligez de ſe taire. Dans le Droit, les gens que le Prince employoit dans des commiſſions importantes ſont appellez *Silentiaires*: & en Eſpagne, les perſonnes publiques avant que de prendre poſſeſſion de leurs charges, font un ſerment particulier de garder inviolablement le ſecret. Le Roy Alphonſe ſurnommé le Sage, ne recommande rien tant dans ſes Lois: & le dernier Roy d'Eſpagne ne manquoit jamais d'ajoûter aux ordres qu'il envoyoit à tous ſes Miniſtres, *tambien os mando que ſe tenga gran cuydado en el ſecreto, porque ſin el no ſe puede governar como ſe debe.*

Il ſeroit à ſouhaiter, dit Eugene, que ces lois & ces maximes fuſſent auſſi bien obſervées dans tous les Conſeils des Princes, qu'elles l'eſtoient anciennement à Athenes, & à Rome. Les Juges de l'Areopage eſtoient les gens du monde les plus muets; & pour les Senateurs Romains, ils parloient ſi peu, que les choſes dont ils traittoient dans leurs aſſemblées, demeuroient ſecrettes *Iſocrat. in Areopag.*

pendant des années entieres. Juſques-là qu'à voir leur conduite, il ſembloit que perſonne ne ſçeût, ce que tant de gens ſçavoient: témoin l'affaire d'Eumene Roy d'Aſie. Ce Prince ayant averti le peuple Romain d'une entrepriſe de Perſée Roy de Macedoine, & eſtant venu luy-me à Rome pour faire conclure la guerre contre luy; on ne put ſçavoir ce qu'il avoit propoſé aux Senateurs, ni ce qu'ils luy avoient répondu, qu'aprés la défaite & la priſe de Perſée. Mais cette diſcretion admirable eſtoit ſoûtenuë dans les occaſions d'une force vrayment Romaine. On a veû un Pompée, priſonnier du Roy des Illiriens, mais tout à fait maiſtre de ſoy-meſme, ſe brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les deſſeins de la Republique.

Non dicam unum, ſed neminem audiſſe crederes, quod tam multorum auribus fuerat commiſſum. *Val. max. lib. 2. c. 2.*

Valer. Maxim. lib. 3. c. 3.

Les Lois Romaines, ajoûta-t-il, ordonnent que ceux qui revelent les ſecrets de l'Etat, ſoient brûlez tout vifs. Les autres nations n'ont eſté guere moins rigoureuſes à cet égard, interrompit Ariſte: les Egy-

l. ſi quis ff. de pœnis.

ptiens leur faiſoient couper la langue, & je trouve qu'ils avoient raiſon d'en uſer ainſi ; car ceux qui ne ſçavent pas ſe taire, ne meritent point de parler. Ils ne meritent pas meſme de vivre, reprit Eugene ; & les Perſes faiſoient bien de les condamner à la mort : car enfin c'eſt non ſeulement une foibleſſe, une imprudence, une infidelité, & une injuſtice ; mais c'eſt un crime de Leze-Majeſté, que de violer le ſecret du Prince. C'eſt ſe declarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les myſteres de ſes conſeils, pour parler le langage de l'Ecriture Sainte, qui marque par ce mot de myſtere, combien les ſecrets de l'Etat doivent eſtre religieuſement gardez.

Vocavitque omnes majores natu, omneſque duces & bellatores ſuos, & habuit cum eis myſterium conſilii ſui. *Iudith c. 2.*

Ils ne l'ont peut-eſtre jamais eſté en aucun Royaume, comme ils le ſont maintenant en France, dit Ariſte ; le Roy eſt admirablement ſecret, & ſes Miniſtres ne le ſont pas moins que l'eſtoient les Senateurs de la Republique Romaine : de ſorte qu'on pourroit dire verita-

blement du Conſeil d'Etat, ce qu'un Hiſtorien a dit du Senat de Rome; qu'il eſt *le cœur de l'Empire, mais un cœur fidelle, impenetrable, & muni de tous coſtez du ſilence.*

Fidum erat & altum Reip. pectus Curiæ, ſilentiique ſalubritate munitum & vallatum undique. *Val. Max. l. 2. c. 2.*

Il n'y a peut-eſtre point de Conſeil en Europe, où le ſecret ſe garde mieux que dans le Conſeil de la Republique de Veniſe, ajoûta Eugene; & c'eſt peut-eſtre pour cela qu'elle ſubſiſte depuis tant de ſiecles. Si ces Meſſieurs les Senateurs, dit Ariſte, ſont toujours auſſi ſecrets qu'ils le furent à l'occaſion de Charles VIII. ils ne cedent guere à ceux de l'ancienne Rome. Philippes de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il eſtoit, eût aſſez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'ambaſſadeurs à Veniſe, où il eſtoit ambaſſadeur luy-meſme; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorſqu'il apprit du Duc, la ligue qui avoit eſté concluë contre le Roy ſon maiſtre, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roy de Caſtille,

Bemb. hiſtor. Venet. lib. 2.

le Roy de Naples, le Marquis de Mantouë, & Ludovic meſme, qui avoit appellé les François en Italie. Le profond ſecret de cette confederation déconcerta toute la politique, & renverſa tous les deſſeins de la France, juſques-là que le jeune Conquerant fut contraint de faire une retraite un peu prompte, & d'abandonner ſa conqueſte pour ſonger à ſa ſeûreté.

Ce ſeul exemple, continua Eugene, fait voir clairement que le ſecret eſt l'ame des grandes affaires, comme le diſoit ſouvent le Cardinal de Richelieu.

Hiſtoire du Cardinal de Richelieu.

Les hiſtoires des ſiecles paſſez, & celles de noſtre temps, repartit Ariſte, ſont pleines de pareils exemples : mais je n'en ſçay point de plus illuſtre que la grande revolution du Portugal. Car enfin le rétabliſſement des Rois legitimes en la perſonne du Duc de Bragance, fut à proprement parler l'ouvrage & le miracle du ſecret. C'eſtoit l'affaire du monde la plus difficile, & la plus delicate : les Chefs s'éton-

Souſa Luſitan. liberat. l. 3. c. 2. 3.

noient eux-meſmes de leur reſolution : non ſeulement toutes les apparences eſtoient contre eux ; mais il leur eſtoit impoſſible de reüſſir par les voyes ordinaires & naturelles, qui ſervent à l'execution de ces ſortes d'entrepriſes. La domination Eſpagnole eſtoit établie par tout, les Caſtillans eſtoient maiſtres de toutes les places. Il n'y avoit ni forces, ni argent dans le Royaume. Le peuple commençoit à s'accoûtumer à la ſervitude. La Nobleſſe, qui eſtoit d'autant plus mal-traitée, qu'elle eſtoit plus ſuſpecte à l'Eſpagne, ne pouvoit faire que des vœux pour la liberté publique. Il n'y avoit rien à eſperer du coſté des Princes étrangers, qui eſtoient tous ou trop foibles, ou trop attachez à l'Eſpagne, ou trop occupez chez eux. De ſorte que les principaux de la conjuration eſtant allé conſulter D. Gondiçal Couttinho, que ſon extréme vieilleſſe obligeoit de garder le lit, & qui avoit manié les plus importantes affaires de l'Etat, ils n'eûrent point d'autre réponſe de luy,

luy, ſinon qu'il loüoit leur zele, mais qu'il jugeoit la choſe impoſſible. D. Rodrigo de Cunha, Archeveſque de Liſbonne, homme d'un grand ſens & d'une grande experience, fut effrayé de la propoſition qu'ils luy firent, & tâcha de leur faire quitter ce deſſein, que la difficulté de l'execution luy faiſoit paroiſtre chimerique.

Cependant tous ces obſtacles ne les empeſcherent pas de pourſuivre leur entrepriſe. Ils s'aſſemblerent en divers lieux, & firent pluſieurs conferences ; ils engagerent peu à peu toute la fleur de la Nobleſſe ; ils s'ouvrirent à quelques artiſans qui avoient le plus de credit parmi le peuple ; ils firent proviſion d'armes, & leverent quelques ſoldats, ſous pretexte de la revolte des Catelans ; ſans que la Ducheſſe de Mantouë, qui exerçoit la charge de Vice-Roy, ſe doutaſt de rien. Le moindre ſoupçon euſt fait échoüer cette grande affaire ; il n'y avoit rien de plus aiſé aux Eſpagnols, que de rompre toutes les me-

ſures des Portugais : mais toute l'intrigue fut conduite ſi ſecrettement & avec tant d'habileté, que le Secretaire d'Etat, par le meurtre duquel on avoit reſolu de commencer, bien loin de ſe défier de quelque choſe, revint de la Campagne la veille du jour que l'entrepriſe ſe devoit executer. Jamais ſecret n'a eſté communiqué à tant de gens, & jamais ſecret n'a eſté plus inviolablement gardé : pas un des conjurez ne fit ſemblant de rien ſçavoir. Les jeunes gens eurent une diſcretion étonnante ; D. Antonio, & D. Rodrigues de Meneſes, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le ſecret, n'en dirent pas un mot à leur pere : il n'y eût pas meſme juſqu'aux femmes qui ne ſe teuſſent en cette rencontre; car pluſieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui le jour de l'execution armerent leurs fils elles-meſmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaiſes ſont plus ſecrettes que ne l'eſtoient autrefois les Dames Romaines; je dis meſme, les femmes de ces Senateurs ſi fameux par leur ſilence. Vous ſçavez l'hiſtoire du jeune Papirius. Je ne m'en ſouviens pas, répondit Ariſte, & vous me ferez plaiſir de me la dire. Elle eſt plaiſante, repliqua Eugene.

Ce jeune Enfant alloit tous les jours au Senat avec ſon pere; car c'eſtoit la coûtume des Senateurs d'y mener leurs enfans pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoûtumer au ſecret. La femme de Papirius preſſa un jour ſon fils de luy conter ce qui s'eſtoit fait au Senat. Le ſage Enfant luy dit qu'on avoit fait une défenſe expreſſe d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curioſité de ſa mere, elle le conjura mille fois de luy dire ce qu'il ſçavoit, elle ajoûta les careſſes aux prieres, elle n'épargna rien pour tirer de luy ce ſecret. L'Enfant s'en défendit autant qu'il *Aulus Gel. lib. 1. c. 23.*

put; mais enfin pour ſe delivrer de ſolicitations ſi preſſantes, il luy dit qu'il luy declareroit tout, pourveû que ſon pere n'en ſçeûſt rien, & qu'elle n'en parlaſt jamais à perſonne; ce qu'elle luy promit avec ſerment. Eh bien, ma mere, luy dit-il, puiſque vous le voulez ſçavoir, on a mis ce matin en deliberation, s'il eſtoit plus à propos pour le bien de la Republique qu'une femme eûſt deux maris, ou qu'un homme eûſt deux femmes.

Cette nouvelle ſurprit étrangement la mere du jeune Papirius. Elle ſortit auſſi-toſt du logis toute effrayée, & alla avertir ſes amies de ce qu'elle venoit d'apprendre. Toutes les femmes de la ville le ſceûrent un peu aprés: & le lendemain s'eſtant toutes aſſemblées, elles vinrent en foule au Senat pleurant, & diſant tout haut, qu'on ne devoit rien conclure ſans les oüir. Les Senateurs furent fort étonnez de ce ſpectacle, & ils n'euſſent jamais pu comprendre ce que ces femmes vouloient, ſi le jeune Papirius ne

leur eûſt raconté toute l'affaire. Ils admirerent ſa diſcretion & ſon adreſſe : pour l'en recompenſer, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvenient, ils ordonnerent qu'excepté luy ſeul les enfans ne viendroient plus au Senat.

On ne pouvoit en uſer plus ſagement, dit Ariſte, car on ne ſçauroit trop prendre de ſeûretez pour les ſecrets de l'Etat : ils ne peuvent eſtre trop cachez ; & un ſçavant Cavalier a raiſon de vouloir, que les Cabinets des Princes ſoient comme les ruches des abeilles, impenetrables aux plus curieux & aux plus clair-voyans.

Didac. Saavedra Empreſ. moral, y polit.

Quoy-que toutes les affaires qui regardent le bien public, doivent eſtre fort ſecrettes, pourſuivit Eugene, celles de la guerre demandent un ſecret particulier. Elles ne reüſſiſſent jamais ſans cela ; les mines dont on uſe dans l'attaque des places fortes, ne ſervent de rien, ſi elles ne ſont cachées aux ennemis. Dés qu'ils découvrent l'endroit de la mine, ou ils en empeſchent l'ef-

fet en l'éventant par une contremine, ou ils la font joüer contre ceux meſmes qui l'ont faite. Ainſi quelque grandes que ſoient les forces d'un Prince qui medite une expedition militaire, elles ne font pas un grand effet, quand on ſçait de quel coſté il tourne ſes armes; car ceux que la tempeſte menace, ne manquent pas de ſe precautionner par des alliances ſecrettes, & par des levées de gens de guerre, qui leur donnent lieu de ſoûtenir, & meſme de prevenir un ennemi redoutable : le ſecret ſeul fait qu'on les ſurprend, & qu'on les accable avant qu'ils ayent le loiſir de ſe reconnoiſtre.

Il faut pour cela cacher quelquefois un deſſein de guerre ſous des apparences de divertiſſemens ou de voyages à l'exemple de noſtre ſage Monarque. Car s'il vous en ſouvient, les Reveuës de Vincennes ſervirent de preparatifs à la guerre de Flandres: l'Entrepriſe de la Franche-Comté n'avoit l'air que d'un voyage de Bourgogne. Je m'en ſouviens,

dit Ariſte, & je me ſouviens auſſi d'une belle deviſe que fit un galant homme ſur ce ſujet. C'eſt un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles :

Tegiturque, parat dum fulmina.

Mais c'eſt particulierement dans le fort de la guerre, reprit Eugene, que le ſecret eſt neceſſaire. Quand l'ennemi ne peut ſçavoir à quelle ville ni à quelle place on en veut, il eſt obligé de les tenir toutes en état de ſe défendre, & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ſes forces. Les maiſtres de la ſcience militaire diſent que les meilleures reſolutions ſont celles qui ne viennent point à la connoiſſance des ennemis, & que la premiere qualité d'un Capitaine c'eſt d'eſtre ſecret. Les Chefs des armées Romaines eſtoient tous de ce ſentiment. Auſſi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure; & ils vouloient faire entendre par ce monſtre enfermé dans le labyrinte, que perſonne ne pouvoit decouvrir leurs deſſeins.

Nulla ſunt meliora cõſilia, quàm quæ ignoraverit adverſarius antequã facias. *Veget. de Re milit. lib. 3. cap. 26.*

Metellus a eſté un des plus remarquables parmi ces ſages Capitaines: c'eſt luy qui eſtant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponſe celebre, que Pierre III. Roy d'Arragon fit en une autre rencontre. *Si ma chemiſe ſçavoit mon deſſein, je la brûlerois.*

Si nous en croyons Tite-Live, il n'y eut jamais un homme plus ſecret que Scipion: ſa conduite eſtoit toute myſterieuſe; & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit ſouvent ſes ſoldats, en changeant tout d'un coup l'ordre des choſes, ſur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Aſdrubal.

Præter opinionem deſtinatam ſuorum hoſtiumque. *Tit. Liv. lib.* 28.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains: Annibal n'eſtoit pas moins reſervé que Scipion; le meſme Hiſtorien remarque, qu'ayant reſolu d'aller aſſieger Tarente, il fit partir devant luy dix mille hommes, ſans leur declarer ſa penſée, & qu'ayant campé enſuite à cinq ou ſix lieuës de la ville avec toutes ſes troupes, il ne s'ouvrit

Ne ibi quidem nuntiato quò pergerent. *Tit. Liv. lib.* 25.

vrit pas meſme là de ce qu'il avoit deſſein de faire.

Si nous voulions examiner la conduite des plus celebres Capitaines de l'Europe, dit Ariſte ; nous trouverions que les Italiens, les Eſpagnols, les Suedois, les Allemands, & les François ſont de l'humeur des Carthaginois & des Romains: & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Guſtave, le Comte de Tilly, Monſieur le Prince, & Monſieur de Turenne, ont ſuivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, ajoûta-t-il, que toute la vie civile roule ſur le ſecret: & que comme les particuliers ne peuvent eſtre bons amis, ni honneſtes gens, s'ils ne ſçavent garder le ſilence ; les perſonnes publiques ne peuvent s'acquitter de leurs fonctions, s'ils ne ſont maiſtres de leur langue.

Tout le monde eſt perſuadé, repliqua Eugene, qu'il faut eſtre ſecret; mais peu de gens ſçavent com-

ment il faut l'eſtre. On connoiſt aſſez la neceſſité & l'excellence de cette vertu ; mais on ignore fort la methode & la maniere de la pratiquer. C'eſt un grand art que celuy de ſe bien taire, il a ſes principes & ſes regles, comme l'art de bien parler. Voicy ſelon moy, le premier principe de l'art du ſecret.

Il ne faut jamais dire à perſonne ce qui vous a eſté dit en confidence. Eh quoy, interrompit Ariſte, ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on ſçait ? Non, repartit Eugene, nous ſommes maiſtres de nos propres ſecrets ; mais nous ne ſommes pas maiſtres de ceux d'autruy : ce ſont des depoſts dont nous ne pouvons pas diſpoſer. Et ſi les Juriſconſultes condamnent de larcin un homme qui employe un depoſt d'argent, contre la volonté de la perſonne qui le luy a mis entre les mains ; on doit condamner d'infidelité celuy qui découvre le ſecret d'un autre, ſans ſa permiſſion, quoy-que les gens à qui il le

découvre, ſoient fidelles. Ce qu'on nous confie n'eſt que pour nous, & ne doit point nous paſſer : ceux que nous aimons le plus, n'y ont point de droit, & nous n'y en avons point nous-meſmes. L'exemple de S. Ambroiſe, & de Satyrus ſon frere, devroit eſtre la regle de tout le monde. *Nous n'avions, mon frere & moy*, dit ce Pere, *qu'un eſprit, & qu'une volonté : tout eſtoit commun entre nous, hors le ſecret de nos amis.* Ainſi il faut enſevelir profondément dans noſtre cœur, ce qu'on nous a dit en confidence. Il faut qu'un ſecret non ſeulement meure en nous; mais qu'il y pourriſſe, ſelon le mot d'Euripide, qui pour ſe ſauver du reproche qu'on luy faiſoit, que ſa bouche ſentoit mauvais, dit un jour qu'il ne falloit pas s'en étonner, parce que pluſieurs ſecrets y avoient pourri.

Cùm omnia nobis eſſent noſtra cõmunia, individuus ſpiritus, individuus affectus; ſolum tamen cõmune non erat ſecretum amicorum. *De Obit. Saty. Fratr.*

Mais ſi celuy dont vous ſçavez le ſecret, vous rend de mauvais offices ; ſi de voſtre confident eſtant devenu voſtre ennemi il ſe ſert de la confiance que vous avez euë en

luy, pour vous nuire & pour vous perdre ; en un mot s'il publie vos ſecrets les plus importans, luy devez-vous une fidelité ſi exacte? Ouy, repliqua Eugene ; ou du moins je me la dois à moy-meſme ; je la dois à l'amitié qui a eſté, quoy-qu'elle ne ſoit plus. Ce que cet homme m'a confié lorſqu'il m'aimoit, eſt un depoſt de ſon cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir ſur ce depoſt ; elle n'en change pas la nature : ſon ſecret n'eſt pas moins à luy, qu'il eſtoit auparavant. Qu'il ſoit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il vous plaira ; c'eſt à moy d'eſtre fidelle & genereux. Nous ne ſommes jamais en droit de reveler ce qu'on nous a dit confidemment, quelque avantage que nous en devions retirer, & quelque neceſſité qui ſemble nous y contraindre. Cela s'entend, ajoûta-t-il, ſuppoſé que l'intereſt du Prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler ; car en ces rencontres toutes les conſiderations particulieres doivent ceder au bien public.

Au reſte cette loy qui défend de dire à qui que ce ſoit le ſecret d'autruy, oblige toute ſorte de perſonnes : ceux qui ſemblent eſtre audeſſus des lois, n'en ſont point exempts ; & une grande Reine a dit ſagement, que les Princes doivent garder le meſme ſilence, & avoir la meſme diſcretion que les Confeſſeurs. Selon la morale de cette Princeſſe, il ne faut pas ſe vanter de la confidence qu'on vous a faite; meſme, lorſque la choſe, qu'on vous a confiée, eſt publique. Il faut oublier ce qui vous a eſté dit, ou du moins le ſçavoir, comme ſi vous ne le ſçaviez pas, & n'en dire jamais rien.

Henriette de France Reine d'Angleterre.

Si ſapis, quod ſcis neſcias. *Terent.*

Voila une morale bien ſevere, & qui eſt peu ſuivie dans le monde, dit Ariſte; car aprés qu'une choſe a éclaté, bien loin de faire ſcrupule d'avoüer qu'on la ſçavoit auparavant, on ſe fait honneur de l'avoir ſceuë des premiers : & ceux qui ont mieux gardé le ſilence ſur quelque affaire myſterieuſe ; lorſqu'elle devient publique, ne man-

quent pas de dire aux gens qui la leur racontent, qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les perſonnes delicates ſur le ſecret, repartit Eugene, écoutent une nouvelle, qu'elles ſçavent par la confidence qu'on leur en a faite, comme ſi elles n'en avoient jamais ouï parler.

Mais pour bien faire ſon devoir à l'égard des autres, il faut commencer par le bien faire à l'égard de ſoy-meſme. Un homme qui garde mal ſes propres ſecrets, ne gardera pas bien ceux de ſes amis.

Selon vos principes, dit Ariſte, nous avons droit ſur nos ſecrets, & nous en pouvons faire ce qu'il nous plaira. Le plus ſeûr, repliqua Eugene, eſt de ne pas uſer de noſtre droit. Un ancien Poëte a dit: *Ce que vous voulez que les autres taiſent, ne le dites pas.* Et je dis moy: Ce que vous ne voulez pas que pluſieurs ſçachent, ne le découvrez à perſonne. Car comment les autres vous ſeront-ils fidelles, ſi vous ne l'eſtes pas à vous-meſme? & comment pourrez-vous

Alium ſilere quod velis, primus file. *Senec. in Hippol.*

vous plaindre, qu'on ait revelé ce que vous n'avez pas eû la force de cacher ? On ne fait en cela que nous ſuivre, & je ſerois fou de pretendre que mon ſecret fuſt en ſeûreté dans le cœur des autres, quand il n'eſt pas en ſeûreté dans le mien.

Il y a des occaſions, dit Ariſte, où l'on eſt obligé de faire des confidences, quand ce ne ſeroit que pour demander conſeil. D'ailleurs l'amitié ne s'entretient, & ne s'augmente que par la communication des ſecrets; & ce ſeroit la détruire, que de n'avoir point de confiance en ſes amis.

Il eſt vray, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois ſe diſpenſer de communiquer ſon ſecret, ſoit pour prendre conſeil dans une affaire importante, ſoit pour quelqu'autre raiſon particuliere; mais alors il faut bien choiſir, & ne nous ouvrir qu'à une perſonne ſeûre, & éprouvée. Il faut s'adreſſer en ces rencontres, non pas preciſément à celle qui nous eſt la plus agreable & la plus chere, mais à la

plus fidelle & à la plus ſage. Samſon ne ſe trouva pas bien d'avoir dit ſon ſecret à Dalila : & il en couſta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir revelé le ſien à ſa femme. Il y a des amis tendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne ſont pas ſecrets. Ce n'eſt pas violer les regles de l'amitié, que d'en uſer de la ſorte : ce ſeroit pecher contre celles de la prudence, que d'en uſer autrement.

Mais quand on a un ami intime qui eſt fort ſecret, dit Ariſte, ne doit-on pas luy découvrir ce qu'on cele aux autres ? Ouy ſans doute, repliqua Eugene, il ne luy faut rien cacher ; & c'eſt le plus doux plaiſir de la vie d'avoir un autre ſoy-meſme, dans le ſein duquel on puiſſe verſer, pour dire ainſi, ſes plus ſecrettes penſées. Je dis un autre ſoy-meſme, car un ſuffit ; & quoyqu'on ait pluſieurs amis, on ne doit point avoir pluſieurs confidens dans les choſes de la derniere conſequence. Le ſecret d'un honneſte

homme doit eſtre comme le cœur d'une honneſte femme, pour un ſeul. Ce que trois perſonnes ſçavent, eſt public, ou ne tarde guere à le devenir. Dés qu'une choſe a paſſé par plus d'une bouche, elle ſe répand à peu prés comme l'eau des caſcades, qui va de baſſin en baſſin; ou plûtoſt, les ſecrets ſont comme ces fontaines conduites ſous terre, qui coulent dans les ruës, dés qu'elles commencent à ſe produire. Enfin il n'y a rien de plus vray que ce que diſoit Emanuël Philibert, Duc de Savoye: *Les choſes qu'un homme renferme dans ſon cœur, ne peuvent jamais eſtre découvertes; & celles qu'il confie à un autre, ne peuvent pas demeurer long-temps cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choſes qui ſont, pour dire ainſi, de ſimples ſecrets, ſur leſquelles il n'y a point à deliberer; & non pas celles qui demandent une grande deliberation, & ſur leſquelles il eſt neceſſaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Secretum ſi tribus eſt manifeſtatum, omnibus eſt divulgatum. *S. Aug.*

Il eſt vray, dit Ariſte, que les ſecrets d'Etat, par exemple, doivent

eſtre neceſſairement communiquez à pluſieurs perſonnes : car quelque ſage que ſoit un Prince, il a beſoin de quelques miniſtres qui le ſecondent : & on a eû raiſon de blaſmer Louïs XI. de ce qu'il faiſoit tout de ſa teſte. C'eſt ce que Brezay, grand Seneſchal de Normandie, luy reprocha un jour à la chaſſe, d'une maniere aſſez plaiſante. Le Roy eſtoit monté ſur une petite haquenée : *Sire*, luy dit-il, *je ne penſe pas qu'il ſe puiſſe voir un cheval de plus grande force que cette haquenée. Comment cela*, dit le Roy ? *C'eſt*, repartit le Seneſchal, *qu'elle porte voſtre Majeſté, & tout ſon Conſeil.* Ce bon mot fut perdu, il fit ſeulement rire le Roy ; mais il ne luy fit point changer de conduite.

Il ſeroit à deſirer, continua Eugene, que le Prince gouvernaſt tout ſeul, & qu'il fuſt luy-meſme tout ſon Conſeil. Mais comme la foibleſſe humaine ne le ſouffre pas, & que Louïs XI. avec toute ſa politique a fait des fautes énormes ; il faut que la prudence des Rois

ſoit ſoûtenuë par celle de leurs Miniſtres : mais il ne faut pas que la prudence des Miniſtres ſoit la regle de celle des Rois. Le Prince doit écouter les avis de ſon Conſeil, ſans dire le ſien : aprés qu'une affaire a eſté examinée meûrement en ſa preſence, c'eſt à luy à decider ; & il doit quelquefois cacher à ſon Conſeil meſme, la reſolution qu'il prend, à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs le Conſeil des Rois doit eſtre de peu de perſonnes. C'eſt aſſez de deux ou trois hommes ſages & fidelles : car le ſecret ne peut pas ſubſiſter long-temps dans la multitude ; & de là vient qu'à parler en general, il ne ſe garde jamais bien dans les Republiques. La conjuration de Portugal, & la ligue de Veniſe, dont nous parlions tout à l'heure, ne ſont pas des exemples ſur quoy il faille ſe regler : ce ſont des miracles, comme vous les avez appellez vous-meſme. De ſorte que les ſecrets du Prince doivent eſtre renfermez dans ce petit nombre, avec lequel il delibere.

Ceux qui executent, n'y doivent-ils pas avoir part, dit Ariſte? Quand le Prince peut s'empécher de leur en donner connoiſſance, repliqua Eugene, il faut qu'il les faſſe agir, ſans leur declarer pourquoy ils agiſſent. Les gens qui ſont employez dans l'execution, ne doivent ſçavoir préciſément que ce qu'ils doivent faire. Ainſi Philippe II. Roy d'Eſpagne, qui a merité par ſa conduite le nom de Prudent, ne communiquoit jamais entierement ſes deſſeins à ceux dont il ſe ſervoit pour les faire reüſſir ; il cachoit meſme quelquefois à ſes Ambaſſadeurs le fin de leur Ambaſſade, pour conduire ſes affaires plus ſeurement, & pour moins expoſer ſa reputation, en cas que l'evenement ne répondît pas à ſes projets.

Didac. Saavedra Empreſ. moral. y polit.

Les Generaux d'armée ne doivent découvrir leurs reſolutions à perſonne. Il faut qu'ils conferent avec pluſieurs de ce qui ſe peut entreprendre: mais il ne faut pas qu'ils declarent à qui que ce ſoit, ce qu'ils veulent executer, à moins d'une

neceſſité indiſpenſable; & Scipion doit eſtre en cela leur modele, comme en tout le reſte. Tite-Live a remarqué, que quand ce brave & ſage Romain alla aſſieger la nouvelle Carthage, perſonne ne ſçavoit où alloient les troupes, hors Lelius; & que Lelius n'en auroit rien ſceû luy-meſme, ſi ayant le commandement de l'armée navale, il n'eûſt dû ſçavoir où il falloit joindre Scipion. C'eſt ſuivant cette maxime, que l'Empereur Othon dit dans Tacite, qu'il y a des choſes que les ſoldats doivent ignorer, & qu'il y en a auſſi qu'ils doivent ſçavoir. Car à la guerre comme ailleurs, il ne faut tenir caché que ce qui doit l'eſtre.

Nemo omnium quò iretur ſciebat præter C. Lælium. *Lib.* 26.

Tam neſcire quædam milites, quàm ſcire oportet. *Tacit. hiſt. lib.* 1.

Je connois des hommes qui font myſtere de tout, dit Ariſte: bien loin de dire ce qu'il faut taire, ils taiſent ſouvent ce qu'il faut dire: ils ne parlent guere qu'à l'oreille, & ils donnent ſous un grand ſecret tout ce qu'ils diſent, juſqu'aux bagatelles, & aux bruits qui courent.

Ces hommes-là ne ſont pas trop

ſages, reprit Eugene ; car il y a mille choſes qui ne ſont point matiere de ſecret, & dont la connoiſſance appartient à tout le monde, parce qu'elles ſont communes & indifferentes : en faire fineſſe, ou confidence, c'eſt agir contre le bon ſens ; c'eſt choquer la ſocieté civile, qui conſiſte dans la communication de toutes ces choſes ; c'eſt pecher contre la ſincerité & la franchiſe, qui eſt le lien du commerce que les hommes ont entre eux ou de vive voix, ou par lettres. Les choſes qu'on peut celer, doivent eſtre d'une nature particuliere ; & c'eſt à la prudence à les diſtinguer des autres, à les choiſir & à les mettre à part, ſelon l'etymologie du mot de *ſecret*. Ce qui a fait juger à Platon, que le devoir de l'homme prudent eſt de connoiſtre quelles ſont preciſément les choſes qu'il faut taire, & qu'il faut dire. De ſorte qu'il y a egalement de l'imprudence, & à publier ce qui ſe doit taire, & à taire ce qui ſe doit publier.

Au reſte pour bien garder ſon ſecret, il ne ſuffit pas de ne le point dire : il faut ſe poſſeder tellement ſoy-meſme, qu'il n'échappe pas une parole qui faſſe deviner aux autres ce qu'on cache, ou qui donne meſme à connoiſtre qu'on à un ſecret.

Aprés tout, interrompit Ariſte, tout l'art du ſecret ſe reduit à garder parfaitement le ſilence. Ce n'eſt pas aſſez, reprit Eugene, de bien retenir ſa langue. Il y a des gens qui ne parlent point ; mais pour peu qu'on les obſerve, on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler ; & ces gens-là me font ſouvenir de Paſquin, à qui un jour on mit un baillon ſur lequel ce mot eſtoit écrit, *jo crepo*. Il y a des perſonnes diſcretes, qui font paroiſtre ſur leur viſage tout ce qu'elles ont dans le cœur, ſemblables en cela à la montre d'un horloge, laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans.

L'Horivolo di Girolamo Preti.

Quel che cela net ſen, ſcopre nel volto.

Tels ſont ces Miniſtres timides & peu experimentez, dont un Sage de noſtre temps a dit *qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux; qu'on y lit l'apreſdinée les dépeſches qu'ils ont reçeuës le matin.*

Quelquefois un ſilence affecté nous trahit; un ſigne de teſte, un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire fort ſecrete: quoy que le cœur ſoit bien caché, le ſeul mouvement des arteres fait connoiſtre ſa diſpoſition. Ainſi pour ſe bien couvrir, il faut ſauver toutes les apparences & tous les dehors; il ne faut point avoir l'air myſterieux; il faut avoir la bouche fermée, & le viſage ouvert; il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne dire mot; enfin il faut agir comme ſi on n'avoit point de ſecret.

Ceux qui ſçavent les ſecrets des Princes, doivent particulierement obſerver cette maxime, par la raiſon qu'ils ſont environnez de mille perſonnes qui les étudient, & qui taſchent de les penetrer. Et c'eſt auſſi

auſſi ce que le Roy Theodoric recommandoit ſur toutes choſes à ſes Miniſtres. C'eſt à dire pourſuivit Ariſte, que pour eſtre bien ſecret, il faut eſtre fort habile; je crois meſme que ſelon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice, ni aucune paſſion violente. Il faut du moins eſtre ſobre, & maiſtre de ſes paſſions, repartit Eugene: car tout ce qui trouble la raiſon, deſlie la langue; & c'eſt un oracle du Sage, que le vin & le ſecret ſont incompatibles.

Horace eſt en cela de l'avis de Salomon, pourſuivit Ariſte; il dit que le vin eſt une eſpece de torture douce & agreable, qui fait parler les perſonnes les plus ſecretes & les plus ſages: qu'il découvre leurs plus profondes penſées & leurs deſſeins les plus cachez. L'uſage du vin eſtoit pour cela défendu anciennement aux Rois & aux Magiſtrats, dit Eugene. Si cette loy eſtoit encore en vigueur, reprit Ariſte en riant, il y a peu d'Allemands qui ne renonçaſſent de bon

Totum autem diſſimulare debent quaſi neſciant ſcientes; nam ſollicitis inquiſitoribus, ſæpe & vultu proditur quod tacetur. *Caſſ. l. 6. 16.*

Noli regibus dare vinum, quia nullum ſecretum eſt, ubi regnat ebrietas. *Prov. c. 31.*

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro:
Tu ſapientium
Curas, & arcanum jocoſo
Conſilium retegis
Liæo.
Lib. 3. od. 21.

cœur à la Royauté & à la Magiſtrature. Comme il achevoit ces paroles, Eugene & luy furent interrompus par un faſcheux, dont ils ne purent ſe défaire: car comme il avoit l'air d'un homme de condition, & que par malheur il ſçavoit aſſez de François pour ſe faire entendre; ils furent contraints de l'écouter, & d'achever leur promenade avec luy.

LE BEL ESPRIT

IV. ENTRETIEN.

EUgene & Ariſte commencerent leur promenade par la lecture d'un ouvrage meſlé de proſe & de vers, qu'un de leurs amis avoit compoſé depuis peu. Ils le leûrent attentivement, comme on lit toujours les pieces nouvelles; & aprés l'avoir examiné à loiſir, ils jugerent tous deux que de long-temps il ne s'eſtoit rien fait de plus raiſonnable, ni de plus ſpirituel.

Il faut avoir bien de l'eſprit, dit Eugene, pour faire de ces ſortes d'ouvrages, où l'eſprit brille par tout, & où il n'y a point de faux brillans. Il ne ſuffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'eſprit, répondit Ariſte, il faut en avoir d'une eſpece particuliere. Il n'y a que le bel eſprit qui ſoit capable de ces chef-d'œuvres: c'eſt luy proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour

qui les diſtingue des pieces communes, & ce caractere de perfection, qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel eſprit dont je parle, ajoûta-t-il; & tel qui fait le bel eſprit, en a peut-eſtre moins qu'un autre. Car il y a bien de la difference entre eſtre bel eſprit de profeſſion, & avoir l'eſprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

Si cette beauté d'eſprit que vous vous imaginez, eſt une choſe fort rare, dit Eugene, la reputation de bel eſprit eſt aſſez commune: il n'y a point de louange qu'on donne plus aiſément dans le monde. Il me ſemble meſme qu'il n'y a point de qualité qui couſte moins à acquerir. On en eſt quitte pour ſçavoir l'art de faire agreablement un conte, ou de bien tourner un vers; une folie dite de bonne grace, un madrigal, un couplet de chanſon, eſt aſſez ſouvent le merite par lequel on s'erige en bel eſprit; & vous m'avoüerez que ce n'eſt gueres que

de ces diſeurs & de ces faiſeurs de jolies choſes, dont on a coûtume de dire, *Il eſt bel eſprit.*

J'avouë, repartit Ariſte, qu'on a uſurpé ce titre dans noſtre ſiecle avec autant de liberté & d'injuſtice, que celuy de Gentilhomme & de Marquis ; & ſi les uſurpateurs eſtoient punis dans l'empire des Lettres, auſſi ſeverement qu'ils le ſont depuis quelques années dans la France, il y auroit bien des gens degradez de bel eſprit, comme il y en a beaucoup qui ſont degradez de nobleſſe. Ces Meſſieurs les beaux eſprits auroient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimez, & leurs in-promptus, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion où ils ſont ; je m'aſſeûre qu'ils ne trouveroient pas dans leurs papiers dequoy juſtifier leur qualité pretenduë. Tous leurs titres ne ſont pas meilleurs que ceux des faux nobles; le nom qu'ils portent eſt un nom en l'air, qui n'eſt ſoûtenu de rien ; ils ont la reputation de bel eſprit ſans en avoir le merite ni le caractere.

C'eſt un caractere ridicule, que celuy de bel eſprit, dit Eugene ; & je ne ſçay ſi je n'aimerois point mieux eſtre un peu beſte, que de paſſer pour ce qu'on appelle communément bel eſprit. Toutes les perſonnes raiſonnables ſont de voſtre gouſt, reprit Ariſte. Le bel eſprit eſt ſi fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus ſpirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur, ne ſont pas les plus honneſtes gens du monde ; ils ne ſont pas meſme ce qu'ils penſent eſtre ; ils ne ſont rien moins que de beaux eſprits. Car la veritable beauté de l'eſprit conſiſte dans un diſcernement juſte & delicat, que ces Meſſieurs-là n'ont pas. Ce diſcernement fait connoiſtre les choſes telles qu'elles ſont en elles-meſmes, ſans qu'on demeure court, comme le peuple, qui s'arreſte à la ſuperficie ; ni auſſi ſans qu'on aille trop loin, comme ces eſprits rafinez, qui à force de ſubtilizer, s'évaporent

en des imaginations vaines & chimeriques.

Il me ſemble, interrompit Eugene, que ce diſcernement exquis appartient plus au bon ſens, qu'au bel eſprit. Le vray bel eſprit, repartit Ariſte, eſt inſeparable du bon ſens; & c'eſt ſe méprendre, que de le confondre avec je ne ſçay quelle vivacité qui n'a rien de ſolide. Le jugement eſt comme le fonds de la beauté de l'eſprit : ou plûtoſt le bel eſprit eſt de la nature de ces pierres precieuſes, qui n'ont pas moins de ſolidité, que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net; il éclate de tous coſtez, & dans toutes ſes parties.

Quanta ſodezza, tanto ha ſplendore.

C'eſt un corps ſolide qui brille; c'eſt un brillant qui a de la conſiſtence & du corps. L'union, le mélange, l'aſſortiment de ce qu'il a d'éclatant & de ſolide, fait tout ſon agrément & tout ſon prix. Voila le ſymbole du bel eſprit, tel que je me l'imagine. Il a du ſolide & du brillant

dans un égal degré : c'eſt à le bien definir, le bon ſens qui brille. Car il y a une eſpece de bon ſens ſombre & morne, qui n'eſt gueres moins oppoſé à la beauté de l'eſprit, que le faux brillant. Le bon ſens dont je parle, eſt d'une eſpece toute differente : il eſt gay, vif, plein de feu, comme celuy qui paroiſt dans les Eſſais de Montagne, & dans le Teſtament de la Hoguette; il vient d'une intelligence droite & lumineuſe, d'une imagination nette & agreable.

Ce juſte temperament de la vivacité & du bon ſens, fait que l'eſprit eſt ſubtil, & qu'il n'eſt point évaporé ; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop ; qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge ſainement de tout. Quand on a de cette ſorte d'eſprit, on penſe bien les choſes, & on les exprime auſſi bien qu'on les a penſées. On ramaſſe beaucoup de ſens en peu de paroles : on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit preciſément que ce qu'il faut dire. Un vray bel eſprit ſonge plus aux choſes

ſes qu'aux mots : cependant il ne mépriſe pas les ornemens du langage ; mais il ne les recherche pas auſſi : la politeſſe de ſon ſtile n'en diminuë pas la force ; & on pourroit le comparer à ces ſoldats de Ceſar, qui tout propres & tout parfumez qu'ils eſtoient, ne laiſſoient pas d'eſtre vaillans & de bien combattre.

Jactare ſolitus milites ſuos etiam unguentatos bene pugnare. *Suet. in Cæſar.*

De la maniere dont vous en parlez, dit Eugene, il n'y a pas beaucoup de difference entre un bel eſprit & un eſprit fort. Il n'y en a point du tout, répondit Ariſte, à prendre l'eſprit fort dans ſa vraye ſignification. La beauté de l'eſprit eſt une beauté maſle & genereuſe, qui n'a rien de mol, ni d'efféminé.

Mais cette force ne conſiſte pas à douter de tout, à ne croire rien, & à ſe roidir contre des veritez établies. Selon la penſée d'un Pere de l'Egliſe, ſe, c'eſt eſtre fort comme le ſont les phrenetiques, que de l'eſtre de la ſorte. Elle conſiſte donc à raiſonner bien, à penetrer les principes des

Fortitudo iſta non ſanitatis eſt ſed inſaniæ: nam & phreneticis nihil fortius. *Aug. in Pſal.* 58.

ſciences, & à découvrir les veritez les plus cachées. C'eſt le propre d'un eſprit fort d'approfondir les ſujets qu'il traitte, & de ne ſe laiſſer pas ſurprendre par les apparences : les raiſons qui contentent les eſprits foibles, ne ſont pas des raiſons pour luy : il va toujours droit au but, en quelque matiere que ce ſoit, ſans s'écarter, ni ſans s'amuſer en chemin. Son principal caractere eſt d'entraîner les autres eſprits où il veut, & de s'en rendre maiſtre quand il luy plaiſt. C'eſtoit une des qualitez du dernier Mareſchal de Schomberg : on a dit de luy auſſi bien que de Ceſar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ſes armes n'eſtoient pas plus invincibles que ſes raiſons.

Mais ne penſez pas qu'un bel eſprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de delicateſſe : il reſſemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Taſſe, qui avoient des nerfs & des muſcles extremement forts, ſous une peau blanche & de-

licate. Sa ſolidité & ſa penetration ne l'empeſchent pas de concevoir finement les choſes, & de donner un tour delicat à tout ce qu'il penſe. Les images ſous leſquelles il exprime ſes penſees, ſont comme ces peintures qui ont toute la fineſſe de l'art, & je ne ſçay quel air tendre & *gracieux* qui charme les connoiſſeurs.

Il y a d'excellens eſprits qui n'ont point de delicateſſe, & qui font meſme gloire de n'en point avoir; comme ſi la delicateſſe eſtoit incompatible avec la force. Leur maniere de penſer & de dire les choſes n'a nulle douceur, ni nul agrément. Avec toute leur lumiere & toute leur ſubtilité, ils ont quelque choſe de ſombre & de groſſier dans l'imagination; comme ce peintre Eſpagnol, qui ne pouvoit faire que de gros traits, & qui répondit un jour fierement à des gens qui y trouvoient à redire, qu'il aimoit mieux eſtre *primero en aquella groſſeria, que ſegundo en la delicadeza.*

Mais ces eſprits, quelque bons

qu'ils ſoient, ne ſont pas ſi heureux dans leurs ouvrages, que ce peintre le fut dans les ſiens. Les pieces les plus ſçavantes,& meſme les plus ingenieuſes, ne ſont point eſtimées dans noſtre ſiecle ſi elles ne ſont touchées delicatement. Outre ce qu'elles ont de ſolide & de fort, il faut qu'elles ayent je ne ſçay quoy d'agreable & de fleuri, pour plaire aux gens de bon gouſt; & c'eſt ce qui fait le caractere des belles choſes. Pour entendre ma penſée, ſouvenez-vous de ce que dit Platon, que la beauté eſt comme la fleur de la bonté. Selon l'idée de ce Philoſophe, les bonnes choſes qui n'ont point cette fleur, ſont ſimplement bonnes; & celles qui l'ont, ſont veritablement belles. C'eſt à dire, ajoûta Eugene, que le bel eſprit, à le definir en Platonicien, eſt un bon eſprit fleuri, ſemblable à ces arbres qui portent des fruits & des fleurs tout enſemble, & où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du prin-temps.

Col fior, maturo ha ſempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits, reprit Ariſte, marquent encore cette heureuſe fecondité, qui eſt ſi propre à un beau genie. Car pour moy je trouve qu'il n'y a pas moins de difference entre les eſprits fertiles, & ceux qui ne le ſont pas; qu'il y en a entre de beaux orangers, & de meſchans arbres qui ne rapportent rien.

Je ne ſçay, interrompit Eugene, ſi la fertilité eſt une bonne marque de la beauté de l'eſprit. Il me ſemble que les eſprits les plus feconds ne ſont pas toujours les plus raiſonnables, ni les plus fins. Cette grande fecondité degenere le plus ſouvent en une abondance vicieuſe, en une profuſion de penſées fauſſes ou inutiles; & ſi vous y prenez garde, ce que vous appellez une proprieté du bel eſprit, n'eſt pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination dereglée.

Je ſçay bien, repartit Ariſte, qu'il y a une fertilité d'eſprit pareille à celle de ces arbres, qui pour eſtre trop chargez de fruits, en portent

fort peu de bons. La fecondité dont je parle, n'eſt pas de cette nature. C'eſt une fecondité heureuſe, comme je l'ay appellée : c'eſt non ſeulement un fonds de bonnes choſes ; mais c'eſt un fonds ménagé par le bon ſens. Un vray bel eſprit eſt comme ces gens riches & ſages, qui ſont magnifiques en tout, & qui neanmoins ne font jamais de folles dépenſes.

A ce compte-là, dit Eugene, ce ne ſeroit pas un bel eſprit que le Cavalier Marin. Car il ne s'eſt jamais veû une imagination plus fertile, ni moins reglée que la ſienne. Vous le ſçavez mieux que moy. S'il parle d'un roſſignol, ou d'une roſe, il en dit tout ce qu'on en peut imaginer ; bien loin de rejetter ce qui ſe preſente, il va chercher ce qui ne ſe preſente pas ; il épuiſe toujours ſon ſujet. J'en tombe d'accord, répondit Ariſte ; & je vous confeſſe auſſi, ajoûta-t-il en riant, que ſi l'on donnoit des lettres de bel eſprit, comme on en donne de nobleſſe, je ne ſerois jamais d'avis

qu'on en donnaſt à ces ſortes d'Auteurs, qui ne ménagent ni leurs penſées, ni leurs paroles; & qui ne laiſſent rien à penſer, ni à dire ſur les matieres qu'ils traittent. Mais tous les Poëtes ne ſont pas ſi fous, ni ſi emportez que le Marin. Il y en a de ſages & de moderez, meſme parmi les Italiens, quand il n'y auroit que le Taſſe.

Je vous aſſure, dit Eugene, que le Taſſe n'eſt pas toujours le plus raiſonnable du monde. A la verité on ne peut pas avoir plus de genie qu'il en a. Ses imaginations ſont nobles & agreables; ſes ſentimens ſont forts ou delicats, ſelon que le ſujet le demande; ſes paſſions ſont bien touchées & bien conduites; toutes ſes comparaiſons ſont juſtes; toutes ſes deſcriptions ſont merveilleuſes: mais ſon genie l'emporte quelquefois trop loin; il eſt trop fleuri en quelques endroits; il badine dans des rencontres aſſez ſerieuſes; il ne garde pas auſſi exactement que Virgile, toutes les bienſeances des mœurs. Il a de ſi grandes beautez,

repartit Ariſte, qu'on peut bien luy pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon ſens, qui diſtingue Virgile des autres Poëtes; il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Aprés tout, quelque liberté qu'il ſe donne, il ne s'égare pas comme le Marin, ni comme l'Arioſte.

Mais pour reprendre noſtre diſcours, continua-t-il, un bel eſprit eſt riche de ſon fond: il trouve dans ſes propres lumieres ce que les eſprits communs ne trouvent que dans les liures. Il s'étudie & s'inſtruit luy-meſme, comme a dit un ſçavant homme d'un des plus beaux genies que la France ait jamais portés. Sur tout il ne s'approprie point les penſées des autres: il ne dérobe point aux Anciens, ni aux Etrangers les ouvrages qu'il donne au public. Cependant, dit Eugene, c'eſt ce que font la pluſpart de nos beaux Eſprits. Ils pillent continuellement les Grecs & les Latins, les Italiens & les Eſpagnols: & ſi l'on vouloit ſe donner la peine de bien

Felix ac fœcundum ingenium, quod in ſe uno inveniat & doctorem & diſcipulum. *Ludov. Vives de Budæo.*

examiner leurs ouvrages, on trouveroit que le païs des belles Lettres eſt plein de larrons; & que Mercure qui preſide aux arts & aux ſciences, n'eſt pas ſans raiſon le Dieu des voleurs comme a remarqué ingenieuſement Bartoli dan ſon *Huomo di Lettere*. Car en blaſmant ceux qui volent les penſées d'autruy, je n'ay garde de voler celle-là à ſon Auteur.

En défendant le larcin à un bel eſprit, pourſuivit Ariſte, je ne pretends pas luy interdire la lecture des bons livres: je ne pretends pas meſme que ſes lectures luy ſoient inutiles. Je veux bien qu'il imite les grands modeles de l'Antiquité, pourveû qu'il taſche de les ſurpaſſer en les imitant: mais je ne puis ſouffrir qu'il faſſe comme ces petits peintres qui ſe bornent à copier des originaux, & qui ne feroient rien de beau, ſi les maiſtres de l'art n'avoient rien fait avant eux.

Je veux bien auſſi qu'il ſe ſerve dans les rencontres des penſées des bons Auteurs, pourveû qu'il y a-

joûte des beautez nouvelles; & qu'à l'exemple des abeilles, qui changent en miel ce qu'elles prennent ſur les fleurs, non ſeulement il choiſiſſe ce qu'il y a de bon dans les livres; mais encore qu'il ſe faſſe propre ce qu'il choiſit, & qu'il le rende meilleur par l'uſage qu'il en fait. C'eſt un des grands talens de Voiture. En imitant les autres, il s'eſt rendu inimitable. Il ſçavoit admirablement l'art de mettre en œuvre, & de faire valoir les penſées des Auteurs: les traits qu'il emprunte quelquefois de Terence & d'Horace, ſemblent faits pour ſon ſujet, & ſont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux d'où il les a pris: de meſme que les pierres precieuſes ſont plus belles dans les bagues où on les enchaſſe, que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'eſprit ſe reduiſe-là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un genie capable de toutes les belles connoiſſances; une intelligence élevée & étenduë, que

rien ne ſurpaſſe, & que rien ne borne. Car il eſt de la beauté de l'eſprit à peu-prés comme de celle du corps : les petits hommes quelques bien faits qu'ils ſoient, ne ſont point beaux ſelon le ſentiment d'Ariſtote ; ils ne ſont tout au plus que jolis, parce que l'avantage de la taille eſt une partie eſſentielle de la beauté. Ainſi les petits genies qui ſont bornez à une ſeule choſe, les faiſeurs de jolis vers, qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément & quelque politeſſe qu'ils ayent, ne ſont pas, quoy qu'on en die, de beaux eſprits : ce ne ſont que de jolis eſprits à le bien prendre ; & ce ſeroit bien aſſez pour eux d'eſtre regardez ſur ce pied-là dans le monde.

Au reſte il ne ſuffit pas pour avoir l'eſprit beau, de l'avoir ſolide, penetrant, delicat, fertile, juſte, univerſel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands genies n'ont pas. Car il y en a qui ſont naturellement obſcurs, & qui affectent meſme de l'eſtre : la pluſ-

part de leurs penſées ſont autant d'enigmes & de myſteres ; leur langage eſt une eſpece de chiffre, on n'y comprend preſque rien qu'à force de deviner. Graçian eſt parmi les Eſpagnols modernes un de ces genies incomprehenſibles ; il a beaucoup d'élevation, de ſubtilité, de force, & meſme de bon ſens : mais on ne ſçait lẽ plus ſouvent ce qu'il veut dire, & il ne le ſçait pas peut-eſtre luy-meſme ; quelques-uns de ſes ouvrages ne ſemblent eſtre faits que pour n'eſtre point entendus.

Cependant il ne doit y avoir ni obſcurité, ni embarras dans tout ce qui part d'un bel eſprit : ſes penſées, ſes expreſſions doivent eſtre ſi nobles & ſi nettes, que les plus intelligens l'admirent, & que les plus ſimples l'entendent. Malherbe, qui eſtoit ſans doute un beau genie, taſchoit ſur tout de donner ce caractere de netteté à tout ce qu'il faiſoit ; & vous ſçavez que quand il avoit compoſé un ouvrage, il le liſoit à ſa ſervante, avant que de

Hiſtoire de l'Academie ançoiſe.

le montrer aux gens de la Cour, pour connoiſtre s'il avoit bien reüſſi; croyant que les pieces d'eſprit n'avoient pas leur entiere perfection, ſi elles n'eſtoient remplies d'une certaine beauté, qui ſe fait ſentir aux perſonnes meſme les plus groſſieres. Vous voyez bien que cette beauté doit eſtre ſimple & naïve, ſans fard & ſans artifice, pour faire ſon effet; & vous devez juger par là de ces eſprits qui ne ſont point naturels, qui ſont toujours guindez, & qui ne veulent jamais rien dire qui ne ſurprenne & qui n'ébloüiſſe.

Mon Dieu! que vous me faites de plaiſir, dit Eugene, d'exclure du nombre des beaux eſprits ces diſeurs eternels de beaux mots & de belles ſentences; ces copiſtes & ces ſinges de Seneque; ces Mancini, ces Malvezzi, & ces Loredans, qui courent toujours aprés les brillans & les *vivezze d'ingegno*, comme ils les appellent en leur langue. Car, à vous dire le vray, je ne les puis ſouffrir; & j'ay bien de la peine à

ſouffrir Seneque luy-meſme, avec ſes pointes & ſes antitheſes perpetuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon ſens que tout cela, dit Ariſte: & c'eſt, à mon avis, un plus grand défaut de briller trop, que de ne briller pas aſſez.

Il ne ſe peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel eſprit, reprit Eugene; j'ay penſé dire qu'il ne ſe peut rien voir de plus beau que voſtre portrait: car on diroit que vous vous eſtes peint vous-meſme dans le tableau que vous venez de faire, tant il vous reſſemble. Si je me ſuis peint, dit Ariſte en ſoûriant, je me ſuis tellement flatté, que je ne me reconnois pas. Mais à vous parler ſerieuſement, ajoûta-t-il, j'ay trop mauvaiſe opinion de moy, pour me croire un bon modele en matiere de bel eſprit: je ne m'en picque pas, & je ſerois ridicule d'y pretendre. Il ne faut pas auſſi s'en picquer, dit Eugene; il ne faut pas meſme ſe ſçavoir trop bon gré d'eſtre

bel eſprit, pour l'eſtre effectivement: & ſi j'oſois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajoûterois la modeſtie pour un dernier trait. C'eſt une qualité qui releve toutes les autres, & qui ne ſied pas moins bien aux beaux eſprits, qu'aux belles perſonnes.

J'entre tout-à-fait dans voſtre ſentiment, repartit Ariſte; & je vous avouë que je ne hais rien tant que certains eſprits qui s'en font extremement accroire. Ils ont dans leur mine, dans leurs geſtes, & juſques dans le ton de leur voix, un air de fierté & de ſuffiſance, qui fait juger qu'ils ſont fort contens d'eux-meſmes. Ils font profeſſion de n'eſtimer rien, & de trouver à redire à tout. Il ne ſe fait pas un ouvrage d'eſprit qui ne leur faſſe pitié: mais en recompenſe, ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle, & decident de tout ſouverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages ils en font un grand myſtere, ou par affectation, ou pour exci-

ter davantage la curioſité de ceux qui ont envie de les voir, ou parce qu'ils jugent peu de perſonnes capables d'en connoiſtre le juſte prix: ce ſont des treſors cachez, qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

Il eſt d'une autre ſorte d'eſprits, continua Eugene, qui ſont moins myſterieux, mais qui ne ſont pas moins enteſtez de leur merite. Ils n'ont pas plûtoſt fait une bagatelle, qu'ils en regalent tout le monde. Ils ſont toujours preſts à reciter leurs madrigaux & leurs odes, pour s'attirer un peu de loüange; ils ſe loüient ſans façon, & ſe donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux eſprits ſont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuyent les applaudiſſemens populaires, & bien loin de ſe produire mal-à-propos, ils ſe cachent autant qu'ils peuvent.

Je ne ſçay, dit Ariſte, s'il n'y auroit point plus de modeſtie à n'affecter rien. Vous avez ouï parler de cette

cette femme que Neron aimoit tant, & vous ſçavez que ce n'eſtoit pas une fort honneſte perſonne. Neanmoins, ſi nous en croyons Tacite, elle ne ſe montroit gueres, & elle ne ſortoit point qu'elle ne fût voilée.

Modeſtiam præferre & laſcivia uti: rarus in publicum egreſſus, idque velatâ parte oris, ne ſatiaret aſpectum, vel quia ſic decebat. *Annal.* l. 13. *de Poppæa.*

Un bel eſprit doit, à mon avis, garder le temperament de la Sophronie du Taſſe, qui eſtoit également belle & modeſte.

Non coprì ſue bellezze, e non l'eſpoſe.

Il ne faut pas qu'il faſſe toujours myſtere de ſes ouvrages; mais il ne faut pas auſſi qu'il les montre par tout: il ne doit ni ſe cacher par affectation, ni ſe produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eugene, pourquoy les veritables beaux eſprits ſont ſi rares: des qualitez auſſi oppoſées, que la vivacité & le bon ſens, la delicateſſe & la force, ſans parler des autres, ne ſe rencontrent pas toujours enſemble. Mais je voudrois bien ſçavoir, ajoûta-t-il, d'où viennent toutes ces qualitez qui font le bel eſprit.

Elles viennent, répondit Ariſte, d'un temperament heureux & d'une certaine diſpoſition des organes : ce ſont des effets d'une teſte bien faite & bien proportionnée ; d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une ſubſtance delicate ; d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par la melancolie, & adoucie par le ſang. La bile donne le brillant & la penetration ; la mélancolie donne le bon ſens & la ſolidité ; le ſang donne l'agrément & la delicateſſe.

Je ne vous comprens pas, dit Eugene, avec voſtre bile, voſtre ſang & voſtre melancolie ; car enfin je ne puis croire que des eſprits, qui tiennent plus de l'Ange que de l'homme, doivent tout ce qu'ils ſont, à ce que nous avons de commun avec les beſtes ; & je ne vois pas comment les humeurs qui croupiſſent dans le corps, peuvent eſtre le principe des plus nobles operations de l'ame.

J'ay leû dans je ne ſçay quel Philoſophe Platonicien, reprit Ariſte, que ces humeurs toutes materielles

qu'elles ſont, ſont les beaux genies; de meſme à peu-prés que les vapeurs de la terre ſont les foudres & les éclairs. La penſée de ce Philoſophe eſt ſubtile & ingenieuſe. Il veut dire, à mon avis, que les eſprits du ſang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainſi qu'une exhalaiſon chaude s'enflâme dans une nuë froide & humide: que les eſprits allumez répandent dans la teſte cette *ſplendeur ſeche*, que rend l'ame ſage & intelligente, ſelon Heraclite: que comme entre les choſes corporelles il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui ſoit plus pur & plus animé que ces eſprits; la flâme qui en ſort, eſt la plus ſubtile, la plus vive, & la plus ardente qui ſoit dans la nature: que c'eſt cette flâme qui éclaire la raiſon, & qui échauffe l'imagination en meſme temps; que c'eſt elle qui rend viſibles à l'ame les eſpeces des choſes, & qui luy fait voir tous les objets dans leur jour: en un mot, que c'eſt à la lueur de ce beau feu, que l'entendement découvre &

contemple les veritez les plus obſcures ; & c'eſt peut-eſtre ce feu qui brille dans les yeux des perſonnes ſpirituelles, & qui les diſtingue des gens ſtupides, dont les yeux mornes & ſombres marquent aſſez qu'ils n'ont dans la teſte qu'un feu noir & obſcur, plus propre à offuſquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voila ce qui s'appelle de belles viſions, dit Eugene, & je ne ſçay ſi les réveries des Poëtes ne meritent pas autant de creance que les idées de ces Philoſophes. Quand vous devriez traiter de réveur & de viſionnaire le Docteur Abaillard, reprit Ariſte, il faut que je vous diſe ſa penſée touchant la difference des eſprits. Sa chere Heloïſe luy fit un jour la queſtion que vous me faites. Il luy répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la teſte ; & ſa réponſe eſtoit fondée ſur les paroles de S. Paul, qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie : mais il luy ajoûta que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni ; & que les eſprits ſubtils

Videmus nunc per ſpeculum. 1. *Cor.* 13.

en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur repreſentoit diſtinctement les objets. Il vouloit dire que la bile meſlée avec le ſang formoit dans le cerveau une eſpece de glace polie & luiſante, à laquelle la mélancolie ſervoit comme de fonds.

Quoy-que vous en diſiez, pourſuivit Eugene, & quoy-qu'en diſe voſtre Docteur amoureux, je ne puis me reſoudre à croire que les ames empruntent toutes leurs lumieres du corps, & que la beauté de l'eſprit ſoit une perfection étrangere à l'eſprit meſme. Je croirois bien plûtoſt que la perfection du corps dépend de celle de l'eſprit, ou du moins que l'excellence de l'eſprit vient de la nobleſſe de l'ame.

Je ſçay bien que les ames ſont toutes d'une meſme eſpece ; mais cela n'empeſche pas, ſi nous en croyons les Philoſophes les plus raiſonnables, qu'elles n'ayent des perfections ſingulieres qui les diſtinguent aſſez les unes des autres,

comme les étoilles ont des clartez & des vertus differentes, quoyqu'elles ſoient toutes compoſées d'une meſme matiere. A la verité toutes les ames raiſonnables ſont des images de Dieu; elles ſont toutes marquées de la lumiere de ſon viſage, ſelon la parole d'un Prophete: mais il y en a, où cette lumiere eſt mieux peinte, & où les traits de la beauté divine ſont gravez plus profondément; & ce ſont les plus nobles & les plus parfaites, les plus ſenſées & les plus ingenieuſes. Car comme entre les figures faites ſur la cire avec le meſme cachet, les unes ſont plus nettes & mieux formées que les autres; ſans que cela vienne d'autre part, que de la main qui a appliqué le cachet: de meſme la perfection qui ſe trouve en quelques ames, vient de ce que l'image de Dieu y eſt mieux imprimée; c'eſt cette impreſſion plus forte qui les rend en quelque façon plus ſpirituelles & plus divines.

Mais ſi cela eſt ainſi, dit Ariſte, d'où vient que l'ame eſtant incorru-

ptible & inalterable de ſa nature, une vapeur qui monte au cerveau altere l'eſprit, & oſte quelquefois la raiſon ? C'eſt que les ames les plus nobles, repliqua Eugene, ſont comme les peintres, qui quelque habiles qu'ils ſoient, ne peuvent rien faire ſans les inſtrumens de leur art. Les organes bien diſpoſez, & les humeurs temperées d'une certaine maniere ne rendent pas preciſément les ames ſenſées & ingenieuſes; non plus que les pinceaux delicats, & les belles couleurs ne font pas les peintres excellens : mais ces organes & ces humeurs ſont des inſtrumens, dont les ames ont beſoin pour agir tandis qu'elles ſont dans les corps; dés que ces inſtrumens ſont gaſtez, elles n'agiſſent plus, ou n'agiſſent qu'imparfaitement, quelque parfaites qu'elles ſoient d'elles-meſmes. Ce ſont de bons peintres, qui ont de méchans pinceaux & de méchantes couleurs.

Il y a de l'eſprit à ce que vous dites, interrompit Ariſte; mais aprés

tout, ces Philoſophes que vous croyez les plus ſages, ne ſont pas mieux fondez en raiſon que les autres; & je crains fort, ajoûta-t-il, que ſi on examinoit bien cette nobleſſe des ames, à laquelle ils attribuent l'excellence de l'eſprit, toutes les preuves ne ne s'en trouvaſſent fauſſes. Le meilleur parti, à mon avis, eſt de n'en point prendre en des diſputes où l'on ne peut connoiſtre la verité; & les plus raiſonnables ſont peut-eſtre ceux qui raiſonnent le moins ſur ces ſortes de matieres.

Quoy-qu'il en ſoit, continua Eugene, il eſt certain que la nature ne fait pas toute ſeule un bel eſprit. La plus heureuſe naiſſance a beſoin d'une bonne education, & de cet uſage du monde, qui rafine l'intelligence, & qui ſubtiliſe le bon ſens. De là vient que les ſçavans de profeſſion ne ſont pas d'ordinaire de beaux eſprits: comme ils ſont toujours enſevelis dans l'étude, & qu'ils ont peu de commerce avec les honneſtes gens, ils n'ont pas

pas dans l'eſprit une certaine politeſſe, & je ne ſçay quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'eſt pas que la ſcience ſoit contraire d'elle-meſme à la beauté de l'eſprit; mais c'eſt que les grands Docteurs & ceux qui ſçavent le plus de Grec & de Latin, ne ſçavent pas le plus ſouvent bien uſer de leur ſcience.

Il eſt certain encore, ajoûta-t-il, que de quelque principe que vienne cette beauté, il eſt des beaux eſprits de plus d'une eſpece. Car outre ceux dont nous avons parlé juſqu'à cette heure, qui excellent dans les Lettres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoiſſances; il y en a qui ſans avoir preſque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour reüſſir dans la converſation.

Le caractere de ces eſprits-là eſt de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaiſant à tout ce qu'ils diſent; ils ſont dans les rencontres des reparties fort ingenieuſes; ils ont toujours quelque queſtion ſubtile à propoſer, & quel-

que joli conte à faire, pour animer la converſation, ou pour la réveiller quand elle commence à languir; pour peu qu'on les exeite, ils diſent mille choſes ſurprenantes; ils ſçavent ſur tout l'art de badiner avec eſprit, & de railler finement dans les converſations enjoüées: mais ils ne laiſſent pas de ſe bien tirer des converſations ſerieuſes; ils raiſonnent juſte ſur toutes les matieres qui ſe propoſent, & parlent toujours de bon ſens.

Il y a encore une autre ſorte de beaux eſprits, qu'on peut appeller des eſprits de negociation & de cabinet. Ce ſont des genies éclairez, judicieux, actifs, & propres pour les affaires: d'une veuë i's en penetrent le fond, ils en découvrent toutes les circonſtances & toutes les ſuites; ils trouvent en un inſtant tous les expediens & toutes les voyes par où l'on peut ménager & faire reüſſir les choſes les plus difficiles. Mais ils ne voyent que ce qu'il faut voir, & qu'autant qu'il faut, pour prendre un bon parti & faire un choix rai-

ſonnable : car c'eſt quelquefois un foible dans la politique, d'avoir trop de penetration & trop de lumiere ; tant de biais & tant de jours differens diſſipent l'eſprit, & nuiſent ſouvent à l'execution : le temps d'agir ſe paſſe à deliberer.

Ces eſprits ſont nez pour le gouvernement des Etats ; auſſi ne forment-ils jamais que de grands deſſeins, utiles à leur Patrie & glorieux à leur Prince : ce qui arrive particulierement, quand le Prince perſuadé de leur capacité, de leur fidelité & de leur zele, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand ſens avec une grande experience, ils ne prennent point de fauſſes meſures, & ne font point de fauſſes démarches. Que ſi la fortune, qui ne s'accorde pas toujours avec la prudence, ne favoriſe pas toutes leurs entrepriſes, ils profitent d'un mauvais ſuccés, en imitant ces ſages pilotes, qui ſe ſervent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les negociations ils ſe conduiſent

avec beaucoup d'habileté & d'une maniere fort delicate : ils découvrent d'abord les penſées de celuy avec qui ils traittent, ſans ſe découvrir eux-meſmes ; ils s'inſinuënt dans ſon eſprit ; ils l'engagent par ſes propres intereſts ; ils le manient & ils le tournent ſi bien, qu'il penſe trouver ſon compte à entrer dans leurs ſentimens, & qu'il donne où ils veulent, ſans croire meſme y donner. Tels ont eſté le Cardinal de Richelieu, & le Comte d'Olivares, les deux plus celebres Miniſtres que la France & l'Eſpagne ayent jamais eûs.

Voila les divers caracteres du bel eſprit. Ce ſont trois ſortes de beautez, qui pour eſtre differentes, ne laiſſent pas de ſe rencontrer quelquefois en une meſme perſonne. Car ſans parler des anciens & des étrangers, le Cardinal du Perron, & feu Monſieur d'Avaux eſtoient des genies univerſels, propres pour les lettres, pour la converſation, & pour les affaires ; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à

ces grands hommes, & qui ſont capables de faire egalement bien un ouvrage d'eſprit, un conte agreable, & un traité de paix.

Neanmoins à parler en general, ces trois talens ne ſe trouvent enſemble que bien rarement. Les eſprits de negociation ne reüſſiſſent pas d'ordinaire aux belles lettres; mais auſſi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toujours dans la converſation. Les premiers ont plus de ſolidité que de delicateſſe; l'étude de la politique les occupe tout entiers, ils comptent les autres ſciences pour rien. Les ſeconds ſont trop delicats & trop chagrins; ils ne ſe contentent preſque jamais de ce qui ſe preſente à eux; ils ne diſent preſque rien dans les compagnies où ils ſe trouvent, pour trop penſer à ce qu'ils veulent dire: comme ils ſont accoûtumez à réver profondément, afin de bien tourner une penſée, ils ſont le plus ſouvent diſtraits; ils gardent quelquefois un ſilence morne dans une converſation enjoüée.

mais auſſi, comme ils ont ſouvent la teſte pleine de leurs compoſitions, ils parlent quelquefois trop; ils attirent toute la converſation à eux, & ne laiſſent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'eſprit de converſation, comme c'eſt un eſprit naturel, ennemi du travail & de la contrainte; il n'y a rien de plus oppoſé à l'étude & aux affaires: auſſi nous voyons que ceux qui ont ce talent, ſont pour l'ordinaire des gens oiſifs, dont le principal employ eſt de rendre & de recevoir des viſites. De ſorte qu'à examiner les choſes à fond, il ſemble que ces divers eſprits ſoient incompatibles, & qu'ils demandent meſme des diſpoſitions naturelles tout-à-fait contraires.

Quoy-qu'il ſemble, dit alors Ariſte, que le bel eſprit ſoit different ſelon les differens caracteres que vous venez de marquer, il eſt cependant le meſme par tout; car il eſt né à toutes choſes, & a en ſoy de quoy reüſſir en tout ce qu'il veut

entreprendre. La diverſité qui paroiſt dans les eſprits, vient moins du fonds des eſprits, que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de certaines choſes, parce qu'ils s'y ſont appliquez dans leur jeuneſſe, auroient peut-eſtre reüſſi également dans les autres, s'ils y avoient apporté autant de ſoin & d'application.

Le hazard qui ſe meſle de la conduite des hommes, & qui a ſouvent la meilleure part à la profeſſion qu'ils embraſſent, fait pour l'ordinaire cette difference que nous voyons parmi les eſprits. Les uns ſe trouvent engagez, je ne ſçay comment, à établir leur reputation & leur fortune par la poëſie; il ne faut pour cela qu'avoir reüſſi dans un ſonnet, qu'une paſſion, ou que le ſeul caprice aura inſpiré; la loüange qui en revient, eſt une amorce agreable pour en faire entreprendre un ſecond; la bonne opinion que l'on conçoit aiſément de ſoy-meſme, anime à quelque choſe de plus grand : on lit les Poëtes; on étu-

die les fables ; on conſulte les Maiſtres de l'Art ; en un mot on ſe tourne tout à fait du coſté de la poëſie, & on devient inſenſiblement Poëte de profeſſion, ſans pouvoir preſque eſtre autre choſe. Que ſi ces excellens Poëtes n'ont pas toujours le talent des affaires, ni celuy de la converſation ; c'eſt qu'ils ont pris une autre route dés le commencement, & qu'au lieu d'étudier la politique, & de voir le monde, ils ſe ſont attachez à la compoſition & aux livres.

L'eſprit de negociation, auquel on donne la préeminence & qu'on appelle ordinairement grand eſprit & grand genie, ne differe cependant des autres que par la nobleſſe de la matiere ; car on ne peut ſe rien propoſer de plus noble, que de traitter des intereſts des Princes, d'entrer dans leurs deſſeins les plus ſecrets, d'accorder leurs differends, & de gouverner leurs Etats. C'eſt l'employ le plus ſublime & le plus glorieux, où l'eſprit ſe puiſſe occuper : rien ne flatte

tant l'amour propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatans d'Ambaſſadeur, de Plenipotentiaire, & de Miniſtre d'Etat. Ceux qui ſont élevez à ces dignitez eminentes, ont un caractere de grandeur & d'autorité qui les diſtingue du reſte des hommes; ils ſont ſur la terre ce que ſont dans le ciel les Anges du premier ordre, qui approchent de plus prés du trône de Dieu; qui reçoivent leurs lumieres de luy immediatement, & qui ſont deſtinez aux choſes les plus importantes.

Cependant quand on y regarde de prés, on trouve que c'eſt la fortune qui fait ces grands hommes & ces grands eſprits, en les conduiſant quelquefois en des païs & en des maiſons, où par des rencontres fortuites & impreveuës, ils prennent parti auprés des Ambaſſadeurs & des Miniſtres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires; l'application les y fait reüſſir, & les rend capables avec le temps des premieres charges de l'Etat. Ainſi

c'eſt proprement la fortune qui fait joüer un grand rôle à un bel eſprit ſur le theatre du monde, tandis qu'elle en laiſſe d'autres dans l'obſcurité & dans la pouſſiere. Car aſſeûrément il y a de beaux eſprits, qui ſont inconnus & inutiles, faute d'un employ qui les faſſe paroiſtre & qui les oblige à travailler.

Je confeſſe, dit Eugene, que la fortune contribuë beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien ſans la nature ; & quelque favorables que ſoient les occaſions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Miniſtre, quand on n'a pas le genie des grandes affaires. Car quoy-que vous en diſiez, le genie eſt une habileté particuliere, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choſes. Les uns ont du genie pour la peinture ; les autres en ont pour les vers : il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit & de l'imagination pour exceller dans la poëſie ; il faut eſtre né Poëte, & avoir ce na-

turel qui ne dépend ni de l'art, ni de l'étude; & qui tient quelque choſe de l'inſpiration.

Je dis le meſme de la negociation & du Miniſtere. Ce n'eſt pas aſſez pour y reüſſir d'eſtre tres-éclairé & meſme tres-ſage ; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres eſprits ſous l'autorité du Prince, pour commander en obeïſſant. Ce qui a fait dire à un Politique Eſpagnol, que le genie & l'eſprit ſont les deux cauſes principales de l'élevation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas: el uno ſin el otro felicidad a medias; no baſta lo entendido, deſeaſe lo genial.*

Oraculo manual y Arte de prudencia.

Il eſt vray que le genie quelque puiſſant qu'il ſoit, languit en quelque façon & demeure comme étouffé hors des emplois qui luy conviennent; parce qu'il a beſoin d'une certaine matiere pour ſe développer & pour agir : mais à le regarder en ſoy-meſme, il eſt indépendant du hazard & de la fortune : c'eſt un don du ciel où la terre n'a point de part ;

c'eſt je ne ſçay quoy de divin, qui rend un bel eſprit, que la providence de Dieu a deſtiné au gouvernement d'un Empire ; qui le rend, dis-je naturellement droit & juſte, zelé pour la gloire de ſon Prince, & pour le bien de ſa Patrie, capable des plus difficiles entrepriſes, ferme & conſtant dans les rencontres les plus fâcheuſes, impenetrable aux plus clair-voyans, inſenſible aux plaiſirs, infatigable dans le travail, libre & tranquille dans l'embarras, & en tout temps maiſtre de ſoy-meſme & des affaires, leſquelles pour grandes qu'elles ſoient ſont toujours au deſſous de ſon genie.

Ce n'eſt pas qu'un Miniſtre tel que je me l'imagine, ſoit borné preciſément aux affaires : comme ſon eſprit a une étenduë preſque infinie, il n'y a point de ſcience dont il n'ait quelque teinture ; il peut meſme, quand il luy plaiſt, faire des diſcours eloquens, & tenir ſa place dans une Academie de beaux eſprits, comme il la tient dans le Conſeil d'un puiſſant Monarque :

mais aprés tout le genie de la politique eſt ſa qualité dominante, & ſon veritable caractere.

Je trouve ce portrait du parfait Miniſtre fort à mon gré, dit Ariſte; & ce qui m'en plaiſt davantage, c'eſt qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Voſtre homme d'Etat eſt, ſi je ne me trompe, quelque choſe de plus réel que le Magnanime d'Ariſtote, & que le Sage de Seneque : & j'en ſuis bien aiſe pour l'honneur de noſtre nation ; car à vous dire le vray, j'aurois un étrange dépit que la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains, repliqua Eugene, ſont ſi jaloux de la gloire de leur nation, qu'on ne peut leur diſputer rien là-deſſus, ſans ſe brouïller avec eux, & ſans avoir des affaires avec les plus braves & les plus ſpirituels hommes du monde. Pour moy, continua-t-il en riant, comme je n'aime pas à me faire des ennemis, j'aime mieux ceder aux Grecs & aux Romains, & confeſſer de bonne foy que tous les païs ſont

ſteriles en heros, au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confeſſiez, dit Ariſte, que le bel eſprit eſt de tous les païs & de toutes les nations; c'eſt à dire: que comme il y a eû autrefois de beaux eſprits Grecs & Romains, il y en a maintenant de François, d'Italiens, d'Eſpagnols, d'Anglois, d'Allemands meſme, & de Moſcovites. C'eſt une choſe ſinguliere qu'un bel eſprit Allemand ou Moſcovite, reprit Eugene; & s'il y en a quelques-uns au monde, ils ſont de la nature de ces eſprits qui n'apparoiſſent jamais ſans cauſer de l'étonnement. Le Cardinal du Perron diſoit un jour, en parlant du Jeſuite Gretſer, *Il a bien de l'eſprit pour un Allemand*, comme ſi c'eûſt eſté un prodige qu'un Allemand fort ſpirituel.

Perroniana.

J'avouë, interrompit Ariſte, que les beaux eſprits ſont un peu plus rares dans les païs froids, parce que la nature y eſt plus languiſſante & plus morne pour parler ainſi. A-

voüez plûtoſt, dit Eugene, que le bel eſprit tel que vous l'avez defini, ne s'accommode point du tout avec les temperamens groſſiers & les corps maſſifs des peuples du Nord.

Ce n'eſt pas que je veuïlle dire, ajoûta-t-il, que tous les Septentrionaux ſoient beſtes; il y a de l'eſprit & de la ſcience en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs: mais enfin on n'y connoiſt point noſtre bel eſprit, ni cette belle ſcience dont la politeſſe fait la principale partie: ou ſi cette belle ſcience, & ce bel eſprit y ſont connus, ce n'eſt ſeulement que comme des étrangers, dont on n'entend poins la langue; & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne ſçay meſme ſi les beaux eſprits Eſpagnols & Italiens ſont de la nature des noſtres: ils en ont bien quelques qualitez & quelques traits; mais je doute un peu qu'ils leur reſſemblent tout-à-fait, & qu'ils ayent preciſément le caractere que vous avez établi. Car enfin ce caractere

eſt ſi propre à noſtre nation, qu'il eſt preſque impoſſible de le trouver hors de France : ſoit que cela vienne en partie de la temperature du climat ; ſoit que noſtre humeur y contribuë quelque choſe ; ſoit enfin que ce ſoit l'étoille de la nation Françoiſe, d'avoir preſentement ce beau tour d'eſprit, que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariſte, qu'un homme qui craint tant de ſe mettre mal avec les Grecs & avec les Romains, s'attire ſur les bras de gayeté de cœur les Eſpagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, les Moſcovites, & toutes les autres nations de la terre. Mais raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainſi le procés à tous les Etrangers. Pour moy, comme je n'aime gueres à decider, ni à faſcher perſonne, j'aime mieux croire que le bel eſprit n'eſt étranger nulle part, & je n'ay garde d'eſtre plus chagrin que le Poëte Satirique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands genies naiſſent par tout.

Je

Je ſçay bien qu'il y a des païs plus ſpirituels que d'autres ; que l'Attique a eſté de toutes les contrées de la Grece la plus fertile en beaux eſprits ; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique : mais il ne s'enſuit pas que les autres pais ſoient auſſi ſteriles que vous dites ; & enfin il n'eſt pas des eſprits comme de l'or & des pierreries que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre ; il s'en trouve ſous les climats froids & chauds, auſſi bien que ſous les climats temperez ; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais ſi le bel eſprit eſt de tous les païs, dit Eugene, il n'eſt pas de tous les ſiecles : car il y en a de groſſiers & de ſtupides, où la barbarie & l'ignorance dominent, tel qu'à eſté le dixiéme ſiecle où les gens eſtoient ſi ſimples & ſi beſtes, que dés qu'un homme ſçavoit un peu de Grec, il paſſoit pour Necromancien. Il y a auſſi des ſiecles ingenieux, dit Ariſte ; & il ne faut pas eſtre fort verſé dans l'Hiſtoire & dans la Chrono-

logie, pour ſçavoir que le ſiecle d'Alexandre a eſté fecond en beaux eſprits. J'entends par le ſiecle d'Alexandre, non ſeulement le temps que ce fameux Conquerant a veſcu; mais encore celuy qui a precedé ſa naiſſance, & ſuivi ſa mort de quelques années. C'eſt dans ce ſiecle qu'ont fleuri Anacreon, Socrate, Pindare, Euripide, Sophocle, Ariſtophane, Iſocrate, Platon, Ariſtote, & Demoſthene. Tout le monde ſçait que le ſiecle d'Auguſte a eſté parmi les Romains le ſiecle du bel eſprit & du bon ſens, des bons Auteurs & des belles lettres.

Le quatriéme ſiecle de l'Egliſe a eſté un des plus fertiles en grands genies. Car outre un Arius ſi celebre par les maux qu'il a faits au monde Chreſtien; un Valens, un Urſace, & un Euſebe, défenſeurs de la doctriue de cet hereſiarque; un Julien l'Apoſtat, & un autre Julien diſciple de Pelage, qui eſtoient tous de méchans hommes & de bons eſprits, ſans parler de Themiſtius le Philoſophe, & de Libanius le So-

phiſte : il y a eu dans ce ſiecle-là un grand nombre de Saints Peres auſſi conſiderables par la grandeur de leur eſprit, que par la ſainteté de leur vie. C'eſt le ſiecle des Chryſoſtomes, des Jeroſmes, des Epiphanes, des Ambroiſes, & des Auguſtins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un ſiecle eſt plus, ou moins ſpirituel que l'autre? Si vous faiſiez cette demande à un Aſtrologue, répondit Ariſte, il ne manqueroit pas de s'en prendre aux aſtres ; & il vous diroit ſans doute que la revolution & le concours de certaines étoilles dont les influences agiſſent plus ou moins ſur les eſprits, eſt l'unique cauſe de cette difference. Mais comme je ne ſuis point Aſtrologue, je croirois plûtoſt que cela vient en partie de la bonne ou de la mauvaiſe education ; & que les eſprits ſont plus ſubtils ou plus groſſiers, ſelon qu'ils ſont plus ou moins cultivez dans leur jeuneſſe.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel eſprit pour

polir une nation entiere. Malherbe a reformé en France l'idée de la poëſie, & nous a donné le gouſt des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette maniere d'écrire aiſée & delicate qui regne preſentement. Avant luy on penſoit n'avoir de l'eſprit que quand on parloit Balzac tout pur, & qu'on exprimoit de grandes penſées avec de grands mots.

L'emulation qui s'excite entre certaines perſonnes, ou meſme entre certaines nations jalouſes l'une de l'autre, ſert beaucoup à polir un ſiecle : l'intereſt fait ſouvent le meſme effet que l'emulation. L'on voit mille gens d'eſprit, dans un Etat où l'eſprit eſt un moyen pour faire fortune : ainſi dans les anciennes Republiques, où un homme parvenoit aux charges par ſon eloquence & par ſon ſçavoir, il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellens Philoſophes. Il y a toujours eu des hommes ſçavans dans les temps où les Princes ont eû de l'amour pour les ſciences.

D'où vient, penſez-vous, que dans le ſiecle paſſé les lettres fleurirenttant en Italie, ſi ce n'eſt de l'affection que Laurens de Medicis & Leon dixiéme eurent pour elles ? & ne fut-ce pas auſſi la meſme affection de François Premier qui fit que la France devint ſous ſon regne ſpirituelle & ſçavante, de groſſiere & d'ignorante qu'elle avoit eſté ſous les regnes precedens ? L'inclination qu'aura un premier Miniſtre pour une ſcience particuliere, fera que les eſprits s'y appliqueront, & qu'on y excellera avec le temps. La paſſion du Cardinal de Richelieu pour le Theatre a porté la comedie Françoiſe à ſa derniere perfection, & a fait naiſtre dans noſtre ſiecle des poëtes dramatiques qui effacent preſque les anciens.

Je trouve, dit Eugene que les temps de paix contribuent encore beaucoup à rendre les hommes ſpirituels : car, comme vous ſçavez, les Muſes aiment naturellement le repos & le ſilence ; elles ne peuvent vivre dans le trouble & parmi le

bruit : les beaux eſprits ſont rares dans un temps de guerre ; ſoit que la guerre qui a quelque choſe de ſauvage & de farouche, empeſche que les eſprits ne ſe poliſſent ; ſoit que ceux qui ont de l'ambition, tournent leurs penſées du coſté des armes, & prennent le parti de la valeur, comme fit Ceſar, qui au ſentiment de Quintilien eût pû diſputer à Ciceron la gloire de l'eloquence.

Les temps de guerre, dit Ariſte, ne ſont pas toujours incompatibles avec les connoiſſances honneſtes : ils ſont quelquefois fort heureux, non ſeulement pour la grandeur des Etats, mais auſſi pour la perfection des eſprits ; & ſans chercher des exemples étrangers, nous nous ſommes polis plus que jamais, pendant que la guerre a eſté le plus allumée entre la France & l'Eſpagne.

Il me ſemble, pourſuivit-il, que les hereſies naiſſantes ne ſervent pas peu à bannir la barbarie & l'ignorance : la paſſion qu'ont les uns pour établir & pour défendre une nou-

velle doctrine ; le zele qu'ont les autres pour la combattre & pour la détruire, animent les deux partis à l'étude, & produiſent d'ordinaire des ouvrages tres ingenieux. Car pour ne rien dire des anciennes hereſies, nous devons peut-eſtre, ſi j'oſe parler ainſi, nous devons dis-je aux dernieres une partie de l'embelliſſement de noſtre langue, & de la politeſſe de noſtre ſiecle.

Ne pourroit-on pas ajoûter, dit Eugene, que la nature fait des efforts de temps en temps pour produire des genies extraordinaires ; & qu'elle demeure enſuite ſterile durant quelques ſiecles, comme ſi ces dernieres productions l'avoient épuiſée, & qu'elle eût beſoin de repos aprés un ſi grand travail.

Mais on peut ajoûter encore, repartit Ariſte, qu'il y a en tout cela je ne ſçay quelle fatalité, ou, pour parler plus chreſtiennement, je ne ſçay quelle diſpoſition de la providence, où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie ou cette politeſſe des eſprits paſſe de païs en païs & de ſiecle

en ſiecle par des voyes qui nous ſont ſouvent inconnuës. En un temps une nation eſt groſſiere, & en un autre elle eſt ingenieuſe. Du temps d'Alexandre les Grecs avoient plus d'eſprit que les Romains : du temps de Ceſar les Romains avoient plus d'eſprit que les Grecs.

Le ſiecle paſſé eſtoit pour l'Italie un ſiecle de doctrine & de politeſſe ; il luy a plus fourni de beaux eſprits qu'elle n'en avoit eû depuis le ſiecle d'Auguſte. Le ſiecle preſent eſt pour la France, ce que le ſiecle paſſé eſtoit pour l'Italie; on diroit que tout l'eſprit & toute la ſcience du monde ſoit maintenant parmi nous, & que tous les autres peuples ſoient barbares en comparaiſon des François. Ce n'eſt pas un avantage & un merite en France que d'avoir de l'eſprit, parce que tout le monde en a. Il n'y a preſque perſonne qui ait un peu d'education, qui ne parle bien & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiſeurs de belles choſes eſt infini ; celuy des Academies ſçavantes croiſt tous les jours

jours : en un mot je ne ſçay rien de plus commun dans tout le Royaume, que ce bon ſens delicat qui y eſtoit ſi rare autrefois.

Au reſte noſtre bel eſprit n'eſt pas borné aux hommes de Lettres; il s'étend aux gens d'épée, & aux perſonnes de la premiere qualité, dont il ſembloit que l'ignorance fut le partage dans les derniers regnes. Nous avons des Princes qui peuvent le diſputer en eſprit auſſi bien qu'en valeur à Scipion & à Ceſar; & en mon particulier j'ay l'honneur d'en connoiſtre un qui dans la fleur de ſon âge a tout le diſcernement & toute la maturité que l'on peut avoir. Ce jeune Prince a mille agrémens en ſa perſonne, qui le rendent, tout fier qu'il eſt, le plus aimable du monde. Il y a long-temps que je l'ay comparé au Renaud du Taſſe, & que je luy ay appliqué ces quatre vers comme par un eſprit de prophetie.

L'età precorſe, e la ſperanza; e preſti
Pareano i fior, quando n'uſciro i frutti.

Se'l miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo ſtimi ; Amor, ſe ſcopre il volto.

Mais je laiſſe-là ſon courage & ſa bonne mine pour ne vous parler que de ſon eſprit. Quelque froideur qui paroiſſe ſur ſon viſage, il a beaucoup de vivacité & beaucoup de feu: mais ce feu n'éclate pas toujours au dehors ; cette vivacité eſt preſque toute dans une intelligence ſubtile & penetrante, à laquelle rien n'échape. Il entend tout finement ; il juge des ouvrages d'eſprit avec une delicateſſe admirable ; il ne dit rien qui ne ſoit juſte & plein de bon ſens, meſme en diſant des bagatelles : car avec ſon air ſage & ſerieux, il ne laiſſe pas de badiner ſpirituellement & de bonne grace, quand l'occaſion s'en preſente.

Il ſçait toutes les belles langues ; & il a pris des ſciences, tout ce qu'une perſonne de ſa qualité en doit ſçavoir : de ſorte qu'il parle ſur chaque matiere fort à propos & en Prince, ſans faire le ſçavant & ſans

ſe piquer de rien. Ajoûtez à cela une raiſon droite & éclairée, qui luy fait toujours prendre le bon parti; un genie noble & élevé, qui le rend capable de tout; enfin je ne ſçay quel tour particulier dans l'eſprit, que les plus beaux eſprits n'ont pas.

Nous avons encore des Ducs, des Marquis & des Comtes fort ſpirituels & fort ſçavans, qui manient également bien la plume & l'épée, & qui ne s'entendent pas moins à faire un deſſein de balet, & à écrire une hiſtoire; qu'à former un camp, & à ranger une armée en bataille. Nous avons auſſi des Ducheſſes, des Marquiſes & des Comteſſes, qui valent peut-eſtre bien les Ducs, les Marquis & les Comtes, & qui ſont de veritables beaux eſprits.

Je ne penſois pas, interrompit Eugene, qu'une femme put eſtre bel eſprit; & quoy que vous en diſiez, je doute un peu qu'elle puiſſe avoir toutes les qualitez qui ſont neceſſaires pour l'eſtre effectivement. Ce beau feu & ce bon ſens dont vous avez tant parlé, ne viennent pas d'u-

ne complexion froide & humide : la froideur & l'humidité qui rendent les femmes *foibles*, *timides*, *indiſcrettes*, *legeres*, *impatientes*, *babillardes*, comme a fait voir clairement un de nos bons Auteurs dans ſon *Art de connoiſtre les hommes*, les empeſchent d'avoir le jugement, la ſolidité, la force, la juſteſſe que le bel eſprit demande. Cette pituite dont elles ſont pleines, & qui leur fait le teint delicat, ne s'accorde pas trop avec la delicateſſe & la vivacité de l'eſprit ; elle en émouſſe la pointe, elle en affoiblit les lumieres : & ſi vous y faites reflexion, ce que les femmes ont de brillant, eſt de la nature des éclairs, qui éblouïſſent un moment, & qui n'ont point de conſiſtence : elles brillent un peu dans la converſation, & pourveû qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne parlent pas mal ; mais hors de là, elles ne ſont pas trop raiſonnables ; en un mot il n'y a rien de plus mince, ni de plus borné que l'eſprit des femmes.

Ce que vous dites eſt vray en ge-

neral, repartit Ariſte, & je vous avouë qu'il y a quelque ſorte d'oppoſition entre la beauté de l'eſprit & celle du corps que les femmes ont en partage : mais cela n'empeſche pas que quelques-unes ne ſoient exceptées de la regle generale. Ce ſont celles qui du coſté de l'eſprit n'ont rien des imperfections de leur ſexe, & auſquelles la nature a donné, ce ſemble, un temperament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilegiées la fameuſe Grecque qui inventa une nouvelle eſpece de vers, & qui fut nommée la dixiéme Muſe ; la vertueuſe Cornelie mere des Gracques ; la ſage & ſçavante Athenaïs, que ſon merite éleva au trône de Conſtantinople ; l'illuſtre Marie Stuart dont toute l'Europe a admiré la beauté, le ſçavoir & la vertu ; Victoire Colonne, Marquiſe de Peſquaire, Angelique Nogarole, Seraphine Contarin, Olive Marguerite Sarrochi, toutes quatre Italiennes ; Marguerite Morus, & Elizabet Tanfield, Angloi-

ſes; Iſabelle de Roſeres Eſpagnole; Catherine de Portugal, Ducheſſe de Bragance; Marguerite de Valois, ſœur de François I. qui fut appellée par les beaux eſprits de ſon temps la dixiéme Muſe & la quatriéme Grace; la Reine Marguerite, la Princeſſe de Conti fille de Henri Duc de Guiſe, Mademoiſelle de Gournay que Montagne appelloit ſa fille, & Juſte Lipſe ſa ſœur, & tant d'autres qui ont eſté l'ornement de leur païs & de leur ſiecle, ſans parler de celles qui vivent encore.

Mais outre l'eſprit des belles Lettres, celuy des grandes affaires ſe rencontre auſſi en quelques femmes que la nature a élevées au deſſus des autres. Il y en a eû preſque dans tous les temps d'intelligentes & d'habiles, qui ont eſté capables des negotiations les plus importantes; & il s'en eſt veû meſme en quelques Etats qui ont eû la teſte aſſez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariſte dit alors à ſon Ami tout ce que ſa memoire luy put fournir, ſur

le chapitre des ſages Princeſſes qui ont gouverné les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie ſœur de Theodoſe, Blanche mere de Saint Loüis, Iſabelle femme de Ferdinand, Catherine Paléologue Ducheſſe de Mantouë & Marquiſe de Monferrat : de ſorte qu'Eugene fut obligé de confeſſer à la fin, qu'il y avoit parmi les femmes, de beaux eſprits de toutes les eſpeces & de toutes les manieres.

Les reflexions qu'ils firent enſuite l'un & l'autre ſur la conduite admirable de ces Princeſſes, les engagerent ſi avant dans l'hiſtoire & dans la politique, qu'ils ne purent preſque finir leur converſation.

LE IE NE SCAY QVOY

V. ENTRETIEN.

LOrs qu'Ariſte & Eugene ſe furent rendus au lieu de leur promenade, ils ſe témoignerent d'abord la joye qu'ils avoient de paſſer enſemble de ſi douces heures: & Eugene prenant la parole, quelque ſolitaires que nous ſoyons, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agreables ſocietez du monde.

Ariſte dit là-deſſus à ſon ami tout ce qu'une tendre amitié peut inſpirer en ces rencontres; & puis laiſſant aller ſon eſprit où ſon cœur le conduiſoit, il faut avouër, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui ſoient eternellement enſemble, ſans ſe laſſer l'un de l'autre. Les converſations particulieres fatiguent preſque toujours quand elles ſont trop frequentes, ou qu'elles ſont un peu longues.

Quelque eſtime & quelque affection qu'on ait pour un honneſte homme, on s'ennuye inſenſiblement de ne voir que luy, & de ne parler qu'à luy; on ſent meſme je ne ſçay comment diminuer par là les ſentimens que ſon merite avoit fait naiſtre : ſoit qu'on s'accoûtume peu à peu à ce qui paroiſſoit extraordinaire en ſa perſonne ; ſoit qu'à force de le pratiquer, on découvre en luy des defauts cachez, qui rendent ſes bonnes qualitez moins eſtimables. De ſorte que pour trouver tous les jours du plaiſir dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut neceſſairement que noſtre amitié ſoit plus forte que ne ſont les amitiez ordinaires. C'eſt à dire, ajoûta Eugene, qu'il faut que nous ſoyons faits l'un pour l'autre, & qu'il y ait une étrange ſympathie entre nos eſprits.

Ce que vous dites eſt bien vray, reprit Ariſte, & en mon particulier je ſens fort ce que vous dites. L'ennuy qui me prend dés que nous ſommes ſeparez, la joye que me

donnent nos plus longues converſations, le peu de cas que je fais des connoiſſances nouvelles, & le peu de ſoin que j'ay de cultiver mes anciennes habitudes, ſont apparemment des effets d'une grande ſympathie, & de ces inclinations ſecrettes qui nous font ſentir pour une perſonne, je ne ſçay quoy que nous ne ſentons point pour un autre.

De la maniere dont vous parlez, repliqua Eugene, vous avez la mine de connoiſtre auſſi bien la nature de ce je ne ſçay quoy, que vous en reſſentez les effets. Il eſt bien plus aiſé de le ſentir que de le connoiſtre, repartit Ariſte. Ce ne ſeroit plus un je ne ſçay quoy, ſi l'on ſçavoit ce que c'eſt; ſa nature eſt d'eſtre incomprehenſible, & inexplicable.

Neſcio quod certè eſt quod te mihi temperat aſtrum. *Perſ. Sat. 5.*

Mais ne peut-on pas dire, reprit Eugene, que c'eſt une influence des aſtres, & une impreſſion ſecrette de l'aſcendant ſous lequel nous ſommes nez? On le peut dire ſans doute, répondit Ariſte, & on peut di-

re de plus, que c'eſt le penchant & l'inſtinct du cœur ; que c'eſt un tres-exquis ſentiment de l'ame pour un objet qui la touche ; une ſympathie merveilleuſe, & comme une parenté des cœurs, pour uſer des termes d'un bel Eſprit Eſpagnol, *un parenteſco de los coraçones.*

Mais en diſant tout cela & mille autres choſes encore, on ne dit rien. Ces impreſſions, ces penchans, ces inſtincts, ces ſentimens, ces ſympathies, ces parentez ſont de beaux mots que les ſçavans ont inventez pour flatter leur ignorance, & pour tromper les autres, aprés s'eſtre trompez eux-meſmes. Un de nos Poëtes en a mieux parlé que tous les Philoſophes ; il decide la choſe en un mot.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des
ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames
aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe
laiſſent piquer
Par ces je ne ſçay quoy qu'on ne
peut expliquer.

Quand cela ſeroit vray du je ne ſçay quoy qu'on a pour les gens, & qu'on ſent dans le fond du cœur, dit Eugene; cela ne le ſeroit peut-eſtre pas de celuy qui ſe trouve dans les perſonnes qui plaiſent, qui paroiſt ſur le viſage, & qui ſaute aux yeux à une premiere veuë.

Je vous aſſeûre, dit Ariſte, que ce dernier je ne ſçay quoy eſt auſſi caché & auſſi inconcevable que l'autre : pour eſtre viſible, il n'en eſt pas pour cela plus connu, ni plus aiſé à definir. Car enfin ce n'eſt preciſément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjouëment de l'humeur, ni le brillant de l'eſprit : puiſque l'on voit tous les jours des perſonnes qui ont toutes ces qualitez ſans avoir ce qui plaiſt; & que l'on en voit d'autres au contraire qui plaiſent beaucoup, ſans avoir rien d'agreable que le je ne ſçay quoy.

Ainſi ce qu'on en peut dire de plus raiſonnable & de plus certain, c'eſt que le plus grand merite ne peut rien ſans luy, & qu'il n'a be-

ſoin que de luy-meſme pour faire un tres-grand effet. On a beau eſtre bien-fait, ſpirituel, enjoüé, & tout ce qu'il vous plaira; ſi le je ne ſçay quoy manque, toutes ces belles qualitez ſont comme mortes; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce ſont des hameçons ſans amorce & ſans appaſt, des fléches & des traits ſans pointe: mais auſſi quelques defauts qu'on ait au corps & en l'eſprit; avec ce ſeul avantage on plaiſt infailliblement, & on ne fait meſme rien qui ne plaiſe; le je ne ſçay quoy raccommode tout.

Il s'enſuit de là, dit Eugene, que c'eſt un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles; qui corrige la laideur & les autres defauts naturels: que c'eſt un charme & un air qui ſe meſle à toutes les actions, & à toutes les paroles; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix, & juſques dans le moindre geſte de la perſonne qui plaiſt.

Mais qu'eſt-ce que cet agrément,

ce charme & cet air, repartit Ariſte? Si l'on vient à examiner tout cela, on ne ſçait plus où l'on en eſt, & il en faut toujours revenir au je ne ſçay quoy. Un de nos beaux Eſprits l'a bien exprimé en ces vers.

Sur tout, il avoit une grace,
Vn je ne ſçay quoy qui ſurpaſſe
De l'amour les plus doux appas,
Vn ris qui ne ſe peut décrire,
Vn air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.

Cet agrément, ce charme, cet air reſſemble à la lumiere qui embellit toute la nature, & qui ſe fait voir à tout le monde, ſans que nous ſçachions ce que c'eſt; de ſorte qu'on n'en peut mieux parler à mon gré, qu'en diſant qu'on ne peut ni l'expliquer, ni le concevoir. En effet c'eſt quelque choſe de ſi delicat, & de ſi imperceptible, qu'il échappe à l'intelligence la plus penetrante, & la plus ſubtile: l'eſprit humain qui connoiſt ce qu'il y a de plus ſpirituel dans les Anges, & de plus divin en Dieu, pour parler ainſi, ne connoiſt pas ce qu'il y a de char-

mant dans un objet ſenſible qui touche le cœur.

Si cela eſt, dit Eugene, il faut démentir les Philoſophes qui ont ſoûtenu de tout temps que la connoiſſance precede l'amour ; que la volonté n'aime rien qui ne ſoit connu de l'entendement. Ils ont eû raiſon de le ſoûtenir, dit Ariſte : on ne peut aimer ſans connoiſtre, & auſſi on connoiſt toujours la perſonne qu'on aime ; on connoiſt qu'elle eſt aimable : mais on ne connoiſt pas toujours ce qui la fait aimer.

Mais de grace, interrompit Eugene, eſt-ce aſſez connoiſtre que de connoiſtre la perſonne, & que de connoiſtre qu'elle eſt aimable ? peut-on l'aimer, & ignorer en meſme temps ce qui la rend digne d'eſtre aimée ? Oüy, repartit Ariſte, & c'eſt en cela que conſiſte le myſtere du je ne ſçay quoy. La nature auſſi bien que l'art, a ſoin de cacher la cauſe des mouvemens extraordinaires : on voit la machine, & on la voit avec plaiſir ; mais on ne voit pas

le reſſort qui la fait joüer. Une perſonne plaiſt & ſe fait aimer dés qu'on la voit, ſans qu'on ſçache bien pourquoy elle plaiſt, ni pourquoy on l'aime. Vous diriez que la nature en ces rencontres tend elle-meſme des pieges à noſtre cœur pour le ſurprendre; ou plûtoſt que le connoiſſant auſſi fier & auſſi delicat qu'il eſt, elle l'épargne & le ménage, en luy cachant le trait qui le doit bleſſer.

Je penſe pour moy, dit Eugene, que ſi l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'eſt qu'il fait ſon effet ſi promptement, qu'elle n'a pas le temps de le remarquer. Car ſi vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extréme viteſſe ne ſe voit point : ainſi les fléches, les balles de mouſquet, les boulets de canon, les carreaux de foudre paſſent devant nos yeux, ſans que nous les appercevions; ces choſes ſont viſibles d'elles-meſmes, mais le mouvement qui les emporte, les dérobe à noſtre veuë.

Cela

Cela me fait ſouvenir, repartit Ariſte, de la ſimplicité de ce Canadois, qui ayant receu un coup de fuſil, & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit bleſſé, diſoit que c'eſtoit ou la flamme qui avoit paru, ou le bruit qu'il avoit ouï. Si la pierre, le feu, le plomb, & le bois, reprit Eugene, ſe rendent inviſibles par la vîteſſe avec laquelle ils volent dans l'air; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame eſt frappée à la premiere veuë d'une perſonne, ne ſe puiſſe appercevoir ? Car enfin de tous les traits celuy qui va le plus viſte, c'eſt le trait qui bleſſe le cœur; & le plus court de tous les momens, ſi j'oſe parler de la ſorte, c'eſt celuy dans lequel le je ne ſçay quoy fait ſon effet.

Quoy-qu'il en ſoit, dit Ariſte, il eſt certain que le je ne ſçay quoy eſt de la nature de ces choſes, qu'on ne connoiſt que par les effets qu'elles produiſent. Nos yeux ſont témoins des mouvemens admirables que l'aiman cauſe dans le fer; mais qui peut dire ce que c'eſt que la vertu de cet-

te pierre merveilleuſe? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers, qui renverſe les villes, qui trouble tous les elemens, eſt quelque choſe qu'on ne voit point, & qu'on n'a pu encore bien definir; non plus que les influences qui tombent du ciel, & qui forment les mineraux dans les entrailles de la terre. Diſons le meſme de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons; il attire les cœurs les plus durs, il excite quelquefois de violentes paſſions dans l'ame, il y produit quelquefois de tres-nobles ſentimens; mais il ne ſe fait jamais connoiſtre que par là. Son prix & ſon avantage conſiſte à eſtre caché: il eſt comme la ſource de ce fleuve de l'Egypte, d'autant plus fameuſe qu'elle n'a point encore eſté découverte; ou comme cette divinité inconnuë des Anciens, qu'on n'adoroit que parce qu'on ne la connoiſſoit pas.

On peut dire, ajoûta Eugene, qu'il n'y a rien de plus connu ni de plus inconnu dans le monde; on

peut dire du moins, pourſuivit Ariſte, que c'eſt une des plus grandes merveilles & un des plus grands myſteres de la nature. N'eſt-ce point pour cela, dit Eugene en riant, que les nations les plus myſterieuſes le font entrer dans tout ce qu'elles diſent? Les Italiens qui font myſtere de tout, employent en toutes rencontres leur *non sò che*: on ne voit rien de plus commun dans leurs Poëtes.

Vn certo non sò che
Senteſi al petto.

A poco à poco nacque nel mio petto,
Non sò da qual radice,
Com herba ſuol che per ſe ſteſſa germini,
Vn incognito affetto,
Vn eſtranea dolcezza,
Che laſcia nel fine
Vn non sò che d'amaro.

In queſte voci languide riſuona
Vn non sò che di flebile, e ſoave,
Ch'al cor gli ſerpe, & ogni ſdegno ammorza.

Non v'è ſilentio e non v'è grido eſpreſſo;
Ma odi un non sò che roco e indiſtinto.

Vn non sò che d'inuſitato e molle,
Par che nel duro petto al Re trapaſſe.

Vn non sò che d'inſolito e confuſo
Tra ſperanza e timor tutto m'ingombra.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous dire tous les, *non sò che*, dont je me ſouviens. Les Eſpagnols ont auſſi leur, *no ſe que*, qu'ils meſlent à tout, & dont ils uſent à toute heure; outre leur *donayre*, leur *brio*, & leur *deſpejo*, que Gracian appelle, *alma de tota prenda*, *realce de los miſmos realces*, *perfeccion de la miſma perfeccion*; & qui eſt ſelon le meſme Auteur au deſſus de nos penſées & de nos paroles, *liſongea la inteligencia*, *y eſtraña la explicacion.*

El Heroe primor. xiii.

Si vous vouliez vous donne la peine de lire nos livres avec au-

tant de reflexion, que vous avez leû les Italiens & les Eſpagnols, dit Ariſte, vous trouveriez que le je ne ſçay quoy a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous ſommes en cela auſſi myſterieux que nos voiſins.

Mais pour revenir à ce que nous diſions, il eſt du je ne ſçay quoy comme de ces beautez couvertes d'un voile, qui ſont d'autant plus eſtimées, qu'elles ſont moins expoſées à la veuë; & auſquelles l'imagination ajoûte toujours quelque choſe. De ſorte que ſi par hazard on venoit à appercevoir ce je ne ſçay quoy qui ſurprend, & qui emporte le cœur à une premiere veûë, on ne ſeroit peut-eſtre pas ſi touché, ni ſi enchanté qu'on eſt: mais on ne l'a point encore découvert, & on ne le découvrira jamais apparemment; puiſque ſi l'on pouvoit le découvrir, il ceſſeroit d'eſtre ce qu'il eſt, comme je vous l'ay déja dit.

Au reſte comme on ne ſçauroit l'expliquer, on ne ſçauroit auſſi le

peindre ; & c'eſt peut-eſtre pour cela qu'on ne peut faire aimer veritablement une perſonne en faiſant voir ſon portrait, non plus qu'en faiſant ſon eloge, quoy-qu'en diſent les Fables & les Romans. La deſcription la plus avantageuſe, & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'eſtime pour la perſonne, & une grande envie de la voir ; mais ni l'un ni l'autre ne cauſe jamais une vraye inclination ; parce que le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne ſçay quoy qui fait tout.

Mais outre ce je ne ſçay quoy qui repare, comme nous avons dit, tous les defauts naturels, & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur, & meſme d'eſprit ; il y en a un autre qui fait un effet tout contraire : car il détruit, il gaſte, & il empoiſonne, pour parler ainſi, tout le merite des perſonnes où il ſe rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les regles devroient plaire

infiniment, & qui neanmoins déplaiſent fort; comme ces deux Seigneurs aſſez connus à la Cour, de qui on diſoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualitez qu'il n'en falloit pour faire quatre honneſtes gens, & que cependant ils ne l'eſtoient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoy un homme ne plaiſt point; on s'en demande une raiſon à ſoy-meſme, on en trouve mille qui font qu'il devroit plaire, & on n'en trouve pas une pourquoy il déplaiſt; ſinon je ne ſçay quoy de choquant, qui fait dire malgré qu'on en ait, il eſt bien fait, il a bonne mine, il a de l'eſprit, mais il a je ne ſçay quoy qui me déplaiſt. Il ſemble à quelques-uns que cela ſe dit par delicateſſe ou par caprice; que ce n'eſt qu'un faux pretexte: cependant c'eſt une bonne & une ſolide raiſon; mais cachée, mais inconnuë à la Philoſophie, & que la nature toute ſeule nous ſuggere.

Non amo te, Sabidi, nec poſſum dicere quare: Hoc tantùm poſſum dicere, non amo te. *Martial.*

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'eſt que ce meſme homme

qui vous déplaiſt, me plaira peut-eſtre. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariſte : comme il y a des je ne ſçay quoy univerſels, dont tout le monde eſt touché également, il y en a de ſinguliers qui ne touchent que quelques perſonnes ; & il eſt de ces je ne ſçay quoy comme de ces fantoſmes qui n'apparoiſſent qu'en de certains lieux, & qu'à de certaines gens. Tous les hommes ont un je ne ſçay quoy particulier qui fait qu'ils plaiſent, ou déplaiſent à la premiere veûë, ſelon les differentes perſonnes qui les voyent ; & c'eſt le fondement de ce qu'on appelle ſympathie ou antipathie.

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, on a tort de condamner le gouſt, & l'inclination d'autruy, quelque bizarre que ſoit ce gouſt, & quelque extravagante que cette inclination puiſſe eſtre : Car c'eſt à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faiſons que la ſuivre, & qui ne pouvons luy reſiſter en ces rencontres.

En effet, repartit Ariſte, ces je ne

ne ſçay quoy en beau & en laid, pour parler de la ſorte, excitent dans nous des je ne ſçay quoy d'inclination, & d'averſion, où la raiſon ne voit goutte & dont la volonté n'eſt pas la maiſtreſſe. Ce ſont de premiers mouvemens qui previennent la reflexion, & la liberté: nous pouvons bien en arreſter le cours; mais nous ne pouvons pas en empeſcher la naiſſance. Ces ſentimens de ſympathie & d'antipathie naiſſent en un inſtant, & lorſque nous y penſons le moins: on aime, & on hait d'abord, ſans que l'eſprit s'en apperçoive, & ſi je l'oſe dire, ſans que meſme le cœur le ſçache.

Mais ſçavez-vous bien, continua-t-il, que le je ne ſçay quoy ſe trouve preſque par tout. L'air du viſage qui diſtingue une perſonne de cent mille autres, eſt un je ne ſçay quoy tres remarquable, & neanmoins tres difficile à connoiſtre; car qui a jamais bien démeſlé quels ſont les traits, & les lineamens, en quoy conſiſte preciſément cette

difference?

La phyſionomie ingenieuſe eſt un autre je ne ſçay quoy : car ſi l'on ſe donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'eſprit ſe reconnoiſt d'ordinaire à la ſeule veûë; on trouvera que ce n'eſt ni la largeur du front, ni le brillant & le feu des yeux, ni la delicateſſe & la regularité des traits, ni la forme & la couleur du viſage : que c'eſt quelque choſe qui reſulte de tout cela, ou pluſtoſt que ce n'eſt rien de tout cela.

Il y a un je ne ſçay quoy dans les maladies, non ſeulement dans celles qui ſont extraordinaires, & où les maiſtres de l'art reconnoiſſent quelque choſe de divin, comme ils parlent eux-meſmes ; mais auſſi dans les plus communes, comme dans la fievre. Ces accés ſi reglez, ces friſſons & ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entieres, ne ſont-ce pas autant de je ne ſçay quoy? & n'en eſt-ce pas un auſſi que le flux & le reflux de la mer ; que la vertu de l'aiman ;

que toutes les qualitez occultes des Philoſophes ?

Les perſonnes de haute naiſſance ont pour l'ordinaire ſur le viſage je ne ſçay quoy de noble & de grand, qui leur attire du reſpect, & qui les fait reconnoiſtre dans la foule. Je l'avouë, dit Eugene, & ce caractere de grandeur, que Dieu a imprimé particulierement ſur le front des Rois, diſtingue le noſtre de tous les Seigneurs de ſa Cour : il y a dans toute ſa perſonne un air, & je ne ſçay quoy de majeſtueux qui le marque ſi bien, que les gens qui ne l'ont jamais veû n'ont que faire de demander où il eſt, quand ils le voyent dans un carouſel ou dans un ballet.

Enfin, pourſuivit Ariſte, toute la nature eſt pleine

De ces je ne ſçay quoy qu'on ne peut expliquer.

Au moins, ajoûta Eugene, le je ne ſçay quoy eſt renfermé dans les choſes naturelles ; car pour les ouvrages de l'art toutes les beautez y ſont marquées, & l'on ſçait bien

pourquoy ils plaiſent. Je n'en tombe pas d'accord, repartit Ariſte; le je ne ſçay quoy appartient à l'art, auſſi bien qu'à la nature: ſans parler des manieres differentes des peintres; ce qui nous charme dans ces tableaux excellens, dans ces ſtatuës preſque vivantes, à qui il ne ne manque que la parole, ou plûtoſt à qui la parole meſme ne manque pas, ſi nous en croyons nos yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca queſto ancor, s'a gli occhi credi.

Ce qui nous charme, dis-je, dans ces peintures & dans ces ſtatuës, c'eſt un je ne ſçay quoy inexplicable. Auſſi les grands maiſtres qui ont découvert que rien ne plaiſt davantage dans la nature, que ce qui plaiſt ſans qu'on ſçache bien pourquoy, ont taſché toujours de donner de l'agrément à leurs ouvrages, en cachant leur art avec beaucoup de ſoin, & d'artifice.

E quel ch'el bello, e'l caro accreſce

à l'opre,

L'arte che tutto fà, nulla ſi ſcopre.

Les pieces delicates en proſe & en vers ont je ne ſçay quoy de poli & d'honneſte qui en fait preſque tout le prix, & qui conſiſte dans cet air du monde, dans cette teinture d'*urbanité* que Ciceron ne ſçait comment définir. Il y a de grandes beautez dans les livres de Balzac; ce ſont des beautez regulieres qui plaiſent beaucoup: mais il faut avoüer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes ſecrets, ces graces fines & cachées dont nous parlons, plaiſent infiniment davantage.

Quis eſt iſte tandem urbanitatis color? neſcio, tantùm eſſe quemdam ſcio. *Cic. de clar. orat.*

Paſſons outre, mon cher Eugene, & diſons encore que quand on fera un peu de reflexion ſur les choſes de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'eſt je ne ſçay quoy qui nous ſurprend, qui nous ébloüit, & qui nous enchante. On verra meſme que le je ne ſçay quoy eſt à le bien prendre, l'objet de la pluſpart de nos paſſions. Outre l'amour & la haine qui donnent

le branle à tous les mouvemens du cœur, le desir & l'esperance qui occupent toute la vie des hommes, n'ont presque point d'autre fondement. Car enfin nous desirons & nous esperons toujours, parce qu'il y a toujours au delà du but que nous nous sommes proposez, je ne sçay quoy où nous aspirons sans cesse, & où nous ne parvenons jamais : & de là vient que nous ne sommes jamais contens dans la joüissance des choses que nous avons souhaittées le plus ardemment.

Mais pour parler chrestiennement du je ne sçay quoy, n'y en a-t-il pas un dans nous, qui nous fait sentir, malgré toutes les foiblesses & tous les desordres de la nature corrompuë, que nos ames sont immortelles ; que les grandeurs de la terre ne sont pas capables de nous satisfaire ; qu'il y a quelque chose au dessus de nous, qui est le terme de nos desirs, & le centre de cette felicité que nous cherchons par tout, & que nous ne trouvons nulle

part. Les ames vrayment fidelles ne connoiſſent-elles pas, comme dit un Pere de l'Egliſe, que nous avons eſté faits Chreſtiens, non pas pour les biens de la vie preſente, mais pour je ne ſçay quoy d'un autre ordre, que Dieu promet dés cette vie, & que l'homme ne peut pas encore concevoir.

Hoc noſſe primitus & Chriſtiano corde tenere debemus, non ad præſentis temporis bona nos factos eſſe Chriſtianos, ſed ad *neſcio quid* aliud quod Deus jam promittit, & homo nondum capit. *S. Auguſt. ſerm. 64. de verb. Dom.*

Ainſi donc, interrompit Eugene, le je ne ſçay quoy eſt de la grace, auſſi bien que de la nature & de l'art. Oüy, reprit Ariſte, la grace elle-meſme, cette divine grace, qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets ſi admirables dans les ames; cette grace ſi forte & ſi douce tout enſemble, qui triomphe de la dureté du cœur, ſans bleſſer la liberté du franc arbitre; qui s'aſſujétit la nature en s'y accommodant; qui ſe rend maiſtreſſe de la volonté en la laiſſant maiſtreſſe d'elle-meſme; cette grace, dis-je, qu'eſt-ce autre choſe que je ne ſçay quoy de ſurnaturel & de divin, qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre, non plus que la

Neſcio quid magnũ eſt quod viſuri ſumus quãdo tota merces noſtra viſio eſt. *S. Aug. in pſalm. 90.*

gloire qui en eſt le fruit.

Les Peres de l'Egliſe ont taſché de la définir, & ils l'ont appellée *une vocation profonde & ſecrette, une impreſſion de l'eſprit de Dieu, une onction divine, une douceur toute-puiſſante, un plaiſir victorieux, une ſainte concupiſcence, une convoitiſe du vray bien*; c'eſt à dire que c'eſt quelque choſe qui ſe fait bien ſentir; mais qui ne ſe peut exprimer, & dont on feroit bien de ſe taire.

Je conclus de tout cela, dit Eugene, que les ſçavans & les ignorans ſont égaux en la connoiſſance du je ne ſçay quoy, ou plûtoſt que le je ne ſçay quoy eſt l'aſyle de l'ignorance; car il me ſemble qu'on ſe ſauve toujours par là, quand on ne ſçait plus que dire. Mais je n'euſſe jamais creû, ajoûta-t-il, que le je ne ſçay quoy nous eût menez ſi loin: je voy bien qu'il n'eſt rien de tel que de parler des choſes qu'on n'entend pas, & dont les livres ne parlent point.

Il eſt vray, pourſuivit Ariſte, que le je ne ſçay quoy eſt peut-eſtre la

ſeule matiere ſur laquelle on n'a point fait de livres, & que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'eſt fait des diſcours, des diſſertations, & des traitez ſur les ſujets les plus bizarres; mais aucun Auteur que je ſçache, n'a travaillé ſur celuy-cy.

Il me ſouvient, dit Eugene, d'avoir leû dans l'hiſtoire de l'Academie Françoiſe, qu'un des Academiciens prononça un jour dans l'Academie un diſcours ſur le je ne ſçay quoy: mais comme ce diſcours n'a point paru, le monde n'en a pas eſté plus inſtruit qu'il l'eſtoit auparavant; & peut-eſtre que quand ce diſcours Academique auroit eſté mis en lumiere, nous n'en ſerions pas plus ſçavans que nous ſommes; cette matiere eſtant de la nature de celles qui ont un fond impenetrable, & qu'on ne peut expliquer que par l'admiration, & par le ſilence. Je ſuis bien aiſe, dit Ariſte, que vous preniez enfin le bon parti, & que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez com-

prendre. Si vous me croyez, ajoûta-t-il, nous en demeurerons-là, & nous ne dirons plus rien d'une choſe, qui ne ſubſiſte que parce qu'on ne peut dire ce que c'eſt : auſſi bien il eſt temps de finir noſtre promenade ; l'air ſe broüille de tous coſtez, la pluye commence, & nous ſommes en danger d'eſſuyer l'orage qui ſe prepare, ſi nous ne nous retirons biẽn-toſt.

LES DEVISES

VI. ENTRETIEN.

UN navire de France eſtant entré la nuit dans le port, Ariſte & Eugene eurent la curioſité de le voir avant que de ſe promener ſur le rivage : car il eſtoit non ſeulement bien baſti, & propre à faire des voyages de long cours ; mais encore tres-bien équippé, & orné au dedans & au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous coſtez, le Soleil au deſſus du globe de la terre y eſtoit peint en pluſieurs endroits, avec ces Paroles,

Nec pluribus impar.

Cette deviſe arreſta les yeux d'Eugene, & remplit tellement ſon eſprit, qu'auſſi-toſt qu'ils furent au bord de la mer, il faut avoüer, dit-il, qu'il n'appartient qu'à noſtre auguſte Monarque de porter une deviſe auſſi heroïque que celle qu'il porte depuis quelques années.

A la verité, répondit Ariſte, ce grand Prince ne pouvoit prendre un ſymbole plus illuſtre, ni plus digne de luy que le Soleil; ce bel aſtre eſt ſon veritable portrait.

Il y a long-temps, interrompit Eugene, que j'ay envie de ſçavoir ce que c'eſt preciſément qu'une deviſe; & vous me feriez plaiſir de me l'apprendre: car je ſçay que vous avez étudié à fond cette matiere, & que vous avez meſme fait des deviſes qui ont eſté loüées par les connoiſſeurs. Quand ce ne ſeroit que pour m'acquitter de ce que je vous dois touchant le flux & le reflux de la mer, repartit Ariſte en riant, je ſerois obligé de vous dire tout ce que je ſçay ſur le chapitre des deviſes; & je veux bien ſatisfaire tout à l'heure à une obligation auſſi juſte que celle-là.

La Deviſe eſt à le bien prendre une metaphore, & une metaphore *de proportion*, qui repreſente un objet par un autre avec lequel il a de la reſſemblance: de ſorte que pour exprimer en langage de deviſe,

μεταφορὰ κατ' ἀναλογίαν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 10.*

par exemple, que noſtre ſage Monarque eſt capable de gouverner luy ſeul tous les peuples de la terre, il faut chercher une image étrangere qui mette cela devant les yeux, & qui donne lieu à une comparaiſon juſte, comme ſeroit un Soleil avec ce Mot,

ſufficit orbi.

C'eſt parler proprement, & communément que de dire, *le Roy eſt un Prince qui a aſſez de ſageſſe pour gouverner le monde luy ſeul:* C'eſt parler metaphoriquement que de dire, *le Roy eſt un Soleil qui a aſſez de lumiere pour éclairer le monde luy ſeul*: où vous voyez qu'on compare le Roy avec le ſoleil, la ſageſſe avec la lumiere; & que la comparaiſon eſt fondée ſur le rapport que ces choſes ont entre elles.

Une metaphore de cette eſpece fait l'eſſence de la Deviſe; & c'eſt par là auſſi particulierement qu'on doit juger ſi les deviſes ſont vrayes, ou fauſſes. Elles ſont vrayes quand elles contiennent une ſimilitude metaphorique, & qu'elles ſe peu-

Similitudinis eſt ad verbum unum contracta brevitas. *Cic. de Orat. lib. 3.*

vent reduire en comparaiſon : elles ſont fauſſes quand cela leur manque. Car la metaphore eſt ſelon les maiſtres de l'eloquence une ſimilitude abregée, & une comparaiſon en un mot. Ainſi les deux Spheres de François II. avec ces Paroles,

Vnus non ſufficit orbis :

les trois Couronnes de Henri III. dont deux ſont repreſentées en terre, & l'autre en l'air avec ce Mot,

Manet ultima cælo :

les Colomnes d'Hercule, que Charles-Quint prit pour ſa deviſe avec cette Ame,

Plus outre :

l'Aigle qui fait les Armes de la Maiſon d'Eſte, & que le Gratiani a mis au commencement de ſon Poëme de la Conqueſte de Grenade, qu'il a dedié au Duc de Modene, avec ce Mot,

Non alio Pegaſo :

le Demon au milieu des flammes, que le Comte de Villamediana fit peindre avec ces Paroles,

Mas penado y menos arrepentido :

ſont des ſymboles illuſtres & inge-

nieux, mais ce ne ſont point des deviſes regulieres. Les Globes de François II. & les Couronnes de Henri III. n'ont ni metaphore, ni ſimilitude, Les Colomnes de Charles-Quint, & l'Aigle du Gratiani ne roulent que ſur l'oppoſition, comme vous voyez; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la reſſemblance dont il s'agit. La penſée du Comte Eſpagnol n'eſt pas preciſément de ſe comparer avec le demon; il ne dit pas, *je ſouffre beaucoup, & je ne me repens point:* mais dit-il, *je ſouffre davantage, & je me repens moins.* A la verité ce ſens-là eſt plus delicat que l'autre, pour exprimer une paſſion exceſſive: cependant quelque delicat qu'il ſoit, il ne convient pas à la Deviſe. Ce ſymbole eſt ſi vous voulez quelque choſe de plus beau qu'une deviſe; mais enfin ce n'en eſt point une.

Ne pourroit-on pas, dit Eugene, trouver de la comparaiſon dans ce ſymbole, en diſant du Diable *mas penado y menos arrepentido*; & en expliquant la penſée du Comte de cet-

re ſorte, *Plus le Demon ſouffre, moins il ſe repent ; ainſi, plus je ſouffre en aimant, moins je me repens d'aimer.*

Vrayment, dit Ariſte, vous le prenez bien ; & je ne doute preſque pas que voſtre explication ne ſoit la meilleure.

Au reſte la meraphore dont je parle, ajoûta-t-il, eſt une metaphore en figure, & comme l'appelle un bel Eſprit de delà les monts, *Una metafora in fatto.* C'eſt une metaphore peinte & viſible qui frappe les yeux ; au lieu que celles des orateurs, & des poëtes frappent ſeulement l'oreille. Si bien que les deviſes peuvent eſtre comptées parmi ces metaphores qu'Ariſtote nomme des peintures & des images. Cependant ces figures metaphoriques ſont accompagnées de quelques paroles, & en cela elles ſont ſemblables aux metaphores communes. Car enfin quoy qu'en diſent quelques Auteurs Italiens, la Deviſe eſt un compoſé de figures & de paroles.

Emanuele Teſauro.

Αἱ δ' εἰκόνες μεταφοραί. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

L'Aigle

L'Aigle qui eſtoit repreſentée dans les drapeaux des Legions Romaines; le Sphinx qui eſtoit gravé ſur le cachet d'Auguſte, n'eſtoient rien moins que des deviſes : non plus que ces Paroles de Ceſar Borgia,

Aut Ceſar, aut nihil :

non plus que celles de Jean de Medicis,

E che non puote Amore ?

La Figure ſeule ne fait qu'un ſymbole hieroglyphique: & les Paroles ſeules ne font qu'un dicton, ou tout au plus qu'une ſentence. Il faut une Figure, & des Paroles pour faire une vraye deviſe. Un Italien a dit aſſez plaiſamment qu'un Mot ſans Figure, eſt un fantoſme plûtoſt qu'une deviſe; ou bien que c'eſt un de ces eſprits follets, dont on entend les paroles, & dont on ne voit point le corps. *Vna fantaſima più toſto che impreſa; ò pur un di queſti ſpiriti folletti, che n'udiamo le parole, ma non ne vediamo i corpi.* Scipione Ammirato.

On a donné à la Figure le nom de *Corps*, & aux Paroles celuy d'*Ame*, parce que comme le corps, & l'ame

joints enſemble ſont un compoſé naturel, certaines figures, & certaines paroles eſtant unies ſont une deviſe. Je dis certaines figures, & certaines paroles : car toutes ſortes de figures, & toutes ſortes de paroles n'y ſont pas propres; & il faut obſerver exactement quelles ſont les conditions des unes & des autres. Voicy celles qui regardent les Figures, ou les Corps.

Les Figures qui entrent dans la compoſition de la Deviſe ne doivent avoir rien de monſtrueux, nĩ d'irregulier ; rien qui ſoit contre la nature des choſes, ou contre l'opinion commune des hommes : comme ſeroient des aiſles attachées à un animal qui n'en a point ; un aſtre détaché du Ciel. Selon cette regle, ce ne ſont pas des deviſes, que la Tortuë à laquelle un Prince de Salerne donna des aiſles avec ce Mot,

Amor addidit :

ni celle que Coſme de Medicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces Paroles,

Feſtina lente.

On peut mettre dans le meſme rang l'Aigle de l'Empire enchaiſnée aux Colomnes d'Hercule,

Non ultra Metas,

pour marquer la retraite de Charles V. de devant Mets : & le Croiſſant avec une colomne entre ſes deux pointes, qu'elle empeſche de ſe joindre,

Ne totum impleat orbem,

pour exprimer que Marc Antoine Colonne empeſcha les Turcs, par l'avantage qu'il eût ſur eux à la bataille de Lepante, d'étendre par tout leurs conqueſtes.

Il ne faut pas auſſi unir enſemble des figures qui ne ſe rencontrent point d'ordinaire, & qui n'ont nulle liaiſon d'elles-meſmes, comme feroient trois oiſeaux enfilez en l'air d'une meſme fléche, tels que ſont les trois Alerions de Godefroy de Bouïllon, auſquels il ajoûta ces Paroles,

Dederitne viam caſuſve, Deuſve :

Je juge par là, dit Eugene, que ce n'eſt pas une deviſe reguliere, qu'une Fleur de Souci expoſée à un mi-

roir ardent qui reçoit les rayons du ſoleil, & qui les refléchit ſur elle, avec ce Mot,

Muero porque te mira :

que ce n'en eſt pas une, que celle qui fut priſe par M. le Chevalier d'Harcourt au Carouzel des Thuilleries. C'eſtoit une Croix de Lorraine dans un Soleil qui jette des rayons ſur une Croix de Chevalier, & des foudres ſur des Croiſſans, avec ces Paroles,

Hinc lumen, hinc fulmina.

Vous en jugez bien, reprit Ariſte : & la raiſon eſt que la Deviſe eſtant eſſentiellement une metaphore, & un ſymbole naturel, elle doit eſtre fondée ſur quelque choſe de reel & de certain, & non pas ſur le hazard, ou ſur l'imagination ; joint que s'il eſtoit permis de faire de ces unions bizarres & chimeriques, la Deviſe deviendroit trop aiſée, & trop commune. J'entends par ces unions bizarres & chimeriques, celles que chacun peut faire ſelon ſon caprice, & non pas celles qui ſont établies dans

les fables, & autoriſées par l'uſage; comme l'Aigle avec la foudre, le Serpent autour du caducée de Mercure : car ces ſortes d'unions ſont receûës; & quoy-qu'elles ne ſoient pas naturelles, elles paſſent en quelque façon pour naturelles dans l'eſprit des doctes. Et de là vient que les monſtres fabuleux peuvent trouver place dans la Deviſe : Ainſi pour exprimer la diſgrace d'un Favori qui a eû de noſtre temps la teſte tranchée ſur un échaffaut, l'Hydre a eſté employée avec ces paroles d'un Poëte

Nec creſcere profuit.

Une teſte de Meduſe ſervit autrefois à repreſenter le bon-heur des armes de Louïs le Juſte, avec ce Mot

Vincit quem reſpicit hoſtem.

Comme le Corps de la Deviſe eſt naturel, & qu'il ne doit jamais eſtre pris qu'en ſa naturelle ſignification; la Deviſe ne peut eſtre fondée ſur l'allegorie qui ſe fait l'orſqu'on parle d'une maniere, & qu'on entend de l'autre. Ainſi on nomme quel-

quefois la palme pour la victoire, & le cyprés pour la mort. Ces Corps pris en un ſens allegorique ou hieroglyphique ne ſont point legitimes ; & la deviſe que prit Marc-Antoine Colonne allant à la guerre, n'eſt point reguliere : c'eſtoit une Palme & un Cyprés croiſez, avec ce Mot,

Erit altera merces :

pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdroit la vie.

Le corps humain n'entre point dans les Deviſes : c'eſt le ſentiment des bons Auteurs, excepté Areſi & Teſauro qui penſent que la figure d'un homme dans une ſituation extraordinaire, ou avec un habillement bizarre, eſt contraire à la perfection, mais non pas à l'eſſence de la Deviſe. N'en déplaiſe à ces deux grands Maiſtres, ils ſe méprennent, & ils parlent meſme contre leurs principes : car la Deviſe eſtant eſſentiellement une ſimilitude, ſa fin eſt de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure, ſur

quoy la ſimilitude eſt fondée. Or ce ſeroit comparer l'homme avec ſoy-meſme, que de prendre un corps humain pour ſujet de ſimilitude; puiſqu'en quelque état, & ſous quelque habit que ce corps humain paroiſſe, c'eſt toujours un homme.

D'ailleurs la ſimilitude dont il s'agit, doit eſtre ingenieuſe. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'eſprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. Il y a plus de ſubtilité à découvrir un rapport juſte, & une reſſemblance parfaite entre des objets éloignez, comme entre un homme & une fleur; joint que la reſſemblance dont je parle n'eſt pas une reſſemblance ſimple, mais metaphorique : d'où il s'enſuit que quand la figure humaine pourroit eſtre le fondement d'une belle comparaiſon ; on ne devroit pas la recevoir, ne pouvant eſtre le fondement d'une veritable metaphore. Car la metaphore ne ſe fait que quand on tranſporte une

τὸ ὅμοιον δὲ ἐν πολὺ δίκαιον θεωρῆσαι, ἐυρέσθαι. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.*

ſignification de ſon lieu propre, à un ſujet étranger : ce qui ne ſe peut faire à l'égard de l'action d'un homme, & de celle d'un autre homme; eſtant toutes deux de meſme eſpece, & dans le meſme ordre.

Il faut juger ſur ce pied-là du Negre qui adore le Soleil,

Adoro quien me quema.

pour un Grand d'Eſpagne qui aimoit une Princeſſe : de l'Hercule qui porte le ciel,

Ut quieſcat Atlas,

pour Philippes II. aprés l'abdication de Charles-Quint : d'Apollon pourſuivant Daphné qui ſe change en laurier,

Chi me fuggia, me corona :

pour Louïs le Juſte victorieux des Rebelles.

Car je ne pardonne pas meſme aux Dieux de la fable, & je vous avouë que je ne puis les ſouffrir dans la Deviſe ſous une figure humaine, non plus que ces petits Amours, ou ces petits Anges qu'on voit dans mille ſymboles. Je ſçay bien que quelques Auteurs ont pour

les

les divinitez du paganiſme des égards, qu'ils n'ont pas pour l'homme; & qu'ils croyent que ces dieux profanes peuvent entrer dans la Deviſe, avec les armes, & les marques qui les diſtinguent du commun des autres hommes, avec certaines actions qui ſont ſingulieres & merveilleuſes : mais enfin je ne voy pas que tout cela puiſſe fonder une metaphore. Quelques armes, & quelques livrées que portent ces Dieux, ils ont une figure humaine; & quelque merveilleuſes que ſoient leurs actions, elles ſont de meſme eſpece que les noſtres. De ſorte que Jupiter avec ſon foudre, Hercule avec ſa maſſuë & ſa peau de lion, l'Amour avec ſon flambeau à la main & ſon bandeau ſur les yeux, Mercure avec ſon caducée & avec ſes aiſles, ne ſont bons que pour les emblemes : car l'Embleme admet indifferemment toutes ſortes de figures ; & c'eſt ce qui la diſtingue le plus de la Deviſe.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les Demons que les faux

Dieux : & vous devez conclure de là que quand la deviſe du Comte de Villamediana ſeroit fondée ſur une veritable ſimilitude, elle manqueroit encore de quelque choſe du coſté de la Figure pour eſtre une deviſe juſte ; quoy-qu'elle ait tout ce qu'il faut pour eſtre une embleme excellente ; ou un ſymbole plus admirable, que l'embleme la plus ingenieuſe.

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la Deviſe, en rejettent auſſi les portraits, comme portraits ; & parce que ce ſont des figures humaines, & parce que ces ſortes de figures ne repreſentent que les lineamens, & l'exterieur de la perſonne : au-lieu que la Deviſe en doit faire voir les qualitez & le naturel. J'ay dit, comme portraits : car ſi on les regarde comme des ouvrages de l'art, ils ſont des Corps legitimes auſſi bien que les ſtatuës ; mais alors le portrait, ou la ſtatuë de Ceſar, par exemple, n'a nul rapport à la perſonne de Ceſar, mais à quelque proprieté de la Pein-

ture, ou de la Sculpture. Ainſi pour exprimer qu'une perſonne ſe ſanctifie par les diſgraces qui luy arrivent, on peut ſe ſervir d'une Statuë de Ceſar, ou d'Alexandre, qu'une main taille avec le cizeau, en y ajoûtant ces Paroles,

Perficitur dum cæditur.

Je penſois, dit Eugene, que les membres du corps humain n'entroient point dans la Deviſe, non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point auſſi, répondit Ariſte, comme parties de la Deviſe: non ſeulement pour les raiſons qui regardent la figure humaine; mais encore parce que les membres ſeparez du corps de l'homme ont quelque choſe de monſtrueux, & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un ſceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée ſur un livre; je dis une main coupée: car une main ſortant d'un nuage ne fait pas le meſme effet; on la regarde comme attachée au reſte du corps qui ne paroiſt point. C'eſt la

ſeule partie du corps qui ſoit receûë dans la Deviſe ; encore n'y ſert-elle que de ſoûtien, & d'ornement ; ou tout au plus, ſi elle fait quelque choſe davantage, elle ne ſert qu'à rendre la Figure complette par l'action dont elle l'anime, comme vous voyez dans la Deviſe de la Statuë qu'une main taille avec le cizeau.

Il eſt vray qu'Areſi s'étonne pourquoy on n'admet pas la main toute ſeule dans la Deviſe. Si on l'en croyoit, elle y auroit place comme eſtant d'une nature particuliere, & pouvant fonder non ſeulement une comparaiſon, mais auſſi une metaphore. Il en apporte un exemple tiré de la diſtinction, & de l'inégalité des doigts, qui rendent la main plus belle ; & pour faire une Deviſe, il ajoûte ces Paroles,

Diſparitate pulchrior.

Il pretend exprimer par là que la diverſité des eſprits & des humeurs rend la ſocieté des hommes plus agreable.

Un des plus beaux Eſprits de ce

ſiecle eſt dans le ſentiment d'Areſi. Pour repreſenter qu'un grand Miniſtre a un genie capable de tout, & qu'il regle toutes choſes en ſuivant les ordres de ſon Prince, ce ſçavant Homme a fait deux Deviſes, qui ont le meſme Corps; c'eſt une Main ſortant d'un nuage, & tenant les inſtrumens des beaux Arts, avec ces deux Ames,

Habile ad ogni miniſterio.

Cuncta regit, dum pareat uni.

Mais quand cela ſeroit raiſonnable & bien fondé, l'uſage ne veut pas qu'on en uſe ainſi; & l'uſage n'eſt guere moins le maiſtre en matiere de Deviſe, qu'en matiere de Langue.

C'eſt cet uſage qui a introduit des Faces avec des joües enflées pour repreſenter les Vents qui ſouffient: témoin la deviſe fameuſe qui a pour Corps des Vents peints de la ſorte ſur une mer, & pour Ame ce Mot,

Turbant, ſed extollunt.

Il s'enſuit de ce que je vous ay dit juſqu'à cette heure, que les vrais

Corps ſe doivent prendre de la Nature & des Arts. La Nature fournit à l'eſprit tous les eſtres ſenſibles qui ont des proprietez particulieres, comme ſont les aſtres, les meteores, les fleurs, les animaux. Les Arts nous preſentent leurs ouvrages, & leurs inſtrumens, par exemple un miroir, un cadran au ſoleil, un compas, une equerre. Car quoy-que ces ſortes de choſes ne ſoient pas naturelles, à prendre ce mot dans ſa propre ſignification ; elles ont des proprietez reelles & veritables, qui peuvent ſervir de fondement à des ſimilitudes & à des comparaiſons.

Comme la Nature eſt devant l'Art, les Corps naturels tiennent le premier rang, & rendent les deviſes plus parfaites. Les artificiels ſont du ſecond ordre ; & ils approchent d'autant plus des autres, que les Arts d'où ils ſont tirez imitent plus parfaitement la Nature.

Outre cela on peut emprunter quelques figures de la Fable, comme je vous ay déja dit : car quoy-que les Corps fabuleux ne ſoient point

réels, l'autorité des Poëtes & la preſcription du temps les ont établis dans l'eſprit des hommes, & leur ont donné un eſtre vrai-ſemblable, qui leur tient lieu d'un eſtre veritable & naturel. Ainſi les monſtres du Zodiaque & tous les animaux qui forment les conſtellations, paſſent pour des Corps legitimes, comme il ſe voit dans la deviſe qui fut faite autrefois pour Louïs le Juſte, faiſant la guerre aux Heretiques & aux Rebelles; & qui a pour Corps le Soleil entre le Scorpion & le Lion, avec ce Mot,

Nec monſtra morantur.

Il arrive quelquefois que la Nature & la Fable ſe meſlent enſemble dans la Deviſe : c'eſt une choſe naturelle que le ſoleil communique ſa lumiere à la lune, & que la lune perde ſon éclat, quand elle ne voit point le ſoleil; mais c'eſt une choſe fabuleuſe que le ſoleil & la lune ſoient frere & ſœur. Cependant on a fondé des deviſes là deſſus. Il y en a une de cette nature parmi celles de la Gallerie du Palais Royal

pour Gaſton de France Duc d'Orleans, c'eſt un Croiſſant avec ce Mot,

Fraterna luce coruſcat.

L'Ammirato a peint une Lune eclipſée avec ces Paroles,

Sic rapto fratris lumine deficimus,

pour exprimer la douleur qu'eût Laure Caraffe de la mort de ſon frere le Comte de Policaſtre. Ce *Sic* gaſte la deviſe, en tranſportant à la Perſonne ce qui doit eſtre appliqué à la Figure, & faiſant dire à Laure, ce que la Lune devroit dire. Où vous devez apprendre en paſſant, que ces particules, *Sic*, *Ita*, n'ont point lieu dans les deviſes regulieres, parce que la comparaiſon ſe doit entendre d'elle-meſme, ſans que l'Auteur la faſſe remarquer.

Il ne ſuffit pas que le Corps ſoit réel, ou qu'il paſſe pour réel dans l'eſprit des hommes; il faut que la proprieté, ſur laquelle on établit la deviſe, ſoit veritable; ou du moins que communément on la croye telle. Ainſi le Phenix qui

adore le ſoleil, & qui renaiſt de ſes cendres; l'Heliotrope qui ſuit le mouvement du ſoleil; le Cigne qui chante en mourant; la Salamandre qui vit dans le feu, & qui l'éteint; le Diamant qui ſe conſerve parmi les flammes, & qui reſiſte aux coups de marteau, ont ſervi de Corps à une infinité de deviſes.

Le Corps doit eſtre noble, & agreable à la veuë. Car la Deviſe ayant eſté inſtituée pour declarer un deſſein heroïque, & eſtant de ſon eſſence une metaphore; une figure baſſe & difforme ne luy convient pas, comme ſeroit un crapaud, & une chauveſouris: ces figures dis-je, ne luy conviennent pas, par la raiſon que les vilaines images ne ſont pas propres à exprimer les belles choſes; & que les metaphores ſe doivent toujours prendre des objets illuſtres, & qui plaiſent le plus aux ſens.

Selon cette regle, dit Eugene, il faudroit exclure les ſerpens de la Deviſe; & cependant on voit beaucoup de ſerpens dans les de-

τὰς δὲ μεταφορὰς ἀπὸ τῶν καλῶν. *Ariſt Rhet. lib. 3. c. 2.*

Quoniam hæc vel sũma laus eſt verbi transferendi, ut ſenſum feriat id quod translatum ſit; fugiẽda eſt omnis turpitudo earum rerum, ad quas eorum animos qui audiunt, trahit ſimilitudo. *Cic. de Orat. lib. 3.*

viſes d'aujourd'huy. Comme le ſerpent, repartit Ariſte, a paſſé toujours pour un Corps ſymbolique, non ſeulement parmi les Egyptiens ; mais auſſi parmi les autres Nations ; & que l'Ecriture ſainte meſme nous le propoſe pour un ſymbole de la prudence, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on l'employe dans les Deviſes. Joint que la peinture d'un ſerpent ne fait point d'horreur : au contraire elle donne du plaiſir ; ſur tout quand elle en repreſente d'une certaine eſpece, qui a quelque choſe de particulier & de beau, comme la Couleuvre avec ſa peau tavelée, & le Baſilic avec ſa couronne.

Cette nobleſſe, & cet agrément du Corps a fait exclure de la Deviſe les ouvrages, & les inſtrumens des Arts les plus vils. Il y a eû neanmoins d'excellens Eſprits qui pour s'égayer ont pris de ces ſortes de Corps, imitant en cela les bons peintres, qui ſe plaiſent quelquefois à faire des groteſques, & qui pechent avec art contre l'Art meſ-

me. La fameuſe Academie *della Cruſca* eſt un illuſtre exemple de ce que je dis, & par le nom qu'elle porte, qui ſignifie du ſon; & par ſa deviſe qui eſt un Bluteau par où l'on paſſe la farine, avec ce Mot,

Il più bel fior ne coglie.

Il n'appartient qu'aux maiſtres de ne s'attacher pas toujours ſcrupuleuſement aux regles, eſtant en quelque façon au deſſus des regles: mais il ne faut pas les imiter en tout; il ſeroit facile de s'égarer en voulant les ſuivre.

Les Corps ont plus de beauté, & plus de grace quand ils ont de l'action. Une Aigle, par exemple, qui vole parmi les éclairs & les foudres, a quelque choſe de plus animé, & de plus brillant qu'une Aigle immobile. Un Lion furieux qui terraſſe un tigre fait une plus belle figure, qu'un Lion en repos. Un Soleil qui diſſipe les nuages, dont il eſt environné; ou meſme qui éleve des vapeurs, dont il ſe couvre, frappe plus les yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien. Et cela

vient de ce que le mouvement eſt de toutes les choſes, celle qui ſe rend la plus ſenſible à la veûë, & qui l'égaye davantage. Cela vient auſſi de ce que la metaphore eſtant inventée pour mettre les objets devant les yeux, elle eſt d'autant plus parfaite, qu'elle les marque plus vivement, & qu'elle les fait voir en action : car, comme dit Ariſtote, lorſqu'il parle de la metaphore, on met les objets devant les yeux, quand on les repreſente agiſſans.

Translatio ſignandis rebus ac ſub oculos ſubjiciendis reperta eſt. *Quint. Inſt. Orat. lib.* 8. *c.* 6.

λέγω δὲ πρὸ ὀμμάτων ταῦτα ποιεῖν, ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει. *Rhet. lib.* 3. *c.* 11.

Ce n'eſt pas encore aſſez que la Figure ſoit noble & agreable ; il faut de plus qu'elle ſoit connuë, & qu'elle ſe faſſe meſme reconnoiſtre dés qu'on la voit : car un objet inconnu ne touche pas ; & ſi nous en croyons Ariſtote, la metaphore ne donneroit point de plaiſir, ſi elle eſtoit fort obſcure.

ἢ τὸ χαρίεις, ἢ τὸ διὰ τοῦ ἔχθ μάλιστα ἡ μεταφορά. *Rhet. lib.* 3. *c.* 2.

Cette condition exclud les animaux que nous n'avons pas accoûtumé de voir ; les fleurs étrangeres qui ne ſont point communes parmi nous ; certaines plantes, leſquel-

les n'ont rien qui les diſtingue.

Si cela eſt, dit Eugene, la deviſe que prit autresfois Marie Stuart aprés la mort de François II. ſon premier mari, manquoit d'une condition neceſſaire : c'eſtoit, ſi je ne me trompe, une Plante de Regliſſe, dont la racine eſtoit en terre, avec ce Mot,

Dulce meum terra tegit.

Vous en jugez, comme il faut, répondit Ariſte, & vous devez auſſi juger par cette regle, que les Corps qui ne peuvent eſtre repreſentez ſans couleurs, ni reconnus ſur le metal ou ſur la pierre, ne ſont pas propres aux deviſes qu'on fait exprés pour eſtre gravées ; car, comme Ariſtote a encore bien remarqué, une metaphore eſt vicieuſe, quand elle n'eſt pas conceûë en des termes qui ſe faſſent aiſément entendre ; & tout ce qu'on écrit, doit eſtre marqué de ſorte qu'on le puiſſe lire.

φεύλη δὲ ἡ μεταφορὰ ταῦς ἀσήμοις φωναῖς. *Rhet. lib. 3. cap. 2.*

Mais que dites vous, interrompit Eugene, de ces deviſes qui n'ont pour Corps qu'une toile d'attente,

ou un cartouche ſans nulle figure, avec ces mots,

Ni con pluma, ni con pinzel.
Nulla æquat imago.
No ay figura por mi dolor.
Melior fortuna notabit.
Secretum meum mihi.
Non eſt mortale.
Multa deſcribam.

Je dis que ce ne ſont pas des deviſes, à proprement parler, repartit Ariſte: non ſeulement parce que le Corps y manque; mais auſſi parce qu'il n'y a point de ſimilitude. J'ajoûte neanmoins que ces ſymboles tout irreguliers qu'ils ſont en matiere de Deviſe, ont quelque choſe de bien ſpirituel; & qu'il y a des rencontres, où une deviſe dans les formes vaudroit moins qu'un ſymbole de cette nature.

Un de mes Amis qui fait des deviſes exactes quand il veut, prend quelquefois plaiſir à laiſſer aller ſon imagination où il luy plaiſt, & à negliger meſme les regles de l'Art; mais ſes caprices & ſes égaremens, ſi j'oſe parler ainſi, ſont tou-

jours fort raiſonnables. Au retour du Voyage de la Franche-Comté il preſenta au Roy la Toiſon d'or de l'Ordre de Bourgogne, avec ce Mot,

Et major Iaſone vindex.

Lorſque ſa Majeſté ſe preparoit à l'Expedition de Flandres, il fit graver un Soleil penetrant de ſes rayons une Tour des Armes de Caſtille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Eſpagne, par où elle paroiſt inacceſſible de toutes parts : & élevant un nuage preſt à crever contre elle, avec ces Paroles,

Mihi non impervia.

Il excelle en ces ſymboles genealogiques, & l'on peut dire qu'ils ſont de ſon invention. Celuy qu'il a fait ſur les Armes de la Maiſon de Longueville eſt fort ingenieux, & digne du Prince à qui il l'a preſenté. Le voicy, ſi ma memoire ne me trompe.

Vous ſçavez que les Armes de Longueville ſont des Fleurs de Lis de France briſées du Lambel d'Or-

leans, & ſous-briſées du Baſton de Longueville.

D'un coſté de l'Arbre genealogique de cette Maiſon, un cartouche repreſente trois Lis au naturel, environnez d'une haye compoſée des Baſtons, & des Lambels de Longueville, qui empeſchent les Lions d'Eſpagne, les Aigles de l'Empire, & les Serpens de Milan d'endommager les Lis. De l'autre coſté ce Lambel comme un joug domte deux Leopards d'Angleterre, & le Baſton baillonne le troiſiéme. Sur le premier coſté, *Arcentque:* ſur le ſecond, *Domantque.*

Tout cela eſt bien imaginé ; & il faut avoir, comme vous voyez, de belles idées dans l'eſprit pour faire des ſymboles de cette eſpece.

Mais pour revenir aux deviſes juſtes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui ſervent de Corps. Je n'entends pas par-là qu'il ne doive y avoir neceſſairement qu'une ſeule figure dans la Deviſe ; mais j'entends que s'il y a diverſes figures, elles doivent ſe rapporter toutes à une

une meſme fin, & eſtre ſubordonnées l'une à l'autre; ou plûtoſt qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainſi le nombre ne gaſte rien, & pluſieurs figures ne font qu'un Corps, comme le Rocher dans la mer battu des vents, de la pluye, & des flots; le Fer ſur l'enclume avec les tenailles, & le marteau.

Au reſte quoy que le nombre des figures ne ſoit point determiné, elles ne doivent gueres eſtre plus de trois ou quatre; autrement il y auroit danger que la multitude ne fiſt de la confuſion, & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoilles ſans nombre dans un ciel; une infinité de fleurs dans un parterre; quantité de pierreries; ou de pieces d'or ſur une table; un eſſain d'abeilles ſur une ruche: car outre que cette ſorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embaraſſe, ni qui choque.

Aprés tout, moins il entre de figures dans le Corps de la Deviſe, plus le Corps a de perfection, & de

ὅσῳ ἂν ἐλάττονι λεχθῇ, τούτῳ ἐνδοξοτέρῳ μᾶλλον *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

beauté ; car la brieveté eſt eſſentielle à la metaphore, & il y a plus d'eſprit à exprimer une grande penſée par un ſeul objet, que par pluſieurs.

Au reſte comme le Corps tel que je viens de vous le dépeindre, fait un bel effet de luy-meſme, il n'a beſoin d'aucuns embelliſſemens étrangers. Les païſages qu'on peint quelquefois dans l'eſpace qui renferme la Figure ; & toutes les groteſques, dont quelques-uns ornent le cartouche, ſont aſſez hors d'œuvre, & ne ſervent qu'à détourner l'eſprit de l'objet qu'on luy propoſe.

Les deviſes auſſi bien que les armoiries, ſi nous en croyons Teſauro, veulent un champ net, ſans autre couleur que celle de l'Ecu, où elles ſont peintes. De ſorte qu'à ſon avis, il n'y a pas plus de raiſon d'ajoûter quelque choſe au Corps des deviſes, qu'aux pieces des Armes : mais l'uſage l'emporte ſouvent ſur la raiſon, comme je vous ay déja dit ; & c'eſt une coûtume ſi établie de peindre le ciel dans le champ de

la Deviſe, & d'y faire quelques ornemens exterieurs, que je n'oſe la condamner. Je voudrois pourtant qu'on gardaſt un temperament en cela, comme en tout le reſte. Les Corps, ce me ſemble, devroient eſtre peints dans le point de veûë, où nous avons accoûtumé de les voir. Si on repreſente une riviere, un oiſeau volant, une fleur ſur ſa tige; on peut ſans difficulté, & on doit meſme peindre le ciel & la terre, comme des accompagnemens neceſſaires. Mais ſi on repreſente une montre, un miroir, & d'autres Corps ſemblables qui ne ſe voyent d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre, à mon avis, ni ciel, ni paiſage.

Pour le cartouche, il eſt toujours à propos de l'enjoliver: il ne faut pas neanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'eſprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la deviſe, qu'à la deviſe meſme. Voila à peu prés les regles qui appartiennent à la Figure: voicy celles qui appartiennent

aux Paroles, ou pour mieux dire au Mot qui anime la Figure.

Le Mot doit eſtre proportionné à la Figure. Car l'un & l'autre devant faire un compoſé, ſemblable en quelque façon à celuy que la matiere, & la forme font enſemble; il eſt neceſſaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre à peu prés, comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette proportion demande que le Mot convienne au Corps, dont il eſt l'Ame; & qu'il luy convienne de ſorte, qu'il ne puiſſe convenir à une autre Figure, non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du lion.

Il s'enſuit de là que *Loco & tempore*, qui fut mis à un Serpent par Edoüard Roy de Portugal; que *Natura dictante*, qu'on a écrit ſous un Faucon prenant l'eſſor, ne ſont pas des Mots legitimes, parce que ce ſont des Mots communs, qui conviennent aux autres animaux, comme au ſerpent, & au faucon.

On voit le contraire dans les bonnes deviſes, telles que ſont une

Mer ſous une lune.

Vt variat moveor:

une Barre de fer ſur l'enclume,

Se non arde, non ſi piega.

Ces Ames ſont proportionnées à leurs Corps, & ne peuvent s'appliquer à d'autres pour faire le ſens qu'elles font : c'eſt à dire pour ſignifier que la mer a divers mouvemens ſelon les differens aſpects de la lune ; & que le fer ne ſe ploye que quand il ſort tout ardent de la fournaiſe.

Les Paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement, ni ce qu'on peut entendre aiſément ſans elles. Leur propre office eſt de declarer quelque choſe que la Figure ne marque pas, & qu'on ne peut connoiſtre ſans leur ſecours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le Mot une figure qui paroiſt. Ainſi ce ſont des Mots defectueux : *Flectimur, non frangimur undis*, ſous des joncs dans un Etang agité ; *Obſtantia nubila ſolvet*, ſous un Soleil entouré de nuages : ſi bien que pour rectifier ces Mots, il en

faudroit retrancher *nubila & undis*. Vous ſçavez que la deviſe des joncs fut priſe par les Colonnes, au rapport de Paul Jove, quand ils furent contraints de ſortir de Rome ſous le Pontificat d'Alexandre VI. pour marquer que la perſecution qu'ils ſouffroient, n'eſtoit pas capable de les abattre : & que l'autre deviſe eſtoit celle de Loüis de Luxembourg, qui vouloit faire entendre par ce ſymbole, qu'il ſe tireroit bien des méchantes affaires, que ſes ennemis luy avoient faites, depuis que le Conneſtable de France ſon Pere avoit eû la teſte coupée.

Au reſte la regle dont je parle, a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la Deviſe eſt entenduë principalement d'une partie du Corps qui la compoſe ; on peut, & on doit meſme nommer cette partie, parce qu'autrement il ſeroit impoſſible de concevoir la penſée de l'Auteur. Cela paroiſt dans la deviſe d'une jeune Grenade,

Fert nec matura coronam :

pour une Princeſſe qui parvient à la Couronne, avant que d'avoir atteint l'âge de raiſon; où vous voyez qu'une partie de la Grenade eſt nommée. C'auroit eſté une faute de nommer la Grenade meſme; mais ce n'en eſt pas une de nommer la Couronne, ſur quoy porte tout le ſens de la deviſe: au contraire cela fait une beauté, non ſeulement parce que le ſens eſt entendu ſans aucune peine; mais encore parce que le mot de *Couronne* eſt une de ces paroles à double face, qui regardent également la Figure, & la perſonne, comme je vous diray dans la ſuite.

A cette exception prés, la regle de ne point nommer ce qui paroiſt, eſt generale, & il faut s'y tenir conſtamment: ce ſeroit s'en écarter que de mettre ſous un Soleil rayonnant *Illuſtrat*; car dés qu'on voit le ſoleil, on voit qu'il éclaire.

J'ay veû des deviſes aſſez eſtimées, dit Eugene, où le Mot declare, ce me ſemble, ce que la veûë ſeule du Corps fait entendre: & je me ſou-

viens d'une entre autres qui eſt peinte au Louvre dans l'Antichambre de la feu Reine mere Anne d'Autriche. C'eſt un Soleil avec ces Paroles,

Ogn' altro lume offuſca.

Ce Mot, repartit Ariſte, n'eſt pas inutile comme *Illuſtrat.* Car en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obſcurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté luy eſt ſi propre qu'on ne peut le peindre, ni l'imaginer ſans elle: c'eſt ſa nature que d'avoir de l'éclat, & cet éclat n'a beſoin que de luy-meſme pour eſtre connu: il frappe les yeux d'abord, & il ſe fait ſentir aux plus ſtupides, ſans qu'on leur en diſe rien. De ſorte qu'ajoûter ce Mot au ſoleil, *il brille*, c'eſt à proprement parler ne rien dire.

Il n'en eſt pas de meſme des autres qualitez du ſoleil; quoy qu'elles luy ſoient eſſentielles, elles ne ſont pas ſi viſibles, ni ſi marquées que la lumiere. Il eſt vray qu'en voyant le ſoleil, les gens un peu éclairez

clairez conçoivent que ſa clarté obſcurcit toutes les autres ; qu'il échauffe, & qu'il anime toute la nature ; qu'il a du mouvement ; qu'il ne s'écarte jamais de ſa route : mais ils ne conçoivent tout cela que confuſément ; & pour concevoir une de ces qualitez en particulier, la premiere, par exemple, plûtoſt qu'une autre, ils ont beſoin de quelque choſe qui la leur faſſe diſtinguer, comme de ces Paroles,

Ogn' altro lume offuſca.

Ce que je dis, doit s'étendre à tous les Corps qui ont pluſieurs proprietez. Le Mot qu'on y ajoûte n'eſt pas inutile, quand il ſepare une proprieté des autres ; qu'il la marque, & la determine ſi bien, que l'eſprit s'y porte, & s'y attache auſſi-toſt. Cette determination eſt le principal effet du Mot ; & c'eſt auſſi principalement parce qu'il determine la Figure à une ſignification particuliere, qu'on l'appelle Ame ; le propre de l'ame eſtant de determiner la matiere à une certaine eſpece.

Le Mot ne doit point avoir un ſens achevé; & la raiſon eſt, que devant faire un compoſé avec la Figure, il doit eſtre neceſſairement partie, & par conſequent ne ſignifier pas tout. Ce ſeroit pecher contre cette regle, que de donner pour Ame à une Hirondelle *Vna hirundo non facit ver:* car ces paroles toutes ſeules ont une ſignification complette, & dés qu'on les a entenduës, on a une notion claire, & diſtincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le Mot ne doive avoir nul ſens de luy-meſme; mais je dis qu'il ne doit point avoir le ſens entier qu'ont le Mot & le Corps eſtant joints enſemble. Car enfin la ſignification qui fait la forme, & l'eſſence de la Deviſe, ſelon Areſi, reſulte de la ſignification du Corps, & de celle des Paroles. La ſignification du Corps priſe ſeparément eſt imparfaite; celle des Paroles l'eſt auſſi: mais la ſignification qui reſulte de l'une & de l'autre, eſt entiere; & c'eſt celle-là que le Mot ne

doit point avoir; & qu'il n'a point auſſi dans les deviſes exactes. Un ſeul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour Ame a un Serpent replié, & faiſant un cercle,

Ad me redeo.

Le ſens propre, & literal de la deviſe eſt que le ſerpent revient à ſoy en ſe ramaſſant & en joignant ſa queuë à ſa teſte. Le Mot tout ſeul n'a pas cette ſignification. A la verité, *Ie reviens à moy* ſignifie quelque choſe; mais il ne ſignifie pas en particulier ſans la repreſentation du ſerpent, *que le ſerpent revient à ſoy en ſe repliant, & en joignant ſa queuë à ſa teſte.*

Cette condition du Mot diſtingue encore la Deviſe de l'Embleme, dont les Paroles ſeules ont non ſeulement un ſens plein & achevé; mais encore toute la ſignification qu'elles ont avec la Figure : comme *Virtutem fortuna premit* ſous la Fortune qui enchaiſne un Lion. *Agere & pati fortia Romanum eſt* ſous

la figure de Scevola qui met ſa main dans le feu.

Les Paroles pour eſtre fort juſtes doivent avoir un ſens ſuſpendu, & laiſſer quelque choſe à deviner : comme *Si tangar* ſous un piſtolet bandé ; *Vt vivat* ſous un Phenix à demi brûlé. Ce dernier mot tout ſimple vaut mieux, à mon gré, que *De mi muerte mi vida*, ou *Vt vivat moritur*. De meſme *Ne fa fede il pianto* ſous un Alambic eſt plus beau que *Dentro hai le fiamme e fuori il pianto* ; parce que ces dernieres paroles diſent, ce que les autres font penſer. Par cette raiſon, *Mas dentro* ſous le Mont Gibel, ſeroit peut-eſtre plus fin, que *Mas dentro que fuera*.

De là vient que dans le Mot *le Verbe* s'omet elegamment, lorſque, ſans l'exprimer on peut entendre la deviſe. Ainſi le *Cominus & eminus* de Loüis XII. ſous le Porc-épi a plus de beauté que n'auroit *Cominus & eminus ferit*, ou *ſe tuetur* ; non ſeulement parce que le Mot eſt plus court, & que le ſens du

Mot eſt plus ample : mais encore parce qu'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Eneïde dans ſa Preface, rien ne plaiſt tant à l'eſprit de l'homme, que de trouver quelque choſe de luy-meſme dans les objets qu'on luy preſente ; & au contraire, rien ne le choque davantage, que de luy donner ſujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité & de ſa penetration, en luy montrant tout.

C'eſt à dire, interrompit Eugene, que le Mot doit eſtre court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit eſtre court, reprit Ariſte ; & c'eſt pour cela qu'on luy a donné le nom de *Mot*. Mais ſa brieveté doit eſtre proportionnée : & deux ou trois paroles, comme *Moriendo corruſcat* ſous un Bout de flambeau ; *Cœleſtes ſequitur motus* ſous un Tourneſol ; *Per vulnera creſcit* ſous une Teſte de Saule ; deux ou trois paroles, dis-je, ſont plus agreables qu'une ſeule, comme *La-*

ceßitus ſous un Cigne terraſſant un Aigle, pour Hercule de Gonzague; *Reſurgam* ſous un Roſeau abbattu par le vent, pour un Homme de merite maltraité de la Fortune. Car quoy qu'il y ait de l'eſprit à renfermer un grand ſens en une parole; cependant l'unité n'eſtant pas un nombre, une parole ſeule ne fait aucune harmonie: au lieu que deux ou trois ont quelque choſe de nombreux, qui remplit & flatte l'oreille en meſme temps.

Mais le Mot eſt-il borné à deux ou trois paroles, demanda Eugene? Non, dit Ariſte, il peut s'étendre juſqu'à quatre ou cinq: mais c'eſt auſſi le dernier terme où il peut aller, ſur tout ſi les paroles ſont Latines: car ſi elles ſont Italiennes, il peut eſtre un peu plus long, pourveû qu'il ait la meſure d'un vers. C'eſt le ſentiment de tous les maiſtres; & de plus c'eſt l'uſage: ſoit que les vers Italiens ayent moins d'étenduë que les autres, ſoit qu'ils ayent un agrément particulier.

Les demi-vers Latins, comme ceux que vous venez de citer, ſont, ce me ſemble, un bel effet, dit Eugene. Il n'eſt pas neceſſaire abſolument, repartit Ariſte, que le Mot ſoit toujours un demi-vers, ni meſme qu'il ſoit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté, mais une deviſe peut eſtre belle ſans cela, & les Mots de pluſieurs deviſes excellentes ſont en proſe, témoin *Cominus & eminus.*

Ce qu'il y a icy à remarquer, c'eſt que le Mot doit avoir une juſte meſure de vers, ou eſtre une pure proſe; rien n'eſtant plus deſagréable, ni moins harmonieux, qu'une harmonie imparfaite, comme celle de ce Mot ſous une Lune qui eclipſe le ſoleil, *Adimit quo ipſa refulget*; & de cet autre qui ſert d'Ame à des Mouches ſur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, & qui eſt tiré de ce vers:

Labuntur nitidis, ſcabriſque tenaciùs hærent.

Il faut bien ſe donner de garde d'eſtropier un vers pour faire le

Mot d'une deviſe ; mais auſſi il ne faut pas negliger la cadence d'un vers quand elle ſe preſente, comme dans la deviſe de M. Bochart Seigneur de Champigny & Sur-Intendant des Finances. C'eſt un Chien couchant, qui aprés avoir découvert des perdrix, ſe couche à terre & les arreſte ſans ſe jetter deſſus, avec ce Mot,

Inventis fidus abſtinet.

Il falloit dire pour le nombre, *Abſtinet inventis fidus* ; & pour la perfection de la deviſe, *Abſtinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend aſſez. *In tenebris clarior* ſous une Lune, ne ſonne pas ſi bien que *Clarior in tenebris*.

Mais ne faut-il pas, dit Eugene, tirer les Mots de quelque poëte celebre ?

Cela n'eſt pas non plus neceſſaire, répondit Ariſte ; celuy qui fait une deviſe, peut en faire le Mot luy-meſme, & c'eſt un uſage fort établi. A la verité les deviſes ſont plus ſçavantes, quand les Mots ſont pris d'un ancien Auteur : elles

ſont meſme plus ſpirituelles quand on donne aux paroles de cet Auteur un ſens different du ſien. Par exemple, Virgile dit en parlant de la Renommée,

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

On a appliqué ingenieuſement *Mobilitate viget* à une Horloge, & *Vires acquirit eundo* à une Riviere. Cet autre vers du meſme Poëte

Igneus eſt ollis vigor & cæleſtis origo:

Ce vers, dis-je, a ſervi à deux deviſes pour le Clergé de France, ſous deux Figures differentes. *Igneus eſt ollis vigor* a eſté mis ſous des Etoilles, & *cæleſtis origo* ſous des Perles.

Il y a du bonheur & de l'eſprit à employer les paroles d'un poëte à une choſe à quoy le poëte ne penſa jamais, & à les employer ſi à propos, qu'elles ſemblent avoir eſté faites exprés pour le ſujet auquel elles ſont appliquées. Ceux qui ont leû les Auteurs dont on met les paroles en œuvre, ſont touchez de ces applications heureuſes; car l'eſ-

prit trouve quelquefois du plaiſir à prendre le change, & à eſtre trompé. Ce qui arrive, ſelon Ariſtote, quand les metaphores nous ſurprennent agreablement, & qu'une parole a un autre ſens que nous ne penſions : mais enfin cette perfection n'eſt pas eſſentielle; & aprés tout je ne ſçay s'il n'y a point autant de gloire à inventer un Mot juſte & ingenieux, qu'à en appliquer un en la maniere que je viens de dire. Pour moy je vous avouë, ajoûta-t-il, que je me ſçaurois bon gré d'avoir fait un Mot auſſi beau qu'eſt celuy de la deviſe de Monſieur,

χάριεν δὲ ὅταν παράδοξον ᾖ, καὶ μὴ πρὸς τὸ ἔμπροσθεν δόξαν. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Alter poſt fulmina terror.

Ce Mot ſous une Bombe qui creve en l'air, vaut mieux à mon gré que tout ce qu'on pourroit trouver dans les poëtes.

Quoy-qu'il en ſoit, une des plus eſſentielles qualitez du Mot eſt de ne rien énoncer qui ne ſe puiſſe verifier de la Figure. Comme dans une propoſition, on n'attribuë rien au ſujet qui ne ſoit dans le ſujet, ſelon

un des axiomes de Logique ; dans la Deviſe on ne doit rien attribuer à la Figure, qui ne ſoit dans la Figure : car la Deviſe eſt une eſpece de propoſition figurée, où le Corps tient lieu de ſujet, & l'Ame d'attribut, comme parlent les Logiciens François.

Suivant cette regle ce n'eſt pas un Mot regulier que *Cælum non animum mutat*, qui a eſté mis ſous une Galere : car *non animum mutat* ne ſe peut pas verifier d'une Galere priſe en elle-meſme, comme elle doit l'eſtre, pour ſervir de Corps à une deviſe.

Il faut dire le meſme d'*Adimit quo ingrata refulget* dans la deviſe d'un Soleil éclipſé, que prit le Cardinal Aſcanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, eſtoit devenu ſon ennemi. Cet *ingrata* ne ſe peut pas dire veritablement de la lune. Quoyqu'il ſoit vray qu'en couvrant le ſoleil, elle luy dérobe ſa clarté à noſtre égard, il eſt faux qu'elle le faſſe par ingratitude. Auſſi Ferro a re-

marqué, que pour reformer la devise, on retrancha cette parole vicieuse; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata refulget*, en *Adimit quo ipsa refulget*, qui est un bout de vers estropié, comme je vous ay dit.

Il s'ensuit de là que tous les Mots qui expriment une pensée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la personne, ne sont pas justes, comme *Domine probasti me* sous l'Or dans le creuset; *Ardo y adoro* sous l'Encens allumé dans l'encensoir; *At lachrymis mea vita viret* sous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre sans fausseté ni de l'or, ni de l'encens, ni de l'amaranthe; n'estant point vray que l'or parle à Dieu, que l'encens adore, ni que l'amarante pleure.

La verité dont il s'agit doit estre constante, necessaire & eternelle, comme parlent les Philosophes; c'est à dire que le Mot doit estre toujours vray, & se verifier en tout temps de la Figure, soit qu'elle soit

naturelle, ou artificielle : car les ouvrages de l'art auſſi bien que ceux de la nature, eſtant faits ſelon des regles certaines, ont des proprietez qui ne changent point. Ainſi Bargagli condamne à bon droit *Morantur, non arcent* ſous une Galere qui eſtant repouſſée par les vents, taſche d'entrer dans le port à force de rames : car il arrive quelquefois, & meſme d'ordinaire, que les vents rejettent les vaiſſeaux en mer, & les empeſchent d'aborder; de ſorte que ces Paroles *Morantur, non arcent*, bien loin d'eſtre toujours vrayes, ſont ſouvent fauſſes.

Je vous diſois tout-à-l'heure que les Mots qui ne conviennent qu'à la perſonne, ſont defectueux : j'ajoute que les Mots qui ne conviennent qu'à la Figure, le ſont auſſi. Il faut que le mot tombe juſte ſur la Figure qu'il anime; mais il faut encore, à mon avis, qu'il vienne bien à la perſonne pour qui on fait la deviſe; & je voudrois qu'il fuſt conceû en des terme sequivoques, qui convinſſent également à l'une & à l'au-

tre : car il me ſemble que le Mot eſt comme le lien de la Figure & de la choſe figurée, & que dés qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le ſens literal & le ſens myſtique de la deviſe. Je m'explique : ces deux ſens ſe rencontrent dans toutes les deviſes regulieres, comme dans celle de la Flamme,

Deorſum nunquam.

Le ſens literal eſt que la flamme ne deſcend jamais en bas : le ſens myſtique eſt que la perſonne dont il s'agit, n'a jamais eû le cœur tourné vers les choſes de la terre. Quand le Mot convient à la Figure, & à la perſonne, comme *Deorſum nunquam*, l'eſprit conçoit la metaphore, & fait la comparaiſon en meſme temps ; d'un meſme regard il voit la Figure, & la choſe figurée. Que ſi les paroles ne conviennent qu'à la Figure, comme celles d'un Cadran ſous un ſoleil couvert de nuages,

Mihi tollunt nubila ſolem.

C'eſt la deviſe qui fut faite pour Anne d'Auſtriche l'an mille ſix cens

quinze, lorſque Louïs le Juſte faiſoit la guerre aux Rebelles : ſi les Paroles, dis-je, ne tombent que ſur le Corps ; l'eſprit ne conçoit d'abord que le ſens propre & literal. Par exemple dans la deviſe que je viens de vous dire, on conçoit ſeulement que les nuées cachent le ſoleil au cadran ; & pour concevoir que cela ſignifie que les troubles privoient la Reine de la preſence du Roy, il faut faire un ſecond pas, & comparer le cadran avec Anne d'Auſtriche, les nuages avec les troubles, & le Soleil avec Louïs le Juſte. Un Mot equivoque épargneroit à l'eſprit cette fatigue, & luy donneroit du plaiſir : car nous aimons les voyes abregées, & les paroles les plus agreables ſont celles qui nous inſtruiſent promptement.

Ἀρεῖα, ὅσα ποιεῖ ἡμῖν μαθήσεις ταχεῖας *Ariſt. Rhet. l. 3. c. 10.*

Selon cette regle, dit Eugene, ce n'eſt pas une deviſe juſte que celle d'un Phare au bord de la mer ſous un ciel plein d'étoilles,

Quod nequeunt tot ſidera, præſtat.

Elle fut faite autrefois ſur le Mareſchal de Baſſompiere, reprit Ari-

ſte, pour ſignifier que les perſonnes les plus ſignalées de ſon temps ne le valoient pas ; & il faut avoüer que le ſens en eſt beau : mais comme vous remarquez fort bien, elle manque de juſteſſe, non ſeulement parce que les étoilles qui paroiſſent dans le Corps, ſont exprimées dans le Mot ; mais encore parce que cette parole *ſidera* ne convient pas proprement aux perſonnes auſquelles on prefere le Mareſchal. Il faut dire le meſme de la deviſe que porta le Duc d'Albe dans une Courſe des Taureaux, c'eſtoit une Aurore avec ce Mot.

Al parecer de l'Alva s'aſcondan las Eſtrellas.

Il faut confeſſer neanmoins que l'alluſion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Eſtrellas* aux armoiries des Fonſeques aprés leſquels il devoit entrer, fait un effet ſi agreable, qu'il y a bien des deviſes regulieres qui ne valent pas celle-là.

Ce que je dis du Mot ſe doit entendre des vers dont on a coûtume d'accompagner les deviſes ; car ces vers

vers ne ſont proprement qu'une explication du Mot ; & pour eſtre juſtes, ils doivent convenir à la Figure, & à la perſonne. Ils ne le ſeroient pas à mon gré, s'ils ne convenoient qu'à l'une, ou à l'autre. La pluſpart des faiſeurs de deviſes ignorent cette regle, ou ne ſe mettent pas trop en peine de la garder : il eſt vray que ces ſortes de vers couſtent un peu, & qu'ils demandent un genie heureux, ou beaucoup d'application & de travail ; il faut quelquefois tourner un vers en mille façons, & réver long-temps, avant que de trouver ce qu'on cherche ; à moins que d'eſtre fort exact, & difficile à contenter, on ne réüſſit pas.

Je voudrois bien, dit Eugene, que vous me donnaſſiez un exemple de ces vers qui expliquent les Paroles de la Deviſe. Je me ſouviens, répondit Ariſte de deux quatrains qui me ſemblent aſſez juſtes, & qui pourroient ſervir de modeles ; ils ſont de la façon d'un bon Maiſtre. L'un eſt fait ſur la Deviſe du Soleil,

Non ſibi, ſed mundo.

Le voicy :

Ie fais la loy moy ſeul à cent peuples divers ;
Vne pompe éclatante en tous lieux m'environne :
Mais tout l'éclat qui me couronne
Eſt beaucoup moins pour moy, qu'il n'eſt pour l'univers.

L'autre explique les Paroles qui ont eſté miſes ſous un Ver à ſoye commençant à filer,

Sibi vincula nectit.

Ie ſuis libre, & pourrois vivre affranchi des peines,
Qu'on prend au ſervice des Grãds:
Cependant je leur donne & ma peine & mon temps,
Et travaille moy-meſme à me faire des chaiſnes.

Le premier quatrain convient également au ſoleil, & à un puiſſant Monarque : le ſecond, au ver à ſoye, & à un homme qui s'engage dans le ſervice des Princes. Toutes les paroles en ſont heureuſes & equivoques. Ces quatrains ne renferment que les penſées des deviſes

ſur leſquelles ils ſont faits ; & en cela ils me plaiſent beaucoup plus que certains madrigaux fort ſpirituels & fort pompeux, qui outre la penſée de la deviſe qu'ils expliquent, en contiennent d'autres qui n'y ont nul rapport : car le bon ſens veut, ce me ſemble, que cette eſpece de madrigaux n'eſtant qu'une explication de la deviſe ; il n'y entre que la penſée de la deviſe, ou que les penſées, qui y conduiſent, & qui ſont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me ſouvenir des vers qu'un bel Eſprit a ajoûtez aux belles deviſes qu'il a faites pour le Roy. C'eſt celuy dont nous avons leû autrefois avec tant de plaiſir le *Poëme de la Peinture*. Il a pluſieurs talens qui le rendent digne de ſon employ ; mais il en a un particulier pour faire de ces madrigaux dont je parle.

Au reſte, par les Mots equivoques, dont je vous ay parlé, je n'entends pas des alluſions, & des jeux ſur une parole, comme il s'en voit en quelques deviſes : par exemple,

dans celle de Diane de Poitiers Ducheſſe de Valentinois ; c'eſtoit un Dard tiré de ſes Armes avec ce Mot :

Conſequitur quodcumque petit.

Le jeu eſt dans ces paroles, *conſequitur* & *petit*, dont l'une ſignifie *atteindre* & *obtenir*, l'autre *demander* & *aller à un terme*. La penſée de cette Dame eſtoit de faire connoiſtre qu'elle avoit beaucoup de credit, & que comme un dard pouſſé par une main adroite, atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le meſme jeu ſe rencontre dans la Deviſe de Henry II. Roy de France ; c'eſt comme vous ſçavez un Croiſſant avec ce Mot.

Donec totum impleat orbem.

& dans celle que Philippe II. Roy d'Eſpagne prit par un ſentiment d'emulation, & de jalouſie ; c'eſt un Cheval fougueux dans une enceinte fermée, ſautant par deſſus, avec ce Mot,

Non ſufficit orbis.

Car comme vous voyez, *Donec totum*

impleat orbem, ſignifie à l'égard de la lune, juſqu'à ce qu'elle rempliſſe tout ſon cercle de lumiere; & à l'égard de Henri, juſques à ce qu'il rempliſſe tout le monde de la gloire de ſon nom. *Non ſufficit orbis*, veut dire à l'égard du cheval, que l'enceinte eſt trop étroite; & à l'égard de Philippe, que le monde eſt trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pompadour prit à ſa premiere campagne un jeune Laurier parmi de grands Lauriers avec ce Mot

Majores donec ſuperem.

Ce *majores* ſignifie d'un coſté de grands Lauriers, & de l'autre des Anceſtres.

Je ne blaſme pas ces ſortes d'alluſions; elles peuvent avoir lieu dans la Deviſe, elles y ont de la grace quelquefois: mais je dis que par les paroles équivoques dont je parle, j'entends ſeulement celles qui eſtant communes peuvent s'appliquer à deux choſes en meſme temps. Car ſelon la doctrine d'Ariſtote, ce ſont les termes univerſels qui ſont

l'equivoque, comme *Deorſum nunquam*, *Cominus & eminus*.

Je vous dis ce que je penſe là-deſſus : mais je ne pretends pas faire une regle de mon ſentiment, ni condamner toutes les deviſes dont le Mot eſt particulier, & determiné à la Figure. Il y en a de ce nombre, qui ont eû une approbation generale, comme celle du Duc de Sully, Grand Maiſtre de l'Artillerie : c'eſt une Aigle portant la foudre, avec ce Mot,

Quo juſſa Iovis.

Ce *Iovis* a rapport à l'Aigle, & ne convient pas au Grand Maiſtre, comme à l'Aigle.

On peut mettre dans le meſme rang une Pluye d'or tombant d'un nuage,

Fulminibus dum parcit Iuppiter :

le Soleil élevant des vapeurs de la terre,

In rorem & fulmina :

un Eſſain d'Abeilles,

Sponte favos, agrè ſpicula :

un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Miſcens autumni & veris honores.

Ces quatres deviſes ont quelque choſe d'admirable. La premiere a eſté faite ſur Dunkerque, quand le Roy l'acheta des Anglois : la ſeconde ſur la Juſtice du Roy, pour exprimer qu'il employe l'argent qu'il leve dans ſon Royaume pour recompenſer ſes bons ſerviteurs, & pour faire la guerre à ſes ennemis: la troiſiéme ſur le Pape Urbain VIII. pour donner à entendre qu'il faiſoit des graces volontiers; mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y eſtoit contraint : la quatriéme ſur M. le Preſident de Meſmes, pour montrer qu'il n'a pas moins de ſageſſe que d'agrément; & que la vieilleſſe eſt belle & fleurie en ſa perſonne. Les vers qui ont eſté faits ſur cette derniere deviſe, en expliquent bien les Paroles.

Ie ſuis le favori des cieux :
Mon nom eſt celebre en tous lieux :
Et la gloire que l'on me donne ;
C'eſt d'eſtre ſeul en meſme temps,
Enrichi des fruits de l'Automne,
Et paré des fleurs du Printemps.

Selon l'idée que vous avez, interrompit Eugene, les deviſes qui regardent noſtre Grand Monarque; & dont les Mots renferment le Soleil, ne ſont pas les plus juſtes, ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela, dit Ariſte, avoir beaucoup de juſteſſe & de beauté, pourveû que le Soleil ne paroiſſe point dans la Figure, & que rien ne manque d'ailleurs à la deviſe.

Depuis que le Roy a pris un Soleil pour ſon ſymbole, & qu'il s'eſt approprié ce bel aſtre, pour m'exprimer de la ſorte; les perſonnes un peu éclairées prennent le Soleil pour luy : on conçoit en meſme temps l'un & l'autre. Suivant ce principe, on doit compter entre les Mots reguliers, *Vt ſe Soli explicet uni* ſous un Serpent replié en pluſieurs tours, pour un Miniſtre fort ſecret, qui ne ſe découvre qu'à ſa Majeſté : *Vno Sole minor* ſous une Lune, pour Monſieur Frere unique du Roy : *Soli paret, & imperat undis* ſous le meſme Corps, pour le Duc de Beaufort, Admiral de France.

Il

Il n'en eſt pas tout-à-fait de meſme de *Solem ſola ſequor* ſous la Fleur ſolaire, pour Marie de Medicis; ni de *Mihi tollunt nubila Solem* ſous le Cadran, dont je vous ay parlé, pour Anne d'Autriche; ni de tous les autres Mots où le *Soleil* entre. Ils s'entendent des Figures, mais non pas en meſme temps des Perſonnes; comme *Soli* & *Sole* s'entend du Roy, auſſi-toſt que du Soleil, dans les deviſes faites pour Monſieur, pour un Miniſtre ſecret, & pour le Duc de Beaufort.

Aprés tout, les belles deviſes, dit Eugene, ont le plus ſouvent un Mot tel que vous le voulez; & pour moy je ſerois d'avis que tous les Mots fuſſent ainſi, autant que cela ſe peut. Il n'y a rien de plus raiſonnable, & je me ſçay aſſez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques deviſes, où cette regle n'eſt pas gardée: comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits, *Nil mihi tollit hyems*, pour Anne de Montmorency Conneſtable de France, à qui la vieilleſſe n'affoiblît ni

l'eſprit, ni le corps ; une Perle hors de ſa nacre, *Deſſeruiſſe juvat mare*, pour Marguerite d'Autriche Reine d'Eſpagne, aprés ſa mort.

Il s'enſuit de cette regle, pourſuivit Ariſte, que dans les deviſes des femmes, le genre maſculin ne fait pas un bon effet : un exemple vous fera entendre ma penſée. Marguerite de Valois Reine de Navarre, prit pour ſa deviſe un Tourneſol avec un Mot tiré de Virgile,

Non inferiora ſecutus.

Ces paroles ſont belles & harmonieuſes ; mais ce *Secutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un ſoleciſme en fait de Deviſe.

Il faut raiſonner de meſme à proportion des deviſes qui ſont pour les hommes,& éviter le defaut de celle d'un Duc d'Urbin. C'eſt une Palme, avec ce Mot,

Inclinata reſurgo.

Le plus ſeûr en ces rencontres, quand le genre de la Figure, & ce-

luy de la Perſonne ſont differens, c'eſt de ne point marquer le genre dans le Mot, à moins que le genre ne ſoit commun, comme *degener*, *ſublimis*.

On ne peut pas ſe diſpenſer en noſtre langue, dit Eugene, de marquer le genre, à cauſe de l'article qui ne s'omet point. Par exemple, ſi je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui impoſent agreablement aux yeux: je diray bien en Latin *Decipit & placet*; en Italien *Inganna e piace*; en Eſpagnol *Engaña y agrada*, parce que ces langues omettent leurs articles: mais en François je ſuis obligé de dire, *Il trompe & il plaiſt*. Cet *Il* convient au verre triangulaire, & non pas à la femme. C'eſt peut-eſtre pour cela en partie, répondit Ariſte, que noſtre langue n'eſt pas ſi propre aux deviſes, que le ſont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour ſe tirer d'affaire, & pour ſauver l'honneur de noſtre langue; c'eſt de mettre le Mot de la deviſe à la premiere per-

ſonne, par exemple, *Ie trompe & ie plais.*

Il s'enſuit encore que le Mot ne doit point eſtre metaphorique ; car s'il eſtoit metaphorique, il ne conviendroit pas proprement à la Figure. Joint que la Figure eſtant déja une metaphore, ſi les Paroles qui l'animent ſont figurées, c'eſt metaphore ſur metaphore; ce qui a de l'affectation, & fait de l'obſcurité. L'Auteur de l'*Art des Deviſes* a remarqué cela judicieuſement, en faiſant luy-meſme la critique d'une deviſe qu'il confeſſe avoir faite ; avant que de bien ſçavoir les regles, qu'il a enſeignées depuis aux autres. C'eſt une Roſe avec ce Mot :

Tutta fiamma, tutta ſtrali.

Il y a beaucoup d'eſprit en ces paroles, comme en tout ce que fait le meſme Auteur: elles ſont vives, & brillantes; mais eſtant toutes metaphoriques, elles ne ſont pas legitimes.

Je n'entends pas par les paroles metaphoriques, celles qui ſont autoriſées, & devenuës propres par

l'uſage, comme il y en a dans toutes les langues. Car ces ſortes de paroles eſtant communément receûës, elles n'ont rien d'étranger, ni d'obſcur à noſtre égard; & bien loin de faire un meſchant effet, elles en font un tres-bon. Ainſi l'on peut dire elegamment que parmi toutes les étoilles du ciel la Bouſſole n'en regarde qu'une,

Aſpicit unam.

A parler proprement il faudroit dire, *Ne ſe tourne que vers une.* Mais le Mot de *regarder* en cet endroit-là eſtant de ces Mots que l'uſage a rendu propres, *Aſpicit unam*, eſt plus beau que ne ſeroit, *Se convertit ad unam.*

Cette obſervation peut ſervir à juſtifier pluſieurs belles deviſes, dont les Mots contiennent quelque metaphore. La Fuſée volante du Mareſchal de Baſſompierre eſt ſans doute de ce nombre, dit Eugene; car le Mot eſt en partie metaphorique, & c'eſt, ſi je m'en ſouviens bien,

Da l'ardore, l'ardire.

L'Auteur de l'*Art des Deviſes*, repartit Ariſte, propoſe celle-là pour modele, & en admire ſur tout le Mot, qui eſt ſelon luy *le plus ingenieux, & le mieux tourné qu'on ait jamais fait.* Il trouve que *l'ardire* eſt une de ces metaphores, qui ſont *ſi retenuës & ſi modeſtes, qu'elles ne paroiſſent metaphores qu'à ceux qui les regardent de prés; qui n'ont rien de rude, ni d'écarté; rien qui s'éleve au deſſus de la ſimplicité du naturel.* Il voudroit que celles-là fuſſent *privilegiées, & qu'on leur fiſt grace en faveur de leur modeſtie.* Il dit que *l'ardore* eſt propre, & que *l'ardire* eſt metaphorique; *mais que ce metaphorique approche fort du propre, & luy reſſemble ſi naïvement, qu'il n'y a perſonne qui de bonne foy ne le prenne pour eſtre de meſme coin, & de meſme eſpece.* Et il dit tout cela *pour ne laiſſer point de lieu aux ſcrupules de certains eſprits timides, que la veûë d'une feuille, ou d'une paille hors de ſa place pourroit arreſter.*

Pour moy je vous avouë franchement que je ſuis de ces eſprits timi-

des, & ſcrupuleux, que ces ſortes de metaphores éfarouchent. La *hardieſſe* d'une fuſée me paroiſt une metaphore aſſez hardie. Je doute meſme que *l'ardire* parmy les Italiens qui aiment tant les metaphores, ne ſoit point trop fort dans le ſens que luy a donné l'Auteur de la deviſe du Mareſchal de Baſſompierre. Je ſuis ſeûr du moins qu'à l'égard de la Fuſée, ce n'eſt pas un Mot devenu propre par l'uſage, comme je voudrois que fuſſent toutes les paroles metaphoriques qui compoſent les Mots des deviſes.

Ce que je trouve de joli dans ce Mot *da l'ardore l'ardire*, c'eſt la reſſemblance de ces deux paroles qui ont le meſme tour & le meſme ſon, ſans avoir le meſme ſens : comme, *Dum flagrat fragat* ſous de l'Encens allumé; *Et ſcopus & ſcopulus* ſous un Rocher où le vent pouſſe un navire; *Vt potiar patiar* ſous un Papillon qui vole autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuſe de paroles, qui n'eſt aprés tout qu'une beauté ſuperficielle, il ne faut pas

negliger ce qu'il y a de plus eſſentiel dans le Mot ; je veux dire la verité & la proprieté : car enfin, à parler proprement, il n'eſt point vray que la fuſée ait de la hardieſſe, quand elle s'enflamme ; & *l'ardire* ne luy convient pas mieux que le courroux, & la fureur à une comete : de ſorte que j'aimerois preſque autant *Ardore d'ira e non d'amore* ſous une Comete, que *Da l'ardore l'ardire* ſous une Fuſée.

Balet de l'Amour & du Contre-Amour, danſé l'an 1618.

Il me ſemble, dit Eugene, que l'oppoſition fait un plus beau jeu dans les Paroles, que la reſſemblance. Vous avez raiſon, répondit Ariſte : l'antitheſe donne bien de la grace au Mot, & les maiſtres l'employent d'ordinaire dans leurs deviſes, comme, *Omnibus unus* ſous le Soleil que le Roy a pris pour ſon ſymbole, *Omnibus & nulli* ſous un Miroir ; *Immobil muove* ſous une Pierre d'aiman qui attire un fer ; *Più ſepolta, più viva* ſous une Fontaine jalliſſante.

Ἴσως οὖ ἐλάττονι ἢ αἰτιολόγως λεχθῇ, πασίτῳ ἐνδοκιμεῖ μᾶλλον *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Quand on peut joindre dans le Mot la reſſemblance avec l'antitheſe, cela y fait un double agrément,

comme *Morior dum orior* ſous un Eclair ; *Si deferar efferar* ſous un Jet d'eau. Ce n'eſt pas qu'il faille affecter, ni rechercher avec trop de ſoin ces ſortes de graces, car il ne faut jamais rien forcer ; mais quand le ſujet les preſente, & qu'elles viennent naturellement, il ne faut pas les rejetter. Ce qu'on peut dire en general de plus certain, ſelon le ſentiment des maiſtres, c'eſt que le Mot doit eſtre toujours ſpirituel, & avoir je ne ſçay quoy qui pique, ou dans le ſens, ou dans les paroles.

Je croy, dit Eugene, que le Mot doit eſtre toujours en une langue étrangere. La raiſon le veut, repartit Ariſte : car la Deviſe eſtant un ſymbole ingenieux, elle ne doit pas eſtre entenduë du peuple ; & il n'y a que les perſonnes intelligentes qui en doivent penetrer le ſecret. Cependant les Italiens, & les Eſpagnols ont un uſage contraire : ils font la pluſpart de leurs deviſes en leur langue. Nous en uſons autrement, & ſoit que nous y enten-

dions plus de fineſſe qu'eux; ou que noſtre langue ne nous ait pas ſemblé ſi propre pour la Deviſe, nous n'avons pas coûtume de faire les Mots de nos deviſes en François. Ce n'eſt pas que nous ne nous ſervions quelquefois de noſtre langue; mais c'eſt que nous nous en ſervons plus rarement. Pour une Ame Françoiſe, il y en a cent Latines, Eſpagnoles, & Italiennes.

Toutes ſortes de langues apparemment ne ſont pas propres pour la Deviſe, continua Eugene. Non, dit Ariſte. Les langues Orientales, & celles du Nort en ſont bannies: un mot Hebreu ou Arabe, Polonois ou Allemand, ſeroit quelque choſe de monſtrueux parmi nous. Il faut que le Mot ſoit en une langue étrangere, afin qu'il ſoit plus myſterieux, & que le peuple ne l'entende pas; mais il ne faut pas qu'il ſoit en une langue barbare, ou trop difficile, & inconnuë d'ordinaire aux honneſtes gens.

Je ſuis bien trompé, dit Eugene, ſi je n'ay veû pluſieurs deviſes, dont

les Paroles ſont en Grec. Vous en avez pu voir quelques-unes, repartit Ariſte: mais auſſi le Grec eſt plus commun que l'Hebreu, & plus agreable que l'Allemand. Un Mot Grec ne convient pas mal à la deviſe d'un homme docte; & je trouve bon qu'une Academie de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la ſienne une Plante appellée *Agnus Caſtus*, dont l'ombre ſeule chaſſe les ſerpens, avec ce Mot,

Βλαβερώτερον διώκει.

Ce qui ſignifie, comme vous voyez, *il chaſſe le plus nuiſible*. Mais je ne puis ſouffrir que Catherine de Medicis ait pris pour ſa deviſe un Arc en Ciel avec ce Mot,

Φῶς φέρει, οὐδὲ γαλήνην.

pour faire entendre qu'elle portoit par tout la tranquilité, & la lumiere. Il ſiéroit mieux à un docteur qu'à une Reine de parler Grec: & d'ailleurs il n'eſt pas vray-ſemblable qu'une femme ſoit aſſez ſçavante pour s'exprimer de la ſorte. Car quoy que les deviſes des Princes ne ſoient

pas toujours de leur façon, elles doivent toujours eſtre faites d'une maniere, qui laiſſe penſer qu'ils en ont pu eſtre les auteurs : Je parle des deviſes qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en pluſieurs rencontres. Aprés tout, les langues qui regnent le plus dans la Deviſe, ſont le Latin, l'Eſpagnol, & l'Italien.

Mais encore, dit Eugeſte, d'où vient que les Italiens ſe ſervent communément de leur langue ? C'eſt peut-eſtre, repliqua Ariſte, qu'ils ont peu d'uſage des autres langues. C'eſt peut-eſtre auſſi que les François ayant inventé les Deviſes, lorſqu'ils allerent à la conqueſte du Royaume de Naples ſous Charles VIII. ils ajoûterent des Mots Italiens à celles qu'ils prirent ; & que cela donna lieu aux beaux eſprits d'Italie d'employer leur langue dans les deviſes qu'ils firent enſuite.

Quoy qu'il en ſoit, pourſuivit-il, les Paroles Italiennes ou Latines, Eſpagnoles ou Françoiſes, doivent eſtre dites de la Figure en

troiſiéme perſonne, ou eſtre proferées par la Figure, comme ſi elle parloit elle-meſme. C'eſt un uſage receû; & la conſtruction du Mot ne peut eſtre reguliere autrement. Ainſi pour animer en Italien une Fuſée volante que le feu éleve en l'air, il faut dire,

Ardendo m'inalzo,

ou

Ardendo s'inalza.

Ce ſont les regles principales qu'on doit obſerver pour faire des deviſes juſtes. J'ajoûte ſeulement que la fin de la Deviſe eſt de faire connoiſtre une penſée noble & particuliere, par le moyen de la Figure, & du Mot, dont je vous ay marqué les conditions. Je dis une penſée, & j'entends par là un deſſein & une entrepriſe, ou la penſée qu'on forme ſur une action remarquable. Je dis une penſée particuliere, pour exclure les maximes, & les propoſitions dogmatiques; car il y a encore cette difference entre la Deviſe, & l'Embleme, que la Deviſe eſt un ſymbole determiné à une per-

ſonne, pour exprimer quelque choſe qui la touche en particulier ; & que l'Embléme eſt un ſymbole fait pour inſtruire, & qui regarde en general tout le monde.

Mais cette penſée particuliere doit eſtre noble ; car la Deviſe, à la prendre dans ſon origine, eſt ſelon le Comte Teſauro, une metaphore peinte ſur le bouclier des Heros, *Vna metafora dipinta nello ſcudo de gli heroi.* Ainſi il faut que la penſée qu'elle exprime tienne de la metaphore, qui doit avoir quelque choſe de ſublime; & de plus qu'elle ſoit digne de l'Ame d'un Heros. Or comme la vertu heroïque a pour objet les choſes grandes, & difficiles ; & qu'elle eſt d'autant plus excellente, que les entrepriſes, où elle engage, ſont plus relevées, & plus perilleuſes : les deviſes les plus parfaites du coſté de la penſée, ſont celles qui ſignifient la conqueſte d'un Royaume, la défenſe de la Patrie, ou de la Religion.

ὑψηλοποιὸν αἱ μεταφοραί. *Dion. Long.*

A la verité toutes les deviſes ne doivent pas ſignifier une entrepriſe

heroïque du premier ordre; mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuſe, une paſſion honneſte, une vertu eminente, enfin quelque choſe de grand, & d'illuſtre : ſur tout elles ne doivent preſenter rien de ſale, ni aux yeux, ni à l'eſprit. Ce ſeroit un monſtre, qu'une deviſe qui bleſſeroit l'honneſteté & la pudeur.

Il ne ſuffit pas que la penſée ſoit noble, & particuliere ; il faut encore qu'elle ſoit une, c'eſt à dire, quelle n'exprime qu'une choſe. L'unité n'eſt pas moins neceſſaire à la Deviſe qu'à la Tragedie ; & comme ſelon les maiſtres du Theatre, pluſieurs actions ne peuvent eſtre le ſujet d'une tragedie parfaite, pluſieurs conceptions ne peuvent eſtre l'objet d'une deviſe reguliere. L'ancienne deviſe des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité. Elle avoit pour Corps un Fuſil ſur deux baſtons de laurier en croix, & la Toiſon d'or, avec ce Mot,

Flammeſcit uterque.

Tout cela vouloit dire qu'ils met-

troient le feu par tout, qu'ils remporteroient victoires ſur victoires, & qu'ils s'expoſeroient à toutes ſortes de perils pour ſe rendre maiſtres de la France, comme avoient fait les Argonautes pour la conqueſte de la Toiſon d'or. Voila pluſieurs penſées, comme vous voyez, & des penſées qui n'ont point de liaiſon l'une avec l'autre ; eſtant fondées ſur des Corps fort differens, comme ſont le Fuſil, les branches de laurier, & la Toiſon d'or. Diſons le meſme d'une Horloge avec une pierre à fuſil, *Sopitos ſuſcitat*, que certains Academiciens de Gennes appellez *Addormentati*, portent pour leur deviſe. Voila un beau nom pour des Academiciens, dit Eugene en riant.

C'eſt le mélange de ces penſées diverſes, qui détruit l'unité de la Deviſe, reprit Ariſte : car ſi un Corps a deux proprietez & que ces deux proprietez qui naiſſent d'une meſme racine, ſe preſentent à l'eſprit, pour ſignifier quelque choſe ; alors deux penſées n'en font qu'une

qu'une à proprement parler, à cauſe de la liaiſon qu'elles ont enſemble. Cela ſe voit dans pluſieurs bonnes deviſes, & entre autres dans celles de Louïs XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épi avec ce Mot,

Cominus & eminus.

qu'il feroit ſentir de prés & de loin à ſes ennemis, ce que pouvoit une puiſſance comme la ſienne. Vaincre ſes ennemis *de prés & de loin*, ce ſont deux penſées, mais ce ſont deux penſées unies par la Figure qui les repreſente; le Porc-épi ayant ces deux proprietez de piquer de prés, en ſe jettant ſur celuy quil'attaque; & de loin, en luy lançant ſes éguillons.

Une des premieres Deviſes que j'ay faites a eſté pour un grand Seigneur qui faiſoit de grandes charitez dans ſa province; mais fort ſecrettement ſelon l'eſprit & la maxime de l'Evangile: *Faire des charitez, & les faire ſecrettement*, ce ſont deux choſes qui ſe reduiſent à une, eſtant exprimées par un grand fleuve, qui roulant ſes eaux doucement & ſans

bruit, fertiliſe les campagnes, & porte l'abondance dans les villes. C'eſt ce que diſent les Paroles que j'ay données pour Ame à ce Corps,

Fert tacitus, quo fertur, opes.

Le quatrain qui explique la deviſe, fait encore mieux concevoir ma penſée.

Ie ſuis au peuple heureux pour qui
Dieu m'a produit,
De tous biens une riche ſource:
Mais reglé toujours dãs ma courſe,
Plus je luy fais de bien, & moins je
fais de bruit.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit juſques à cette heure, ajoûta Eugene, que pour faire des deviſes juſtes, il ne faut point ſuivre d'autres regles que celles de la metaphore & du bon ſens.

Mais pour vous dire tout ce que je ſçay ſur cette matiere, pourſuivit Ariſte, & ce que j'en ay appris d'un fort galant Homme qui eſt en noſtre ſiecle le grand maiſtre de la Deviſe, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle ſcience : les deviſes ne ſont point parfaites,

ſi le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des metaphores de deux ſortes : les unes ſont ſuperficielles, & ont un ſens ſi facile, que tout le monde les comprend d'abord ; les autres renferment un ſens profond & caché, on ne les conçoit qu'en les penetrant : mais auſſi dés qu'elles ſont conceûës, elles donnent de l'admiration & du plaiſir. Les premieres ſont les deviſes communes, comme celles de la Perle dans ſa nacre,

Dat pretium candor.

de la Lune en ſon ciel,

Non vultus, non color unus.

Les ſecondes ſont les deviſes excellentes, comme celles, de l'Arbriſſeau auprés d'un cheſne abbatu par des vents qui ſoufflent de tous coſtez,

Cedendo reſiſtit;

de l'Eau froide verſée ſur de la chaux,

E fredda m'accende.

Où vous devez remarquer que le merveilleux conſiſte d'ordinaire dans l'union de deux penſées, &

de deux termes qui ſemblent contraires & incompatibles.

La deviſe de la Giroüette,

Nunca mudo, ſi no mudan.

eſt, ſi je ne me trompe, dit Eugene, une de ces deviſes merveilleuſes. Oüy, repartit Ariſte. Car il n'y a rien de plus admirable que d'employer la giroüette, qui eſt le ſymbole de la legereté, pour marquer de la fermeté & de la conſtance.

Au reſte le merveilleux dont je parle doit eſtre non ſeulement ſoûtenu de la vray-ſemblance, comme celuy du Poëme Epique; mais fondé ſur la verité meſme. Il faut que ce qui cauſe de l'admiration, ſoit vray & reel de tous les coſtez qu'on le regarde. Un exemple vous fera entendre aiſément ce que je dis.

On fit il y a quelques années une deviſe pour un grand Miniſtre, à qui le Roy a donné l'adminiſtration de ſes Finances. Elle a pour Corps le Dragon qui garde les Pommes d'or du jardin des Heſperides avec ce Mot,

Servat, & abſtinet.

Cette deviſe a eſté fort eſtimée, & je vous avouë qu'elle a bien de quoy ébloüir. La Figure en eſt éclatante, & ſinguliere; le Mot en eſt harmonieux, & bien tourné; la penſée en eſt belle, & heureuſe: le merveilleux y paroiſt par tout; mais par malheur, ce qui ſemble y eſtre n'y eſt pas; & à examiner les choſes à fond, il y a du faux dans ce merveilleux, qui ſurprend d'abord.

Il eſt vray que le Dragon garde les Pommes d'or, & qu'il veille toujours pour empeſcher que perſonne n'en approche. De ce coſté-là la deviſe exprime bien la vigilance, & l'application du Miniſtre à qui les Finances ont eſté confiées. Mais il n'eſt pas vray à parler exactement, que le Dragon s'abſtienne des Pommes d'or: car pour s'abſtenir d'une choſe, il faut pouvoir en uſer. Si le Dragon pouvoit manger de ces Pommes d'or qu'il garde, & qu'il n'en mangeaſt pas en les gardant; la penſée ſeroit juſte, & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes, *Servat, & abſtinet.*

Mais dés qu'il n'en peut manger, la merveille ceſſe, & de ce coſté-là la deviſe ne ſignifie pas parfaitement ce qu'on luy fait ſignifier.

Il eſt inutile de dire que ces Pommes d'or ne ſont effectivement que des oranges, ou des citrons, & qu'ainſi le Dragon en pourroit manger. Car dans la deviſe dont il s'agit, elles ſont Pommes d'or, & ont l'eſtre que la fable leur a donné: autrement elles ne repreſenteroient pas bien les Finances; & la deviſe perdroit tout ſon prix. De ſorte qu'en voulant la rectifier d'un coſté, on la gaſteroit de l'autre.

La deviſe du Chien couchant qui découvre & qui arreſte les perdrix, *Abſtinet inventis*, a ce qui manque à celle du Dragon, qui garde les pommes d'or.

Ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.* Le merveilleux reſulte, comme vous voyez, d'une Figure, qui cauſe de l'étonnement, & du plaiſir tout enſemble. Ainſi pour le faire entrer dans la Deviſe, il faut choiſir des Corps qui tout naturels qu'ils ſoient en eux-meſmes, ayent ce

ſemble des qualitez au deſſus de la nature. Cependant il n'eſt pas neceſſaire pour cela de chercher toujours des figures extraordinaires, & ſurprenantes : il y auroit danger qu'elles ne fuſſent inconnuës ; & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ay dit. Il ſuffit donc de trouver dans des figures ordinaires des proprietez, qu'on n'y ait point encore découvertes ; car on ne peut voir ſans ſurpriſe quelque choſe de rare & d'exquis dans un objet, qui ſembloit n'avoir rien que de commun. Le ſecret de l'art conſiſte à découvrir ces nouveaux jours ; & c'eſt enquoy excelle particulierement celuy que je regarde comme le maiſtre des autres en cette matiere. Il a fait pluſieurs deviſes, où le merveilleux ſe rencontre avec des Corps fort communs. Une des plus remarquables eſt celle qu'il fit pour le Roy à l'occaſion d'un ballet, où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour Corps le Soleil, qui eſt de tous les Corps le plus commun ; & pour

Ame ce Mot Eſpagnol,

Mas virtud que luz.

Il ne faut que des yeux, pour voir que le ſoleil brille plus que tous les aſtres; & il ne faut qu'un peu d'intelligence, pour connoiſtre qu'il a une grande vertu; mais il faut avoir un diſcernement fin, & beaucoup de delicateſſe dans l'eſprit, pour s'appercevoir que ce bel aſtre, tout brillant qu'il eſt, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal, qui accompagne cette deviſe exprime admirablement ma penſée.

Du plus beau feu des cieux divinement formé,
Par tout où je ſuis veû, par tout je ſuis aimé:
Mes bienfaits m'ont acquis un ſouverain empire:
Et cet éclat brillant dont je ſuis revétu,
Quoy-que les yeux en puiſſent dire,
N'eſt rien au prix de ma vertu.

L'Auteur de cette belle deviſe, & de tant d'autres que je vous diray à meſure qu'elles ſe preſenteront à ma memoire, ſans parler de celles que

que je vous ay déja dites, me disoit un jour en riant, qu'il estoit à peu prés des devises comme des melons: que pour une bonne, il y en avoit cent mauvaises; que les excellentes devoient avoir quelque chose de piquant, & de relevé; & que c'estoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajoûta qu'en cherchant ce qui cause de l'admiration, il falloit prendre garde de ne pas aller trop loin; & que c'estoit une mauvaise voye pour se faire admirer, que de ne se pas faire entendre. Les metaphores, me disoit-il, tiennent un peu de l'énigme, selon le sentiment d'Aristote; mais selon celuy de Ciceron, elles ne doivent point estre obscures. Il faut joindre les pensées de ces deux grands hommes pour former une idée parfaite de la Devise; c'est à dire, qu'il faut concevoir en mesme temps je ne sçay quoy de mysterieux, & de clair; ou plûtost quelque chose qui ne soit ni trop clair, ni trop obscur. La Devise ne doit point estre trop

Μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττονται *Lib. 3. Rhet. c. 11.*

Est hoc magnum ornamentum orationis, in quo obscuritas fugienda est. *De orat. l. 3.*

claire, parce que les eſprits groſſiers en auroient l'intelligence : elle ne doit point eſtre trop obſcure, parce que les eſprits delicats n'y prendroient pas de plaiſir ; car ce qui demande beaucoup d'application, ne divertit pas. Un juſte temperament de clarté & d'obſcurité fait le principal caractere de la perfection que nous cherchons ; & de là vient que ſi la Deviſe demande un Corps merveilleux, elle veut que ce Corps ſoit connu : ſi elle s'exprime en une langue étrangere, elle en choiſit une qui ſoit aiſée à entendre.

Enfin les deviſes pour eſtre parfaites doivent eſtre appropriées à la perſonne, & au ſujet qu'elles repreſentent ; de ſorte qu'elles ne puiſſent s'appliquer ni à une autre perſonne, ni à un autre ſujet. La Deviſe eſtant eſſentiellement une metaphore, doit convenir aux perſonnes, & aux ſujets ; car c'eſt le propre d'un mot metaphorique, ſelon les maiſtres de l'eloquence, d'eſtre proportionné à la choſe à quoy

Δεῖ δὲ τὰς μεταφορὰς ἁρμοττούσας λέγειν. *Ariſt lib.3. c.11.*

Nolo eſſe aut majus quàm res poſtulet, aut minus. *Cic. de Orat.l.3.*

on le tranſporte, ſans eſtre ni plus petit, ni plus grand qu'elle.

Ainſi pour parler metaphoriquement d'un brave qui ne craint point le peril, on dit que c'eſt un lion. Pour parler dans le meſme ſtile d'une dame qui abhorre tout ce qui peut bleſſer la pudeur, on dit que c'eſt une hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrepide, & un lion ; entre une femme chaſte, & une hermine. Cette proportion eſt neceſſaire à toutes les deviſes, comme je vous ay dit au commencement ; & ce n'eſt pas de celle-là, dont je vous parle à cette heure. Il s'agit icy d'une certaine convenance plus exacte, qui eſt de la perfection, & non pas de l'eſſence de la Deviſe.

Cette convenance particuliere a pour fondement les circonſtances propres & individuelles qui diſtinguent une perſonne des autres. La premiere de ces circonſtances eſt le nom de la perſonne meſme ; & il faut avoüer que quand il entre naturellement dans une deviſe, il luy

donne une juſteſſe admirable.

Un Cavalier Italien, ſurnommé *Il Ferma Fede*, pour témoigner que ſon cœur n'eſtoit ouvert qu'à une Perſonne qu'il aimoit, & qui avoit nom *Luchetta*, fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres, & que les Italiens appellent *Luchetti*, avec ce Mot,

Vni patet.

Les lettres marquées ſur le Cadenat eſtoient celles qui font *Luchetta*; de ſorte que le nom de la Perſonne eſt deux fois dans la deviſe comme vous voyez.

L'alluſion eſt plus ſenſible, & plus marquée, quand le nom fait les Paroles de la deviſe, comme *Gelat & ardet*, qui jouë ſur le nom de *Gelarda*, & qui ſert d'Ame au Mont-Gibel couvert de neiges, & jettant des flammes, pour exprimer les effets contraires d'une paſſion violente. Ce fut dans cette penſée qu'aux nopces de Coſme de Medicis Prince de Toſcane, & de Marie Madeleine d'Autriche fille

de l'Archiduc de Gratz, on fit une deviſe dont le Mot marquoit le nom du Prince; c'eſtoit un Soleil au milieu du Zodiaque, avec ces Paroles Grecques,

Οὐδέ μοι, ἀλλὰ Κόσμῳ.

Ce fut ſans doute dans cette penſée, dit Ariſte, qu'un bel Eſprit de la Cour de Charles-Quint, pour marquer la victoire remportée ſur François I. repreſenta un Lis flétri ſous des vents qui ſouffloient du coſté du Midi, avec ce Mot,

Perflantibus Auſtris.

Il faiſoit alluſion à la Maiſon d'Autriche, & à je ne ſçay quel paſſage d'un ſaint Pere, qui dit que le lis ſe fane quand le vent de Midi ſouffle.

Cette alluſion eſt aſſez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariſte. Mais quoy-qu'il en ſoit, ajoûta-t-il, la ſeconde circonſtance eſt celle des Armes de la perſonne, qui fait le ſujet de la deviſe; & quand on les fait entrer dans la Figure, ou dans le Mot, on rend la deviſe plus propre & plus juſte. Celle de Louïs XII. avoit cette per-

fection, le Porc-épi eſtant tiré des Armes de Blois, qui eſtoit de l'apanage de ce Prince, avant qu'il parvint à la Couronne.

Quand le nom, & les Armes ſe rencontrent enſemble, il y a plus de juſteſſe ; comme dans la deviſe qui fut faite pour le Cardinal Jeroſme Colonne, l'appuy & l'ornement de l'Egliſe ; c'eſtoit une Colomne avec ces Paroles,

Fulcit & ornat:

comme dans celle du CardinalCreſcentio, qui eſtoit un Croiſſant tiré de ſes Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V. avec ce Mot,

Aſpice, creſcam.

Les actions ſingulieres ſont d'autres circonſtances qui attachent les deviſes aux perſonnes. Ainſi Charles-Quint prit fort à propos pour le Corps de la ſienne les Colomnes d'Hercule, aprés avoir paſſé le détroit où les Anciens les ont plantées, & avoir porté ſes armes victorieuſes en Afrique.

Cependant ſelon la remarque de Teſauro, ce ſymbole auroit eſté

encore plus propre au Roy Ferdinand ; car ce Prince fut le premier qui fit aller ſes navires, & qui pouſſa ſes conqueſtes au delà de ces Colomnes fameuſes, comme pour verifier ce qu'un poëte Latin avoit dit,

Herculeis aufertur gloria metis.

Areſi pour exprimer que S. Pierre de peſcheur eſtoit devenu martyr de JESUS-CHRIST, & la pierre ſolide ſur laquelle a eſté baſtie l'Egliſe ; Areſi, dis-je, a peint le Coral hors de l'eau, avec cette Ame *Indurabitur*, qui ne répond pas au Corps, & qui n'a ni harmonie, ni delicateſſe. A cela prés la deviſe eſt belle & reguliere : non ſeulement le nom y eſt marqué ; mais l'action y eſt dépeinte dans le coral qui s'endurcit, & ſe change en pierre à meſure qu'il ſort de l'eau. Tous les rapports y ſont juſtes : car comme le coral qui eſtoit dans la mer une plante molle, s'affermit & devient rouge quand il en eſt une fois dehors : ainſi S. Pierre qui eſtoit foible, & timide dans ſa condition de peſcheur ; aprés avoir eſté tiré de cet

état, eſt devenu genereux & intrepide, juſques à ſouffrir conſtamment une mort ſanglante. De quelque coſté qu'on regarde le coral, il eſt une naïve image de S. Pierre; outre ſa fermeté & ſa couleur, il a pluſieurs vertus merveilleuſes.

Il n'y a pas beaucoup de deviſes, dit Eugene, où toutes ces proportions ſoient gardées. Cela n'eſt pas auſſi abſolument neceſſaire, repartit Ariſte: il ſuffit que la proprieté qui ſert de fondement à la deviſe, convienne bien au ſujet; & que ſous ce regard la reſſemblance ſoit parfaite. Car comme les Corps ont pluſieurs faces, on peut les conſiderer ſous divers aſpects: par exemple je puis regarder le ſoleil dans ſon lever, dans ſon couchant, & dans ſon eclipſe. Si je le regarde dans ſon lever pour exprimer le merite d'une perſonne qui dans la fleur de ſon âge efface toutes les autres, je ne le regarde ni dans ſon couchant, ni dans ſon eclipſe, ni ſous aucun autre aſpect; c'eſt aſſez qu'il y ait une entiere convenance entre le ſoleil

levant, & la perſonne que je luy compare; quoy-qu'il n'y en ait point peut-eſtre entre le ſoleil couchant ou eclipſé, & cette meſme perſonne,

Cette regle juſtifie une infinité de deviſes, dont les Corps ont de bonnes & de mauvaiſes proprietez, comme la lune, & le ſerpent. Quand on compare une perſonne dont la vertu éclate dans l'adverſité, avec la lune qui brille dans l'obſcurité de la nuit, on ne regarde pas cet aſtre du coſté de ſon inconſtance; & quand on compare un ſage politique avec un ſerpent enveloppé, & comme renfermé en ſoy-meſme, on n'a pas égard à la malignité, ni à la baſſeſſe de cet animal. Suivant cette remarque la deviſe qui fut faite autrefois ſur l'exaltation de Gregoire XIII. n'eſt pas tout-à-fait ſi méchante que pretend un celebre Auteur. C'eſt un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni, dont eſtoit ce Pape, avec le Mot *Delubra ad ſumma*, pris de Virgile dans l'en-

droit, où il dit que deux Dragons monterent au haut du temple de Minerve. Du moins ce n'eſt pas, à mon avis, la figure du dragon, qui rend la deviſe mauvaiſe : celuy qui l'a faite, n'a pas conſideré le dragon par l'endroit affreux, par lequel il n'a point de convenance avec un Pape. Celuy, dis-je, qui l'a faite, a comparé le Cardinal Buoncompagni élevé au Pontificat, avec le Dragon montant au haut du temple ; & non pas avec le Dragon devorant Laocoon, & ſes enfans.

Pour moy ſi je voulois faire la critique de cette deviſe, que les Italiens eſtiment peut-eſtre un peu trop, ce que j'y trouverois le plus à dire, c'eſt que la proprieté qui luy ſert de fond, n'eſt point naturelle ; car enfin c'eſt un hazard que ce Dragon ſoit monté au haut du temple, ou plûtoſt c'eſt une pure fantaiſie du Poëte, laquelle n'a nul fondement dans la nature du dragon.

Au reſte il y a de l'eſprit à découvrir

une proprieté qui convienne à noſtre ſujet, dans un Corps qui ſemble en avoir de fort oppoſées. Par exemple le champignon n'a rien en apparence qui puiſſe fonder un eloge: & il faut avoir des veûës que tout le monde n'a pas, pour s'en ſervir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajoûté ces Paroles, *Naſcendo maturus*, en faveur de Gaſton de Foix, dont la conduite égala toujours la vaillance; & qui en la fleur de ſon âge fut établi Vice-Roy de Milan par Loüis XII.

Mais pour revenir où nous en eſtions, on peut encore rendre une deviſe propre & parfaite, en faiſant alluſion à une autre. Ainſi les Colonnes ayant pris des Joncs marins avec ces Paroles, *Flectimur, non frangimur*: les Ceſarini prirent au contraire une Colomne avec ce Mot,

Frangor, non flector.

L'oppoſition eſt ſpirituelle, & ce retour de paroles fait un jeu qui rend la deviſe plus piquante, & plus fine. Cela me fait ſouvenir, dit Eu-

gene, d'un Mot plaiſant que mettoient les Ligueurs à la deviſe de Henry III. au-lieu de *Manet ultima cœlo*, ſous les trois Couronnes; ils diſoient,

Manet ultima clauſtro.

Je vous avouë, pourſuivit Ariſte, que toutes les deviſes ne peuvent pas avoir toutes ces ſortes de beautez; & que les circonſtances du nom, des Armes, & des actions, ne ſe rencontrent gueres enſemble. Mais ſi une deviſe avoit tout cela avec les autres conditions que je vous ay dites, ce ſeroit un chef-d'œuvre, & un miracle de l'Art.

ὅσῳ δ' ἂν πλείω ἔχῃ, τοσούτῳ ἀστειότερον φαίνεται. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il faut tant de choſes, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection, où les maiſtres portent la Deviſe, que tout ce qu'on peut faire à mon avis, eſt d'en concevoir une belle idée. Il y a divers degrez de perfection, reprit Ariſte: quoy-qu'on ne puiſſe pas peut-eſtre les atteindre tous, on peut en atteindre quelques-uns, & cela ſuffit. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, que cette ſorte de perfection meſmes ne ſoit

bien rare. Paul Jove, qui eſtoit un des plusgrands genies de ſon temps, & qui a eſté le premier maiſtre de la Deviſe, avouë de bonne foy, qu'il n'en a jamais pu faire une,dont il ait eſté entierement ſatisfait.Ruſcelli dit qu'il n'appartient qu'aux plus excellens eſprits de s'appliquer à cette ſcience.

De toutes les productions ſpirituelles, il n'y en a point où l'eſprit doive plus briller; car afin que les regles ſoient bien obſervées, il faut non ſeulement que la penſée ſoit ingenieuſe; mais que la Figure & les Paroles le ſoient auſſi.

En verité, interrompit Eugene, je ne ſçay ſi j'ay eu raiſon de vouloir apprendre ce que c'eſtoit qu'une deviſe reguliere. Je me repens preſque de ma curioſité, & je ne ſuis pas trop aiſe de voir que cette ſcience me paſſe : il n'appartient qu'à des eſprits comme vous de s'en meſler. Vrayment, répondit Ariſte en ſoûriant, il vous ſied bien de vous plaindre de voſtre eſprit, & de vous en défier. Croyez-

moy, mon cher Eugene, aprés avoir penetré, comme vous avez fait dans tous les ſecrets de la Nature, il n'y a rien dont vous ne ſoyez capable; & je gage, que pour peu que vous vous mettiez la Deviſe en teſte, vous en ferez de tres-belles, & de toutes les eſpeces.

Il y en a donc de plus d'une eſpece, dit Eugene. Oüy, repartit Ariſte. Il y en a d'heroïques, de paſſionnées, de ſatiriques, de burleſques, de morales, de politiques, de chrétiennes; & afin, que vous en faſſiez de toutes les ſortes, quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces eſpeces, en vous marquant le caractere de chacune.

La plus noble eſpece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'eſt l'heroïque, par la raiſon, que ce ſont les Heros qui ont inventé la Deviſe. Auſſi un des maiſtres de l'Art l'a appellée en ſa langue *Linguaggio de gli Heroi*; comme s'il n'appartenoit qu'aux Heros de s'exprimer de la ſorte.

Cette premiere eſpece comprend

les deſſeins militaires, les actions glorieuſes, les vertus & les belles qualitez, non ſeulement des Princes & des Grands, mais de toutes les perſonnes de merite: car il eſt des Heros de plus d'une ſorte; & toute la vertu heroïque ne ſe reduit pas à braver la mort, & à conquerir des empires.

Les deviſes paſſionnées ont pour leur objet les affections nobles & honneſtes. Quand ce ſont des amours de Heros, ou que ces affections portent l'ame à des entrepriſes guerrieres & perilleuſes, les deviſes ſont paſſionnées, & heroïques tout à la fois; & de ces eſpeces meſlées enſemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les ſatiriques, & les burleſques ſont celles qui marquent les defauts & les vices; qui ſervent pour la raillerie, & pour la cenſure. Eh quoy, dit Eugene, n'eſt-ce pas abuſer de la Deviſe, que de l'employer à la ſatire. Oüy ſans doute, répondit Ariſte: mais par malheur, c'eſt un abus autoriſé par l'uſage.

L'Auteur de l'*Art des deviſes* ne peut ſouffrir ce deſordre ; il le croit contre les bonnes mœurs, & meſme contre le bon ſens. Il dit, ce me ſemble, *qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écuſſon d'armoiries ; qu'un chaperon garni de ſonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre, ou de la couronne.* Que *les deviſes ſont auſſi bien que les armoiries des ſignes d'honneur, des repreſentations de vertu, & des expreſſions de gloire : qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'auguſte, que de belle montre.* Il ajoûte *que l'heroïque, & le ſatirique ſont des termes oppoſez : que l'heroïque ne doit repreſenter qu'en beau & en grand ; qu'il n'a dans ſon équipage & à ſa ſuite que des chariots dorez, que des chevaux qui ont des aiſles, que des tours traiſnées par des elephans, que des armes pretieuſes & enchantées : que le ſatirique au contraire eſtant ſale & difforme de tout coſté, n'a garde de rien repreſenter en beau, ni en grand.* Quelle *belle idée pourroit entrer dans une teſte cornuë*, dit-il ? *& que pourroit on s'imaginer de glorieux, & de relevé*

vé à la veuë de l'Aſne de Silene?

Tout cela eſt bien imaginé; & je vous avouë que ce ſeroit confondre les eſpeces que de compter entre les deviſes heroïques, celles qui font rire, qui ſont piquantes & malignes; par exemple l'Aſne parmi des chardons, avec ce Mot,

Pungant, dum ſaturent;

pour marquer l'humeur d'un Paraſite, qui ne ſe ſoucioit pas d'eſtre mocqué aux tables des Grands, pourveû qu'on le laiſſaſt manger tout ſon ſaoul. Ce ſymbole n'a rien d'heroïque; mais il a quelque choſe de fort ſpirituel, & meſme de fort beau en ſa maniere.

Au reſte, je ne conſeilleray jamais à perſonne de faire des deviſes ſatiriques, non plus que des libelles diffamatoires; & Dieu nous garde d'en faire nous meſmes. Mais tous les faiſeurs de deviſes ne ſont pas ſi ſcrupuleux que nous pouvons eſtre. Il s'eſt fait des deviſes contre l'honneur du prochain, auſſi-bien que des libelles; & apparemment il s'en fera encore: car la raillerie, & la

médiſance regnent plus que jamais dans le monde ; & d'ailleurs il ſe trouve des metaphores aſſez juſtes pour exprimer les vices auſſi-bien que les vertus. Ces metaphores peuvent eſtre aſſorties de toutes les conditions eſſentielles à la Deviſe, ſans que rien leur manque, que le caractere heroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Aſne parmi les chardons.

Aprés tout, ce relaſchement, ou cet abus, n'eſt pas peut-eſtre ſi injurieux à la Deviſe, que l'Auteur de l'*Art des Deviſes* ſe l'imagine, quand il dit, que vouloir mettre les ſatiriques & les burleſques au nombre des deviſes, *c'eſt comme ſi on donnoit place dans un cabinet, ou ſur une eſtrade à des Bohemiennes parmy des femmes de qualité.* Car pour m'exprimer à mon tour par des images ſenſibles, les habits qui ont eſté faits pour les carouſels, & pour les courſes de bague, peuvent ſervir ſans deshonneur, & ſans ſcandale aux ballets & aux maſcarades : joint qu'une choſe peut perdre en partie

l'uſage qu'elle avoit dans ſon origine, ſans perdre pour cela ni ſa nature, ni ſon nom. La Carriere, où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'emulation dans des chariots, ſervoit encore aux jeux du peuple. Le vers Iambe que les Grecs, & les Latins ont inventé, pour dire des injures en poëſie, a eſté employé à des ſujets honorables; & les poëtes tragiques, qui ne mettent en œuvre que des actions ſerieuſes, & illuſtres, ſe le ſont approprié dans la ſuite. Pourquoy donc la Deviſe ne pourroit-elle pas ſervir quelquefois à exprimer des penſées plaiſantes, quoy-qu'elle ait eſté inſtituée pour ſignifier des deſſeins militaires? Elle ſert bien à en repreſenter de moraux, de politiques, & de chrétiens, qui le plus ſouvent n'ont nul rapport à la guerre.

Quoy que les deviſes morales, politiques, & chrétiennes ſoient differentes ſelon la diverſité de leurs objets; elles ſont ſemblables, en ce qu'elles ne ſont attachées à nulle perſonne, & qu'elles ſont des in-

ſtructions ſymboliques; en quoy elles tiennent de l'embleme, dont le principal caractere eſt d'inſtruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs, & tout ce qui regarde l'honneſteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat, & ce qui ſert à l'education des Princes, à la conduite des Miniſtres, & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous repreſentent les myſteres de la Foy, & les veritez de l'Evangile.

Vous m'obligeriez bien, dit Eugene, de me donner des exemples de toutes ces eſpeces de deviſes. Je le feray volontiers, repartit Ariſte; & pourveû que ma memoire me ſoit fidelle, je ſuis ſeûr que vous ſerez content de moy : car non ſeulement j'ay eu la curioſité de recueillir une infinité de deviſes ; mais encore j'ay pris la peine de ranger les plus belles dans ma teſte.

Pour ſuivre l'ordre naturel, il faut commencer par les deviſes heroïques. La premiere qui ſe preſente à mon eſprit eſt celle que porte le Roy

Chico dans l'*Hiſtoire des guerres de Grenade*, lorſqu'il va aſſieger Jaën ; une Grenade en fait le Corps, & ces Paroles luy ſervent d'Ame,

Con la Corona naci.

La ſeconde eſt celle que prit Selim, Empereur des Turcs, en partant pour une grande expedition : c'eſtoit un Croiſſant, qui ſe couche & paſſe à un autre hemiſphere, avec ce Mot,

Redibo plenior ;

où ce qui me paroiſt plus probable, avec un Mot Turc qui avoit le meſme ſens. Ce Prince vouloit dire qu'il eſtoit aſſeûré de la conqueſte qu'il meditoit, & qu'il retourneroit comme le croiſſant avec plus d'éclat.

Le croiſſant que le Grand-Seigneur a pour ſon ſymbole, perd ſa lumiere quand il s'approche du ſoleil, que noſtre auguſte Monarque a pris pour le ſien : comme ſi c'eſtoit un preſage que les Turcs doivent perdre la victoire, quand ils ſe rencontrent avec les François dans le combat; & ce fut dans

cette penſée que M. de Colligny General des troupes, que le Roy envoya en Hongrie contre le Turc, prit pour ſa deviſe une Lune qui s'efface à la jonction du ſoleil, avec ce Mot,

Tibi ſe peritura reſervat.

Le Corps eſt le plus juſte du monde; & ſi le Mot l'eſtoit autant, la deviſe ſeroit admirable.

Galeas Fregoſe eſtant fait Lieutenant general des galeres du Duc de Florence, ſe ſervit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres, avec ces Paroles,

Ni matar me, ni eſpantar me;

pour faire entendre qu'il ne craignoit point les perils de la guerre; & que les ennemis les plus fiers ne pourroient ni le vaincre, ni l'effrayer.

Jean Comte de Dunois, qui a merité le nom de Reſtaurateur de l'Etat, a eſté figuré par un Laurier ſous un ciel orageux plein de foudres & d'éclairs, avec ce Mot,

Solum natale tuetur.

Le laurier n'eſtant point frappé de

la foudre, ſelon l'opinion commune, en preſerve la terre qui le porte; & le Comte de Dunois ayant toujours eſté invincible, a preſervé la France de la domination Angloiſe.

On a peint dans la Galerie du Palais Royal, une Fumée d'Encens ſortant d'un encenſoir,

Pereundo numen honorat,

pour Simon Comte de Monfort, qui mourut devant Toulouſe, en ſoûtenant les intereſts de Dieu & de l'Egliſe contre les heretiques Albigeois.

Un Barbet tenant un heron,

Prædam de prædone facit,

pour le Mareſchal de Boucicault, qui prit le Comte de Perigord priſonnier, & l'amena au Roy; comme le chien prend les oiſeaux qui vivent de rapines, & les apporte à ſon maiſtre.

La Femelle du Faucon, laquelle a plus de force & de courage que le maſle,

Mares hæc fœmina vincit,

pour la Pucelle d'Orleans, qui a ſur-

paſſé en valeur les plus braves hommes de ſon temps.

L'Auteur de l'*Art des Emblemes*, qui ſçait tous les ſecrets de la ſcience ſymbolique, & qui ne s'entend pas moins en deviſes qu'en emblemes, a montré combien la preſence du Roy eſtoit redoutable à ſes ennemis, par un Eclair qui effraye dés qu'il ſe fait voir,

Vel ſolo lumine terret.

La Bombe qui creve en l'air, avec ce Mot ſi magnifique & ſi juſte dont je vous ay déja parlé,

Alter poſt fulmina terror,

fait entendre qu'aprés ſa Majeſté il n'y a rien de plus brave que ſon Alteſſe Royale.

M. le Comte de Saint Paul prit pour la deviſe de ſon Regiment un Soleil levant qui diſſipe des nuages,

Nec dum omnis ſeſe explicat ardor.

Ce jeune Prince vouloit dire, que quelque ardeur qu'il euſt alors pour la gloire, il en feroit paroiſtre davantage dans la ſuite.

Les belles actions qu'il a faites en Flandre, dit Eugene, & ſon voyage

voyage de Candie ont verifié admirablement ſa deviſe.

Celle de M. le Comte du Pleſſis allant à la guerre, reprit Ariſte, eſtoit une Fuſée dans ſa courſe,

Ardorem lux magna ſequetur.

Ces trois deviſes ſont toutes guerrieres comme vous voyez. En voicy d'autres, qui pour n'avoir point le meſme caractere, ne laiſſent pas d'eſtre heroïques. Elles ſont du meſme Auteur.

Pour exprimer que le Roy n'eſt pas moins redoutable pendant la paix, qu'il l'eſtoit pendant la guerre, il a repreſenté un Lion en ſon repos,

Et dum tenet otia, terret.

Pour declarer la generoſité du Roy ſur le ſujet du Duc de Lorraine, aprés la Campagne de 1663. il a peint un gros Nuage où il paroiſt un reſte d'éclair, & d'où il ſort une pluye abondante qui arroſe une terre ſeche,

Ditat quos terruit.

Il a marqué le merite d'Anne d'Autriche par une Grenade avec ce Mot Eſpagnol,

Mi precio no es de mi corona :

Et la dignité de M. le Dauphin par l'Etoille du jour appellée Phoſphore, qui luit en la preſence du ſoleil,

Coram micat unus.

Je trouve belle & propre à M. le Dauphin, dit Eugene, la deviſe d'un Meteore qui repreſente le ſoleil, & qu'on nomme Parelie,

Par dum reſpiciet.

Un de nos Amis, reprit Ariſte, aprés la paix generale, qui fut le fruit du mariage de leurs Majeſtez, fit graver un Aigle s'égayant dans un air ſerain, avec ce Mot,

Nec jam ſua fulmina curat :

Et une Lune montant ſur l'horiſon, avec ces Paroles,

Affert cum luce quietem.

La premiere deviſe ſignifioit, que le Roy avoit quitté les armes au milieu de ſes victoires pour prendre un peu de relaſche ; & la ſeconde, que la Reine donnoit avec la paix un nouvel éclat à la France.

Je me ſouviens de ces deviſes, dit Eugene : mais il me ſemble que noſtre Ami en a fait d'au-

tres pour un fameux Magiſtrat, qui n'a pas moins de probité que de ſuffiſance ; & que le premier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour ſon chef. Il eſt vray, repartit Ariſte; & ces deviſes meritent bien d'eſtre remarquées.

La premiere eſt une Colomne dreſſée ſur un plan uni,

Mi derechura me ſuſtenta,

La ſeconde eſt une Ancre au bord de la mer,

In ſolido tantùm hæret.

Je reconnois dans ces deviſes, dit Eugene, le veritable caractere de celuy pour qui elles ont eſté faites. Elles marquent, comme vous voyez, pourſuivit Ariſte, la droiture de ſon ame, & la ſolidité de ſon eſprit.

Le meſme Auteur a exprimé la ſeverité d'un grand Miniſtre envers les Partiſans, par le Serpent qui garde les Pommes d'or du jardin des Heſperides, avec ce Mot,

Prædonibus aſper.

N'avez-vous pas fait vous-meſme des deviſes pour ce Miniſtre celebre, dit Eugene. J'en ay fait pour

luy ſur d'autres ſujets, répondit Ariſte; & puiſque je ſuis en húmeur de vous dire tout ce que je ſçay, je vous les diray ſans façon.

L'une eſt ſur le ſoin qu'il prenoit de l'education de ſon fils aiſné, nonobſtant toutes les affaires de l'Etat. Elle a pour Corps un Cadran, où le Soleil marque l'heure; & pour Ame,

Meque regit, dum dirigit orbem.

L'autre eſt ſur ſa modeſtie parmi les honneurs & les graces dont le Roy le comble. L'Ocean où des rivieres ſe déchargent, en compoſe la Figure que ce Mot anime,

Creſco, non tumeo.

Mais pour vous donner de meilleurs modeles, il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des Deviſes* au-lieu de me citer moy-meſme. Il en a fait pluſieurs dignes de la beauté de ſon genie, & de la grandeur des ſujets ſur leſquels il a travaillé.

La premiere qui me vient, eſt celle qu'il a faite pour le Roy: elle a pour Corps le Soleil avec ce Mot,

Nuſquam meta mihi.

Cela ſignifie, que comme il n'y a rien qui arreſte le ſoleil dans ſa courſe, il n'y a rien auſſi qui borne la puiſſance & la gloire de noſtre invincible Monarque.

Il a repreſenté autrefois la liberalité de feu M. le Preſident le Bailleul Sur-Intendant des Finances, par un Soleil qui éleve des vapeurs,

Colligit ut ſpargat.

La reputation que feu M. d'Avaux s'eſtoit acquiſe dans ſes Ambaſſades, par un grand Fleuve,

Nomen ſibi fecit eundo.

L'empire que feu M. le Preſident de Meſmes avoit ſur les eſprits dans les aſſemblées, par un Croiſſant ſur la mer,

Sedatque, cietque.

Comme le Croiſſant & les Ondes ſont les Armes de la Famille des de Meſmes, ces dernieres deviſes ſont propres à ceux pour qui elles ont eſté faites.

Celles où entrent les Armes me plaiſent extrémement, dit Eugene.

Il y en a qui ſont belles ſans cela,

reprit Ariſte; comme une Nuée d'où il ſort un foudre,

Orbis terrorem genui,

pour Anne d'Autriche, mere de noſtre victorieux Monarque.

La Clef d'une Montre,

Quo regimur, rexit,

pour M. le Mareſchal de Villeroy, Gouverneur de ſa Majeſté. Ces deux deviſes ſont de l'Auteur de l'*Art des Emblemes*.

D'autres beaux Eſprits ont repreſenté le genie ſublime de Henri de Bourbon Prince de Condé, par un grand Jet d'eau,

Altus origine ab alta :

La fidelité d'un General d'armée envers ſon Prince, par un Epervier tenant dans ſes ſerres l'oiſeau qu'il a pris,

Non ſibi, ſed domino :

La pieté exemplaire d'une Princeſſe, par une Etoille du firmament,

Cælo hæret, terris lucet.

Le merite d'une Perſonne qui a un caractere ſingulier, par une Comete,

Apenas una en un ſiglo :

Les occupations d'une Dame de qualité retirée en une maiſon Religieuſe, où elle paſſe les plus belles heures de ſa vie à travailler pour les autels, & pour les malades, par une Abeille,

Aris, agriſque laboro;

l'abeille fournit ſa cire aux autels, & ſon miel aux malades.

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoiſſons une tres-ſpirituelle, & tres-vertueuſe, ſur laquelle on a fait bien des deviſes; il me ſemble qu'un de ſes Amis l'a repreſentée par un Soleil éclipſé, avec ce Mot Italien,

E pur le oſcura tutte.

Je m'en ſouviens, repartit Ariſte, & je me ſouviens meſme des vers qui expliquent la deviſe. Ils ſont dans les regles que je vous ay dites.

Vous toutes qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon abſence,
Vous perdez devant moy voſtre éclat, voſtre feu;
Vous n'eſtes rien en ma preſence.
Ie languis à la verité;
La paſleur me couvre la face:

Mais j'ay pourtant encor dans mon obſcurité,
Ie ne ſçay quoy qui vous efface.

Un honneſte-Homme de mes amis qui remplit dignement la place qu'il tient dans l'Academie Françoiſe, & dans celle de Florence, pour loüer cette Malade, a marqué l'abbatement de ſon corps, & l'élevation de ſon eſprit, par une Balance, dont un baſſin s'abaiſſe, & l'autre s'éleve,

Hinc deprimor, erigor illinc.

Elle a fait elle meſme au fort de ſon mal, une deviſe qui montre ſa foy, & ſa reſignation aux ordres de Dieu : c'eſt une Fontaine où une pierre fait des cercles en tombant,

Feriſca pur che coroni.

Elle en a fait une autre, dit Eugene, où entre ſon nom, & qui exprime tout-à-fait bien ſon caractere. C'eſt une Vigne avec ces Paroles Italiennes,

Ardor temo, e gielo m'offende.

Celuy que les plus ſçavans dans la Deviſe, conſultent comme leur oracle, reprit Ariſte, pour montrer

que cette Perſonne dans l'extremité où le mal l'avoit reduite, n'eſtoit ſoûtenuë que de ſon eſprit, où plûtoſt que de celuy de Dieu, a peint un Vaiſſeau tout briſé de la tempeſte, que le vent ſeul fait aller,

Soluſque regit me ſpiritus.

Il a exprimé encore que la meſme Perſonne vit innocemment dans le monde, & que les ſentimens qu'on a pour elle, ne donnent aucune atteinte à ſa vertu; il l'a exprimé, dis-je, par une Lune proche de la region du feu,

Fra gli ardori'l mio candor dura.

Pour faire le portrait d'une autre Perſonne fort raiſonnable, & fort reguliere, il a mis en œuvre une Montre enrichie de diamans,

De mi regla mi valor:

Un Miroir dont la glace eſt bien polie,

Por mi limpieza me quieren:

Un Ver à ſoye qui s'enferme dans ſa coque,

In me m'involgo:

Un But de marbre contre lequel pluſieurs fleches ſont tirées,

O no llegan, o ſe quiebran.

Ajoûtez à ces deviſes les deux qu'il a faites pour un des plus ſages & des plus honneſtes hommes de noſtre ſiecle.

La premiere eſt une Pierre de touche ſur des loüis d'or.

Quos probat illuſtrat,

pour exprimer que ſon approbation rend illuſtres ceux à qui il la donne.

La ſeconde, eſt un Drapeau de guerre déchiré,

E lacero ogni virtù ſpira,

pour faire entendre combien il a l'ame noble & genereuſe, tout infirme & tout incommodé qu'il eſt.

Mais parmi les deviſes heroïques de cet excellent Maiſtre, il ne faut pas oublier une groſſe Perle ſortant de ſa nacre,

Decus allatura coronæ,

pour la Princeſſe Marguerite de Savoye, Ducheſſe de Parme.

Le Roy des Abeilles au milieu de ſon eſſain,

Exemplo, non imperio,

pour une Abbeſſe conſiderable par

ſa naiſſance, & par ſa vertu.

J'ay exprimé la modeſtie d'un autre Abbeſſe tres-illuſtre, & qui n'a pas moins de ſçavoir que d'eſprit; mais qui ſe cache autant qu'elle peut dans la converſation, par un Soleil dans un nuage, d'où il échappe pluſieurs rayons, avec ce Mot,

E quanti ne cela?

Ces vers vous feront entendre ma penſée.

Ie cherche en vain l'obſcurité;
Cent traits brillans me font connoiſtre:
Mais malgré toute ma clarté,
I'en cache beaucoup plus, que je n'en fais paroiſtre.

On pourroit preſque dire le meſme, interrompit Eugene, du jeune Prince, dont vous me faiſiez dernierement le portrait: il eſt modeſte dans la converſation; il parle peu, mais il parle toujours bien, & avec beaucoup de ſens. Une Perſonne de la premiere qualité, pourſuivit Ariſte, me diſoit l'autre jour, qu'il ſe faiſoit un grand outrage de ne parler point; & un bel Eſprit à bien

marqué ſon caractere par une Etoille de la premiere grandeur, avec ce Mot,

Mas luz aun, que reſplandor.

Une grande Etoille brille beaucoup à noſtre egard, mais quelque éclatante qu'elle nous paroiſſe, elle l'eſt bien davantage en elle meſme. L'éclat dont elle frape les yeux, n'eſt rien au prix du fonds de lumiere qu'elle a, & que les yeux ne voyent pas.

J'ay veû ſur l'humilité d'une Ame ſainte qui ſe cache en faiſant de bonnes œuvres, un Ver à ſoye qui s'enferme dans ſa coque,

Operitur dum operatur:

Sur la charité d'un Homme Apoſtolique, un Miroir,

Omnibus omnia.

A ce que je voy, continua Eugene, toutes les matieres des deviſes ne ſont pas profanes. Non, reprit Ariſte. Les vertus des Saints entrent dans la Deviſe auſſi bien que celles des Grands du monde. Il y a meſme de belles deviſes ſur Noſtre Seigneur crucifié: par exemple, le

Soleil eclipſé avec ces Paroles,

Languet & urit;

L'Arbre de baume diſtillant ſa liqueur par les inciſions qu'on luy a faites, avec ce Mot,

Vulneror ut ſanem.

Il y en a auſſi ſur la Sainte Vierge d'aſſez eſtimées, comme ſont, une Mere-perle ſous les rayons du ſoleil,

Pario cæleſti è ſemine:

Un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Florem non adimit fructus.

Ces deviſes ne ſont pas moins nobles, ni moins heroïques que les autres. Je comprens bien à cette heure, dit Eugene, ce que vous entendez par des deviſes heroïques. Les ſatiriques leur ſont oppoſées, pourſuivit Ariſte: comme les unes ſont des eloges en abregé, les autres ſont des ſatires en petit. En voicy quelques-unes, dont je me ſouviens, outre celle de l'Aſne parmi les chardons, que vous ne devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le ſie-

ge de devant Mets, on railla fort dans le monde ſur ſa retraitte ; & on oppoſa à ſes Colomnes, & à ſon ambitieux *Plus outre*, un Cancre marin qui recule en marchant, avec ce Mot,

Plus citra.

On a repreſenté un homme bien-fait qui parle mal à propos, par un Paon,

Vt placeat, taceat :

Un Juge corrompu à force de preſens, par une Balance,

Piega onde più riceve:

Le meſme par un Poiſſon qui mord l'amorce attachée à l'hameçon,

Dumque capit, capitur :

Un Ami intereſſé, qui ne s'attache qu'aux gens qui luy ſont utiles, par une Sangſuë,

Et dum ſatiatur adhæret :

Un faux Devot qui affecte une mine auſtere, & qui mene une vie douce, par un Châtaigner chargé de fruits,

Velantur mollia duris :

Un homme élevé de la profeſſion de Pedant à une haute fortune, par

un grand Arbre,

A virga huc crevit.

Comme ces deviſes ne ſont pas de l'eſpece la plus noble, reprit Ariſte, je ne vous en dis pas davantage ſur ce ſujet; & je paſſe aux deviſes paſſionnées, dont il y a de beaux exèmples.

Un Auteur fameux a exprimé la tendreſſe & la fidelité de Felice des Urſins, Ducheſſe de Montmorency pour le Duc ſon mari, par une Nuée, qui paroiſt toute en feu au deſſus d'un ſoleil couché,

Ardet ab extincto.

La generoſité d'un veritable Ami qui ne cherche qu'à plaire à celuy qu'il aime, & qui ſacrifie tout pour cela, par une Caſſolette,

Dum placeam peream:

Le grand maiſtre de la Deviſe a peint deux miroirs oppoſez,

L'un nell' altro, più ch' in ſe ſteſſo,

pour deux intimes Amis.

Deux Palmiers maſle & femelle proches l'un de l'autre,

Caſu pendemus ab uno,

pour un Mariage heureux. Quand

l'un des palmiers vient à mourir, l'autre meurt un peu aprés.

Une Tourterelle ſur une branche d'arbre,

Piango ſua morte e mia vita,

ou

Vivo ad altrui, ſe pur vivo,

pour une Veuve veritablement affligée.

Il a fait encore les deviſes ſuivantes.

Un Heliotrope tourné vers un Soleil qui ſe couche,

Benche altrove ſi volga,

pour un Seigneur qui aimoit conſtamment une perſonne, quoyqu'elle l'eût quitté pour aimer ailleurs.

Deux mains qui ſerrent un nœud, le tenant par les deux extremitez,

En s'éloignant elles le ſerrent,

pour la Princeſſe Marguerite de Savoye, & la Princeſſe Adelaïde ſa ſœur, lorſqu'elles ſe ſeparerent. Ce nœud fait alluſion au Las d'amour de Savoye.

Le Ciel plein d'étoilles ſans lune,

Non mille quod abſens.

pour

pour un Homme éloigné de la perſonne qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaiſir que luy cauſa la mort de ſa femme, par un Serpent coupé en deux, avec ce Mot,

Nec mors, nec vita relictæ.

Une Perſonne qui fait beaucoup d'honneur à ſon ſexe, eſtant fort malade employa un Tourneſol penchant la teſte, avec un ſoleil au deſſus,

Haſta la muerte,

pour témoigner à une de ſes Amies qui a bien de l'eſprit, du ſçavoir & de la vertu, qu'elle l'aimeroit juſques à la mort. Le Tourneſol tout mourant qu'il eſt, regarde & ſuit toujours le ſoleil.

Un fameux Academicien a donné au Secretaire de l'Academie pluſieurs Cercles l'un dans l'autre tracez de ſa main, avec ce Mot alentour,

Minimus intimus.

pour faire entendre, que quoy-qu'il fuſt le moindre de ceux qui ont part à ſon amitié, il pretendoit eſtre

le plus intime de ſes amis.

Celle qui merite bien mieux le nom de dixiéme Muſe que l'ancienne Sapho, a preſenté au meſme le Nœud Gordien avec ce Mot Eſpagnol,

Sin Alexandro.

Quoy-que ce ſymbole ne ſoit pas tout-à-fait dans les regles de la deviſe, n'eſtant pas fondé ſur une comparaiſon, il a quelque choſe de ſi noble & de ſi fin, qu'il vaut peut-eſtre mieux qu'une deviſe reguliere.

Celuy dont vous parlez, dit Eugene, a merité les bonnes graces de feu Madame la Marquiſe de Ramboüillet, dont le nom ſeul eſt un eloge. Elle luy marqua un jour par une embleme ingenieuſe, que l'amitié qu'elle avoit pour luy, dureroit toujours : c'eſtoit une Veſtale gardant le feu ſacré avec ce Mot,

Fovebo.

Une Romaine ne pouvoit prendre un ſymbole plus juſte, repartit Ariſte, pour exprimer une affection

innocente & immortelle.

Les deviſes morales & politiques qui ſuivent les paſſionnées, ajoûta-t-il, tiennent un peu de l'embleme, en ce que ce ſont des ſentences & des maximes generales qui ne regardent aucune perſonne en particulier. Je vous en diray quelques-unes dont je me ſouviens.

Une Horloge à rouës, avec ces paroles,

Ex pondere motus.

ſignifie que l'amour eſt le poids qui donne le mouvement à l'ame.

Le Feu elementaire, avec cette Ame,

Eterno perche puro,

fait voir qu'il n'y a que les amitiez pures qui ſoient eternelles.

Le ſoleil avec ce Mot,

Vt præſit & proſit.

ou avec ces paroles que je vous ay déja dites, & qu'on ne ſçauroit trop repeter aux Princes,

Non ſibi, ſed mundo,

fait entendre que l'utilité des peuples eſt la fin du gouvernement.

J'ay exprimé autrefois, qu'il faut

que le Prince ſuive les regles de la religion & de la prudence pour bien gouverner, par une Bouſſole tournée vers l'étoille polaire,

Non rego, ni regar:

Que les principes de ſa conduite doivent eſtre cachez, quoy-que ſes actions ſoient publiques, par une Montre d'horloge,

Motibus arcanis.

Saavedra propoſe dans ſes *Symboles politiques*, qui ſont la pluſpart irreguliers, & dont quelques-uns apparemment ne ſont des deviſes juſtes, que par hazard; il propoſe, dis-je, une Bride de cheval,

Regit & corrigit,

pour marquer les effets de la loy civile, qui tient les peuples dans le devoir, en les reglant & en les corrigeant.

Une Citadelle au milieu des flots de la mer,

Me combaten y me deffienden,

pour ſignifier que les guerres étrangeres ſervent à la conſervation des Etats.

Puiſque nous ſommes ſur la Poli-

tique, dit Eugene, n'a-t-on point exprimé en deviſe, que pour reüſſir dans les affaires, il faut aller droit à ſon but, & ne pas perdre le temps de l'execution à deliberer. Si je voulois exprimer cela, répondit Ariſte, je peindrois une Fleche décochée, avec ce Mot,

Rectà & citò.

De quelle peinture vous ſerviriez-vous, ajoûta Eugene, ſi vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ſes fins dans les negotiations delicates? Je me ſervirois, dit Ariſte, d'un Fleuve qui fait pluſieurs tours pour ſe rendre à la mer, & j'y ajoûterois ces Paroles,

Obliquus non devius.

Mais pour ne me pas écarter moy-meſme, il faut que je vous die des deviſes chrétiennes, aprés vous en avoir dit de morales, & de politiques.

Un Soleil avec ces Paroles,

Ni aſpiciat non aſpicitur:

Un Cadran au Soleil,

Non niſi cæleſti radio,

ſont des images naturelles qui ſignifient, que la connoiſſance de Dieu eſt un effet de ſa grace; & que nous ne pouvons rien ſans la lumiere du ciel.

Une Vigne chargée de raiſins,

Dopo le lagrime i frutti,

donne à entendre que les larmes de la penitence produiſent les fruits de la grace, & de la gloire.

Une Perle dans ſa conque,

Me dura tuentur,

ſignifie que ce ſont les mortifications qui conſervent la pureté dans ſon luſtre.

Une Enſeigne toute déchirée,

Quanto lacera più, tanto più bella,

repreſente les beautez de la pauvreté evangelique.

Une Preſſe d'imprimerie,

Fingitque premendo,

exprime que c'eſt l'affliction qui forme une Ame; & qui luy donne le caractere du Chriſtianiſme.

Je n'aurois jamais fait ajoûta-t-il, ſi je voulois vous dire toutes les deviſes chrétiennes que j'ay remarquées. Il y en a des volumes entiers;

& il ſuffit que vous en connoiſſiez l'eſpece. Je ne ſçay, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidelité de voſtre memoire, ou la beauté des deviſes que vous avez retenuës. La pluſpart de celles que je vous ay dites, reprit Ariſte, ſont aſſez bonnes; & il faudroit eſtre de mauvais gouſt pour n'en eſtre pas content. Mais dites-moy un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la Deviſe? On ne peut pas en eſtre plus charmé que je le ſuis, repliqua Eugene; & ce qui m'y plaiſt extrémement, c'eſt qu'on y voit en meſme temps deux objets, & que l'un ſe voit dans l'autre: par exemple le Roy dans le Soleil: un Prince qui fait la guerre, dans un Porc-épi, qui lance ſes éguillons.

Il n'y a rien qui réjoüiſſe plus que cela, dit Ariſte; car comme l'eſprit humain deſire naturellement de ſçavoir beaucoup ſans qu'il luy en couſte beaucoup de peine, il prend plaiſir à apprendre pluſieurs choſes à la fois; & c'eſt le plaiſir que donne

la metaphore, en repreſentant toujours deux choſes enſemble. Elle plaiſt encore parce qu'elle nous fait voir les objets ſous un habit étranger, & ſi je l'oſe dire, ſous un maſque qui nous ſurprend. Vous ſçavez combien les étrangers & les maſques nous divertiſſent. Ajoûtez que la metaphore porte l'eſprit, où il ne ſemble pas qu'il doive aller, ſans l'écarter neanmoins, ni ſans luy faire prendre le change. Enfin elle frappe les ſens, & particulierement la veûë qui eſt de tous les ſens le plus vif, & le plus ſubtil. Voila ce qui rend la deviſe agreable.

Elle eſt de plus de toutes les productions de l'eſprit la plus jolie, & la plus ſpirituelle. C'eſt un genre d'ouvrage extraordinaire qui a toutes les perfections des autres, ſans en avoir les defauts; car elle joint enſemble la ſubtilité & le bon ſens, la doctrine & la galanterie, la clarté & la brieveté. Elle tient du chifre, de l'enigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux; mais elle n'en a point

ἡδὺ, καὶ τὸ ξενικὸν, ἔχει μᾶλλον ἡ μεταφορά. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 3.*

Θαυμαστὸν τῶν ἀπόντων ἐστίν. ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Ibid.*

Is qui audit, aliò ducitur cogitatione, nec tamẽ errat, quæ maxima eſt delectatio. *Cic. de Orat. l. 3.*

Omnis tranſlatio quæ quidẽ ſumpta ratione eſt, ad ſenſus ipſos admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſènſus acerrimus. *Ibid.*

a point l'obſcurité. Elle cache cependant à la façon des myſteres beaucoup plus de choſes qu'elle n'en découvre ; & l'on y conçoit je ne ſçay quoy d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux peintre, dont parle Pline. Quoy-que l'Art y fuſt dans ſa perfection, & qu'il n'y eûſt rien à ajoûter à la peinture, les connoiſſeurs y remarquoient toujours quelque choſe de plus beau & de plus parfait que la peinture meſme.

In omnibus ejus operibus intelligitur plus sæpe quàm pingitur; & cùm ars ſumma ſit, ingenium tamen ultra eſt. *Plin. l.* 35. *c.* 10.

Ce qui m'étonne, dit Eugene, c'eſt que les Grecs & les Romains qui avoient tant d'eſprit, n'ont eû nulle connoiſſance de la Deviſe. Car enfin l'Hiſtoire ne fait point de mention des deviſes d'Alexandre ; & nous n'avons jamais ouï dire qu'Ariſtote en ait fait ſur les conqueſtes de ſon diſciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes ſur leurs boucliers ; & Horace tout ſpirituel qu'il eſtoit, n'eut jamais l'eſprit de faire une deviſe pour Auguſte, ou pour Mecenas.

A la verité, répondit Ariſte, il n'eſt

pas des ſciences comme des familles : les plus anciennes ne ſont pas toujours les plus nobles. Les figures hieroglyphiques, les enigmes,& les emblemes ſont preſque auſſi vieilles que le monde : mais la Deviſe eſt nouvelle; & toute heroïque qu'elle eſt, elle a eſté inconnuë au temps des Heros. Je parle de l'uſage de la Deviſe tel que nous l'avons preſentement. Car pour la nature de la Deviſe, elle eſt auſſi ancienne que la metaphore : & quand Antiſthene dit que Cephiſodote eſtoit ſemblable à l'encens, qui donne du plaiſir en ſe conſumant, il fit une deviſe ſans y penſer. L'Encens qui brûle en eſt le Corps, & ce Mot Grec en eſt l'Ame,

Αντισθένης Κηφισόδοτον λιβανωτὸν εἴκασεν, ὅτι ἀπολλύμενος εὐφραίνει. *Ariſt. Rhet. l. 3. c. 4.*

Απολλύμενος εὐφραίνει.

Cette deviſe eſt reguliere, & elle a paru ſi bonne à un Cavalier de delà les monts, qu'il ſe l'eſt appropriée en changeant le Grec en Italien,

Fauſto Borgheſi.

Diletta conſumandoſi.

Les orateurs & les poëtes de l'Antiquité ont autant de deviſes qu'ils

ont de metaphores, à prendre la Deviſe dans ſon eſſence. Cependant il faut avoüer que la Deviſe exacte eſt une invention des derniers temps, & que ſa naiſſance ne precede gueres le temps de Paul Jove, qui en a donné les premieres regles. Comme ce fut dans l'expedition que firent les François en Italie ſous Charles VIII. qu'on commença à mettre les deviſes en uſage, & que c'eſt une invention militaire ; c'eſt particulierement dans des entrepriſes guerrieres qu'on s'en ſert.

On a fait des deviſes depuis en bien d'autres occaſions, dit Eugene. Comme les tournois & les carouzels ſont des repreſentations de la guerre, dit Ariſte, les Princes qui en ont fait, y ont d'ordinaire meſlé des deviſes, non ſeulement pour rendre ces feſtes plus ingenieuſes, mais encore pour marquer le caractere des Chevaliers, & les diſtinguer les uns des autres.

Les Courſes & les Jouſtes qui ſe firent à Turin l'an 1608. aux nopces

des Infantes de Savoye, l'une mariée au Duc de Mantouë, & l'autre au Duc de Modene, furent accompagnées de tous les ornemens que la magnificence, la galanterie, & la joye peuvent inventer. Les Tenans & les Aſſaillans ne manquerent pas de porter des deviſes ſur leurs Ecus. Mais comme la pluſpart de ces deviſes ne ſont pas fort raiſonnables, je n'ay pas pris la peine de les remarquer; & il ne me ſouvient que de celle du Prince de Piémont. C'eſtoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendart montre le predominant, avec ce Mot, qui faiſoit alluſion au nom du Prince,

Victorem indicat unum.

Il eſtoit armé d'armes violettes parſemées de Soleils d'or : il avoit pour cimier un Soleil d'or, & un Amour; comme s'il euſt voulu dire en equivoque, *un ſol Amore*, qu'il n'avoit qu'un Amour.

Au Carouzel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612. pour les mariages de Loüis XIII. avec Anne d'Autriche, & de Madame de

France, avec le Prince d'Eſpagne ; parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont-Gibel frappé de la foudre, & jettant des flammes, avec ces Paroles du Guarini,

Fulminato, e fulminante :

M. le Comte de Joinville un Foudre ſortant d'une nuée,

Mas daño, que ruydo.

Parmi les *Chevaliers du Soleil*, M. le Comte de Croiſi prit un Cadran au ſoleil,

Si me miras, me miran.

Cette deviſe, dit Eugene, eſt fort ſemblable à celle de Louïſe de Vaudemont, femme de Henri III. qui avoit un Cadran au ſoleil, avec ce Mot,

Aſpice, ut aſpiciar.

Au moins c'eſt le meſme Corps & la meſme penſée, ſi ce ne ſont les meſmes Paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit bien avoir volé la Reine de France, repartit Ariſte en riant. Mais ce ne ſeroit pas le premier voleur de deviſes, ajoûta-t-il. Il n'y a point

de larcin qui ſe faſſe plus communément, ny plus hardiment que celuy-là. On s'approprie tous les jours des deviſes que d'autres ont faites; & on croit preſque en eſtre l'auteur, aprés en avoir changé les Paroles. Ce qui me ſemble auſſi plaiſant, que ſi un voleur croyoit qu'une étoffe qu'il a dérobée, luy appartient, parce qu'il l'a déguiſée, & qu'il luy a donné une nouvelle teinture. Bargagli dit qu'un Gentil-homme Florentin nommé Aleſſandro Pucci, fit la deviſe du Cadran au ſoleil avec ce Mot,

Si aſpicis aſpicior,

pour exprimer, que ſi ſon Prince le regardoit de bon œil, il ſeroit conſideré de tout le monde. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe quelquefois donner dans la penſée d'un autre, & que le hazard ne faſſe ſouvent que deux deviſes ſoient les meſmes. Quoy-qu'il en ſoit, il faut avoüer que le Cadran au ſoleil avec le Mot de la Reine de France eſt une des plus belles deviſes qui ayent jamais eſté faites.

Mais pour revenir au Carouzel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville ſous le nom de *Chevalier du Phenix*, portoit un Phenix avec ces Paroles écrites en lettres d'argent,

Por l'immortalidad buſcar la muerte.

La deviſe de l'Aſſaillant eſtoit auſſi un Phenix ſur ſon bucher allumé, avec ce Mot,

Morir por no morir.

M. Deffiat, qui eſtoit un des *Chevaliers de l'Vnivers*, portoit un Soleil, autour duquel une nuée faiſoit par ſon oppoſition un cercle de lumiere, avec ce Mot,

Quien ſe me oppone, me corona.

M. le Marquis de Nermoutier, qui eſtoit un des *Illuſtres Romains*, avoit le Soleil tout ſeul avec ces Paroles,

A todos yo, a mi ninguno

Je ne vous dis que les deviſes qui m'ont touché davantage; les autres m'ont échappé.

Le Tournoy que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rome dans la Place Navonne l'an 1634.

pour témoigner la joye qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre Charles de Pologne; ce Tournoy, dis-je, fut fort ſuperbe, & fort galant. Comme le Marquis Bentivogle qui eſtoit le principal Tenant ſous le nom de *Tiame de Memphis*, fit publier ce Cartel,

Che l'Amore non dee tenerſi celato.

les Aſſaillans prirent des deviſes en faveur du ſecret. L'un avoit le Mont-Gibel en feu,

Cauſa latet.

L'autre un Feu caché ſous des cendres,

Porque no ſe apague.

Le Commandeur Vincent Machiavelli, ſous le nom de *Vinceſlas Chevalier de Rhodes*, prit une Roſe un peu entrouverte,

Quãto ſi moſtra men, tanto e più bella.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. ſi je ne me trompe, & dont le ſujet eſtoit la diſpute des fleurs pour meriter l'honneur de couronner la Princeſſe de Piémont

le jour de ſa naiſſance. Ce fut une feſte tres-ſpirituelle & tres-galante, répondit Ariſte, comme ſont toutes celles de Savoye. Le deſſein en eſtoit bien imaginé; tout y eſtoit agreable & fleuri, juſques aux noms des Chevaliers qui avoient pris chacun celuy d'une fleur. Mais leurs deviſes, quoy-que nobles & ingenieuſes, n'eſtoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnaſſe des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries ſont plus regulieres; mais à vous dire la verité, elles ne ſont pas toutes excellentes. La deviſe du Roy repreſentant un *Empereur Romain* eſt belle & heureuſe; c'eſt un Soleil, avec ce Mot,

Vt vidi vici.

Le Corps eſt celuy-là meſme que ſa Majeſté a pris pour ſon ſymbole; & l'Ame fait alluſion à ces fameuſes paroles de Jules Ceſar, *Veni, vidi, vici.* L'un & l'autre enſemble ſignifie, que comme le ſoleil n'a qu'à ſe faire voir pour diſſiper les tene-

bres; ainſi ce grand Monarque, n'a qu'à ſe montrer pour vaincre ſes ennemis.

La deviſe de M. le Prince repreſentant l'*Empereur des Turcs*, a de la juſteſſe de quelque coſté qu'on la regarde; c'eſt un Croiſſant,

Creſcit ut aſpicitur.

Il veut faire entendre que ſa gloire augmente à meſure qu'il eſt regardé favorablement du Roy.

M. le Comte d'Iliers avoit une Fuſée volante,

Poco duri, purche m'inalzi.

Une fuſée volante ne dure pas long-temps; mais elle s'éleve bien haut. Il ſouhaite de luy reſſembler, & il eſt content que ſa vie ſoit courte, pourveû qu'il s'éleve en peu de temps au plus haut point de la gloire.

M. le Marquis de Canaples avoit un But entouré de pluſieurs fléches, & une dedans,

Nec nulla, nec omnis:

Il vouloit dire qu'il n'eſtoit pas inſenſible; mais auſſi qu'il n'eſtoit pas touché de toutes les Beautez qu'il voyoit.

M. le Marquis de Beuveron avoit la deviſe dont je vous parlois tantoſt, en parlant du merveilleux; & qu'on ne ſçauroit trop admirer : c'eſt une Giroüette avec ces Paroles,

Nunca mudo, ſi no mudan.

La deviſe que porta le Roy aux feſtes de Verſailles de l'année 1664. me ſemble fort juſte, dit Eugene : c'eſt comme vous ſçavez un Soleil avec ce Mot,

Nec ceſſo, nec erro.

On peut y ajoûter, pourſuivit Ariſte, celle de M. le Duc de Foix ; un Vaiſſeau ſur la mer,

Longè levis aura feret.

Et celle de M. le Prince de Marſillac, une Montre à roües,

Cheto fuor, commoto dentro.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux jouſtes & aux tournois, aux courſes de teſtes & de bagues qu'on fait des deviſes ; on en fait auſſi aux autres divertiſſemens des Princes, comme ſont les balets : témoin celuy des quatre Saiſons danſé l'an 1623. où dans l'une des entrées de

l'Eſté, *le Chevalier de la Canicule* portoit pour deviſe la Canicule avec ce Mot,

Ne più ardente, ne più fedele.

Comme aſtre, il n'y en a point de plus ardent; & comme chien, il n'y en eût jamais de plus fidelle : c'eſtoit le Chien d'Aſtrée, qui fut mis au ciel pour ſa fidelité. Le fabuleux & le naturel ſe rencontrent enſemble dans cette deviſe.

Pour l'entrée de l'Hyver, un des Chevaliers ſurnommez, *les Amans gelez en apparence*, avoit le Mont Etna couvert de neige,

Dentro le fiamme, e fuori il ghiaccio.

Il n'y a pas juſqu'aux maſcarades, qui n'ayent des deviſes pour ornement. Mais en ces rencontres les deviſes doivent eſtre burleſques, comme celle que prit un Italien ſous le nom du Chevalier *Riſentito* dans une jouſte ridicule : c'eſtoit un Oignon avec ce Mot,

Chi mi morderà, piangerà.

Il me ſemble, dit Eugene, qu'on fait d'ordinaire des deviſes aux entrées des Princes. On en fit plu-

ſieurs, repartit Ariſte, quand Loüis XIII. fit ſon Entrée à Toulouſe l'an 1621. qu'il faiſoit la guerre aux Religionnaires. Ce fut en cette occaſion que parut la premiere fois la deviſe du Soleil entrant dans le Signe du Lion,

Nec monſtra morantur.

Celle qui fut faite à l'Entrée de la Reine eſt digne de ſon ſujet, & de ſon Auteur; elle a pour Corps la Lune en ſon ciel, & ces Paroles pour Ame,

Todos me miran, yo a uno.

On en fait à la naiſſance des Grands; & je me ſouviens de celle qui fut faite à Naples, quand le Roy d'Eſpagne naquit: c'eſt un Soleil levant avec ce Mot,

Naſcendo auviva,

pour dire que ſa naiſſance rendoit la vie à l'Eſpagne, en luy donnant un heritier. J'ay repreſenté le fils d'un Grand Maiſtre de l'Artillerie, nouvellement né, par un Aiglon qui ne fait que de naiſtre, avec ces Paroles,

Ad fulmina naſcor.

Mais c'eſt particulierement à la mort des Princes & des perſonnes de qualité qu'on fait des deviſes : ces peintures ingenieuſes ſervent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funerailles de Marguerite d'Autriche Reine d'Eſpagne, furent celebres par les larmes de ſes ſujets, & par les deviſes qu'on fit ſur ſa mort : les principales ſont, une Etoille qui en brillant ſemble tomber,

Cecidiſſe videtur :

Une Aurore qui apporte le jour au monde,

Dum pario pereo,

pour exprimer que cette Princeſſe mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le ſoleil, lorſqu'elle ne paroiſt point à noſtre égard, a eſté employée aux obſeques d'Aſcanio Picolomini Archeveſque de Sienne,

At cælo fulget.

J'ay veu ſur la mort de Guſtave Adolphe Roy de Suede, qui mourut à la bataille qu'il gagna prés de Lut-

zen, un Elephant tombant mort, & écraſant par ſa cheûte un dragon.

Etiam poſt funera victor.

Les naturaliſtes remarquent que l'elephant eſtant piqué par le dragon ſon ennemi, qui luy ſuce le ſang & le tuëpeu à peu, il tombe ſur luy à la fin, & l'étouffe de ſa maſſe.

Mais en vous parlant de la mort des Grands, je ne puis oublier un Prince que j'ay veû mourir, & qui avoit un peu de bonté pour moy. Vous voyez bien que je veux parler de feu M. le Duc de Longueville. Sa vie a eſté glorieuſe devant les hommes, mais ſa mort a eſté pretieuſe devant Dieu. Il mourut, comme vous ſçavez, dans des diſpoſitions tout-à-fait chrétiennes, & il laiſſa en mourant une memoire de ſes vertus, qui ſera immortelle dans l'Egliſe. Je fis alors deux deviſes ſur ce ſujet, auſquelles j'ay depuis ajoûté des vers pour les expliquer. La premiere eſt une Caſſolette, d'où il ſort une fumée qui monte en haut, avec ces Paroles,

Lo ſpirto al ciel, l odor' in terra.

I'expire conſumé d'une mortelle ardeur:
Mais mon ſort n'a rien de funeſte;
Mon eſprit monte au ciel, & de moy-meſme il reſte
Sur la terre une douce odeur.

La ſeconde eſt un grand Fleuue à ſon emboucheûre, avec ce Mot,

Mayor en ſu finar.

Celebre & grand dés ma naiſſance,
Ie porte en tous lieux l'abondance;
Rien ne peut m'empeſcher de m'avancer toujours;
Ie ſuis de mon païs le rempart & la gloire:
Mais qui le pourroit croire?
Ie ſuis plus grand encor, quand j'acheve mon cours.

Dans le temps que vous fiſtes ces deviſes, dit Eugene, la premiere fut, ce me ſemble, critiquée. Oüy, repartit Ariſte: quelqu'un s'imagina que dans la Caſſolette l'*eſprit* & l'*odeur* eſtoit une meſme choſe; mais je le détrompay bien-toſt. Car ce que j'entends icy par l'*eſprit*, c'eſt la partie la plus ſubtile du parfum, laquelle s'exhale & monte en haut, quand

quand le parfum brûle ; l'*odeur* eſt ce qui demeure, meſme aprés que le parfum eſt diſſipé. L'un eſt une ſubſtance ; & l'autre n'eſt qu'une qualité, ſelon le ſentiment d'Ariſtote. Il eſt vray que les poëtes appellent quelquefois l'*odeur*, l'eſprit & l'ame des fleurs ; mais ils ne parlent pas exactement, ni dans les principes de la philoſophie.

Pour reprendre noſtre diſcours, continua-t-il ; à la mort de Henriette de France Reine d'Angleterre, l'Auteur de tant de belles deviſes que je vous ay dites, fit paroiſtre une Fuſée en l'air, avec ces paroles tirées de Virgile.

Quæſivit cælo lucem.

Sa penſée eſtoit que cette Reine en quittant la terre, où elle menoit une vie aſſez obſcure, eſtoit allé chercher de la gloire dans le ciel.

C'eſt encore la coûtume de faire des deviſes aux mariages des Princes. A celuy de leurs Majeſtez le meſme Auteur repreſenta pour le Roy un Palmier s'inclinant vers un autre,

Flexit amor, potuit vis nulla :

Et pour la Reine un Diamant qu'une main poſe en ſon chaton,

Splendidior nexu.

Au mariage de Mademoiſelle de Valois avec le Duc de Savoye, une Riviere qui tombe dans un grand fleuve fut peinte par l'Auteur de *l'Art des Emblemes*, avec ces Paroles,

Perde il nome, ma creſce.

Il vouloit dire que quelque glorieux que fuſt le nom de cette Princeſſe, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiſelle d'Aumale avec le Roy de Portugal, celuy qui fait des deviſes regulieres quand il luy plaiſt, peignit avant le depart de la Princeſſe une Fleur de Grenadier avec cette Ame,

Aguardo a mi corona.

Les deviſes ſervent encore comme vous pouvez juger, à celebrer les victoires des Conquerans, & à marquer les ſuccés heureux des grandes affaires.

La conqueſte de la Franche-Com-

té faite ſi promptement, & pendant une ſaiſon ſi faſcheuſe, fut exprimée par un Soleil qui faiſoit fondre des montagnes de neiges.

Satis eſt vidiſſe.

Dans le temps que les Neveux d'Alexandre VII. furent accuſez d'avoir fait un inſulte à la France ; & qu'on ſe preparoit à les aller viſiter pour en tirer raiſon, un des plus beaux Eſprits du Royaume, qui joint la valeur à la pieté, & à la ſcience, fit une deviſe ſur ce ſujet : elle avoit pour Corps des Montagnes tirées de leurs Armes, couvertes & groſſies de neiges, avec un Soleil un peu éloigné, & pour Ame ces Paroles,

Si ſe adelanta, ſe abaxaran.

C'eſt luy encore, ce me ſemble, qui à l'occaſion d'une maſcarade dont fut ſa Majeſté; & dans le temps qu'elle ſe divertiſſoit aux Reveuës de Vincennes avant la guerre de Flandre, fit la deviſe du Soleil couvert d'un nuage,

Tegiturque, parat dum fulmina.

Un autre bel Eſprit exprima l'ar-

deur que le Roy inſpiroit aux troupes par ces Reveuës, en repreſentant un Soleil dans les Signes du Zodiaque;

Luſtrando virtutem acuit.

Mais ne penſez pas que l'uſage des deviſes ſoit borné à des actions, & à des evenemens profanes : il s'étend encore à des ceremonies chrétiennes, comme ſont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonization des Saints.

J'ay veû ſur le Sacre de ſa Majeſté, une Epée qu'on frote avec de l'huile,

Vngitur ad pugnam.

C'eſtoit anciennement la coûtume d'oindre les Athletes avant le combat; & le Roy fut ſacré avant ſa premiere Campagne.

Celuy qui a décrit en de ſi beaux vers Latins toutes les beautez du jardinage, & qui connoiſt ſi bien la nature de toutes les fleurs, a peint ſur la Promotion de M. le Duc d'Albret un Grenadier en fleur, avec ce Mot,

Primo contingit purpura flori.

Il veut dire, que ce jeune Prince a eſté fait Cardinal en la fleur de ſon âge. Le Grenadier eſt rouge quand il eſt en fleur. On peut dire auſſi, ajoûta Eugene, que ce Prince, tout jeune qu'il eſt, a une maturité & un ſçavoir, qui le font admirer de tout le monde, & qui le rendent capable des premiers emplois.

A la Canonization de S. François de Sales, pourſuivit Ariſte, il ſe fit des deviſes de tous coſtez. Les plus remarquables ſont celles qui parurent à Grenoble dans le *Triomphe des vertus* de ce Saint; j'en ay retenu une ou deux. Son integrité dans le grand commerce du monde, fut exprimée par un Miroir,

Oſtendit nævos, non contrahit:

Les effets admirables de ſon zele, furent repreſentés par un Soleil dans l'Ecliptique,

Hoc ſpatio tam magna brevi.

Comme le ſoleil fait le tour du monde en un jour; & que ſans ſortir de l'Ecliptique, il répand par tout ſa lumiere, & ſes influences: Saint François de Sales dans un Eveſché

auſſi petit que celuy de Geneve, & en peu de temps convertit ſoixante & douze mille heretiques.

Puiſque vous eſtes aujourd'huy en humeur de m'apprendre tout ce que vous ſçavez, dit Eugene; il faut, s'il vous plaiſt, que vous me diſiez la deviſe que vous avez faite pour un illuſtre Prelat, qui a ſervi ſi utilement l'Egliſe & la France en pluſieurs rencontres; & qui en paſſant de l'Archeveſché d'Ambrun à l'Eveſché de Mets pour des raiſons canoniques, a conſervé ſon rang d'Archeveſque par l'ordre du Pape & du Roy. La deviſe dont vous parlez, repartit Ariſte, eſt un Soleil qui paſſe à un autre hemiſphere, avec ce Mot,

Muda lugar, y no eſtado.

Ces vers vous feront mieux entendre ma penſée.

Vne ſupreme loy me porte en d'autres lieux
Pour y diſpenſer ma lumiere.
Mortels, ſi je parois m'abbaiſſer à vos yeux,
Sçachez que par l'ordre des Cieux

Ie conſerve toujours ma grandeur toute entiere.

Je voy bien, dit Eugene, que les deviſes ſont d'uſage en mille rencontres; & qu'on en peut faire ſur tous les evenemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Ariſte, qu'on n'exprime heureuſement en deviſe, quand on a un peu étudié la Nature: le ciel & la terre nous fourniſſent dès images naturelles, pour repreſenter les choſes les plus ſurprenantes, & les plus particulieres, par exemple, un Soleil eclipſé,

Deficit & ſufficit,

pour faire connoiſtre que le Cardinal de Richelieu tout infirme qu'il eſtoit, rempliſſoit tous les devoirs du Miniſtere.

Un Faucon ſur la perche avec ſes longes,

Vincior ut vici,

pour exprimer qu'un fameux Capitaine fut arreſté priſonnier, aprés avoir remporté pluſieurs victoires.

Un Roſſignol en cage,

De mi canto mi carcel,

pour montrer qu'une hiſtoire ſatiri-

que a coûté la priſon à ſon Auteur.

Une Sangſuë,

Mordendo ſanat.

pour dire qu'un Satirique corrige les perſonnes en les piquant.

Une Fleche en l'air,

Et penna & ferro.

pour ſignifier qu'un Homme s'eſt élevé à une haute fortune par ſa plume & par ſon épée.

Le Comte d'Eſſex eſtant envoyé en Irlande par la Reine Elizabeth pour y commander, ſe ſervit du Diamant taillé avec ces Paroles,

Minuis dum formas.

pour faire entendre que ſous pretexte de l'elever, on le ruinoit en l'eloignant de la Cour.

Un homme de la Cour, qui a beaucoup d'eſprit & de reputation, pour declarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Roſſignol ſur un arbre en fleur, ce qui marque le printemps, avec ce Mot,

De mi amor mi canto.

Le quatrain qui accompagne la deviſe, eſt fort joli.

Ie chante quand l'Amour m'inſpire,

Et

Et je chante meſme aſſez bien :
Mais dés que mon cœur ne ſent rien,
Ie n'ay plus rien à dire.

Vous ſçavez que les roſſignols ne chantent que quand ils ſont amoureux ; ils ne chantent plus dés qu'ils ont des petits.

Ces ſujets ſont aſſez particuliers : en voicy d'autres qui ne le ſont pas moins. J'ay fait deux deviſes pour M. le Marquis de Montpezat ; l'une, ſur ce qu'il a conſervé la ville d'Arras pendant la peſte, par les ordres rigoureux qu'il établît, pour empeſcher tout commerce avec les villes infectées. L'autre, ſur ce que tout fier & tout ſevere qu'il eſt quand il le faut eſtre, il a dans ſon air, & dans toute ſa conduite je ne ſçay quoy de charmant qui luy gagne tous les cœurs.

La premiere eſt le Serpent d'Eſculape qui delivra Rome de la peſte au rapport de Tite-Live, avec ce Mot,

Servat dum terret.

Comme ſerpent il ſe fait craindre ; mais comme ſerpent d'Eſculape il chaſſe la peſte.

La ſeconde eſt un Aiman armé qui attire un fer,

Il più duro attrahe.

J'ay expliqué cette deviſe de la ſorte.

Tout armé que ie ſuis, i'ay de puiſſans attraits,
Dont la vertu ſe fait aſſez cõnoiſtre:
Dés que ie commence à paroiſtre,
I'attire le plus dur par mes charmes ſecrets.

Pour montrer qu'une Perſonne fort malade n'en mourroit point, j'ay peint un Soleil eclipſé,

Palleſco, non extinguor,

Quatre vers expliquent ce Mot.

Ie ne ſuis pas encore au bout de ma carriere.
Mortels, ne craignez point la rigueur de mon ſort:
Car ie perds la couleur, ſans perdre la lumiere;
Et ma langueur n'a rien des langueurs de la mort.

Pour repreſenter un Eſprit fort vif & fort bruſque; mais en meſme temps fort juſte & fort regulier, j'ay fait paroiſtre un Soleil dans ſa courſe, avec ce vers du Taſſe,

Rapido ſi, ma rapido con legge.

En voicy l'explication.

Ie brille, ie vas viſte, & i'agis promptement.
Vn eſprit tout de feu m'agite à tout moment;
Ie n'en puis arreſter l'action vive & forte:
Mais ie garde touiours une conſtante loy,
Dans le mouvement qui m'emporte;
Et rien n'eſt plus ardent, ni plus reglé que moy.

Je vous parlois l'autre jour d'un Eſprit extraordinaire que l'étude a conſumé en la fleur de ſon âge, & qu'on peut compter entre les plus ſçavans hommes de noſtre ſiecle, quoy-qu'il ſoit mort à trente-trois ans. Une de ſes Amies a peint un Flambeau allumé, avec ce Mot,

Menos luz, mas vida;

pour dire que s'il eût eû moins de feu, & moins de lumiere, il auroit vécu plus long-temps.

Un de ſes Amis a repreſenté une Fuſée en l'air, qui éclate & répand

des étoilles de tous coſtez, avec ces Paroles,

Lucem in curſu celaverat;

pour faire entendre qu'il a eſté caché pendant ſa vie; & qu'aprés ſa mort il a eſté connu par ſes écrits.

Le meſme Auteur a employé un Ver à ſoye dans ſa coque,

Incluſum labor illuſtrat,

pour exprimer qu'un celebre Priſonnier s'eſt acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans ſa priſon.

Une Nouvelle Lune,

Latuit, non defuit orbi.

pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Rets dans le temps de ſa diſgrace.

Pour ſignifier qu'un grand Homme eſt devenu plus grand par ſes diſgraces, on a gravé une Colomne renverſée,

Majorem oſtendit caſus:

Un Soleil entouré de brouïllars,

Maior ab adverſis.

J'ay veû quelque part, dit Eugene, le meſme Corps avec ce Mot,

Adverſa coronant.

C'eſtoit la deviſe du Mareſchal de Toiras, repartit Ariſte, comme celle que portoit Henri de la Tour Duc de Boüillon, eſtoit une Etoille parmi des brouïllars qui la rendoient plus eclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces Paroles,

Dant adverſa decus.

Je penſe, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une deviſe telle qu'il luy plaiſt. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariſte : comme c'eſt un ſymbole heroïque de ſa nature, il n'y a que les Heros qui ayent ce droit-là. Les Rois & les Princes portent des deviſes, depuis que cette belle ſcience eſt inventée. A la verité toutes les deviſes des Princes ne ſont pas auſſi bonnes que celle de Louïs XII. Roy de France.

Mais comme tout ce qui regarde les Grands merite noſtre attention & noſtre curioſité ; que leurs ſymboles ſont leurs vrais portraits, & les principales pieces de leur hiſtoire, vous ſerez bien-aiſe de ſçavoir

les deviſes que quelques Princes des derniers ſiecles ont portées.

François I. portoit pour la ſienne une Salamandre dans le feu, avec ce Mot rapporté par Paul Jove,

Mi nutriſco :

ou avec celuy-cy qui ſe voit en pluſieurs maiſons Royales, & que pluſieurs Ecrivains rapportent,

Nutriſco & eſtingo.

Ce Prince qui n'avoit pas moins d'eſprit que de cœur, fit luy-meſme ſa deviſe : & il voulut marquer par là ſon courage, ou plûtoſt ſon amour. *Nutriſco* montre qu'il ſe faiſoit un plaiſir de ſa paſſion ; mais *eſtingo* peut ſignifier qu'il en eſtoit le maiſtre, & qu'il pouvoit l'éteindre quand il vouloit : le propre de la ſalamandre eſtant non ſeulement de vivre dans le feu, & de s'en nourrir ; mais encore de l'éteindre.

La *France Metallique* fait mention d'une medaille de François I. où la Salamandre eſtoit gravée avec ces Paroles Latines.

Extinguo, nutrior.

Dans le temps que Henri II. prit

le Croiſſant, avec ce Mot,

Donec totum impleat orbem.

Philippe II. prit le Soleil levant avec ces Paroles,

Iam illuſtrabit omnia.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne portoit un Fuſil,

Ante ferit quàm flamma micet :

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que ſous les coups de la fortune; ou qu'il eſtoit d'une humeur pacifique & ſemblable à la pierre à fuſil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I. Duc de Toſcane avoit le Roy des Abeilles à la teſte d'un eſſain.

Majeſtate tantùm.

Ce Mot eſt tiré de Pline, qui dit que c'eſt le ſentiment de quelques Auteurs que le Roy des abeilles n'a point d'éguillon, & qu'il n'eſt armé que de majeſté.

Majeſtate tantùm armatus. *l.* 11. *cap.* 17.

Le Roy des Abeilles, dit Eugene, eſtoit auſſi le ſymbole de Loüis XII. Roy de France. Comme ce Prince, pourſuivit Ariſte, avoit beaucoup de bonté; & qu'il meri-

ta d'eſtre appellé le Pere du peuple, non ſeulement, parce qu'il diminua les tailles de moitié ; mais encore parce qu'il remit liberalement au peuple le preſent que le Royaume a coûtume de faire aux Rois à leur avenement à la Couronne : comme ce Prince, dis-je, avoit beaucoup de clemence & de bonté, il fut aimé tendrement de ſes ſujets; & ſous ſon regne on fit pour luy une deviſe, dont le Corps eſtoit le Roy des Abeilles ; & l'Ame.

Rex ſpicula neſcit.

Où vous devez remarquer qu'il y a de la difference entre la deviſe que porte un Prince, & celles qu'on fait pour luy en de certaines recontres. La deviſe du Roy des Abeilles fut faite pour Loüis XII. La deviſe du Porc-épi eſt celle qu'il portoit dans ſes drapeaux & ſur ſes medailles. L'autre fut faite peut-eſtre, dit Eugene, à l'occaſion de la fameuſe réponſe que fit ce grand Prince, lors qu'eſtant ſollicité de punir ceux qui luy avoient rendu de mauvais offices ſous le regne de Charles VIII. &

ſur tous, Louïs de la Trimouïlle qui l'avoit pris priſonnier à la bataille de Saint Aubin; il dit que le Roy de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orleans.

Mais que dites-vous d'une autre deviſe que quelques Auteurs luy donnent, pour montrer qu'il a ſuccedé à Charles VIII. mort ſans enfans maſles; c'eſt la Conſtellation de la Coupe avec ces Paroles,

Inter eclipſes exorior.

Je dis, repartit Ariſte, que ce n'eſt point là une deviſe, par la raiſon que les eclipſes ne conviennent point à la Coupe celeſte; & que le Mot ne peut ſe verifier de la Figure de quelque coſté qu'on la regarde. Je dis de plus que ces Paroles, *inter eclipſes exorior*, leſquelles ſont gravées ſur une medaille de François II. conviennent bien à ce Prince, qui ſelon la remarque d'un ſçavant Mathematicien naquit dans une année, où il y eut quatre eclipſes: comme ſi la nature eut voulu marquer dés ſa naiſſance, que ſa vie ſeroit courte; & qu'il ne monteroit

Anno Chriſti 1544. Eclipſes 4. natus Franciſcus II. Galliæ Rex, de quo dictum *inter Eclipſes exorior*, *Iacob. Grandamicus Chronol. Chriſt. part.* 3.

ſur le Trône que pour y mourir : car il ne vécut que dix-ſept ans, & ne regna que dix-ſept mois.

Alexandre de Medicis avoit un Rhinoceros,

No Buelvo ſin vencer.

Ces Paroles ſont fondées ſur ce que diſent les naturaliſtes, & les poëtes, *Rhinoceros nunquam victus ab hoſte redit :*

l'Elephant eſt l'ennemi du Rhinoceros.

Louïs de Gonzague, ſurnommé le Rodomont, portoit un Scorpion,

Qui vivens lædit, morte medetur.

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choſes comme elles me viennent.

Guillaume de Henault, Comte d'Oſtrevant, fils aiſné du Duc Albert de Bavieres, portoit une Herſe dans un champ,

Evertit & æquat.

Il avoit cette deviſe l'an 1390. à la guerre contre les Sarrazins, devant la ville de Maroc en Barbarie : & il vouloit faire entendre, que comme

la herſe abbat & applanit les mottes de terre, il abbatroit l'orgueil des Infidelles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V. Marquis de Montferrat avoit une Pyramide battuë des flots & des vents, au milieu de la mer,

Vndique fruſtra.

François Sforce premier Duc de Milan avoit un chien aſſis ſur ſes pieds de derriere,

Quietum nemo impunè laceſſet.

Il prit cette deviſe aprés s'eſtre mis en poſſeſſion du Duché, qui luy écheût par ſucceſſion du coſté de ſa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des deviſes? Les Princeſſes & les Dames de la premiere qualité, ou d'un merite extraordinaire, en peuvent porter, répondit Ariſte. Je vous ay dit que celle de Catherine de Medicis eſtoit un Arc-en-ciel, avec ce Mot,

Φῶς φέρει, ἠδὲ γαλήνην.

Elle porta cette deviſe pendant la vie de Henry II. mais elle la quitta

eſtant veuve ; & elle prit des Cendres chaudes, ou ſelon quelques Auteurs, de la Chaux vive d'où il ſortoit une grande fumée, à cauſe des eaux qui tomboient deſſus, avec ces Paroles,

Ardorem extincta teſtantur vivere flamma :

comme pour dire que ſes larmes faiſoient paroiſtre l'amour qu'elle conſervoit pour ſon mari : & pour publier à tout le monde que ſon cœur eſtoit toujours ardent, quoyque le feu qui l'avoit enflamé, fût éteint. Elle entendoit par ce feu éteint, ſon mari mort.

Julie de Gonzague Ducheſſe de Trayette, & Comteſſe de Fondi, avoit une Amaranthe que les herboriſtes appellent *Fleur d'Amour*, avec ce Mot,

Non moritura.

Elle prit cette deviſe aprés la mort de Veſpaſien Colonne ſon mari, lorſque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent : elle prit, dis-je, cette deviſe comme une marque publique, que ſa premiere

amour ſeroit immortelle.

La merveille eſt que ſon mari eſtoit vieux; qu'elle eſtoit en la fleur de ſon âge, & dans une ſi grande reputation de beauté, que Soly-man Empereur des Turcs eût envie de la voir. Il envoya pour cela Barberouſſe Roy d'Alger, & ſon Lieutenant General avec une puiſſante armée juſqu'à Fondi, où elle faiſoit ſon ſejour ordinaire: mais il ne reüſſit pas dans ſon deſſein; car quoy-que Barberouſſe arrivaſt la nuit, & priſt la ville d'aſſaut, la belle & chaſte Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fuſt avertie du mal-heur qui la menaçoit; ou qu'elle fuſt inſpirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nus, au premier bruit qu'elle entendit; & pour ſauver ſon honneur, elle expoſa ſa vie à mille dangers.

Chrétienne de France Ducheſſe de Savoye portoit un Diamant avec ces Paroles,

Plus de fermeté que d'éclat.

Victoire Colonne Marquiſe de Peſquaire, un Rocher au milieu de la mer,

Conantia frangere frangit.

Au reſte vous jugez bien, que puiſque les grandes Dames portent des deviſes, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent auſſi.

Dom Garcia de Tolede Vice-Roy de Catalogne avoit pour la ſienne une Bouſſole tournée vers l'Etoille polaire,

Nunca otra :

Il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ſes actions que la gloire de ſon Prince ; ou plûtoſt qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une ſeule perſonne, qui eſtoit ſelon Ruſcelli, Victoire Colonne d'Arragon, ou ſelon d'autres, la Comteſſe de Coliſan.

Le Marquis Ferdinand Bentivogle avoit un Cheval de manege dans une carriere fermée,

Exilio, non tranſilio,

pour dire que quelque liberté qu'il priſt, il ne vouloit point tranſgreſſer les loix de Dieu.

Saint Valier, pere de Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois,

avoit un Flambeau renverſé que la cire éteint en degouttant,

Qui me alit, extinguit.

pour marquer que l'amour le faiſoit vivre & mourir tout enſemble. Il porta cette deviſe à la Journée, où les Suiſſes furent défaits prés de Milan par François I.

Nicolas des Urſins Comte de Pitilian, & Generaliſſime de l'armée Venitienne, avoit pour ſa deviſe un Collier, comme en portent les dogues, tout heriſſé de pointes,

Sauciat & defendit.

pour declarer qu'il traitteroit mal ceux qui attaqueroient la Republique, & qu'il la défendroit toujours, comme le collier défend le chien, & bleſſe le loup qui l'attaque.

Les Republiques, dit Eugene, peuvent porter des deviſes ? Oüy, repartit Ariſte; & celle des Suiſſes pourroit prendre une Cavalle fougueuſe ſans mors & ſans bride, avec ces Paroles,

Dominum generoſa recuſat.

Les grandes Maiſons en portent auſſi; témoin la deviſe des anciens

Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ay parlé : témoin encore celle de la Maiſon de Montmorency, qui eſt comme vous ſçavez, une Etoille fixe, avec ce Mot Grec,

Ἀπλανῶς.

pour ſignifier que cette maiſon a eſté toujours ferme dans la vraye Religion.

Les Ordres de Chevalerie ont le meſme droit que les Republiques, & que les Maiſons; ou pour mieux dire, ils ont un droit particulier: car la Chevalerie & la Deviſe ont une liaiſon eſſentielle. Mais par malheur, ajoûta-t-*il*, ils ne ſe ſont gueres ſervis de leur droit. Parmi plus de ſoixante Ordres militaires, dont les hiſtoires font mention, je n'en ſçay que trois qui ayent pris des deviſes, ou qui en ayent pris de raiſonnables ; l'Ordre de l'Etoille en France, l'Ordre de la Toiſon d'or en Flandre, & celuy de Saint André, ou du Chardon en Ecoſſe. Car ce ne ſont rien moins que des deviſes que *Rubet enſis ſanguine Arabum*, de l'Ordre de Saint Jacques

ques de l'Epée en Eſpagne; *Honni ſoit qui mal y penſe*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre; *Deus exaltat humiles*, de l'Ordre du Geneſt en France.

L'Ordre de l'Etoille avoit pour ſa deviſe une Etoille avec ces Paroles,

Monſtrant regibus aſtra viam.

Il fut inſtitué par Jean, fils aiſné de Philippe de Valois. C'eſt luy qui receut la Croix des mains du Pape Innocent à Avignon, & qui voulut bien eſtre nommé Chef de l'Armée Chrétienne contre les Infidelles. Il vouloit dire par ſa deviſe que les Rois, pour ne ſe point égarer dans leur conduite, doivent ſuivre les lumieres de la Foy: ſon Etoille faiſoit alluſion à celle qui ſervit de guide aux Rois Mages.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne inſtitua à Bruges l'an mille quatre cens trente, l'Ordre de la Toiſon d'or, & il luy donna ſa deviſe du Fuſil,

Antè ferit quàm flamma micet.

auſſi le grand Collier de cet Ordre

eſtoit compoſé de Fuſils, entrelacez de cailloux étincellans.

La deviſe de l'Ordre de Saint André, ou du Chardon, eſtoit un Chardon fort heriſſé, & fort piquant, avec ce Mot Ecoſſois,

In defens:

c'eſt à dire, *pour ma défenſe*; & cela ſignifie, que les Chevaliers n'eſtoient armez que pour ſe défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jeſuite *Petra Sancta* donne à ces Chevaliers pour l'Ame de leur deviſe,

De ſymbol. heroic. l. 9.

Nemo me impune laceſſit.

Mais apparemment ce Mot n'eſt pas ſi ancien que l'Ordre, qui fut inſtitué vers l'an huit cens neuf, par Achaïus Roy d'Ecoſſe; aprés qu'il eut remporté la victoire ſur Althelſtain Roy d'Angleterre, par le ſecours de Saint André, dont il apperceut la Croix au ciel avant que de donner la bataille. Il prit la deviſe du Chardon, aprés avoir fait alliance avec Charlemagne. Où vous devez remarquer en paſſant qu'il s'eſt fait des deviſes par les

ſeules regles du bon ſens, avant qu'il ſe parlaſt de l'Art des deviſes.

Un Roy de Navarre, dit Eugene, n'avoit-il pas pour la ſienne un Chardon avec ces Paroles,

Nul ne s'y frotte.

Oüy, repartit Ariſte. Mais pour vous dire tout ce que je penſe ſur les Ordres de Chevalerie, ajoûta-t-il en riant, je ne puis ſouffrir que les derniers Ordres de France manquent de deviſe. Je pardonne aux chevaliers de la Couronne Royale, & meſme à ceux du double Croiſſant, de n'en avoir point : ils ſont bien plus anciens que la Deviſe ; & les temps où ils ont parû, ſe ſentoient un peu de la barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint Michel, & du Saint Eſprit, qui ſont venus aprés la deviſe, & dans un ſiecle aſſez poli, d'eſtre ſemblables en cela aux Chevaliers de l'Elephant en Dannemarк, de l'Ours en Suiſſe, du Dragon renverſé en Allemagne & en Boheme.

Comme les Italiens ſont de

grands faiſeurs de deviſes, dit Eugene, je m'imagine que les Ordres d'Italie ſe ſont diſtinguez par leurs deviſes.

Les uns n'en ont point, répondit Ariſte, comme l'Ordre de Saint Maurice & de Saint Lazare en Savoye, l'Ordre de Saint Eſtienne à Florence, & celuy de Saint George à Gennes. Les autres n'ont pour deviſe que des chiffres, ou quelques paroles peu ſpirituelles & aſſez mal rangées, comme l'Ordre du Las d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoye, qui a quatre lettres F. E. R. T. comme l'Ordre du precieux Sang de noſtre Sauveur JESUS-CHRIST, dit l'Ordre de Mantouë, ſur le Collier duquel eſt écrit, *Domine probaſti*; outre *Nihil hoc triſte recepto*, qui eſt autour de l'ovale, laquelle pend au bout du Collier; & où ſont deux Anges tenant un Calice, ſur lequel paroiſſent trois gouttes de ſang.

Tout cela eſt bien myſterieux & bien devot, dit Eugene. Je ne voy pas, repartit Ariſte, qu'*il y*

ait beaucoup de devotion dans l'Ordre du Las d'Amour. Amedée V. ſurnommé le Comte Verd, l'inſtitua en memoire d'un Bracelet que la Dame qu'il aimoit luy avoit envoyé, & qui eſtoit fait des cheveux de cette Dame treſſez & cordonnez en las d'Amour. Le Collier eſtoit compoſé de Roſes d'or, émaillées de rouge & de blanc, jointes enſemble par un nœud ou las d'Amour de ſoye couleur de cheveu. Cela me ſemble un peu plus galant que devot.

Le changement que fit à l'Ordre Amedée VII. premier Duc de Savoye, en a oſté toute la galanterie, dit Eugene. Au lieu du nom de Las d'Amour, il voulut que l'Ordre priſt le nom de l'Annonciade, ou de l'Annonciation de la Vierge Marie, dont il mit l'image au bout du Collier. Il changea auſſi les Las d'Amour de ſoye en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. Il expliqua meſme ces lettres myſterieuſes par ces Paroles que portoit Amedée le

Grand pour ſa deviſe, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.* C'eſt celuy qui aprés avoir aſſiſté de ſes forces & de ſa perſonne les Chevaliers de Rhodes contre la puiſſance d'Ottoman, premier Empereur des Turcs, quitta les Armes anciennes des Comtes de Savoye, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui ſont de gueules à la Croix d'argent.

Je ne puis éntendre parler de Rhodes, dit Ariſte, que je ne me ſouvienne du Grand Maiſtre d'Aubuſſon, qui la défendit ſi bien contre l'Armée de Mahomet II. que les Infidelles furent contraints de lever le ſiege, & de ſe retirer en deſordre. Ce Heros Chrétien que j'eſtime plus que tous les Heros profanes, fit paroiſtre en cette occaſion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur; que le Pape l'honora enſuite du Chapeau de Cardinal. C'eſt de ce Cardinal Grand Maiſtre, & du Vicomte de Monteil ſon frere, qui ſe trouva au ſiege de Rhodes, & qui fit de ſon coſté tout ce qu'un vaillant

homme peut faire ; c'eſt de l'un & de l'autre, dis-je, qu'on peut dire auſſi-bien que d'Amedée le Grand, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.*

Mais pour revenir aux Italiens, ajoûta-t-il ; ſi les Ordres d'Italie manquent de deviſes, en recompenſe les Academies de ce pays-là en ont d'aſſez bonnes. Je vous ay dit celle de la fameuſe Academie de Florence. Les *Humoriſti* de Rome ont une Nuée qui ſe reſout en pluye ſur la mer avec ce Mot,

Redit agmine dulci,

pour exprimer, que comme la nuée eſt formée de vapeurs qui s'élevent des eaux ſalées de la mer, leur Academie eſt compoſée de perſonnes qui ſe ſeparent du commun des hommes : & que comme la nuée revient à la mer avec une abondance d'eaux douces, les Academiciens ſe redonnent au public par pluſieurs ouvrages agreables qu'ils compoſent.

Les *Intrepidi* de Ferrare, ont une Preſſe d'Imprimerie,

Premat dum imprimat :

Les *Aſſetati* de Naples, des Grappes de raiſin ſous le preſſoir,

Et coit omnis in unum :

Les *Accordati* de je ne ſçay quelle ville, un Livre de Muſique ouvert avec des inſtrumens,

Diſcordia concors :

Les *Affilati*, deux Couteaux que deux mains paſſent l'un ſur l'autre.

Acuimus, acuimur :

Areſi a pris la meſme Figure avec ce Mot,

Alter ab altero,

pour exprimer les offices mutuels que ſe rendent deux amis.

L'Academie que le Prince Maurice de Savoye a inſtituée ſous le nom de *Solinghi*, a une deviſe fort ſpirituelle : c'eſt un Miroir Conique, ou Pyramidal, dans lequel divers griffonnemens qui ſont tracez ſur un plan, eſtant refléchis, font paroiſtre des caracteres diſtincts, qui compoſent le Mot de la deviſe,

Omnis in unum.

Theſauro qui eſt enchanté de cette deviſe, fait pluſieurs reflexions pour en découvrir toute la beauté ; & il

& il remarque entre autres choſes, que par une rencontre merveilleuſe la Figure forme le Mot, & que le Mot forme la Figure.

Au reſte, il ſied bien à des Aſſemblées ſçavantes d'avoir une deviſe ingenieuſe; & je m'étonne que l'Academie Françoiſe n'en ait une digne d'elle. Je luy ſçay bon gré de n'avoir point pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent, l'affectation ne vaut rien en quoy que ce ſoit : mais il me faſche qu'elle n'ait point d'autre deviſe qu'une Couronne de Laurier, avec ce Mot,

A l'immortalité.

En Italie non ſeulement les Academies ont une deviſe ; mais chaque Academicien a la ſienne avec un nom particulier, d'ordinaire aſſez-extravagant, comme *Ammartellato ſecreto, Frizzante intronato, Rugginoſo gelato, Armonico eſtravagante.*

Un *Humoriſte* ſurnommé l'*Aggirato*, avoit une Roüe de moulin dans l'eau,

Agit dum agitur,

pour exprimer qu'il ne faiſoit aucun ouvrage, que quand il eſtoit animé de l'eſprit de l'Academie.

Un *Intrepide* de Ferrare portoit une H avec ce mot,

Si ceteris addar,

pour montrer que comme l'H ne fait rien ſi elle n'eſt ajoûtée aux autres lettres ; ainſi il n'eſtoit capable de rien, eſtant ſeparé de l'Academie, dont la deviſe eſt une Preſſe d'Imprimerie avec des caracteres pour imprimer.

On pourroit dire du zero, continua Eugene, le meſme à peu prés que de l'H. Vous avez raiſon, dit Ariſte ; & auſſi le zero a eſté employé dans les deviſes.

J'ay veû dans une Theſe de Mathematique dediée à Guillaume Leopold Archiduc d'Autriche, & Gouverneur des Païs-bas, quatorze Zeros aprés un I. avec ce Mot,

Quod tantum valeamus, ab uno eſt;

pour montrer que les Flamands tiroient toute leur gloire, & toute leur force de ce Prince.

Mais pour revenir à nos Academiciens, ajoûta-t-il, vous ne devez pas douter, que ſi les hommes de Lettres portent des deviſes; les hommes d'Etat & les hommes de Guerre n'ayent droit d'en avoir.

Vous ſçavez celle de M. de Champigny qui exerça avec tant d'integrité la charge de Premier Preſident, & de Surintendant des Finances, ſous le regne de Louïs le Juſte.

M. de Thou, auſſi Premier Preſident au Parlement de Paris, avoit des Abeilles tirées de ſes Armes, avec ce Mot,

Vt proſint aliis.

Les Cavaliers de Siene prirent autrefois des Abeilles qui aiguiſoient leurs éguillons, avec ces Paroles,

Pro Rege exacuunt,

pour marquer leur fidelité envers le Roy de France.

Les Gardes du Corps de la Compagnie de M. le Comte de Charoſt, ont des Abeilles autour de leur Roy,

Amore tuentur & armis.

Les Gendarmes de M. le Dauphin ont des Dauphins qui ſe joüent dans la tempeſte,

Pericula ludus.

Je vous ay dit les deviſes de quelques Regimens : chaque Compagnie porte dans ſon guidon, ou dans ſon drapeau la deviſe de ſon Regiment. C'eſt là qu'une Deviſe paroiſt dans ſon jour parmi l'or & la ſoye.

Le Regiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la ſienne un Feu qui commence à s'allumer,

Splendeſcam, da materiam.

Les deviſes, dit Eugène, ſe mettent ailleurs que dans des guidons, & dans des drapeaux. On les mettoit autrefois ſur les boucliers & ſur les cottes d'armes, répondit Ariſte; & on les y met encore aux tournois; & aux carouzels. Elles ont lieu dans les tapiſſeries; & la Salamandre de François I. ſe voit dans plus d'une tapiſſerie à Fontainebleau.

Les deviſes ſervent auſſi à orner

les obeliſques, les pyramides, les baſes des ſtatuës, les frontiſpices des maiſons, les galleries & les cabinets. Elles peuvent ſervir à l'embelliſſement de tous les lieux agreables, & tenir leur place juſques dans les caſcades, & dans les grottes, comme nous voyons à Saint Cloud dans la belle maiſon de Monſieur. On pourroit en mettre ſur un caroſſe magnifique, & ſur des chaiſes fort propres. La Reine Marguerite dit dans ſes *Memoires* en parlant de ſon voyage de Flandre, qu'elle alloit *en une litiere faite à piliers doublez de velours incarnadin d'Eſpagne en broderie d'or & de ſoye nuée à deviſe*; que *cette litiere eſtoit toute vitrée, & les vitres toutes faites à deviſe, y ayant ou à la doublure, ou aux vitres quarante deviſes toutes differentes, avec les Mots en Eſpagnol & Italien ſur le ſoleil & ſes effets.* *Liv. 2.*

Le Vaiſſeau que nous avons veû dans le port, avec la deviſe du Roy, dit Eugene, me fait juger que les deviſes ont bonne grace ſur

les navires. Oüy ſans doute, répondit Ariſte; & ſi l'on ſuivoit les idées d'un Brave fort ſçavant, qui n'entend pas moins la marine que la guerre; & qui a ſignalé ſon courage & ſon eſprit en mille rencontres, les navires de France ſeroient mieux ornez qu'ils ne ſont pour l'ordinaire. Le deſſein qu'il a fait de la Pouppe d'une Galere nommée la *Prudente*, eſt le plus beau & le plus ingenieux du monde. Le Serpent comme le ſymbole naturel de la prudence y regne par tout, & ſert de Corps aux deviſes: en voicy trois qui m'ont frappé davantage, & qui ont un ſens que vous n'aurez pas de peine à deviner, quelque fin qu'il ſoit.

La premiere eſt le Dragon du Jardin des Heſperides, marqué par une branche chargée de pommes d'or,

Vigilat qui cuſtodit.

La ſeconde eſt un Serpent qui paſſe par des rochers, & par des broſſailles,

Nil ſiſtit euntem.

La troiſiéme eſt un Serpent qui entre dans une haye en gliſſant.

Quanto men s'inalza, più s'inoltra.

Mais c'eſt particulierement ſur les medailles, ſur les jettons, & ſur les cachets qu'on met des deviſes. L'an 1598. un Heriſſon fut gravé ſur une medaille avec ce Mot,

Undique tutus,

lorſque Henri le Grand aſſiegeant Amiens, prit toutes ſes ſeuretez contre le ſecours des Eſpagnols.

La *France Metallique* eſt pleine de deviſes qui ont eſté gravées ſur des Medailles. On en grave tous les ans ſur les jettons du Roy & de la Reine; & il y a meſme un fonds aſſigné pour ceux qui font ces deviſes. Le Treſor Royal a ſur ſes jettons un Reſervoir avec ces Paroles

Servat & effundit.

Les deviſes qu'on fait pour des cachets doivent avoir des Figures ſimples, & des Mots courts, afin qu'elles puiſſent eſtre gravées ſans confuſion dans un ſi petit eſpace; comme le Mont-Gibel en feu,

Mas dentro,

ou

Cauſa latet.

Un Cadran au ſoleil,

Nil ſine te.

J'ay veû depuis peu ſur un cachet un Serpent coupé en deux, avec ces Paroles alentour,

Se rejoindre ou mourir.

Les naturaliſtes remarquent que le ſerpent eſtant coupé ſe rejoint quelquefois, & que ſans cela il meurt bien-toſt.

Deux Amis ſeparez l'un de l'autre, ont mis ſur leurs cachets deux Palmiers ſeparez par un ruiſſeau, & qui s'inclinent l'un vers l'autre,

Iungit amor.

Mais vous devez remarquer en paſſant que la deviſe qu'une perſonne met ſur ſon cachet, ne doit point eſtre fanfaronne, ni hautaine; elle ne doit pas meſme contenir aucune loüange directe; car il ne ſied bien à perſonne de ſe loüer ſoy-meſme. Il faut donc que ces ſortes de deviſes expriment les ſentimens que nous avons pour les autres; ou qu'elles

marquent quelque noble inclination de noſtre ame, mais d'une maniere modeſte. L'exemple d'un celebre Magiſtrat peut en cela ſervir de modele. Il a fait graver ſur ſon cachet un Croiſſant tiré de ſes Armes, avec ce Paroles,

Creſcam ut proſim.

Ce ſentiment eſt genereux & modeſte tout enſemble : il n'y a rien de plus genereux que d'employer ſa grandeur à faire du bien; mais il n'y a rien de plus modeſte que de ne vouloir eſtre grand, que pour faire du bien. Les paroles de la deviſe conviennent au Croiſſant, qui fait plus de bien à la Nature, & éclaire davantage pendant la nuit, à meſure qu'il croiſt. Elles conviennent auſſi à celuy qui la porte : ſon caractere eſt un caractere bienfaiſant; & s'il croiſſoit en dignité & en richeſſes, il répandroit des graces avec abondance ſur tout le monde.

En verité, dit Eugene, on apprend dans la Deviſe beaucoup plus que je ne penſois. J'avois preſque creû juſqu'à cette heure que ce n'e-

ſtoit qu'une bagatelle : mais mon Dieu que de beautez ! que de choſes dans cette ſorte de bagatelle ! J'y trouve l'hiſtoire naturelle avec l'hiſtoire heroïque ; les beaux arts & les belles langues ; la poëſie, la politique & la morale.

C'eſt effectivement une ſcience admirable, dit Ariſte. Un Auteur Italien l'a appellée la Philoſophie des Gentilshommes, *Una Filoſofia del Cavaliere*. Pour moy je l'appelle la ſcience de la Cour ; & je la diſtingue fort des autres. Les lices où ſe font les courſes de bague & les carouzels, ſont les Academies où elle s'apprend. Les braves & les galans Chevaliers, les Princes amans & conquerans, ſont les maiſtres qui l'enſeignent.

Scipione Ammirato.

Au reſte, cette ſcience a mille choſes qui attirent la curioſité, & n'a rien qui rebute l'eſprit comme les autres. Chaque ſcience a un objet particulier où elle s'arreſte. La Phyſique conſidere le corps naturel ; l'Aſtrologie contemple les aſtres ; l'Hiſtoire s'attache aux grands eve-

nemens : elles ont chacune des bornes qu'elles ne paſſent point. Cependant eſtant limitées comme elles ſont, elles ne laiſſent pas d'eſtre longues à apprendre : la vie eſt trop courte pour en bien ſçavoir une ſeule ; & ce qu'il y a de faſcheux, c'eſt qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carriere n'eſt pas ſeulement longue & vaſte ; mais elle eſt auſſi raboteuſe, & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultez à devorer dans les ſciences les plus aiſées : les commencemens en ſont toujours difficiles ; & ſi les fruits en ſont doux, les racines en ſont ameres.

La Deviſe n' a rien de tout cela au lieu d'eſtre bornée comme les autres, elle a une étenduë preſqu'infinie. Les objets de toutes les ſciences & de tous les arts, ſont en quelque façon de ſon reſſort; les ouvrages de tous les bons Auteurs en ſont auſſi. Cependant elle eſt courte, parce qu'elle ne prend que le fin des choſes: elle choiſit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature, de

plus curieux dans les Arts, de plus remarquable dans l'Hiſtoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

Ainſi bien loin de charger l'eſprit de beaucoup de matieres, & de luy donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'eſſences : elle fait à peu prés pour l'eſprit, ce que font pour le corps ces medecins habiles, qui ont des voyes abregées pour guerir les maladies ; qui ſçavent excellemment l'art de diſtiller les mineraux & les ſimples, & qui donnent tous leurs remedes en grains, & en gouttes. Elle imite auſſi la Nature qui a trouvé le ſecret de renfermer de grandes merveilles en de petites choſes. Car les deviſes ſont des abregez, auſſi-bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguſte dans le monde ; elles ont de meſme que les principes & les ſemences, beaucoup de vertu, & peu de corps : c'eſt-à-dire, qu'elles contiennent beaucoup de doctrine & de ſens en peu d'eſpace, & qu'elles reduiſent, pour ainſi parler, en petit

In arctum coacta rerũ naturæ majeſtas. *Plin. lib. 37. Proœm.*

αἱ γὰρ ἀρχαὶ μεγάλαι οὖσαι μικραῖς τῇ ἰδωάμει μεγάλαι εἰσί. Ariſt. de Generat. Animal. l. 3. c. 7.

volume les ſciences & les livres ; comme on reduit une groſſe ſomme en peu d'eſpeces, & un treſor en une pierre precieuſe.

La ſcience des deviſes eſt courte encore, parce qu'elle inſtruit en un moment. Il ne faut que regarder pour apprendre : une veûë ſimple, mais une veûë éclairée & penetrante, eſt toute la lecture, & toute la meditation qu'elle demande. Enfin, c'eſt une ſcience qu'on apprend avec plaiſir : au lieu d'épines, ce ne ſont que fleurs ; c'eſt moins une étude, qu'un divertiſſement & un jeu. Et c'eſt proprement dans cette étude divertiſſante & enjoüée, que s'accomplit à la lettre le precepte d'un Philoſophe tres raiſonnable, *philoſophando nugari, & nugando philoſophari.*

Tout ce qui entre dans la compoſition de la Deviſe contribuë à cela parfaitement. Les Figures réjoüiſſent la veûë par leur diverſité, & par leurs couleurs. Les Mots qui animent les Figures, eſtant d'ordinaire des demi-vers, ont une ca-

dence agreable qui flatte l'oreille : comme ils ſont ſubtils, ils éveillent l'eſprit, ils le ſurprennent, & ils le touchent ; mais comme ils ſont courts, ils ne le fatiguent pas. Ainſi la ſcience des deviſes emprunte les beautez de la peinture & les charmes de la poëſie, pour plaire davantage, & pour inſtruire plus agreablement : ſi bien que les deviſes, à les regarder de prés, ſont des peintures animées de l'eſprit des Muſes ; des peintures qui parlent, & qui font ſouvent de grands diſcours en un Mot. Quelqu'un a dit que les tableaux eſtoient les livres des ignorans : les tableaux dont nous parlons, ſont les livres des ſçavans ; je dis des ſçavans delicats que le college n'a point gaſtez, & que le monde a polis.

Il ne ſe peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites, continua Eugene ; & pour moy ſi j'avois à inſtruire un jeune Prince, je voudrois le faire par la Deviſe. Je ferois peindre toutes les deviſes que les Princes ont portées, & celles

qui ont eſté faites pour eux en diverſes rencontres. J'y ajoûterois les deviſes des grands hommes ; non ſeulement pour les faire connoiſtre tous au jeune Prince ; mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des deviſes ſur tous les devoirs du Prince, tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard de ſes ſujets, & de ſoy-meſme : par les unes & par les autres il apprendroit aiſément & avec plaiſir, non ſeulement la Morale & la Politique; mais encore l'Hiſtoire heroïque, & l'Hiſtoire naturelle.

Mais la Deviſe nous fait oublier la peſche, interrompit Ariſte en riant: nous ne ſongeons pas qu'il eſt temps de nous approcher du port, ſi nous voulons voir peſcher cette nuit : les peſcheurs pourroient bien ne nous pas attendre. Aprés ces paroles, ils s'avancerent vers le port; & y eſtant arrivez, ils ſe mirent dans une barque qui eſtoit preſte d'en ſortir. Ils eûrent pendant quelques heures le divertiſſement, & la fatigue de la peſche ; car ce n'eſt pas un plaiſir

tout pur, que de paſſer la nuit ſur la mer dans une barque incommode. Au retour de la peſche Ariſte trouva des lettres, ou plûtoſt des ordres qui le rappelloient en France: de ſorte qu'il fut contraint de partir bruſquement; & de dire adieu à ſon ami, & à la mer, dans un temps où il penſoit jouïr de l'un & de l'autre.

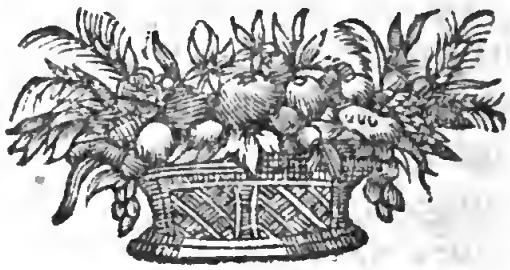


TABLE
DES MATIERES
SELON L'ORDRE DES Entretiens.

LA MER.

POurquoy on ne ſe laſſe point de voir la Mer. *pag.* 3. 4. 5.
Si la mer eſt plus belle quand elle eſt agitée, que quand elle eſt calme. 6. 7. 8.
L'origine & les avantages de la navigation. 9. 10.
Des coquilles qui ſe trouvent au bord de la mer. 11. 12.
Du flux & du reflux de la mer. 13. 14.
Differentes opinions des Philoſophes ſur ce ſujet. 15. 16. 17. &c.
L'hiſtoire du flux & du reflux eſt inexplicable. 24. 25. 26. 27. &c.
Odeur de la Mer. 21.
Si la Mer eſt un animal. 22. 23.
La Mer eſt l'image de Dieu. 30.
La Mer eſt l'image du monde. 31.
La Mer donne exemple de moderation à l'homme, en ne paſſant point ſes bornes. 33.
Paroles écrites ſur le ſable. 35.
L'eau de la Mer douce au fond & ſalée au

dessus. 35. 36.
Pourquoy l'eau de la Mer est salée. 36. 37.
La Mer est le theatre de la puissance divine. 38.
Des animaux qui sont dans la Mer. 38. 39. 41.
Des plantes qui naissent dans la Mer. 39.
Proprietez admirables des poissons. 41.
Les Sirenes ne sont pas de pures fables. ibi.
Des Perles. 43. 44.
Du Coral. 45. 46. 47.
De l'ambre-gris. 48. 49.
Si la Mer est utile ou pernicieuse à l'homme. 50.

LA LANGVE FRANCOISE.

LEs Truchemens ne servent pas beaucoup. 53.
Postel renommé par la connoissance des langues. 54.
La langue Françoise est repanduë par tout. 55. 56. &c.
Elle est noble & agreable. 58. 61. 67.
La langue Espagnole a plus de faste que de majesté. 59. 60. 61.
Son caractere. 69. 70. 82. 74. 87. 96. 97.
La langue Italienne est enjoüée. 62. 71.
Son caractere. 66. 70. 71. 82. 74. 96. 97. 99.
La langue Françoise n'aime point les diminutifs & les rimes. 64. 65.
Elle n'aime point les hyperboles & les metaphores hardies. 69 70.
Elle n'a point de superlatifs. 72.

TABLE.

Elle eſt naturelle. 68. 81. 82. 83. 84. 87.
Elle eſt naturelle juſques dans la poëſie. 75.
Elle ne peut ſouffrir l'affectation. 76.
Elle ne ſe plaiſt point à la compoſition des mots. 79.
Elle n'aime point ce qu'on appelle *Phraſes*. 80.
Elle aime fort la clarté & la netteté dans le ſtile. 85.
Elle aime la brieveté. 86. 87, 88. &c.
Le genie des Langues eſt conforme au genie des peuples. 87.
L'eſtime que Charles-Quint faiſoit de la langue Françoiſe. 90. 91.
Viſion d'un Eſpagnol ſur ſa langue. 90.
La langue Françoiſe n'a rien de la rudeſſe des langues du Nort. 92. 93.
Elle n'a rien de la molleſſe de la langue Italienne. 94.
Elle ne ſouffre rien qui bleſſe la pudeur. 95.
En quoy elle eſt ſemblable à la langue Latine. 98.
Elle eſt capable de toutes choſes. 100.
Le ſentiment qu'avoit Eraſme de la langue Françoiſe. 101.
Si elle eſt riche ou pauvre. 102. 103. &c.
Le retranchement de quelques mots ne l'a pas appauvrie. 110. 111.
Mots nouveaux & phraſes nouvelles qui ſont preſentement en uſage. 115. 116. 117. &c.
La langue Françoiſe eſt riche en traductions & en toutes ſortes de livres. 144. 145. &c.
Si elle eſt changeante. 148.

En quoy elle ne change point. 150.
Les divers changemens de la langue Françoiſe depuis ſa naiſſance juſques à ſa perfection. 152. 153. &c.
C'eſt le propre des Langues de changer. 151. 169.
Pourquoy la langue Françoiſe n'a pas eſté ſi-toſt faite que les autres. 170.
Si elle demeurera toujours dans l'eſtat où elle eſt. 171.
Quelles ont eſté les cauſes de la decadence de la langue Latine. 173.
Conjectures ſur les changemens qui peuvent arriver à la langue Françoiſe. 174. 175. &c.
Ce qu'il faut faire pour la bien ſçavoir. 178. 179.
Livres bien écrits en noſtre langue. 180. 181. &c.
Doutes ſur un livre fort eſtimé. 187. &c.
Il eſt difficile de parler bien François. 178. 208.
Il faut avoir un beau genie pour ſçavoir parfaitement la langue Françoiſe. 209.
Le Roy la ſçait parfaitement. 210.

LE SECRET.

S'Il eſt difficile de garder un Secret. 214. 215.
Quel crime c'eſt que de violer un Secret. 216.
Pourquoy la pluſpart des hommes ne ſont point Secrets. 217.
Peu de femmes Secrettes. 218. 221.

Quelques femmes fort Secrettes. 219.220. 222.
C'eſt une grande vertu que d'eſtre ſecret, & c'eſt un grand defaut que de ne l'eſtre point. 222.223.
Le Secret eſt neceſſaire aux Princes. 224. 225. &c. 249. 250. &c.
Les Secrets d'Etat doivent eſtre gardez inviolablement. 226. 227. &c.
Peines ordonnées contre ceux qui violent les ſecrets. 228.
Le ſecret eſt l'ame des grandes affaires. 225. 231.
Le Secret bien gardé dans la Republique de Veniſe. 230.
La grande revolution de Portugal fut l'ouvrage du Secret. 231. 232. &c.
Hiſtoire plaiſante touchant le Secret. 235.
Le Secret ſe doit garder particulierement dans les affaires de la guerre. 237. 238. &c.
Exemples des grands Capitaines qui ont eſté fort Secrets 239. 240. 241.
S'il faut dire tous ſes Secrets à ſes amis. 242.
L'art de garder un Secret. 242. 243. &c.
Il ne faut pas faire myſtere de tout. 253.
Il ne ſuffit pas de ne point parler pour bien garder un Secret. 255. 256.
Le vin & le Secret incompatibles. 257.

LE BEL ESPRIT.

REputation de bel Eſprit fort commune, & ſouvent mal fondée. 260. 261.

Bel Eſprit décrié. 262.
En quoy conſiſte le veritable bel Eſprit. 262. 263. 264. 274. 275. &c.
Le bel Eſprit, & l'Eſprit fort ne ſont point differens, 265.
Ce que c'eſt que la delicateſſe de l'Eſprit. 266. 267. &c.
Si la fecondité eſt une marque de bel Eſprit, 269. 270.
Caractere du Cavalier Marin. 270.
Caractere du Taſſe. 271. 272.
Un bel Eſprit ne doit point voler les penſées des autres. 272.
Comment il ſe doit ſervir de ſes lectures. 273. 274.
La modeſtie ſied bien aux beaux Eſprits. 279.
Le portrait de certains Eſprits à qui cette qualité manque. *ibid.*
D'où viennent les qualitez qui font le bel Eſprit. 281. 282. &c.
Si la beauté de l'Eſprit eſt un effet de la perfection des corps, ou de celle des ames. 285. 286. &c.
La Nature ne fait pas toute ſeule un bel Eſprit. 288.
Trois eſpeces de bel Eſprit. 289. 290.
Si l'Eſprit de converſation, l'Eſprit d'affaires, & l'Eſprit de ſcience ſe peuvent rencontrer enſemble. 292. 293.
Le vray bel Eſprit eſt univerſel. 294. 295. &c.
Portrait d'un bel Eſprit deſtiné au gouvernement d'un Etat. 300.
Si le bel Eſprit eſt de tous les païs. 302. 303. &c.

S'il eſt de tous les ſiecles. 305. 306.
D'où vient qu'il y a plus d'Eſprit dans un ſiecle que dans un autre. 307. 308. &c.
Portrait de l'Eſprit de M. le Comte de Saint Paul. 313
Si une femme peut eſtre bel Eſprit. 315. 316.
Exemples de femmes qui ont eſté de beaux Eſprits. 317. 318.

LE IE NE SCAY QVOY.

Effets du Je ne ſçay quoy qu'on ſent pour une perſonne. 322.
Ce que c'eſt que ce Je ne ſçay quoy 323.
Autre Je ne ſçay quoy viſible & agreable. 324.
On ne peut dire ce que c'eſt. *ibid* &c.
Il n'eſt connu que par ſes effets. 329. 330.
En quoy conſiſte le myſtere du Je ne ſçay quoy. 327.
Le Je ne ſçay quoy eſt fort en uſage parmi certaines nations. 331.
La nature du Je ne ſçay quoy eſt d'eſtre caché, & inconcevable 330. 333.
On ne peut peindre le Je ne ſçay quoy. 334.
Il y a un Je ne ſçay quoy deſagreable Quels ſont ſes effets. 334. 335.
Ces deux Je ne ſçay quoy ſont les fondemens de la ſympathie, & de l'antipathie. 336.
Le Je ne ſçay quoy ſe trouve par tout. 337. 338.

TABLE.

LES DEVISES.

CE que c'eſt que la Deviſe. 348. 349.
Deviſes fameuſes examinées. 350. 351. 413. 414. 415. 428 441.
La Deviſe demande une Figure & des Paroles. 352.
Pourquoy la Figure de la Deviſe s'appelle Corps, & le Mot Ame. 353. 385.
Conditions des figures qui entrent dans la compoſition de la Deviſe. 354.
Les Figures doivent eſtre naturelles, & non pas chimeriques. 354. 355. 356.
Les corps fabuleux ſont receûs dans la Deviſe. 357. 366.
La Deviſe ne ſouffre point l'allegorie. 358.
Le corps humain n'entre point dans la Deviſe. *ibid.* &c.
Les Dieux de la fable n'y doivent point eſtre admis non plus que les Demons. 360. 361.
Comment les portraits & les ſtatuës entrent dans la Deviſe. 362.
Si la main peut ſervir de Figure dans la Deviſe. Sentiment d'Areſi, & d'un ſçavant homme ſur ce ſujet. 363. 364.
Les vrais Corps de la Deviſe ſe prennent de la Nature & des Arts. 366.
Les proprietez ſur leſquelles on fonde la Deviſe, doivent eſtre reelles, ou en elles-meſmes, ou dans l'opinion des hommes. 368. 369.
Les Corps de la Deviſe doivent eſtre nobles & agreables. 369.

Ce

Ce qui leur donne le plus de grace. 371. 372.
Ils doivent estre connus. 372. 373.
Pourquoy les serpens entrent dans la Devise. 370.
Si les Devises qui n'ont pour Corps qu'un cartouche sans Figure, sont legitimes. 374.
Il doit y avoir de l'unité dans les Figures de la Devise. 376. 377.
Quel doit estre le champ & le cartouche de la Devise 378. 379.
Le Mot de la Devise doit estre proportionné à la Figure. 380. 381.
Il ne doit point dire ce que la Figure fait voir. 381. 382. &c.
Il ne doit point avoir un sens achevé. 386. 387.
Il doit laisser quelque chose à deviner. 388.
Il doit estre court. 389. 390.
Si le Mot de la Devise doit estre un bout de vers. 391. 392.
S'il doit estre tiré d'un poëte. 393. 394.
Le Mot de la Devise doit estre vray. 394. 395. 396.
Il doit convenir à la Figure, & à la chose figurée. 397. 398. 404. 405. &c.
Quels doivent estre les vers qui accompagnent les Devises. 401. 402.
Le Mot de la Devise ne doit point estre metaphorique. 412.
L'antitheſe a bonne grace dans le Mot de la Devise. 416.
En quelle langue doit estre le Mot de la Devise. 418.

Quelle doit eſtre la penſée de la Deviſe. 422. 423. 424. 425.
Les Deviſes ne ſont point parfaites, ſi le merveilleux ne s'y rencontre. 426.
En quoy conſiſte le merveilleux de la Deviſe. 427. 428. 429. 430. 433.
Les Deviſes pour eſtre parfaites, doivent eſtre appropriées aux perſonnes en marquant leur nom & leurs Armes. 435. 436.
La Deviſe eſt un ouvrage fort ingenieux & fort agreable. 444. 445. 480.
Differentes eſpeces de Deviſes. 446.
Si les Deviſes ſatiriques ſont des Deviſes legitimes. 447. 448. 449.
Deviſes genealogiques. 375. 376.
Deviſes heroïques. 453. 454. 455. &c. 508. 509. &c.
Deviſes ſatiriques. 469. 470.
Deviſes paſſionnées 471. 472. 473.
Deviſes morales. 475.
Deviſes politiques. 476. 477.
Deviſes chrétiennes. 478.
Si la ſcience des Deviſes eſt ancienne. 481. 482.
Les occaſions où l'on fait d'ordinaire des Deviſes. 483. 484. &c.
Il n'y a rien qu'on ne puiſſe exprimer en Deviſe. 503. &c.
Quelles perſonnes ont droit de porter une Deviſe. 509. 515. 531.
Les Ordres de Chevalerie en devroient tous avoir une. 520.
Chaque Academie a ſa Deviſe en Italie. 527. 528.
Chaque Academicien a auſſi la ſienne, 529.

TABLE.

Où les Deviſes ſe mettent d'ordinaire. 532. 533. &c.
Quelles doivent eſtre les Deviſes qu'on fait graver ſur les cachets dont on ſe ſert. 536.
La ſcience des Deviſes eſt differente des autres ſciences. 538. 539. &c.
Les differences qu'il y a entre la Deviſe & l'Embleme. 361. 387. 421. 452.

FIN.

BIBL... ROM... VITTORIO EMAN...

EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le premier Janvier 1670. signées D'ALENCE, & seellées du grand sceau de cire jaune : Il est permis à l'Auteur *des Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, de les faire imprimer par tel Imprimeur, en telle forme, de tel caractere, & autant de fois qu'il voudra, pendant le temps & espace de dix années, à compter du jour que lesdits *Entretiens* auront esté achevez d'imprimer pour la premiere fois; avec tres-expresses défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Entretiens en un corps ou separément, sous les peines portées par lesdites Lettres.

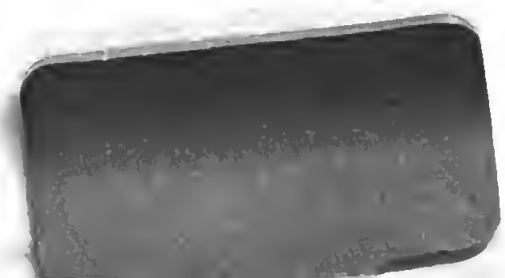
Et l'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* a cedé le Privilege cy-dessus au sieur SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, & Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louvre, pour en joüir pleinement.

Registré sur le livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de cette Ville de Paris, le 2. Decembre 1670.

Signé, LOUÏS SEVESTRE *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. jour de Janvier 1671.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE



L. GOTTSCHALK 1971